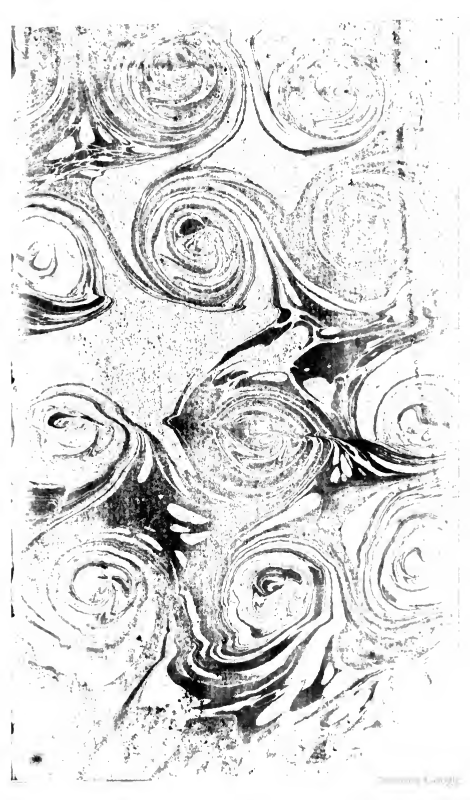



NAZ.
II
SUPPL.
PALATINA
A
134
NAPOLI
V
C



Cet ouvrage est la réfutation de celui attribué à l'impie — Boullanger.

2. 1. 16.

APOLOGIE

DE

LA RELIGION CHRÉTIENNE,

Contre l'Auteur du Christianisme dévoilé, & contre quelques autres Critiques.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, & Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Jactent se in sui eloquii vanitate, & de argumentationum suarum versutia, quæ inimica est fidei, glorientur; nobis placet Apostoli obedire præceptis, dicentis: VIDETE NE QUIS VOS DECIPIAT PER PHILOSOPHIAM. S. Leo, Epist. 132, cap. 2.

Deux Volumes in-12 reliés, 6 livres.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Ives.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

APOLOGIE
DE
LA RELIGION
CHRÉTIENNE,

Contre l'Auteur du Christianisme dévoilé, & contre quelques autres Critiques.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, & Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Jactent se in sui eloquii vanitate, & de argumentationum suarum versutia, quæ inimica est fidei, glorientur; nobis placet Apostoli obedire præceptis, dicentis: VIDETE NE QUIS VOS DECIPIAT PER PHILOSOPHIAM. S. Leo, Epist. 132, cap. 2.

Deux Volumes in-12 reliés, 6 livres.

TOME PREMIER.





A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Ives.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

APOLOGIE
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE,

Contre l'Auteur du Christianisme dévoilé, & contre quelques autres Critiques.

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Associé à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, & Correspondant de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

Jactent se in sui eloquii vanitate, & de argumentationum suarum versutia, quæ inimica est fidei, glorientur; nobis placet Apostoli obedire præceptis, dicentis : VIDETE NE QUIS VOS DECIPIAT PER PHILOSOPHIAM. S. Leo, Epist. 132, cap. 2.

Deux Volumes in-12 reliés, 6 livres.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Ives.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Œuvres de M. Bergier, qui se vendent chez Humblot.

Apologie de la Religion Chrétienne, 2 vol. in-12.

La Certitude des Preuves du Christianisme, 1 vol. in-12.

Le Déisme réfuté par lui-même, 1 vol. in-12.

Les Elémens primitifs des Langues, 1 vol. in-12.

Origine des Dieux du Paganisme, 2 vol. in-12.

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES MATIERES
CONTENUS DANS LE TOME I.

RÉFLEXIONS *sur la Préface du Christianisme dévoilé.*

ŒUVRES de M. BERGIER, *qui se vendent chez* HUMBLOT.

APOLOGIE de la Religion Chrétienne, 2 vol. in-12.

La Certitude des Preuves du Christianisme, 1 vol. in-12.

Le Déisme réfuté par lui-même, 1 vol. in-12.

Les Elémens primitifs des Langues, 1 vol. in-12.

Origine des Dieux du Paganisme, 2 vol. in-12.

TABLE DES CHAPITRES ET DES MATIERES

CONTENUS DANS LE TOME I.

RÉFLEXIONS *sur la Préface du Christianisme dévoilé.*

TABLE

CHAPITRE I.

Nécessité & difficulté d'examiner la Religion.

CHAPITRE II.

Histoire abrégée du Peuple Juif.

CHAPITRE III.

Histoire abrégée du Christianisme.

CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

CHAPITRE VI.

Des preuves de la Révélation.

CHAPITRE VII.

Des Mysteres de la Religion Chrétienne.

CHAPITRE VIII.

Autres Mysteres & Dogmes.

CHAPITRE IX.

Des Rits & des Cérémonies Chrétiennes.

CHAPITRE X.

Des Livres sacrés des Chrétiens.

CHAPITRE VII.

Des Mysteres de la Religion Chrétienne.

CHAPITRE VIII.

Autres Mysteres & Dogmes.

CHAPITRE IX.

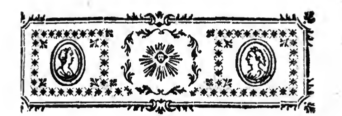
Des Rits & des Cérémonies Chrétiennes.

CHAPITRE X.

Des Livres sacrés des Chrétiens.

Fin de la Table du Tome premier.

APOLOGIE



APOLOGIE
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE,

CONTRE l'Auteur du Christianisme dévoilé, & contre quelques autres Critiques.

RÉFLEXIONS sur la Préface & sur le projet de l'Auteur du Christianisme dévoilé, sur les progrès sensibles de l'Irréligion parmi les Philosophes, sur leurs contradictions.

§. I.

S'IL y eut jamais un projet capable de nous étonner, c'est celui qu'a formé l'Auteur du Livre dont nous entreprenons l'examen. Depuis dix-sept cens ans que

le Christianisme est établi, il y avoit lieu de penser que cette Religion n'étoit plus inconnue. Quand parmi ceux qui l'ont professée il n'y auroit eu personne capable d'en saisir l'esprit & les principes, ou d'en peser les preuves, on pouvoit présumer du moins que dans le grand nombre des Philosophes qui l'ont attaquée, il y a eu des génies assez pénétrans pour en appercevoir les véritables défauts. Après tant de Livres déja publiés pour & contre, un Ecrivain qui promet de dévoiler le Christianisme, entreprend de nous convaincre, que, soit parmi les sectateurs, soit parmi les ennemis de l'Evangile, il ne s'est encore trouvé personne qui en ait eu une véritable idée.

Pour ne laisser aucun doute sur son dessein, l'Auteur l'annonce clairement à la fin de sa Préface (*a*). *Beaucoup d'hommes sans mœurs*, dit-il, *ont attaqué la Religion, parce qu'elle contrarioit leurs penchans; beaucoup de sages l'ont méprisée, parce qu'elle leur paroissoit ridicule; beaucoup de personnes l'ont regardée comme indifférente, parce qu'elles n'en ont point senti les vrais inconvéniens: comme Citoyen je l'attaque, parce qu'elle me paroît nuisible*

(*a*) Page xxvij.

au bonheur de l'Etat, ennemie des progrès de l'esprit humain, opposée à la saine morale, dont les intérêts de la politique ne peuvent jamais se séparer. Si l'entreprise n'est pas sensée, elle est hardie : on est sans doute curieux de voir comment un Ecrivain, dont les talens ne paroissent rien moins que sublimes, a pu l'exécuter.

Comme Citoyen il attaque la Religion ; comme Citoyen nous nous croyons obligés de la défendre : l'Auteur lui-même nous y invite en terminant sa Préface. Nous acceptons volontiers cette espèce de défi : nous nous engageons à lui montrer que le Christianisme est nécessaire au bonheur des Etats, favorable aux progrès de l'esprit humain, l'unique source de la vraie morale & de la saine politique. Les efforts redoublés que l'on fait pour détruire le principe de tant de biens, doivent nous le rendre plus cher.

§. 2.

Observons d'abord les progrès de nos adversaires : autrefois plus modestes, ils ne portoient pas si loin leurs prétentions. Ils convenoient assez volontiers qu'entre toutes les Religions de l'univers, le Christianisme étoit la plus pure, la plus sage, la plus utile ; qu'en le réduisant à la morale

précisément, il ne se trouveroit personne qui pût refuser de lui rendre hommage; qu'il étoit inutile de lui chercher un autre appui dans les faits miraculeux qui ont servi à l'établir. Aujourd'hui l'esprit philosophique a fait des progrès; il a découvert que cette morale dont on étoit frappé, n'est point ce qu'elle a paru jusqu'ici, qu'elle est directement opposée aux lumieres de la raison, au bonheur des Etats, à la saine politique; que le plus grand service que l'on puisse rendre au genre humain, est de l'en débarrasser pour jamais; enfin que pour rendre les hommes sages & heureux, il ne faut point de Religion.

Il y a long-temps que nous avons prévu cette conséquence, & le point où les ennemis de la Religion vouloient nous conduire: nous devons leur sçavoir gré de ce qu'ils ont justifié nos prédictions. Celui auquel nous allons répondre, n'a pas dévoilé le Christianisme, il l'a défiguré; mais il nous a découvert plusieurs mysteres de la nouvelle Philosophie qu'il est utile de sçavoir.

1°. Il a montré les conséquences des principes de l'incrédulité, & le terme où ils doivent nécessairement aboutir; la chaîne qu'il faut suivre, dès que l'on abandonne la régle de la foi; l'alternative où se

rouve tout homme qui sçait raisonner, l'être ou Chrétien catholique, ou Pyrhonien sans Religion.

Jusqu'à présent nos plus célébres Philoophes se bornoient à établir le Déisme ou la Religion naturelle : ils réunissoient outes leurs attaques contre les preuves le la révélation. Tous ont soutenu qu'elle n'étoit pas nécessaire, puisque plusieurs Nations l'ignorent encore ; qu'elle a été nutile, puisque ceux qui la connoissent n'en sont pas devenus plus éclairés ni plus vertueux ; qu'elle a même été pernicieuse, puisqu'elle a mis la division parmi les hommes.

On leur a fait voir que la même obection peut être tournée contre la Religion naturelle, dont ils se déclarent les défenseurs ; que cette Religion, si essenielle à l'homme, est méconnue & défigurée chez tous les peuples qui n'ont pas té éclairés par la révélation ; qu'elle n'a pas été assez puissante pour les préserver le l'idolâtrie ni des désordres les plus révoltans ; que s'ils en ont conservé quelu'idée, elle ne sert qu'à les rendre plus oupables.

L'Auteur du Christianisme dévoilé, onvaincu qu'il n'y a rien à répondre à e parallèle, a pris le parti de franchir

le pas, de soutenir sans détour l'inutilité de toute Religion, de n'établir les fondemens de la morale & de la société que sur les loix civiles. C'est un Philosophe poussé à bout & déconcerté, qui a senti que le Déisme n'étoit pas un poste où l'on pût tenir long-temps, qui, plus sincere ou plus conséquent que les autres, professe hautement l'Irréligion absolue.

Il est inutile de lui demander s'il croit un Dieu, & ce qu'il entend sous ce nom, s'il y a une Providence, si nous avons une ame, quelle est sa nature & sa destinée, si on doit attendre une vie à venir : il fait profession d'ignorer toutes ces choses comme autant de questions superflues, sur lesquelles même il est dangereux de prendre parti : nous n'avons pas besoin de ces dogmes pour être vertueux. Les loix civiles, notre intérêt temporel, les peines & les récompenses de cette vie ; voilà, selon lui, l'unique ressort capable de rendre l'homme sage & heureux.

Il est à présumer que c'est ici le dernier pas de la Philosophie ; elle ne sçauroit aller plus loin. Fasse le Ciel que l'abîme où elle se plonge, effraye enfin ses partisans, & les oblige de retourner en arriere !

§. 3.

2°. Le Christianisme dévoilé met au grand jour le véritable esprit de nos adversaires, & les sentimens dont ils sont animés. Plusieurs avoient caché sous un extérieur de modération le fiel de leur cœur & la haine qu'ils ont jurée à la Religion: celui-ci, moins circonspect, a parlé le vrai langage de l'impiété, & a pris le ton qui lui convient. Il déclame, il invective, il calomnie sans pudeur & sans ménagement; son caractere mélancholique lui peint tout en noir. Tout ce qui a rapport à la Religion lui est également odieux; les dogmes, le culte, la morale, la discipline, les Ministres, rien n'est épargné. Les Souverains mêmes ne sont pas à couvert de ses outrages: dès qu'ils protégent la Religion, ils sont, selon lui, indignes de gouverner les hommes. Son Livre seroit beaucoup mieux intitulé l'*Irréligion dévoilée;* il nous découvre les principes qui y conduisent, les effets qu'elle produit, les sentimens qu'elle inspire.

Peut-on assez admirer combien la Philosophie s'est perfectionnée de nos jours, combien de dogmes lumineux elle a découverts? Dans la Lettre de Thrasybule à Leucippe, on a enseigné l'Athéisme sans

détour; dans le Livre de l'Eſprit, le Matérialiſme pur; dans les Eſſais Philoſophiques ſur l'entendement humain, le Scepticiſme univerſel; dans le Dictionnaire Philoſophique, la Fatalité abſolue: le Diſcours ſur l'Inégalité nous apprend que l'état naturel de l'homme eſt celui des brutes; enfin le Chriſtianiſme dévoilé nous fait toucher au doigt l'inutilité & le danger d'avoir aucune Religion. Je ne parle point des Ecrivains ſubalternes qui ont copié, commenté, développé tous ces merveilleux principes: je paſſe ſous ſilence les obſcénités dont pluſieurs de ces graves Auteurs ont ſouillé leur plume: aſſurément la poſtérité doit des autels à des Maîtres qui ont ſi bien inſtruit le genre humain.

Tels ſont les monumens immortels des ſublimes découvertes de la Philoſophie. Si ſes ſectateurs ſont véritablement jaloux de ſa gloire, ce ſeroit ici le cas d'en réparer l'ignominie. Ils doivent ſentir le préjudice que lui cauſent des égaremens auſſi monſtrueux; ils ſont obligés de venger, par les ſeules armes de la raiſon, les dogmes de la Religion naturelle ſi honteuſement trahis, de montrer les reſſources que la ſociété peut trouver en eux, lorſque ſes intérêts les plus chers ſont en danger, de raſſurer les ames droites qui

craignent que la Philoſophie, en ſappant les fondemens de la Religion, ne renverſe du même coup ceux de la vie civile.

Nos prétendus Citoyens n'en feront rien, nous pouvons le prédire; quiconque attaque la Religion eſt de leur parti. Qu'il ſoit Athée, Sceptique, Matérialiſte, Fataliſte, Cynique, cela eſt égal; pourvû que le Chriſtianiſme périſſe, tout eſt bien. C'eſt l'unique point auquel aſpirent les Apôtres de la Religion naturelle.

§. 4.

3°. Il n'eſt pas difficile d'appercevoir que l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé a emprunté le ſyſtême de Hobbes, renouvellé par Bayle, & qu'il a tiré de ce dernier la plûpart des ſophiſmes dont il a tâché d'étayer ſon opinion. Depuis longtemps les écrits de ce Critique téméraire ſont la ſource où les incrédules vont puiſer leur doctrine: il n'en eſt pas un ſeul qui ne l'ait copié. Bayle, dans ſes penſées ſur la cométe, s'eſt efforcé de prouver qu'une ſociété d'Athées pourroit ſubſiſter, obſerver des loix, pratiquer les vertus ſociales, ſans avoir aucune connoiſſance de la Divinité, ſans aucune Religion: il ſoutenoit que le Paganiſme, loin d'avoir été un frein contre les paſ-

ſions, n'avoit ſervi qu'à les fomenter, & à juſtifier tous les crimes. Cependant il convenoit que la connoiſſance du vrai Dieu & la Religion chrétienne, ſont une barriere très-puiſſante pour réprimer tous les vices, pour affermir les liens de la ſociété & les fondemens des Etats (a). Notre Auteur, plus hardi, prétend que la Religion chrétienne même ne peut produire aucun bien, qu'elle eſt plutôt nuiſible qu'utile à la vraie morale & à la ſaine politique. Pour le prouver, il tourne contr'elle toutes les objections que Bayle avoit faites contre l'idolâtrie; il conclud que le plus court & le mieux, eſt de bannir toute Religion. Telle eſt la progreſſion naturelle de l'erreur.

§. 5.

Etabliſſons en peu de mots les principes que nous avons à lui oppoſer, & que nous développerons dans la ſuite de l'Ouvrage.

1°. Par-tout où les loix ne reçoivent aucun appui de la Religion, & ſont réduites à leur ſeule force coactive, il faut néceſſairement qu'elles ſoient ſéveres à l'excès, & multipliées à l'infini; alors le Gouvernement eſt deſpotique, & le peuple eſclave.

(a) Addition aux Penſées diverſes, chap. 4.

Ce point ſera démontré par le fait & par des obſervations tirées de l'*Eſprit des Loix*. Ainſi notre Politique, en déclamant contre le deſpotiſme des Souverains, & contre l'aſſerviſſement des peuples ſous les loix de la Religion, travaille de toutes ſes forces à établir l'un & l'autre par les loix civiles; il ne fait que tranſporter à celles-ci la prétendue tyrannie qu'il reproche fauſſement à la Religion : premiere contradiction.

2°. La Religion, loin d'affoiblir les motifs humains qui peuvent nous porter aux vertus ſociales, notre intérêt, l'amour bien réglé de nous-mêmes, la crainte des peines temporelles & de l'infamie, &c. les affermit au contraire, & les appuye de tout ſon poids : elle y ajoute un motif plus fort & plus réprimant, mais qui ne détruit pas les autres. C'eſt une abſurdité d'avancer que ſans la Religion ces motifs naturels ſeroient plus puiſſans. N'eſt-il pas abſurde de ſoutenir que de deux poids qui entraînent l'homme de concert & du même côté, ſi l'on en retranche un, l'autre ſera plus efficace?

Bayle & ſon Copiſte nous reprochent continuellement que, malgré le ſentiment moral & les lumieres de la raiſon, malgré l'autorité des loix civiles, & l'attention de la police, malgré le frein de la Religion & la crainte d'une autre vie, l'homme eſt

toujours méchant : & par une contradiction grossiere, ils soutiennent que sans ce dernier motif, l'homme peut être vertueux.

3°. La nécessité de la Religion pour épurer les mœurs, pour appuyer le Gouvernement, est démontrée par l'expérience & par un fait incontestable. Chez toutes les Nations de l'univers qui ne sont point conduites par ce puissant mobile, on ne trouve ni mœurs pures, ni vertus sociales, ni loix sages, ni Gouvernement modéré. L'état de ces peuples est ou entiérement barbare, ou infiniment au-dessous du nôtre. Les ennemis de la Religion seroient assez punis, s'ils étoient réduits à vivre parmi les peuples qui n'en ont point. Or, en fait de morale & de politique, démentir l'expérience, c'est choquer le sens commun.

4°. Il n'est pas moins certain que c'est la Religion qui a policé tous les peuples autrefois barbares, qu'elle a précédé par-tout l'établissement des loix & de la société, que tous les premiers Législateurs ont eu recours à elle pour donner la sanction & la force à leurs Loix. Il n'en est aucun qui ait pensé que les motifs purement temporels fussent assez puissans pour affermir les liens de la vie sociale. Vouloir maintenir leur ouvrage, en détruisant le fondement

ır lequel ils l'ont appuyé, n'eſt-ce pas ımener le genre humain à l'état d'où ils ont tiré, à la vie brutale & ſauvage ?

5°. Chez les peuples, même policés, :s loix civiles ſont impuiſſantes ſans les ıœurs : *Quid vanæ ſine moribus leges proficient ?* diſoit Horace ; & tous les ſages ont répété après lui. Bâtir l'édifice de la ıorale uniquement ſur les loix humaines, 'eſt prétendre que le plus foible ſoutienra le plus fort, c'eſt ôter aux Nations orrompues tout moyen & toute eſpérance e réforme. On peut conſulter là-deſſus excellent chapitre *des mœurs dans l'Ami 'es Hommes* (*a*), où le ſyſtême de notre Auteur eſt réfuté d'avance.

6°. Ce ſyſtême eſt contredit par les ılus célébres Philoſophes anciens & molernes : il eſt aſſez ſingulier qu'un Ecrivain, dont l'autorité eſt très-foible, préende aujourd'hui les redreſſer tous. Ciceon, après avoir établi le dogme important le la préſence d'un Dieu ſcrutateur des :œurs, s'exprime ainſi. » Peut-on nier » que ces ſentimens-là ne ſoient d'une » grande utilité, lorſqu'on voit dans com- » bien d'occaſions le ſerment eſt le ſceau » de nos paroles, pour combien la Reli-

(*a*) Deuxiéme partie, ch. 4, p. 148.

» gion entre dans la foi de nos traités, » combien de crimes la crainte d'une pu- » nition divine a prévenus, & combien » est sainte une société d'hommes persuadés » qu'ils ont au milieu d'eux, & pour juge, » & pour témoin, la Divinité même (*a*)?

» Sans la piété, dit-il encore, il n'y aura » ni sainteté ni Religion, & dès-lors quel » dérangement, quel trouble parmi nous? » Je doute si d'éteindre la piété envers les » Dieux, ce ne seroit pas anéantir la bonne » foi, la société civile, & la principale des » vertus, qui est la justice (*b*) «.

Plutarque observe qu'on ne trouvera nulle part une ville, sans la connoissance d'un Dieu & d'une Religion; il ajoute même que l'on bâtiroit plutôt une ville en l'air, que de fonder une République sans aucun culte religieux (*c*).

Les anciens avoient plus de respect pour l'idolâtrie, que les Philosophes d'aujourd'hui n'en ont pour la Religion la plus sainte. Epicure ni ses sectateurs n'ont point déclamé publiquement contre les Dieux du Paganisme, contre leur culte, contre leurs Ministres. Platon convaincu de la fausseté de la croyance commune, ne vouloit point

(*a*) *De Legibus*, l. 2, n. 7.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 1, n. 2.
(*c*) Dans son Traité contre Colotès.

que l'on entreprît de toucher à la Religion populaire (*a*). Dans Cicéron, l'Académicien Cotta déclare que ſur la Religion il faut s'en tenir aux inſtructions des Prêtres, ſans conſulter les Philoſophes (*b*). Le Stoicien Balbus reconnoît que c'eſt une coutume pernicieuſe & impie de diſputer contre les Dieux, ſoit qu'on le faſſe par conviction ou par amuſement (*c*). Ces Philoſophes ſe trompoient dans l'application du principe; mais ils donnoient à ceux de nos jours une leçon dont ils ont mal profité.

Quoique la plûpart, entêtés des principes d'une fauſſe Métaphyſique, ne cruſſent point les peines ni les récompenſes de la vie future, tous cependant ont reconnu la néceſſité de ce dogme pour maintenir la ſociété. Quand ils ont parlé comme Légiſlateurs, ils ont raiſonné tout différemment de ce qu'ils enſeignoient dans leurs écoles (*d*). C'eſt ainſi que la Philoſophie a toujours fait profeſſion de ſe contredire, & a ſouvent rendu à la Religion un témoignage forcé.

7°. Les Athées les plus décidés contre

(*a*) Dans le Timée & l'Epinomis.
(*b*) *De Nat. Deor.* l. 3, n. 4.
(*c*) *Ibid.* l. 2, *in fine.*
(*d*) Huitiéme Differt. tirée de Varburthon.

la Religion, n'ont pas laissé d'en avouer l'utilité, lorsqu'ils l'ont regardée comme une invention des Politiques pour retenir les peuples dans le devoir : ils lui ont rendu hommage, même en la calomniant. En traitant la Religion de fable, ils conviennent que la beauté de la vertu peut faire impression tout-au-plus sur les Philosophes & sur les hommes d'un naturel heureux, mais que la Religion seule peut faire agir la plûpart des autres (*a*). Pour tout homme qui croit un Dieu, reconnoître la nécessité de la Religion, c'est en confesser la vérité : Dieu n'a pas pu attacher à l'erreur l'ordre & la félicité du genre humain.

8°. Malgré la prévention de nos beaux esprits modernes contre la Religion, tous n'ont pas adopté le paradoxe de Bayle; plusieurs même l'ont réfuté. » Telle est, » dit le plus célèbre de nos Ecrivains, la » foiblesse du genre humain; & telle est la » perversité, qu'il vaut mieux sans doute » pour lui d'être subjugué par toutes les » superstitions possibles, pourvû qu'elles » ne soient point meurtrieres, que de vivre » sans Religion. L'homme a toujours eu » besoin d'un frein; & quoiqu'il fût ridicule » de sacrifier aux Faunes, aux Sylvains, aux

(*a*) *Ibid.* Premiere Differt.

» Naïades,

» Naïades, il étoit bien plus utile d'adorer
» ces images fantaſtiques de la Divinité,
» que de ſe livrer à l'Athéïſme. Un Athée
» qui ſeroit raiſonneur, violent & puiſſant,
» ſeroit un fléau auſſi funeſte qu'un ſuperſti-
» tieux ſanguinaire...... Par-tout où il y
» a une ſociété établie, une Religion eſt
» néceſſaire. Les loix veillent ſur les cri-
» mes publics, & la Religion ſur les crimes
» ſecrets« (*a*).

Nous verrons ailleurs que l'Auteur de l'*Eſprit des loix* établit la même vérité. Celui d'Emile a réfuté Bayle avec encore plus de force (*b*). Dans les Eſſais Philoſophiques ſur l'entendement humain, on traite de mauvais Citoyens & de mauvais Politiques, tous ceux qui travaillent à déabuſer les hommes des préjugés de Religion (*c*). Milord Bolingbroke, dans une Lettre au Docteur Swift, n'en parle pas plus avantageuſement (*d*). Woollaſton reconnoît que ſans les habitudes religieuſes, les hommes renonceroient bientôt à toute vertu, redeviendroient féroces & ſauvages (*e*).

9°. Bayle, lui-même, lorſqu'il étoit de

(*a*) Traité ſur la Tolérance, c. 20.
(*b*) Emile, tome 3, p. 181 & ſuiv.
(*c*) 11e Eſſai, tome 2, p. 114.
(*d*) Mercure Helvet. Mai 1767, p. 521.
(*e*) 15e Diſſert. tirée de Varburthon, p. 273.

ſens froid, & qu'il n'étoit plus emporté par la vanité de défendre un ſyſtême inſenſé, réfutoit ſes propres principes. » Si l'on ne » joignoit pas, dit-il, à l'exercice de la » vertu ces biens à venir que l'Ecriture » promet aux fidéles, on pourroit mettre » la vertu & l'innocence au nombre des » choſes ſur leſquelles Salomon a prononcé » ſon arrêt définitif, *vanité des vanités &* » *tout eſt vanité* » (*a*). Il eſt donc bien décidé que dans le ſyſtême de l'Athéiſme & de l'Irréligion, il ne reſte aucun motif ſolide pour porter les hommes à la vertu.

» Généralement parlant, dit-il encore, » la véritable & la principale force de la » Religion, par rapport à la pratique de la » vertu, conſiſte à être perſuadé de l'éter- » nité des peines & des récompenſes; & » ainſi en ruinant le dogme de l'immor- » talité de l'ame, on caſſe les meilleurs reſ- » ſorts de la Religion « (*b*).

Après des aveux auſſi formels, on oſe écrire que la morale n'a pas beſoin d'être appuyée ſur les peines & les récompenſes de l'autre vie, que par la ſeule force des loix civiles, les Etats & les Nations ſeroient beaucoup mieux policés que par les loix

(*a*) Dict. crit. art. Brutus Rem. F.
(*b*) *Ibid.* art. Sadducéens, Rem. E.

de la Religion ; l'on n'a pas honte de remettre ſur la ſcène un ſyſtême reconnu faux par ſon Auteur.

10°. Enfin accordons à nos adverſaires plus qu'ils n'ont droit de prétendre, & plus qu'ils ne prouveront jamais, l'inutilité abſolue de la Religion pour appuyer la morale & les fondemens de la ſociété ; s'enſuit-il de-là qu'il faille détruire le Chriſtianiſme ? Je ſoutiens qu'il s'enſuit encore qu'il faut le conſerver. L'Athéiſme ou l'Irréligion n'eſt point un état naturel à l'homme ; pour être Athée, il faut être ou abruti juſqu'à la ſtupidité, ou égaré par une fauſſe Philoſophie. Dans les Etats policés, le peuple n'eſt ni l'un ni l'autre. S'il n'a pas une Religion vraie, il s'en fera néceſſairement une fauſſe ; cela eſt démontré par la conduite de toutes les Nations de l'univers. L'Auteur lui-même s'eſt propoſé cette objection, & il n'y a rien répondu (*a*). Avant de conclure à la deſtruction du Chriſtianiſme, il faut donc commencer par prouver que c'eſt la plus mauvaiſe de toutes les Religions, & nous en aſſigner une autre qu'il ſoit plus avantageux de donner au peuple.

Nous propoſera-t-on le Déiſme ou la

(*a*) Préface, p. iv.

Religion de la Chine? Mais cette Religion tant vantée, ne peut encore satisfaire ni le Peuple ni les Philosophes. A la Chine plusieurs Lettrés sont Athées & Matérialistes, comme chez nous; le peuple, sans exception, est idolâtre (*a*). Ce fait confirme ce que l'on vient d'avancer.

Que prétendent donc les ennemis du Christianisme? Qu'ils soient Athées, s'ils le veulent, c'est leur affaire; mais pour rendre les peuples entiers semblables à eux, il faut commencer par les abrutir. C'est tout le prodige que peut opérer la nouvelle Philosophie.

§. 6.

Cependant notre nouveau Politique, dès l'entrée de sa Préface, commence par se couronner de ses propres mains. Un prétendu Censeur qui a lû son ouvrage, est forcé de convenir que tout y est démontré & incontestable; il est réduit à confesser *que le Christianisme est un tissu d'absurdités, & le produit informe de presque toutes les anciennes superstitions*, que c'est *une Religion sanguinaire*, qui change les Rois en tyrans & les peuples en es-

(*a*) Duhalde, Descript. de la Chine, tome 3, page 31. & 46.

claves; qu'*un bon chrétien ne peut avoir aucune connoiſſance de la vraie morale, qu'il ne peut être qu'un miſantrope inutile ou un fanatique turbulent* (*a*). Ainſi dans trois pages, ou plutôt dans trois mots, la cauſe de la Religion eſt jugée ſans appel: voilà le ton qui regne dans tout l'ouvrage. Nous montrerons en détail la fauſſeté & l'abſurdité de ces déclamations qui reviennent à tout moment.

Il prétend néanmoins que ſon Livre ne ſçauroit être dangereux pour le peuple; le peuple, dit-il, eſt incapable de lire & de raiſonner; *quand même un inſenſé conſeilleroit aux gens du peuple de voler ou d'aſſaſſiner, le gibet les avertiroit de n'en rien faire. Si par haſard il ſe trouvoit parmi le peuple un homme capable de lire un ouvrage philoſophique, il eſt certain que ce ne ſeroit pas communément un ſcélerat à craindre:* d'ailleurs la vérité n'eſt jamais capable de nuire (*b*). L'apologie eſt courte, voyons ſi elle eſt ſenſée.

Il s'enſuit bien clairement des principes de l'Auteur, 1°. que tout homme aſſez habile pour dérober ſes forfaits à la connoiſſance du public, ou aſſez fort pour

(*a*) Préface, p. ij, iij & iv.
(*b*) *Ibid.* p. v.

ſe ſouſtraire à la peine du gibet, peut être voleur & aſſaſſin ſans conſéquence ; il n'a rien à redouter ni en ce monde ni en l'autre ; 2°. que tous les crimes contre leſquels la loi civile n'a ſtatué aucune peine, ne doivent plus nous faire horreur ; on peut ſans ſcrupule manquer à ſa parole, trahir un ami, violer la foi jurée, ſéduire l'innocence, troubler l'union des familles, &c. il n'y a point de ſupplice à craindre pour tout cela. Telle eſt, ſelon notre Cenſeur, l'édifiante morale que l'on peut enſeigner au peuple ſans aucun danger.

Le peuple n'eſt pas capable de lire un ouvrage philoſophique, mais il eſt très-capable d'entendre le langage & les maximes du *Chriſtianiſme dévoilé :* que la Religion eſt un tiſſu de chimeres & d'abſurdités ; que *nous voyons des Princes remplis de foi entreprendre les guerres les plus injuſtes, prodiguer inutilement le ſang & les biens de leurs ſujets, arracher le pain des mains du pauvre, permettre & même ordonner le vol, les concuſſions, les injuſtices ;* que *parmi les Prêtres nous voyons regner l'orgueil, l'avarice, la lubricité, l'eſprit de domination & de vengeance* (a).

(a) Préface, p. ix & x.

Ces déclamations mille fois répétées dans un Livre, n'ont pas besoin de commentaire; sans être Philosophe, le peuple concluera aisément qu'il faut courir sus aux Prêtres & aux Princes, détruire le Sacerdoce & la Royauté.

Un homme capable de lire un ouvrage philosophique, *n'est pas communément un scélérat à craindre.* S'il ne l'est pas communément, il peut du moins l'être; parmi les gens de Lettres il peut y avoir de mauvais cœurs. Dans un siécle où tout le monde se pique de sçavoir, des connoissances communes sont-elles un frein bien assuré contre le crime? Quand le *Christianisme dévoilé* ne pervertiroit qu'un seul homme, n'en est-ce pas assez pour le proscrire & pour faire détester l'Auteur?

La vérité n'est jamais capable de nuire; mais c'est justement ce qui prouve que le systême qu'on nous propose n'est pas la vérité.

§. 7.

Si nous en croyons notre sage Critique; *c'est la Religion qui fit éclorre les despotes & les tyrans; les Rois furent appellés les images de Dieu, ils furent absolus comme lui. ils créérent le juste & l'injuste, leurs volontés sanctifierent souvent l'oppression,*

la violence, la rapine, &c. (*a*) : & voilà précisément le désordre que l'Auteur veut établir, en détruisant toute Religion ; il prétend que la volonté du Prince soit la seule loi suprême, qu'il n'y ait d'autres peines à craindre que celles qu'il peut infliger, d'autres récompenses à espérer que celles qui dépendent de lui. N'est-ce pas alors que les Souverains seront absolus comme Dieu, & qu'à proprement parler ils seront les seuls Dieux de la Terre ?

Un Souverain, dit-il, *à qui la société a confié l'autorité suprême, tient dans ses mains les grands mobiles qui agissent sur les hommes ; il a plus de pouvoir que les Dieux, pour établir & réformer les mœurs. Sa présence, ses récompenses, ses menaces, que dis-je ! un seul de ses regards peuvent bien plus que tous les sermons des Prêtres. Les honneurs de ce monde, les dignités, les richesses, agissent bien plus fortement sur les hommes les plus religieux, que toutes les espérances pompeuses de la Religion. Le courtisan le plus dévot craint plus son Roi que son Dieu* (*b*).

Ce langage, emprunté de Bayle (*c*), est un chef-d'œuvre d'absurdité. D'un côté

(*a*) Préface, p. vij.
(*b*) *Ibid.* page xx.
(*c*) Contin. des pensées diverses, §. 138.

l'Auteur

Auteur s'éléve contre le despotisme des Loix; de l'autre il les rend seuls arbitres de la destinée des hommes : il les accuse d'avoir créé le juste & l'injuste, & il ne reconnoît d'autre régle que la loi émanée de leur autorité, pour distinguer le crime de la vertu. Il leur reproche de s'être mis à la place de Dieu, & il leur attribue plus de pouvoir qu'à Dieu : il les blâme d'abuser de la Religion pour asservir le peuple à leurs volontés, & il veut détruire la Religion, qui est la seule barriere qu'on puisse opposer à l'abus de leur pouvoir.

C'est au Souverain, selon lui, *qu'il appartient de réformer les mœurs ; elles seront bonnes, lorsque le Prince sera bon & vertueux lui-même* (a). Mais si malheureusement il étoit vicieux, que deviendroient alors les mœurs, les loix, l'Etat & la destinée des peuples ? N'est-ce pas alors que *la volonté sanctifiera l'oppression, la violence, la rapine ?* Si tout dépend de la conduite & du caractere du Souverain, quel est le garant qui nous en répondra, dès qu'il n'y aura plus de Religion, & que le Souverain ignorera s'il y a un Dieu ?

On reconnoît ici toute la sagacité de

(a) Préface, page xxj.

l'esprit philosophique; il n'a de force que pour détruire : c'est à faire des objections contre la Religion qu'il triomphe. S'agit-il d'y substituer un systême raisonnable? Nos sçavans Critiques tombent au premier pas, tous leurs principes sont des contradictions.

§. 8.

Rien de plus éloquent que les déclamations de l'Auteur sur l'inutilité de la Religion. *Les hommes*, dit-il, *mettent toujours la Religion de côté, dès qu'elle s'oppose à leurs désirs; ils ne l'écoutent que lorsqu'elle favorise leurs passions, lorsqu'elle s'accorde avec leur tempérament, & avec les idées qu'ils se font du bonheur.* Là-dessus il peint, sous les plus noires couleurs, la conduite des Souverains & des Prêtres, des Grands & du Peuple (*a*).

Passons-lui pour un moment l'amertume de sa censure; quelle conséquence peut-il en tirer? La Religion n'étouffe pas entiérement les passions; donc il faut l'anéantir : de même les loix civiles n'arrêtent pas tous les crimes; donc il faut les supprimer. » Dire que la Religion n'est pas un motif » réprimant, parce qu'elle ne réprime pas

(*a*) Préface, p. ix & suiv.

» toujours, c'eſt dire que les loix civiles ne
» ſont pas un motif réprimant non plus «.
Ainſi raiſonne contre Bayle, l'Auteur de l'Eſprit des Loix (*a*).

Affranchir les paſſions du joug de la Religion, pour ne leur oppoſer d'autre barriere que les Loix, c'eſt ôter à un animal féroce le plus fort des liens qui le retiennent, pour ne lui en laiſſer qu'un dont il n'eſt enchaîné qu'à moitié. Plus les Loix ſont ſéveres & multipliées, plus elles ſont impuiſſantes : le grand nombre des loix eſt la marque certaine de la décadence des mœurs. *Corruptiſſima Reſpublica, plurimæ leges.*

Mais l'Auteur ne ſe borne pas à ſoutenir que la Religion eſt inutile ; il prétend qu'elle eſt pernicieuſe ; il renouvelle contr'elle toutes les calomnies de ſes ennemis anciens & modernes (*b*). Que s'enſuit-il encore ? 1°. »C'eſt mal raiſonner contre la Religion,
» dit Monteſquieu, de raſſembler dans un
» grand Ouvrage une longue énumération
» des maux qu'elle a produits, ſi l'on ne
» fait de même celle des biens qu'elle a faits.
» Si je voulois raconter tous les maux
» qu'ont produit dans le monde les Loix

(*a*) Eſprit des Loix, livre 24, chap. 2.
(*b*) Préf. p. xvij.

» civiles, la Monarchie, le Gouvernement » Républicain, je dirois des choses effroya- » bles « (*a*). 2°. Accordons le principe pour un moment : toutes les Religions, sans exception, sont pernicieuses; mais en dépit de la Philosophie, l'homme est invinciblement déterminé à s'en faire une : point de vie sociale sans Religion. Il faut donc préférer la moins mauvaise : refusera-t-on encore ce privilége au Christianisme ? 3°. Nous démontrerons que jamais le Christianisme n'a fait de mal; que graces à l'Evangile, nous sommes mieux, à tous égards, que les Nations infidéles : le plus grand malheur seroit donc de laisser détruire ou affoiblir la Religion parmi nous.

§. 9.

Notre zélé Citoyen se plaint de ce que l'éducation n'a aucun rapport à la politique : il prétend que la morale religieuse fait des hommes inutiles ou nuisibles au monde; que c'est au Gouvernement & à la Politique de former des Citoyens. Il veut donc *que le Gouvernement, à l'aide des Loix, des récompenses & des peines, confirme les leçons que l'éducation aura données; que le bonheur accompagne les actions*

(*a*) Esprit des Loix, l. 24, c. 2.

utiles & vertueuses ; que la honte, le mépris, le châtiment punissent le crime & le vice (a).

Beau projet en idée, digne de la République de Platon ! L'exécution en est-elle possible sans Religion ? Jamais ce Philosophe ne l'auroit pensé. Chez une Nation Athée, s'il pouvoit y en avoir une, ceux qui seront à la tête des affaires, auront-ils des motifs assez puissans pour se dévouer au bien public, & les peuples seront-ils assez dociles pour faire plier leurs passions & leurs intérêts particuliers sous le joug de l'autorité ? C'est ce qu'il faudroit examiner d'abord.

Il seroit bon de nous apprendre ensuite quels seront les fondemens d'une morale toute politique & sans aucun rapport à la Religion, quelles notions claires & certaines l'on pourra se former du vice & de la vertu, quelle régle on aura pour discerner les bonnes loix d'avec les mauvaises ?

Enfin il faudroit démontrer en détail la possiblité d'établir des récompenses temporelles pour toutes les actions louables, des châtimens sensibles pour toutes celles que la raison condamne : & cela est impraticable. Pour punir les crimes, il n'est pas nécessaire d'examiner l'intention qui les a fait

(a) Préface, *ibid.*

commettre ; il ſuffit qu'ils ſoient nuiſibles à la ſociété. Pour récompenſer une action vertueuſe, il faut en connoître le motif, c'eſt ce qui en fait le mérite ; & qui peut ſonder les cœurs ? Où trouvera-t-on un fonds aſſez riche pour récompenſer tout ce qui paroît louable ? Aucun Légiſlateur n'a ſuivi ce plan, & aucun ne le tentera jamais (*a*).

Si l'Auteur avoit raiſonné, on pourroit ſe diſpenſer de le réfuter plus au long : l'expoſition ſeule de ſon ſyſtème en fait ſentir l'abſurdité. Mais il ne raiſonne pas, il invective ; il parcourt toutes les matieres ſans en aprofondir aucune ; il raſſemble toutes les objections ſans les prouver ; il allégue des faits & il les déguiſe ; il cite quelques paſſages, & ordinairement il les falſifie : ſi l'on ſupprimoit les répétitions, ſon Livre ſeroit accourci de moitié ; il ſeroit réduit à quelques difficultés communes que l'on retrouve dans tous les Ecrits des incrédules.

Cependant comme il attaque ſur-tout la morale du Chriſtianiſme & le culte extérieur, ces deux points ont paru mériter une diſcuſſion particuliere. Dans les deux Ouvrages que l'on a donnés depuis peu au pu-

(*a*) Premiere Diſſertation tirée de Varburthon, p. 39 & ſuiv.

blic (*a*), on s'eſt attaché principalement à expoſer les preuves de notre Religion; l'on n'a parlé qu'incidemment de ſa morale, de ſon culte, de ſa diſcipline, de ſes effets: la réfutation du *Chriſtianiſme dévoilé* ſervira de ſupplément & de ſuite à cette importante matiere. Lorſqu'il ſe préſentera des objections que nous avons déja réſolues ailleurs, on nous permettra d'y renvoyer le Lecteur.

§. 10.

Le Chriſtianiſme dévoilé contient ſeize chapitres. Dans le premier l'Auteur expoſe la néceſſité d'examiner la Religion, & les obſtacles que l'on rencontre dans cet examen: il accuſe, mal-à-propos, les Souverains & les Prêtres de le redouter & de l'interdire: nous ferons voir que ce reproche, toujours faux, ne fut jamais plus déplacé qu'aujourd'hui. Comme il prétend que la Religion Chrétienne eſt un rejetton du Judaïſme, il fait dans le ſecond chapitre une hiſtoire fauſſe & bizarre du peuple Juif & de ſa Religion; & il en juge contre toutes les régles de la juſtice & de la bonne foi. Dans le troiſiéme il raconte, ſelon ſes pré-

(*a*) Le Déiſme réfuté par lui-même. La Certitude des preuves du Chriſtianiſme.

jugés, la maniere dont le Christianisme s'est établi; & les aveux qui lui échappent, suffisent pour démontrer que cet établissement est surnaturel. Dans le quatriéme il examine les notions que la Religion Chrétienne nous donne de Dieu & de sa conduite; c'est ce qu'il appelle, par dérision, *la Mythologie Chrétienne :* il défigure notre croyance pour la rendre odieuse & ridicule. Le cinquiéme & le sixiéme traitent de la révélation & de ses preuves, des miracles, des prophéties, des martyrs, mais superficiellement, sans approfondir aucun de ces objets; il ne propose que des objections rebattues. Dans le septiéme & le huitiéme, il expose les mysteres & les dogmes du Christianisme avec peu d'exactitude, & souvent avec peu de sincérité. Pour inspirer le mépris du culte extérieur & des cérémonies de la Religion, il les appelle dans le neuviéme *la Théurgie des Chrétiens.* Il renouvelle dans le dixiéme la plûpart des objections que l'on a faites contre les Livres saints, dans le Dictionnaire Philosophique, dans le Livre de Freret, dans la Philosophie de l'Histoire, &c. Les trois chapitres suivans renferment l'examen, ou plutôt la censure de la morale de l'Evangile, des vertus qu'il inspire, des devoirs & des pratiques qu'il prescrit; c'est l'article le plus essentiel, &

celui sur lequel l'Auteur fait paroître une prévention plus aveugle. Il soutient dans le quatorziéme que cette morale est directement contraire à la saine politique & aux intérêts de la société ; c'est encore une répétition des calomnies de Bayle, de Freret, & d'une infinité d'autres Ecrivains. Le quinziéme est une déclamation continuelle contre l'Eglise & le Sacerdoce. Le seiziéme une récapitulation assez inutile de ce qui a été dit dans le corps de l'Ouvrage.

Nous suivrons le même ordre, quoiqu'il ne soit pas extrêmement régulier, & que l'Auteur se répéte continuellement : nous conserverons même tous les titres des chapitres ; nous n'omettrons rien de ce qui peut présenter la moindre apparence de difficulté ; mais nous supprimerons les invectives indécentes, & qui se réfutent elles-mêmes. S'il nous arrive quelquefois de répéter les mêmes réflexions & les mêmes réponses, ce n'est pas à nous, mais à l'Auteur qu'il faut en attribuer la faute.

On nous blâmera peut-être d'avoir trop souvent insisté sur des objections frivoles, sur des suppositions dénuées de preuves ; mais dans un temps où tous les Livres écrits contre la Religion sont accueillis & lûs avec avidité, où les moindres sophismes sont vantés comme des argumens insolu-

bles, où les systêmes les plus absurdes peuvent faire fortune, au moins pendant quelques momens, & séduire une infinité de lecteurs, il nous a paru nécessaire de ne rien négliger. Nous aimons mieux pousser l'exactitude jusqu'à l'excès, que de donner lieu à aucun reproche contre la cause que nous soutenons, & de laisser le moindre nuage sur la vérité.

Il étoit impossible de faire une réfutation plus courte. Pour démontrer la fausseté d'une supposition hasardée, il faut souvent consulter l'Histoire, éclaircir des faits, expliquer un dogme, rassembler des preuves. Si notre marche est moins légere que celle du Critique dont nous suivons les écarts, elle sera plus sûre, & conduira plus efficacement le lecteur à la connoissance du vrai.

Il n'est pas moins difficile de répondre d'une maniere intéressante à des difficultés qui se réduisent à rien, lorsqu'elles sont dépouillées du style empoulé & déclamateur dont elles étoient revêtues : le lecteur pourra s'ennuyer d'entendre répéter sans cesse : *cela est faux ; l'Auteur impose ; il calomnie.* Mais le danger d'être peu lû, doit-il nous engager à trahir les intérêts de la Religion ? Ses ennemis ne craignent point de révolter les esprits raisonnables par des attaques furieuses & indécentes ; aurons-nous

peur de dégoûter le public par des apologies froides & insipides? Pourvû qu'elles soient solides & convaincantes, on doit nous dispenser de les rendre agréables: des discussions aussi sérieuses ne sont point faites pour amuser les esprits frivoles; il faut laisser les prestiges du style aux Charlatans, qui cherchent à séduire.

En répondant à un Ecrivain qui s'oublie & s'emporte à chaque instant, il est dangereux de prendre un ton d'aigreur; nous tâcherons de l'éviter autant qu'il sera possible. Au langage de la prévention & de la haine, nous opposerons celui de l'innocence, de la droiture, de la vérité. Nous nous abstiendrons de nommer l'Auteur, parce qu'il n'est plus, & que c'est peut-être un nom emprunté: Nous n'en voulons point à la personne, c'est au livre seul que nous nous proposons de répondre.

Pour rendre l'apologie de la Religion plus complette, nous avons fait des remarques sur plusieurs ouvrages très-conformes pour le fond & pour le style au *Christianisme dévoilé*. Le Dictionnaire Philosophique, la Philosophie de l'Histoire, le Traité sur la Tolérance, l'Examen important de Milord Bolingbroke, le Catéchisme de l'honnête Homme, le Sermon des Cinquante, les Questions de Zapata, le Dîner

du Comte de Boulainvilliers, &c. renouvellent les mêmes objections que le Livre de Freret & que le Christianisme dévoilé. Déja l'on avoit publié l'Examen de la Religion, attribué à Saint-Evremont, l'Analyse de la Religion Chrétienne par Dumarsais, & le Militaire Philosophe, où l'on a dit précisément les mêmes choses, où l'on a suivi le même plan & la même méthode : voilà bien des répétitions. Nous aurons soin de relever ces divers aggresseurs, autant de fois que l'occasion s'en présentera, & que la matiere paroîtra l'exiger ; mais en nous attachant toujours principalement au texte du Christianisme dévoilé.

Comme la plûpart de ces Livres sont anonymes, & qu'il est incertain si plusieurs autres qui ont été publiés sous le nom de quelques Auteurs respectables, sont véritablement d'eux, on se croit moins obligé de les ménager dans la réfutation.

Il est à propos de prévenir le Lecteur, qu'il faut distinguer deux ouvrages, intitulés : *Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie* ; l'un en cinq volumes *in*-12, attribué à M. d'Alembert ; nous en avons cité quelques réflexions très-justes, & ce n'est point sur celui-ci que tombe notre censure : l'autre en quatre volumes *in*-8°, inséré dans la Collection complette des

Œuvres de M. de Voltaire, & qui forme les
tomes trois, quatre & cinq de cette Collec-
tion. Il eſt fâcheux pour la gloire de cet
Ecrivain très-célébre, que l'on ait fait pa-
roître ſous ſon nom des Livres pleins d'er-
reurs, & dont nous avons été obligés de ré-
futer quelques endroits : ſouvent il s'eſt
plaint lui-même de la hardieſſe des Librai-
res; en attaquant des Ecrits qu'il n'a point
avoués, nous ne croyons point manquer
aux égards qui lui ſont dûs.

En général nous faiſons profeſſion de
reſpecter les talens ſupérieurs, dans ceux
même qui en abuſent. Un Ecrit pernicieux,
dont nous montrons les erreurs, ne nous
empêche pas de rendre juſtice aux ouvra-
ges d'un autre genre qui paroiſſent être for-
tis de la même plume. Mais les plus grands
ſervices rendus à la Littérature, ne donnent
droit à perſonne de calomnier la Religion,
ni d'enlever à la ſociété le plus précieux de
tous les biens. Les Ecrivains les plus capa-
bles d'éclairer leur ſiécle ne méritent plus
nos hommages, dès qu'ils ceſſent de reſpec-
ter la vertu. Un des objets que nous nous
propoſons dans nos Remarques, eſt de les
engager à faire un meilleur uſage de leurs
lumieres, à ſe renfermer dans les bornes de
leur talent, à ménager davantage leur répu-
tation.

A Dieu ne plaiſe qu'en donnant aux Incrédules le nom de *Philoſophes*, on cherche à décréditer la vraie Philoſophie : elle eſt également utile à la Religion & à la Société. Ce n'eſt point décrier l'art de guérir, que de démaſquer les Empyriques. Lorſque nous accuſons les Philoſophes de libertinage, ou d'enſeigner une morale fauſſe & pernicieuſe, nous ne prétendons pas étendre ce reproche à tous ſans exception : nous reconnoiſſons avec plaiſir qu'il en eſt pluſieurs dont la conduite eſt irréprochable, qui font profeſſion d'une exacte probité, qui déſapprouvent même les excès & les égaremens des autres. Les fautes & les erreurs ſont perſonnelles ; on ne doit les attribuer qu'à ceux dont nous citons nommément les Ecrits. Sans haine, ſans partialité, ſans prévention contre qui que ce ſoit, nous nous bornons à l'examen de Livres publiquement connus, ſur leſquels tout homme a droit de dire ſon avis. Attachés d'eſprit & de cœur à la Religion ſainte dont nous entreprenons l'apologie, nous n'avons d'autre intérêt, ni d'autre ambition, que d'inſpirer à nos Lecteurs les ſentimens de reſpect & d'amour dont nous ſommes pénétrés pour elle.

CHAPITRE PREMIER.

De la nécessité d'examiner la Religion, & des obstacles que l'on rencontre dans cet examen.

§. 1.

Les Docteurs de la Religion Chrétienne n'ont jamais prétendu interdire à personne la liberté d'en examiner les preuves ; c'est non-seulement un droit qu'il seroit injuste d'ôter aux hommes, mais encore une obligation qu'il est essentiel de leur prêcher. Le Christianisme, loin d'imposer à ses Sectateurs le joug d'une crédulité aveugle, comme ses ennemis l'en ont toujours accusé (*a*), leur commande au contraire d'être *toujours prêts à rendre raison de leur espérance* (*b*). La foi n'est point un entêtement de système, mais *une soumission raisonnable* (*c*). La multitude des ouvrages qui ont été composés, sur-tout dans ces derniers siécles, pour développer les principes, les preuves, les dogmes, la morale du Christianisme, pour répondre aux objections de ceux qui les ont.

(*a*) Orig. contr. Cels. l. 1, édit. de Cambrige, p. 8.
(*b*) 1. *Petri*, 3, 15.
(*c*) Rom. 12, 1.

attaqués, sont un témoignage certain de l'esprit qui anime les Ministres de cette Religion, & du zele sincere dont ils sont pénétrés pour l'instruction des peuples.

C'est une vaine déclamation de dire que *les hommes, pour la plûpart, ne tiennent à leur Religion que par habitude; que cette Religion fût toujours la chose qu'ils craignirent le plus d'approfondir; que jamais ils n'ont daigné se rendre compte de leur croyance* (*a*), & de continuer sur ce ton dans toute la suite d'un chapitre.

Si ce reproche peut être vrai à l'égard des peuples élevés dans l'infidélité, dans l'idolâtrie, dans le Mahométisme, des peuples qui n'ont aucune teinture des lettres ni des sciences, il est absolument déplacé parmi les Chrétiens; il l'est encore davantage dans un siécle & chez une Nation où l'étude & les connoissances sont plus communes & ont fait plus de progrès que par-tout ailleurs.

Jamais l'on n'a écrit avec autant de liberté, disons mieux, avec autant de licence qu'aujourd'hui sur la Religion. Si elle étoit mal fondée, si les preuves en étoient douteu-

(*a*) Christ. dévoilé, page 2. Examen important de Milord Bolingbroke, proëm page 2. Examen de la Religion, sous le nom de Saint-Evremont, chap. 1. Le Militaire Philosophe, chap. 4.

ses,

ſes, il y a long-temps que l'on ſeroit parvenu à les détruire, à faire voir, par des démonſtrations ſans réplique, la fauſſeté de cette Religion, contre laquelle les Philoſophes réuniſſent tous leurs efforts, contre laquelle leur plume diſtille un fiel ſi amer. Leurs Livres ſont entre les mains de tout le monde : graces au zele Philoſophique, ils ſont répandus dans toute l'Europe. Si jamais ces matieres peuvent être éclaircies, elles le ſont certainement aujourd'hui : ce n'eſt plus le temps de dire qu'on n'a pas encore examiné le Chriſtianiſme.

Après tant de diſcuſſions, de raiſonnemens, de clameurs, a-t-on réuſſi à détromper l'univers, à confondre les Apologiſtes Chrétiens ? Quel a été le ſuccès des Apôtres de l'Irréligion ? Leurs victoires ſont connues. Ils ont ſéduit de jeunes imprudens, qui ont voulu lire les objections contre la foi, avant que d'en avoir étudié les preuves, en qui les paſſions naiſſantes ont prévenu l'examen, & ont jugé en dernier reſſort ; ils ont aveuglé quelques lecteurs, qui à peine inſtruits des dogmes de leur croyance, n'ont jamais réfléchi ſur les raiſons qui les établiſſent ; ils ont confirmé dans l'incrédulité des eſprits déja pervertis, en qui le libertinage avoit effacé depuis long-temps les principes de Religion. Pour ceux qui

l'ont étudiée avec ſoin, qui, exempts de paſſions & de préjugés étoient capables de faire un examen impartial, quel fruit ont-ils remporté de la lecture des Ecrits de nos Cenſeurs? De l'indignation ou de la pitié. Quelques-uns, moins éclairés, ont été éblouis d'abord; leur foi a été ébranlée pour quelques momens, mais ils ont été bientôt détrompés par la lecture des Livres de nos Apologiſtes, & leur croyance eſt devenue plus ferme. Ce ne ſont donc pas ceux qui demeurent aujourd'hui attachés à leur Religion qu'il faut accuſer de crédulité, de prévention, d'aveuglement; ce ſont plutôt ceux qui l'ont abandonnée ſans la connoître.

Il y a du moins une différence eſſentielle entre la maniere d'écrire de ſes défenſeurs, & celle de ſes ennemis. Les premiers procédent réguliérement & de ſang froid: ils poſent des principes, ils en tirent des conſéquences, ils citent des témoignages & des monumens; ils rapportent de bonne foi les objections de leurs adverſaires, & ils y répondent; ils préſentent un ſyſtême lié, ſuivi, ſoutenu, dont un eſprit droit demeure ſatisfait. Les Critiques de la Religion s'y prennent autrement: ils entaſſent des difficultés, ils les répétent, ils ſe copient; mais ils gardent un profond ſilence ſur le fond

des preuves & sur les réponses que l'on a données cent fois à leurs objections ; ils plaisantent, ils invectivent ; mais ils ne prouvent rien. La haine, les railleries, & souvent les obscénités, leur tiennent lieu de raisons, & sont leurs plus forts argumens. Leurs ouvrages lûs avec avidité par les esprits superficiels, toujours annoncés avec emphase comme des productions neuves, comme des écrits victorieux, auxquels les Théologiens ne répondront jamais (*a*), ne sont dans le fond que des redites. Ce sont les dépouilles de Hobbes, de Spinosa, de Bayle, ou les extraits de quelques Livres Anglois. Il n'en est aucun où l'on ne découvre un fond de mauvaise foi & de malignité : avec ce caractere, un Auteur est peu propre à découvrir la vérité, & encore moins à la montrer aux autres.

L'Auteur de l'*Examen important*, pour rendre suspects tous ceux qui écrivent en faveur de la Religion, dit que *l'esprit de parti & l'envie de se faire valoir les préoccupent* (*b*) ; sans doute les Philosophes sont exempts de ces défauts. Inaccessibles aux passions humaines ; ils ne sont jamais dominés par l'esprit de parti ni par l'envie de se

(*a*) Voyez l'Avis des Editeurs de l'Examen important.
(*b*) Page 2.

faire valoir : le style dont ils écrivent, est une preuve démonstrative de la candeur de leur ame, & de la pureté de leurs intentions.

Il nous débite la fable d'un Jean Mélier, prétendu Curé, qui a demandé pardon à Dieu en mourant d'avoir enseigné le Christianisme (*a*). L'exemple seroit unique en son espéce. Mais tant de Philosophes qui ont demandé pardon à Dieu en mourant, d'avoir attaqué la Religion par libertinage, qui après avoir vécu en impies, ont voulu mourir en Chrétiens, ne forment-ils pas un violent préjugé contre la sincérité des autres? Ils sont intrépides en bonne santé; un accès de fiévre suffit pour renverser toutes leurs démonstrations. Bayle qui devoit les connoître, en a plaisanté le premier (*b*).

§. 2.

L'Auteur du Christianisme dévoilé déplore d'un ton pathétique le malheur du genre humain. *Toutes les forces*, dit-il, *se réunissent pour lui cacher la vérité: les Tyrans la détestent & l'oppriment, parce qu'elle ose discuter leurs titres injustes & chimériques:*

(*a*) Examen important, page 11.

(*b*) Réponse au Provincial, chap. 21; & Dict. crit. art. Desbarreaux, Rem. F.

le Sacerdoce la décrie, parce qu'elle met au néant ses prétentions fastueuses (a). Langage pompeux, mais qui n'est point celui de la raison. La vérité consiste donc, selon lui, à discuter les titres des Souverains & les prétentions du Sacerdoce. En effet, c'est le double objet de son ouvrage. Les Souverains y sont traités avec autant d'indignité que les Ministres de la Religion; les droits du Trône n'y sont pas plus ménagés que ceux de l'Eglise; il s'est proposé d'anéantir, non-seulement toute Religion quelconque, mais encore toute autorité & toute subordination. Voilà ce qu'on appelle *montrer la vérité au genre humain.*

Le Sacerdoce la décrie: point du tout; il invite au contraire tous ceux qui en sont capables à la rechercher, mais à le faire de bonne foi, à étudier la Religion dans ses sources, avant que de lire ce qui peut inspirer des préventions contr'elle. Il défend de lire les Livres de ses ennemis, mais à ceux qui ne sont pas assez instruits pour en porter un jugement éclairé. Il en permet la lecture à tous ceux que l'étude a suffisamment aguerris pour n'avoir pas à redouter la séduction: il approuve tous les écrits polémiques où les matieres sont discutées

(a) Christ. dévoilé, p. 7.

avec exactitude & avec impartialité ; il se plaint même de ce que ces ouvrages ne sont pas assez lûs.

Les plaintes opposées de nos adversaires (*a*) ne sont qu'un artifice pour engager tout le monde à lire leurs propres ouvrages, & ce tour insidieux ne leur reussit que trop bien. Ces Livres, toujours présentés sous différentes formes, & toujours les mêmes pour le fond, sont entre les mains des femmes & des jeunes gens. Il y a lieu d'espérer que leur multitude même servira plus que toute autre chose à les décréditer : le mystere sous lequel on les communique, en fait souvent le plus grand mérite. Le public se lassera enfin d'entendre le même sophisme répété par vingt échos différens. Après avoir dévoré tant de brochures où les mêmes objections reviennent sans cesse, on sera peut-être curieux de voir ce que nous avons à répondre, & l'on finira par où l'on auroit dû commencer.

Il n'est pas vrai, du moins parmi nous, que *le commun des hommes s'en rapporte aveuglément à ceux que le hasard lui a donnés pour guides* (*b*). Nous ferons voir dans la suite que dans le sein de l'Eglise Catho-

(*a*) Examen important, p. 8.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 9. Examen important, p. 2.



ique, la docilité du commun des hommes
l'instruction des Pasteurs, n'est point une
onfiance aveugle ; le fidéle écoute leur
'oix, parce qu'ils lui montrent des titres
uthentiques de leur mission ; ces titres sont
e nature à justifier & à tranquilliser la foi de
homme le plus ignorant, comme celle du
Chrétien le plus éclairé (a). Si le reproche de l'Auteur peut avoir lieu dans les
utres Communions ou parmi les Infidéles,
'est à eux seuls d'en répondre ; nous ne
ommes pas garans des défauts auxquels
ous n'avons point de part.

Cependant, ajoute-t-on, *il se trouva
ans tous les siécles des hommes, qui détrom-
'-s des préjugés de leurs Concitoyens, oserent
ur montrer la vérité ;* mais les Prêtres &
s Rois se réunirent pour leur imposer si-
nce (b). Il eût été à propos de nous ap-
endre quels ont été ces grands hommes,
ui dans tous les siécles ont prêché la véri-
, c'est-à-dire, l'Athéisme & l'Irréligion ;
tte rare doctrine n'est pas ancienne parmi
ous : dans les siécles précédens, ses secta-
urs étoient moins communs qu'aujour-
hui. Enfin, malgré l'autorité des Rois &

a) Voyez la Certitude des preuves du Christianisme,
2, §. 1.

b) Christ. dévoilé, p. 9. Militaire Philosophe, chap. 1
23.

des Prêtres, les ouvrages de ces ſublimes génies ſont parvenus juſqu'à nous. On a conſervé ceux de Vanini, de Pomponace, de Hobbes, de Spinoſa & de tant d'autres qui les ont copiés. Nous ſerions en état de les entendre, s'ils s'étoient entendus eux-mêmes : nous ſçavons de quelles preuves ils ont appuyé ce qu'on oſe appeller la vérité. Ceux d'aujourd'hui, encore moins timides, dogmatiſent aſſez publiquement ; leur voix retentit dans toute l'Europe : on peut juger par les livres que nous examinons, combien leurs raiſons ſont redoutables. Vainement ils ſe flattent d'un ſuccès plus brillant que leurs prédéceſſeurs ; leurs écrits ſont un peu plus intelligibles, ſans être plus ſolides : c'eſt ce qui les fera mépriſer encore plus promptement. On a réfuté ſolidement les anciens, cela n'étoit pas fort difficile ; les modernes ſeront réfutés à leur tour, & tomberont dans le même oubli.

Ce n'eſt point l'habitude, l'exemple, le préjugé, la politique, *les cris impoſans de l'impoſture*, qui ont conſervé juſqu'à préſent la Religion, malgré les clameurs des Incrédules ; c'eſt la ſolidité des preuves qui l'ont établie, l'expérience des avantages qu'elle procure, la comparaiſon toujours frappante des peuples Chrétiens avec les Nations infidéles, l'abſurdité de tous les ſyſtêmes qu'on

qu'on a voulu lui oppofer, le foin qu'ont toujours eu fes adverfaires de fe méprifer, de fe haïr, de fe réfuter les uns les autres. Parmi les prétendus fectateurs de la vérité, peut-on en citer deux qui ayent été parfaitement d'accord, & qui foient convenus des mêmes principes? L'Auteur de l'Examen important paroît vouloir établir le Déifme; il nous confeille d'adorer un Dieu par la raifon (*a*); celui du Chriftianifme dévoilé, en laiffant indécife la queftion de l'exiftence ne Dieu, de veut pas qu'on en parle (*b*).

§. 3.

Il déplore l'abus d'infpirer aux hommes, dès l'enfance, les préjugés de Religion. *L'éducation*, dit-il, *ne femble avoir pour objet que de former des Fanatiques, des Dévots, des Moines, c'eft-à-dire, des hommes nuifibles ou inutiles à la fociété; on ne fonge nulle part à former des Citoyens* (*c*). Déja il s'étoit plaint dans fa Préface, de ce que l'éducation de la jeuneffe eft confiée à des Prêtres. Il les appelle *des pédagogues mercénaires, des ames abjectes & rétrécies, des pédans vilis aux yeux même de ceux qui leur con-*

(*a*) Page 2.
(*b*) Chap. 7, page 102 & 103.
(*c*) Chrift. dévoilé, page 10.

fient leurs enfans, des guides ineptes & méprisables (a). C'est le ton poli des Philosophes modernes, une *honnêteté littéraire* qui est en usage parmi eux.

A ce langage décent, modéré, sage, si propre à former la jeunesse, nous opposons l'expérience. Qui sont, dans la société, ceux qui en remplissent le mieux les charges, qui en observent le plus fidélement les devoirs, qui rendent les plus importans services; ceux à qui l'on a donné de bonne heure des principes de morale & de Christianisme, ou ceux à qui l'on n'a pas daigné apprendre s'il y a un Dieu; ceux qui ont été instruits par des Prêtres, ou ceux qui ont été élevés par des Philosophes? Nous invitons ces Messieurs à citer les prodiges qu'a déja opérés l'éducation Philosophique, les héros & les grands hommes formés par leurs soins. Quand l'un d'entr'eux a voulu tracer un plan d'éducation, il a consenti du moins qu'à l'âge de vingt ans son éleve apprît qu'il y a un Dieu, que nous avons une ame, qu'il y a une autre vie: il a rendu justice à la sainteté de la morale chrétienne; il a presque reconnu la Divinité de son Auteur. On sçait néanmoins quels succès ont eu les imprudens qui ont voulu essayer sa méthode.

(a) Préface, p. xv.

Celle que prefcrivoit notre Auteur, felon ės principes, feroit encore plus parfaite, & ›roduiroit des effets plus merveilleux.

C'eft un malheur déplorable, fans dou-e, que les Prêtres foient chargés d'éle-'er la jeuneffe; il y a un reméde: le zele les Incrédules, pour le bien public, doit es engager à le mettre en ufage. Qu'ils e confacrent eux-mêmes à cette fonction ›énible & importante; mais qu'ils le affent gratuitement, fans prétentions & ans honoraires, de peur qu'on ne les ap-›elle à leur tour *des pédagogues mercénai-es, des pédans avilis par l'intérêt.* C'eft ici e procès des frélons contre les abeilles, 'ouvrage feul peut fervir à le décider.

Les circonftances ne font pas favora-›les pour décrier les travaux des Prêtres. Lorfque le Gouvernement a donné une ıouvelle forme aux écoles publiques, les .nes ont été confiées à des Séculiers, les utres à des Eccléfiaftiques: attendons du ıoins l'événement, pour fçavoir lefquelles uront le plus de fuccès. Déja, fi nous en royons un Ecrivain non fufpect, l'expé-ence a décidé: la plûpart des Colléges où on a mis des laïcs, font déferts ou dé-ıngés (*a*).

(*a*) Hift. impart. des Jéfuites, tome 1, p. 221.

§. 4.

Notre Critique a ſenti que ſes déclamations ſur les funeſtes effets de la Religion & de la morale chrétienne, ſeroient aiſées à confondre par le parallèle des Nations qui la profeſſent, avec l'état des peuples infidéles : il a eſſayé de prévenir cette réponſe accablante. *Si dans un Etat chrétien, dit-il, on voit quelque activité, ſi l'on y trouve de la ſcience & des mœurs ſociales, c'eſt qu'en dépit de leurs opinions religieuſes, la nature, toutes les fois qu'elle le peut, ramene les hommes à la raiſon, & les force de travailler à leur propre bonheur* (a). Cela eſt au mieux. C'eſt donc en dépit de la Religion, & contre ſes principes, que les Nations chrétiennes ont de la ſcience, de l'induſtrie, de l'activité, des mœurs douces & civiliſées, une politique éclairée & ſage, un Gouvernement tranquille & modéré : le ſingulier de ce prodige, c'eſt que ces précieux avantages ne ſe trouvent point ailleurs.

Selon le cours ordinaire des choſes, le contraire auroit dû arriver. Car enfin, ſi, parmi nous, malgré une morale pernicieuſe & une Religion meurtriere, la nature eſt encore aſſez puiſſante pour ramener les hom-

(a) Chriſt. dévoilé, p. 11.

mes à la raiſon, la nature dégagée de ces obſtacles doit avoir bien plus de force dans des climats non moins heureux. Dans la Grèce, par exemple, autrefois le ſéjour des ſciences, des arts, du courage, de la liberté, de la politique, les peuples débarraſſés des entraves du Chriſtianiſme, doivent être plus éclairés, plus laborieux, plus policés, plus heureux que nous ne ſommes. On ſçait ce qu'il en eſt.

Par une bizarrerie plus inconcevable encore, le Chriſtianiſme produit les mêmes effets dans tous les climats, ſous les glaces du Nord & dans les ſables brûlans de l'Afrique, ſur les bords du Danube, & ſur les rives du Gange, en Europe & en Amérique. Par-tout où cette Religion s'établit, les peuples ſortent de la barbarie, de la pareſſe, de l'ignorance, de l'eſclavage, deviennent plus humains, plus ſociables, plus paiſibles, plus heureux. Il n'y a qu'à comparer l'Abyſſinie Chrétienne avec l'Ethiopie Mahométane, la Pologne avec la Tartarie, le Paraguay avec les Sauvages voiſins, l'Europe entiere avec le reſte du monde : par-tout les mêmes dogmes & la même morale operent la même révolution. Malgré l'évidence de ces faits, des Philoſophes ne rougiſſent point d'écrire que le Chriſtianiſme eſt une Religion cruelle, fa-

natique, insensée, destructive de la société; que pour être homme & citoyen il faut y renoncer; que *le Chrétien, s'il étoit sensé, regretteroit mille fois la paisible ignorance de ses ancêtres idolâtres* (*a*).

§. 5.

Tels sont les panégyriques par lesquels on se flatte *d'arracher au Christianisme le voile dont il se couvre*, d'exciter contre lui la haine & l'exécration du genre humain. Disons mieux, tels sont les excès par lesquels l'impiété se démasque & se déshonore, travaille à s'attirer l'indignation & le mépris des hommes sensés. Peut-elle mieux justifier la Religion sainte que nous professons, qu'en nous montrant les travers dont les Philosophes sont capables, dès qu'ils ont élevé l'étendard contr'elle? Cette Religion divine est assez vengée par le ridicule dont ses ennemis sont couverts.

L'Auteur du *Militaire Philosophe*, qui se pique de raisonner, n'a pas fait paroître une meilleure logique dans ce qu'il a dit sur l'examen de la Religion (*b*). Il pose pour principe que la Religion est à l'homme une affaire personnelle, que ses preuves

(*a*) Christ. dévoilé, p. 13. Examen important; conclusion, p. 213 & suiv.

(*b*) Militaire Philosophe, chap. 2, 3, 4, 5, 6 & 7.

doivent être à portée de tout le monde, que chacun doit les examiner par soi-même, que cet examen doit être désintéressé, qu'il y faut suivre les mêmes régles que l'on observe dans toute autre matiere, qu'on ne doit point recuser la raison dans l'examen de la Religion. Ces maximes bien entendues sont incontestables; mais l'Auteur en tire des conséquences très-fausses.

1°. Il conclud que la Religion, qui a pour objet le salut des particuliers, n'intéresse point la société; que l'autorité ne doit point s'en mêler, que tout homme est libre d'embrasser & de suivre quelle Religion il lui plaira (*a*). Mais la Religion est-elle une affaire *purement* personnelle? n'a-t-elle point d'autre objet que le salut des particuliers? N'influe-t-elle en rien sur leur conduite à l'égard de leurs semblables? L'Auteur lui-même, se réfute en s'efforçant de prouver que la Religion chrétienne est contraire aux intérêts de la société (*b*). La Religion est donc, de son propre aveu, une affaire de société: dès-lors le Gouvernement n'a-t-il pas droit de s'informer si les particuliers en professent une qui soit fausse & pernicieuse?

(*a*) Militaire Philosophe, p. 48 & 50.
(*b*) *Ibid.* chap. 1 & chap. 10.

2°. Les preuves de la Religion doivent être à portée de tout le monde. L'Auteur conclud qu'elle ne doit point être prouvée par des faits, qu'aucun fait ne peut être invinciblement prouvé, qu'il n'y a de vérités inconteſtables que les vérités phyſiques & métaphyſiques (*a*). Indépendamment de la fauſſeté de cette derniere propoſition qui ſera démontrée dans la ſuite, je demande ſi la diſcuſſion des vérités métaphyſiques eſt *plus à portée de tout le monde* que l'examen des faits ?

3°. Le Militaire Philoſophe ſoutient avec raiſon, qu'un Miniſtre de la Religion, un Prédicateur *doit prouver clairement l'ordre & la miſſion qu'il a reçus de Dieu* (*b*); & par une contradiction groſſiere, il prétend qu'on n'eſt obligé d'écouter ni de croire aucun Prédicateur (*c*). Sur quoi donc peut être fondée l'obligation qu'on lui impoſe de prouver ſa miſſion, & peut-il la prouver autrement que par des faits ?

4°. *Tout homme doit examiner ſa Religion & en juger par ſoi-même* (*d*). Et l'on nous enſeigne *qu'il eſt impoſſible de raiſonner, de juger, d'examiner les preuves de la*

(*a*) Militaire Philoſophe, c. 12, p. 101 & 103.
(*b*) Chap. 8, p. 73.
(*c*) Chap. 19, p. 145.
(*d*) Chap. 4, p. 51.

eligion, ni par conséquent de s'en convain-c, puisque son nom seul suffit pour nous rappeller des idées terribles & propres à nous ire trembler (a). Toutes les Religions, dit Auteur, *sont fondées sur la crainte (b);* la eligion, même naturelle, est dans le cas, uisqu'elle est fondée sur l'idée d'un Dieu émunérateur & vengeur.

5°. L'examen de la Religion doit être ésintéressé (c) : & l'on prétend que tout omme qui a sucé les principes d'une Regjon dès l'enfance, n'est plus capable de examiner sans prévention & sans intérêt : faudroit être *l'homme de la nature*, ou tel ue Socrate, Lucréce, Sénéque ou Epiare (d). Quiconque n'est pas né Sauvage u Philosophe, est hors d'état de faire cet xamen, qui est cependant le devoir de ous les hommes.

Les Philosophes eux-mêmes sont-ils ésintéressés ? Ils sont, si l'on veut, *au-dess des préjugés de l'éducation ;* mais sont-ils acceffibles à la vanité, à l'esprit d'indéendance, à l'entêtement de systême, à envie de secouer le joug pesant & incomode de la Religion ? A qui donc en est éservé l'examen?

(a) Militaire Philosophe, c. 19, p. 151.
(b) *Ibid.* p. 1, 2.
(c) Chap. 5, p. 56.
(d) *Ibid.* p. 58 & 59.

Voilà les contradictions & les absurdités que le Militaire Philosophe appelle pompeusement des *Argumens démonstratifs*, dont il a formé le tissu de son ouvrage. Nous les discuterons plus en détail en suivant le fil des matieres ; ce prétendu Philosophe ne dit rien de nouveau.

Nous ne réfuterons point ici les invectives par lesquelles l'Auteur du Christianisme dévoilé termine son premier chapitre, & qu'il a déja insérées dans sa Préface, ni le portrait odieux qu'il fait des dogmes & de la morale chrétienne (*a*) : on en retrouve la copie fidéle dans le Militaire Philosophe (*b*). Cette discussion seroit prématurée, puisque les mêmes plaintes reviendront plusieurs fois dans la suite. Il est plus à propos d'examiner d'abord les preuves, les faits, les monumens qu'on va nous opposer. Quand nous en aurons démontré le faux, nous serons plus en état de relever l'indécence & le ridicule des déclamations de nos adversaires. Selon l'Auteur du Christianisme dévoilé, nous avons emprunté des Juifs, les notions que nous avons de Dieu, du culte qui lui est dû, des principes de la morale : il commence donc par

(*a*) Christ. dévoilé, p. 12, 13 & 14.
(*b*) Militaire Philosophe, c. 1 & c. 20.

onner, à sa maniere, l'Histoire des Juifs & e leur Religion.

L'exactitude & la tranquillité avec lesuelles nous discuterons les objections, les eproches, les principes de nos Critiques, rouveront contr'eux-mêmes, que nous ne edoutons point l'examen des fondemens e notre croyance, que nous cherchons la érité de bonne foi, que nous ne refusons amais de satisfaire aux difficultés qu'on ous propose.



CHAPITRE II.

Histoire abrégée du Peuple Juif.

§. 1.

AVANT que d'examiner si l'Histoire des uifs, telle qu'elle est rapportée dans les ivres saints, est vraie ou fausse, il y a eux ou trois questions préliminaires à traier. Moyse est-il un personnage réel ou abuleux ? Est-il véritablement l'Auteur du Pentateuque ? Le Législateur des Juifs, quel qu'il soit, a-t-il voulu, a-t-il pu imposer à son peuple & aux autres Nations, en racontant des fables ?

L'Auteur du *Christianisme dévoilé* ne

s'eſt point arrêté à ces queſtions; celui de l'*Examen important* y a conſacré le premier, le ſecond & le quatriéme chapitre de ſon Livre : c'eſt la répétition de l'article *Moyſe* inſéré dans le Dictionnaire Philoſophique; des chapitres 28 & 40 de la Philoſophie de l'Hiſtoire; de la note du chapitre 12 du Traité ſur la Tolérance, page 107; des Lettres ſur les Miracles, & des Queſtions de Zapata. On ne peut trop admirer la ſagacité, l'érudition, la bonne foi qui ſe font remarquer dans ces divers écrits, des objections répétées ſix fois doivent être inſolubles, ſur-tout quand on les a copiées dans Spinoſa.

Nous apportons pour preuve de l'exiſtence de Moyſe, 1°. le témoignage de tous les Ecrivains Juifs. Il n'eſt preſque pas un ſeul de leurs Livres où Moyſe ne ſoit cité comme Légiſlateur de la Nation. Pour ne pas fatiguer le lecteur par une longue ſuite de paſſages, on le prie d'ouvrir ſeulement une concordance, il y verra le nom de *Moyſe* rappellé par tous les Auteurs qui ont paru après lui : la Loi des Juifs eſt conſtamment nommée *la Loi de Moyſe*. Pour plus grande certitude, ſa généalogie étoit conſignée dans les archives publiques; on la trouve, non-ſeulement dans l'Exode, dans le Lévitique, dans le Livre des Nom-

bres, mais encore dans celui de Paralipomenes (a). Il eſt bon de ſe ſouvenir que la conſtitution de la République Juive dépendoit eſſentiellement de la conſervation des généalogies.

2°. L'opinion conſtante de toute la Nation. Jamais aucun Juif n'a douté que Moyſe n'ait été le chef & l'unique Légiſlateur de ſon peuple. On oſe défier tous nos ſçavans Critiques d'aſſigner aucune époque où cette opinion ait pu commencer, aucune raiſon qui ait pu l'introduire, ſinon la légiſlation de Moyſe. Les Juifs, ſans doute, ont eu un Légiſlateur, puiſqu'ils ont eu des loix; ſi ce n'eſt pas Moyſe, qui eſt-ce qui les leur a données?

3°. Le ſuffrage de tous les Ecrivains profanes qui ont parlé des Juifs & de leurs loix; Diodore de Sicile, Trogue Pompée dans Juſtin, Strabon, Tacite, Pline, Juvenal, Lucien, Porphyre, Celſe, Julien, Chérémon même, Hiſtorien Egyptien, ont reconnu Moyſe pour Légiſlateur des Juifs: aucun des Ecrivains de l'antiquité ne s'eſt aviſé de révoquer en doute ſon exiſtence ni ſon miniſtere; après trois mille ans il eſt un peu tard pour découvrir que c'eſt une fable.

(a) 1. Paral. c. 6.

4°. Le Sacerdoce attribué chez les Juifs à la tribu de Lévi & à la famille de Moyse, monument pérpétuel & incontestable de sa légiflation & de la fidélité de sa généalogie.

5°. Les raisons par lesquelles nous montrerons ci-après que Moyse est véritablement l'Auteur du Pentateuque, prouvent plus certainement encore qu'il n'est point un personnage fabuleux.

Il suffit d'indiquer sommairement toutes ces preuves; elles se soutiennent mutuellement, & la plûpart des Apologistes de la Religion les ont développées plus au long.

Leur a-t-on opposé quelque fait positif, quelque monument certain, ou des raisonnemens solides? Non, l'on se contente de dire que tout est si prodigieux dans la vie de Moyse, qu'il paroît un personnage fantastique, qu'aucun Auteur profane n'a parlé de ses miracles, que son histoire est copiée sur celle du Dieu Bacchus des Arabes; on s'efforce de montrer en détail que toutes ses actions sont incroyables (*a*).

Il est fort aisé d'anéantir, par cette méthode, toutes les histoires du monde, & de démentir tous les Ecrivains : il n'est pas besoin pour cela d'être grand Critique. La vie de Moyse, il est vrai, est une suite con-

(*a*) Examen important, c. 2, p. 16.

nuelle de prodiges; mais si ce Législateur n'avoit pas eu le pouvoir d'en faire, il lui eût été impossible de contenir & de policer un peuple tel que les Juifs. Les Historiens profanes n'ont pas parlé de ses miracles, parce qu'au siécle de Moyse, aucune Nation n'écrivoit l'Histoire; & parce que les Juifs étoient peu connus des autres peuples; mais ils ont du moins parlé de sa personne, de sa sortie de l'Egypte à la tête de sa Nation, de sa législation (*a*).

Il est faux que les Arabes ayent raconté du Dieu Bacchus la fable que l'Auteur de l'*Examen important* a forgée; aucun Auteur ancien n'en a fait mention. Hérodote nous apprend seulement que les Arabes adoroient Bacchus sous le nom d'Urotalt (*b*), & non pas sous celui de ***Back*** ou de *Misem*, comme l'a rêvé le faux Bolingbroke, sans citer aucun garant (*c*). Quand cette fable seroit née autrefois chez les Arabes, comment Esdras, que l'on suppose Auteur des Livres de Moyse, & qui étoit né en Chaldée, seroit-il allé emprunter un

(*a*) Voyez ci-après §. 5.

(*b*) Hérodot. l. 3, *initio.*

(*c*) La même chose est répétée dans la Philos. de l'Hist. c. 28, p. 132; & deuxiéme Lettre sur les Miracles, p. 32. L'Auteur l'a empruntée de M. Huet, qu'il a défiguré & qu'il tourne en ridicule, pour dissimuler le plagiat.

conte des Arabes, plutôt que des Chaldéens?

Nous verrons ci-après que ce qui paroît incroyable dans la conduite de Moyse, est justement ce qui prouve que ce Législateur étoit guidé par des lumieres supérieures à l'humanité.

Des argumens aussi frivoles sont-ils capables de détruire les preuves positives que nous avons de l'existence de Moyse?

§. 2.

Moyse est-il Auteur du Pentateuque ou des cinq Livres qu'on lui attribue? Nous le soutenons & nous le prouvons, 1°. par le texte même de ces Livres qui nous l'apprend. Pour contredire les archives d'une Nation, il faut des raisons démonstratives; nos adversaires n'opposent à celle des Juifs que des conjectures & de prétendues probabilités.

2°. Par la chaîne de témoignages des Ecrivains Juifs postérieurs, tous regardent Moyse comme Auteur des Loix, des usages religieux & politiques de leur Nation; il est donc naturel que Moyse les ait écrits ou les ait fait écrire, pour en perpétuer le souvenir & la pratique.

3°. Il n'est aucun motif vraisemblable qui ait pu engager un Ecrivain Juif à supposer

poser ces Livres sous le nom de Moyse ; & il n'est aucune époque où cette supposition ait été possible. Le Législateur des Juifs, quel qu'il soit, en quelque temps qu'il ait vécu, au lieu de donner ses Loix sous son propre nom, & de s'en faire honneur, les a publiées sous le nom d'un personnage imaginaire ; contre son intérêt, malgré l'amour propre naturel à tous les hommes, il a trompé sa Nation sans aucun motif, & la Nation entiere a reçu cette opinion sans aucun fondement : voilà le paradoxe que l'on veut nous persuader.

On conjecture qu'*Esdras forgea les contes de l'Histoire Juive au retour de la captivité* (*a*). Y a-t-on bien pensé, avant que de hasarder cette supposition ? Elle n'est pas fort difficile à détruire.

1°. Esdras atteste le contraire ; il se donne pour Restaurateur, & non pas pour Fondateur de la Religion & de la République Juive ; il en attribue formellement les Loix à Moyse (*b*). Cette Religion, sans doute, avoit subsisté avant Esdras : or elle est fondée toute entiere sur le Pentateuque.

2°. Si Esdras étoit Auteur du Pentateu-

(*a*) Examen important, c. 4, p. 25.
(*b*) Esdr. l. 1, c. 6, 18. L. 2, c. 1, 7, &c.

que & des autres Livres qui en sont la suite ; il les auroit écrits dans la langue que les Juifs parloient au retour de la captivité, comme il a écrit sa propre histoire. Point du tout ; pour faire entendre ces Livres aux Juifs, il fallut faire les Paraphrases Chaldaïques qui subsistent encore. Premier monument qui atteste que les Livres paraphrasés sont plus anciens qu'Esdras.

3°. Plus de deux cens ans avant le retour de la captivité, les Cuthéens, envoyés à Samarie, furent instruits par un Prêtre Juif, mêlerent le culte du vrai Dieu & les rites de Moyse à la Religion de leur ancienne Patrie (*a*). Ils ont conservé dès-lors le Pentateuque en langue Hébraïque & en caracteres Hébreux ou Samaritains. Ces caracteres sont exactement conformes à ceux des médailles ou des sicles, frappés à Jerusalem sous les Rois des Juifs & avant la captivité (*b*). Autre monument plus ancien qu'Esdras & que l'usage des caracteres Chaldéens dans la Judée.

4°. Supposons pour un moment qu'Esdras, sans aucun motif raisonnable, ait voulu supposer les Livres de Moyse, & tous les autres Livres où il en est fait men-

(*a*) 4. Reg. 17.

(*b*) Prolégoménes de Valton, à la tête de la Polyglotte d'Anglet. Proleg. 3, n. 29 & 30.

tion, établir de ſon chef des Loix & une Religion ſous le nom de cet ancien perſonnage. Lui étoit-il poſſible de le faire ? Eſdras ne commandoit point à un peuple récemment ſorti des entrailles de la terre. Il ramenoit avec lui de Babylone des anciens de la Nation, des Prêtres, des Lévites, tous munis de leur généalogie; des hommes, dont les peres avoient vû de leurs yeux l'ancien Temple, avoient pratiqué les cérémonies, les loix, les uſages qui avoient regné en Judée avant la captivité, & qui rapportoient avec eux les vaſes, les inſtrumens qui avoient ſervi au culte du Seigneur, avant la ruine de Jeruſalem (*a*). Il trouva dans la Judée le grand nombre des Juifs qui y avoient été reconduits par Zorobabel, 73 ans auparavant, & les deſcendans de ceux qui s'étoient enfuis à la déſolation de leur Patrie. Eſdras a-t-il pu faire recevoir ſous le nom de Moyſe, à ces différens Juifs, des Loix, des Cérémonies, des Hiſtoires, des Livres dont ils n'avoient jamais oui parler ? Eſdras environné des Samaritains, ennemis jaloux & appliqués à le traverſer, auroit-il oſé rien changer à l'ancienne police de la Nation ? Auroit-il perſuadé aux chefs du peuple de renvoyer les

(*a*) Eſdr. l. 1 & 2.

femmes étrangeres qu'ils avoient épousées? & dont ils avoient des enfans, si la Loi de Moyse, anciennement connue & respectée, ne l'avoit expressément ordonné (a)?

5°. Esdras n'a pas pu supposer les Livres de Moyse, sans supposer les ouvrages de tous les autres Auteurs, qui de siécle en siécle ont écrit l'Histoire des Juifs. Tous font une allusion continuelle aux Loix, au culte, aux mœurs établies par ce Législateur célébre; tous forment une chaîne & une suite de faits dont les derniers ont une liaison essentielle avec les premiers. Il lui auroit fallu supposer encore les généalogies des différentes familles, en remontant jusqu'au partage de la Terre promise, pour assigner à chacune les possessions & les priviléges qui leur appartenoient en vertu de cette premiere distribution. Le plus habile faussaire en seroit-il venu à bout?

6°. Si Esdras étoit l'Auteur du Pentateuque, des loix, du culte, des usages, de la croyance que ce Livre établit, il auroit donné à sa Nation les mœurs & la Religion des Chaldéens, parmi lesquels il étoit né, & qui avoient asservi la Judée. Rien de

(a) Esdras, l. 1, c. 10.

commun néanmoins entre ces deux peuples. L'Auteur de l'*Examen important* pose pour maxime, que *les Juifs ont tout emprunté des autres Nations* (*a*), & par une contradiction grossiere il soutient qu'ils n'ont pas sçu tirer des Chaldéens, le dogme de l'immortalité de l'ame (*b*). Esdras, le plus adroit des imposteurs, n'a pas eu l'esprit d'insérer ce dogme dans les Ecrits qu'il a forgés sous le nom de Moyse, quoiqu'il ait été adopté par les Juifs depuis la captivité.

Je pense, dit ce grand Critique, *que les Juifs ne sçurent lire & écrire que pendant leur captivité chez les Chaldéens : Je conjecture qu'Esdras forgea tous ces contes au retour de la captivité ; il les écrivit en lettres Chaldéennes dans le jargon du pays. Je crois que Jérémie put contribuer beaucoup à la composition de ce Roman* (*c*).

En vérité la conjecture est heureuse dans tous ses points. Les Juifs ne sçurent lire & écrire que pendant leur captivité ; & nous avons encore la monnoie frappée sous les Rois des Juifs en caracteres Samaritains, conformes au Pentateuque Samaritain : c'est, n'en déplaise au faux Bolingbroke, *l'alphabet purement Hébreu.*

(*a*) Esdras, chap. 5.
(*b*) Chap. 5.
(*c*) Examen important, c. 4.

Efdras écrivit le Pentateuque *dans le jargon du pays ;* & pour le mettre dans le jargon du pays, il fallut faire les paraphrafes Chaldaïques.

Jérémie put contribuer beaucoup à la compofition de ce Roman; & Jérémie étoit mort 54 ans avant le retour de la captivité, 127 ans avant l'arrivée d'Efdras à Jerufalem : Jérémie n'alla jamais à Babylone.

Si nous tombions dans des bévues auffi groffieres, avec quelles railleries nous ferions accueillis ! Cela me paroît démontrer que le rôle d'impofteur n'eft pas aifé à foutenir.

Que l'on place en quel temps on voudra la prétendue fuppofition de l'hiftoire de Moyfe, l'impoffibilité fera toujours la même. Sous les Rois, lorfque la Judée étoit divifée en deux petits Royaumes prefque toujours ennemis, pouvoit-on y introduire une Religion & des loix communes, y accréditer des fables, fans s'expofer à la contradiction & à la réclamation de l'un ou de l'autre parti ? Le fchifme des dix Tribus perpétué depuis Salomon jufqu'à la captivité, étoit donc une barriere infurmontable contre toute efpéce d'imovation, & contre le projet qu'un fourbe auroit pu former de féduire la Nation entiere par une hiftoire forgée à plaifir.

Dans ce temps-là même, les Juifs avoient ſous les yeux les monumens de la légiſlation de Moyſe, les divers ſymboles du culte Divin qui avoient déja ſervi dans le Tabernacle du déſert, l'arche, la verge d'Aaron, les tables de la Loi, l'urne pleine de manne qui y étoient renfermés; la diviſion des familles Sacerdotales & Lévitiques, les fêtes que l'on célébroit, les Cantiques & les Pſeaumes que l'on chantoit dans le Temple, la ſtructure du Temple même, conforme à celle de l'ancien Tabernacle, tout rappelloit aux Juifs les inſtitutions de Moyſe & les événemens de ſon Hiſtoire. Ils étoient tranſmis par tradition; les peres devoient en inſtruire leurs enfans; les Prêtres étoient chargés de les lire au peuple; les Prophétes ne paroiſſoient en public que pour en rappeller le ſouvenir; les Rois mêmes ſe croyoient obligés d'obſerver ces loix déja anciennes. Au milieu d'une Nation entiere, diviſée en différens ordres, compoſée de familles qui avoient divers intérêts, un impoſteur a-t-il pu, ſans pouvoir, ſans caractere, ſans miſſion ſurnaturelle, perſuader à tous qu'ils avoient appris de leurs peres des événemens dont ils n'avoient jamais oui parler, qu'ils avoient reçu de leurs ayeux des loix dont il étoit lui-même l'Auteur, qu'ils célébroient dans leurs fêtes & leurs

cérémonies des miracles qu'il avoit lui-même forgés? A-t-on dans l'univers quelqu'exemple d'un pareil phénomene?

Sous les Juges, l'imposture n'auroit pas eu plus de facilité à réussir. Les 12 Tribus séparées en différens quartiers de la Palestine, occupoient les possessions qui leur avoient été assignées sous Josué, selon les ordres de Moyse (*a*). Les familles Sacerdotales & Lévitiques jouissoient de leurs priviléges en vertu des loix contenues dans le Pentateuque. Le peuple avoit sous les yeux, non-seulement le tabernacle & les symboles du culte Divin qui avoient déja servi dans le désert; mais encore les tombeaux de ses peres, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph (*b*); il connoissoit les lieux & les vestiges de la demeure de ces anciens Patriarches, le chêne de Mambré, le puits du serment, le puits du vivant & du voyant; Bethel, la montagne de Moria, les ruines de Sodome & de Gomorrhe &c. monumens toujours présens de l'histoire consignée dans les Livres de Moyse; les restes des Nations Chananéennes qui subsistoient au milieu des Juifs, attestoient d'une maniere authentique l'entrée de ceux-ci dans la

(*a*) Josué, c. 1, 4, 13, 15, 20, &c.
(*b*) *Ibid.* c. 24.

Palestine

Paleſtine au ſortir du déſert. Les dernieres paroles de Joſué, avant ſa mort, avoient été une répétition ſommaire des événemens arrivés ſous Moyſe (*a*).

Ainſi d'âge en âge ſe ſont perpétués, à côté des Livres de Moyſe, les monumens qui en atteſtoient la vérité, & qui en garantiſſoient les circonſtances. Etoit-ce au milieu de cette multitude de témoins muets qu'un impoſteur pouvoit forger une hiſtoire de deux mille cinq cens ans, & en ajuſter toutes les circonſtances ?

L'Auteur de l'Examen important a écrit très-mal à propos, que *ni l'hiſtoire des Juges, ni celle des Rois, ni aucun Prophéte ne cite un ſeul paſſage de la Genèſe* (*b*). Quand le fait ſeroit vrai, il ne prouveroit rien : n'eſt-ce pas aſſez que ces différens écrits faſſent mention de Moyſe, de ſes actions, de ſes loix, conformément au Pentateuque ? Mais il ſuffit de les parcourir, pour être convaincu du contraire. Il n'en eſt pas un ſeul qui ne faſſe alluſion à quelque paſſage, à quelque événement, à quelqu'uſage rapporté dans la Genèſe & dans les autres Livres du Légiſlateur des Juifs. Pluſieurs Pſeaumes ſont un abrégé de l'Hiſtoire de Moyſe : Les Parali-

(*a*) Joſué, c. 24.
(*b*) Examen important, c. 6, p. 35.

pomènes reprennent la généalogie des Patriarches depuis Adam (*a*) : les Prophétes répétent ſans ceſſe aux Juifs les loix & les menaces de leur Légiſlateur. Il eſt ridicule d'objecter que les Prophétes ne diſent rien des plaies de l'Egypte ni des miracles de Moyſe (*b*) ; Il en eſt parlé dans les Pſeaumes, dans la Sageſſe, dans l'Eccléſiaſtique, & dans d'autres Livres : étoit-il néceſſaire de répéter la même choſe dans tous les Ecrits des Prophétes ?

§. 3.

Reſte donc à examiner ſi Moyſe luimême a pu tromper ſa Nation ſur les événemens qu'il raconte dans ſes Livres, & dont il prend continuellement les Juifs à témoin. Si Moyſe n'a point opéré de miracles, ſi tous les prodiges qu'il raconte ſont des fables, nous demandons qu'on nous explique, 1°. comment il a pu tirer ſon peuple de l'Egypte, comment il a pu s'en faire ſuivre dans un déſert pendant 40 ans, comment il a pu gouverner ce peuple rebelle & indomptable, tel qu'on nous le peindra bientôt, comment il a pu l'aſſujettir à des loix pénibles & onéreuſes qui

(*a*) 1. Paral. 1.
(*b*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 27.

rendoient ce peuple odieux à tous ſes voiſins, comment il a oſé ſi ſouvent lui faire les reproches les plus vifs & les plus amers, punir les ſéditieux avec la derniere ſévérité ?

2°. Comment il a eu le front d'inſtituer des fêtes, des cérémonies, des uſages qui rappelloient continuellement le ſouvenir de ces miracles, & comment les Juifs ont conſenti à les obſerver ?

L'Auteur de l'Examen important répond dédaigneuſement à ce raiſonnement d'Abadie : il demande ſi Moyſe a lû ſon Pentateuque à deux millions de Juifs, s'ils étoient capables de le réfuter par écrit, s'ils ont ſigné ſon Hiſtoire comme témoins (*a*) ?

Oui, ils l'ont ſignée, je le ſoutiens, en ſe ſoumettant aux loix du Pentateuque ; ils l'ont ſignée de leur ſang, en exécutant ſur eux-mêmes la circonciſion interrompue dans le déſert pendant 40 ans : le lieu nommé *Galgala* étoit le monument qui l'apprenoit à la poſtérité (*b*). La circonciſion avoit été pratiquée avant Moyſe ; mais après une interruption de 40 ans, il falloit toute la ſévérité de la Loi de Moyſe

(*a*) Examen important, c. 2, p. 21.
(*b*) Joſué, c. 5.

pour en faire reprendre l'usage. Moyse a donc lû son Pentateuque aux Juifs ; il a fait plus, il les a forcés à s'y soumettre & à le conserver comme le titre de leurs conquêtes & de leurs espérances. La plûpart des Juifs ne pouvoient pas écrire contre lui, mais ils pouvoient le massacrer ; & ils l'auroient fait, si c'eut été un imposteur.

On nous demande encore si les Temples de Bacchus, d'Hercule, de Persée prouvent la vérité de leurs fables ? Non, ils ne la prouvent point, parce que ces Temples ne remontent point jusqu'au siécle où l'on suppose que ces personnages ont vécu ; ils n'est aucun de leurs monumens qui ne leur soit postérieur de plus de 300 ans. Les fêtes & les cérémonies Juives remontent jusqu'au temps de Moyse, & n'ont jamais été interrompues ; tout comme nos fêtes commémoratives remontent jusqu'au temps des Apôtres, sans aucune interruption. C'est la différence essentielle qui se trouve toujours entre les monumens de la vraie Religion & ceux de l'Idolâtrie, difference sur laquelle nos adversaires affectent vainement de fermer les yeux.

Nous voyons dans le Calendrier des Juifs, des fêtes, des jêûnes, des expiations, pour conserver la mémoire des événemens qui ont suivi la captivité, de ceux qui sont

arrivés pendant ſa durée, & de ceux qui l'ont précédée. Les faits poſtérieurs à la captivité ne ſont pas douteux, ils ſont confirmés par l'Hiſtoire Profane; ſur ces articles le Calendrier Hébreu eſt un monument authentique & à couvert de ſoupçon. Par quelle raiſon le croirons-nous moins fidéle ſur les autres points, dès qu'il s'accorde avec l'Hiſtoire Sainte (*a*)?

On peut nous traiter de fous, d'imbécilles, de fripons, parce que nous ſoutenons ces faits (*b*); ce langage brutal, que jamais Bolingbroke ne ſe ſeroit permis, ne peut faire tort qu'au fauſſaire qui a emprunté ſon nom.

Puiſque nous n'écrivons que des inepties, un Docteur auſſi redoutable devroit nous écraſer par des démonſtrations; on va voir ce qu'il nous oppoſe; il l'a pris dans Spinoſa.

1°. Eſt-il vraiſemblable, dit-il, que Moyſe ait fait graver le Pentateuque ſur la pierre (*c*)? Non, cela n'eſt pas vraiſemblable; auſſi l'Ecriture ne le dit point. Elle dit ſeulement que Moyſe fit graver ſur la pierre *la Loi*, c'eſt-à-dire, les dix Com-

(*a*) Introduct. à l'Ecriture Sainte, par le Pere Lami, c. 11.
(*b*) Examen important, ch. 2, p. 22.
(*c*) *Ibid*. c. 1, p. 13.

mandemens de Dieu ; ce qui est fort différent.

2°. *Il est rapporté dans le Livre de Josué que l'on écrivit le Deutéronome sur un Autel de pierres brutes, enduites de mortier ; comment écrire tout un Livre sur du mortier ?* Voilà seulement deux faussetés. Premiérement il n'est point parlé de mortier dans le Livre de Josué (*a*). Il est dit que Josué bâtit un Autel de pierres brutes, & y immola des victimes; ensuite il est dit que Josué grava le *double de la Loi* sur des pierres. C'est donc une autre supposition fausse, de prétendre que Josué fit graver un Livre tout entier ; il fit graver la copie, ou *la répétition de la Loi :* tel est le sens du texe original & de toutes les versions.

Si l'on demande de quelle matiere Moyse a pu se servir pour écrire ses Livres, on sera pleinement satisfait, en consultant là-dessus le sçavant Ouvrage de M. Goguet (*b*).

3°. L'on reproche à l'Auteur du Pentateuque des fautes innombrables de géographie, de chronologie & des contradictions. Nous ferons voir que toutes celles qu'on nous objectera dans la suite, sont de vai-

(*a*) Josué, 8. 32.
(*b*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, premiere partie, l. 2, c. 6.

nes suppositions, & que l'on ne peut en prouver aucune.

4°. Le premier verset du Deutéronome porte : *voici les paroles que prononça Moyse au-delà du Jourdain :* cependant Moyse, nous dit-on, ne passa jamais le Jourdain. Abadie avoit répondu que la préposition Hébraïque que l'on traduit par *au-delà*, signifie également *au-deçà* ; & c'est ainsi que l'a rendu la version Syriaque : on lui objecte que sa réponse est ridicule. Il falloit auparavant consulter un Dictionnaire Hébreu, pour voir si Abadie a eu tort. Le texte porte : voici les paroles que prononça Moyse *au passage* du Jourdain ; &, selon les meilleurs Lexicographes, le terme Hébreu exprime également *au voisinage* ou *vis-à-vis*. L'objection est donc absolument nulle.

5°. Le Censeur de Moyse demande s'il est vraisemblable que ce Législateur ait donné dans le désert des préceptes aux Rois des Juifs, qui ne vinrent que tant de siécles après lui ? Je demande à mon tour : Si Esdras est l'Auteur du Pentateuque, est-il vraisemblable qu'il ait donné des préceptes aux Rois des Juifs dans un temps où les Juifs n'avoient plus de Rois ? Moyse étoit Prophéte ; il est donc vraisemblable qu'il ait prédit aux Juifs qu'un jour ils auroient des Rois, & qu'il ait donné

des préceptes pour eux, comme pour tous les autres Etats.

6°. On dit que Moyſe aſſigne aux Lévites 48 villes dans un petit canton où il y avoit à peine deux villages. La ſuppoſition eſt fauſſe. Ces 48 villes ſont aſſignées aux Lévites dans toute l'étendue de la Paleſtine, & dans tout le pays diviſé aux douze Tribus (*a*). D'ailleurs l'Auteur de l'objection paroît ignorer que le terme *ville*, dans la langue de Moyſe, exprime ſeulement *habitation*, & qu'il peut déſigner ſimplement un hameau ou un village.

7°. Comment un Ange du Seigneur vient-il tuer tous les animaux d'Egypte? Et comment après cela le Roi d'Egypte a-t-il une armée de cavalerie? Et comment cette cavalerie entre-t-elle dans le fond bourbeux de la mer rouge (*b*)? Ce n'eſt pas la faute de Moyſe ſi l'on rend mal le ſens de ſon texte : il y eſt dit que la peſte tua les animaux des Egyptiens *qui étoient dans les champs* (*c*): ceux qui étoient renfermés dans les maiſons furent donc préſervés. La cavalerie de Pharaon put entrer dans le fond de la mer rouge, parce que Dieu, pour donner paſſage aux Iſraélites, fit ſouf-

(*a*) Joſué, c. 21.
(*b*) Examen important, c. 2, p. 19.
(*c*) Exode 9, 3.

fler un vent violent qui le desſécha (*a*).

8°. S'il eſt vrai que l'Ange du Seigneur ait fait mourir tous les aînés des familles Egyptiennes, pourquoi Moyſe ne penſa-t-il point à s'emparer de ce beau pays, au lieu de conduire deux millions d'hommes dans un déſert? C'eſt que Moyſe ſçavoit que Dieu ne deſtinoit point à ſon peuple la poſſeſſion de l'Egypte, mais celle de la Paleſtine. Nous convenons que la conduite de Moyſe n'eſt point conforme aux régles de la politique humaine: auſſi ſoutenons-nous qu'il étoit conduit par des vûes ſupérieures & ſurnaturelles.

Nous avons cru ne devoir omettre aucune des objections du faux Bolingbroke, afin que le lecteur pût juger du mérite d'un Livre qui eſt annoncé comme *le plus éloquent, le plus profond, le plus fort* qu'on ait encore écrit contre le fanatiſme, c'eſt-à-dire, contre la Religion (*b*): ſi cela eſt, tous les autres ſont bien foibles.

Voyons ſi l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé raiſonne mieux dans ſon Hiſtoire abrégée du Peuple Juif.

(*a*) Exod. 14, 21.
(*b*) Avis à la tête de l'Examen important.

§. 4.

Pour faire l'Hiſtoire d'une Nation quelconque, la vérité exige que l'on conſulte les Auteurs contemporains, ou qui ont touché de plus près aux événemens qu'ils rapportent, qui ont fréquenté le peuple dont ils parlent, qui ont été à portée d'en connoître le génie, les mœurs, le gouvernement : il eſt de la prudence de s'en fier plutôt aux Hiſtoriens anciens qu'aux modernes, aux Ecrivains de la Nation qu'aux étrangers. C'eſt ainſi que l'on procede, quand on veut connoître les différens peuples de l'Univers, ſur-tout les peuples anciens.

Eſt-il queſtion de peindre les Juifs ? Nos adverſaires s'y prennent différemment. Ils commencent par dire que ce peuple *a été inconnu aux étrangers* (*a*); & c'eſt de ces étrangers mêmes, très-mal informés, qu'ils empruntent leurs narrations. Ils rejettent le témoignage de Moyſe, quoiqu'il remonte à la ſource des événemens; & ils nous citent des Ecrivains qui ont vécu ſept ou huit cens ans après lui. Rien de ſi judicieux, ſans doute, que ce procédé; rien de plus propre à nous montrer la vérité. Ils

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 16.

copient fort exactement dans les Livres des Juifs, tout ce qui peut contribuer à rendre ce peuple odieux; & ils n'ajoutent aucune foi à ces mêmes Livres sur ce qui paroît favorable à la Nation. L'équité Philosophique est d'une singuliere espéce.

S'il y eut jamais une Histoire qui portât tous les caracteres de la vérité, c'est assurément celle de Moyse. Il tenoit des Patriarches, ses ancêtres, les événemens qui avoient précédé son siécle; la briéveté avec laquelle il les raconte, fait sentir qu'il n'a pas voulu écrire plus qu'il n'en sçavoit; la simplicité & la naïveté de son style porte l'empreinte des mœurs de son siécle. Il ne s'est pas contenté de citer des faits isolés, il les enchaîne par les dates & par les généalogies; il en fixe le temps & le lieu précis. S'il eut été moins instruit, s'il eut rapporté des fables, tout se démentiroit dans son Histoire, à chaque instant il se trouveroit en défaut ou en contradiction; & jamais on n'a pu le convaincre de faux sur un seul point. Il raconte ce qui s'est passé de son temps, non-seulement comme témoin oculaire, mais comme acteur principal; il ne dissimule ni ses propres fautes, ni celles de ses proches, ni les vices, ni les malheurs de son peuple. S'il n'a pas droit de se faire écouter, aucun Historien ne mérite croyance.

L'Auteur de la Philoſophie de l'Hiſtoire, pour donner une grande idée des Annales Chinoiſes, fait remarquer que les époques en ſont fixées par des obſervations aſtronomiques, que les Chinois ont lié l'Hiſtoire du Ciel à celle de leur Empire (*a*). Moyſe a mieux pourvu à la certitude de la ſienne; il l'a étroitement liée à celle des Nations connues pour lors, & à tous les monumens répandus ſur la ſurface de la terre. Par le moyen des tables aſtronomiques, on peut faire l'hiſtoire du ciel, en remontant juſqu'à la création; mais nous n'avons point de tables qui nous apprennent ce qui eſt arrivé ſur la terre depuis cette époque; ou Moyſe l'a ſçu par une tradition authentique ou par révélation.

§. 5.

Quand on veut le contredire, il faudroit du moins concilier entr'eux les divers Ecrivains qu'on lui oppoſe, ou nous apprendre laquelle de ces narrations contradictoires mérite plus de créance. Manéthon & Chérémon, Hiſtoriens Egyptiens, que l'Auteur du Chriſt. dévoilé cite avec très-peu de fidélité, ne ſont point d'accord (*b*).

(*a*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 18.
(*b*) Joſéphe contre Appion, l. 1, c 9, 11 & 12.

Le premier suppose que les Juifs étoient un peuple étranger venu de l'Orient en Egypte, qui se rendit maître de ce Royaume, & qui en fut chassé les armes à la main, après l'avoir tenu sous le joug pendant plus de 500 ans ; c'est ce que l'on a nommé la Dynastie des Rois Pasteurs. Le second prétend que les Juifs étoient une multitude de lépreux Egyptiens, qui furent bannis par le Roi Aménophis, & qui choisirent pour leur chef un Prêtre d'Héliopolis nommé Moyse. Diodore de Sicile pense comme Manéthon, que les Juifs étoient une nation étrangere, qu'ils furent chassés d'Egypte, parce qu'ils avoient une Religion différente de celle des Egyptiens (*a*). Strabon donne la même raison de leur sortie, mais il les croit originaires d'Egypte (*b*). Justin, après Trogue-Pompée, dit que la ville de Damas, en Syrie, étoit leur premiere Patrie ; il rapporte sommairement l'Histoire de Joseph & la sortie d'Egypte, comme elle est racontée dans les Livres de Moyse (*c*). Tacite rassemble ce que les divers Historiens avoient écrit avant lui sur l'origine des Juifs ; les uns les faisoient sortir de l'Isle de Crête, les autres de la Syrie, ceux-ci de

(*a*) Fragmens de Diodore, l. 40, tome 7, p. 246.
(*b*) Strabon, l. 16, p. 721.
(*c*) Justin, l. 36.

l'Egypte, ceux-là de l'Ethiopie ; enfin il s'en tient à ce que l'on publioit de leur banniſſement d'Egypte à cauſe de la lépre (*a*). L'Auteur de *l'Examen important*, beaucoup plus éclairé que les anciens, décide que *les Hébreux, peuple très-récent, étoit une horde Arabe* (*b*). Aſſurément nous voilà bien inſtruits par les Hiſtoriens profanes.

Mais il y a un fait certain. Les Hébreux parloient une langue qui n'eſt pas entiérement la même que le Syriaque ou le Phénicien, qui eſt différente de l'Arabe, de l'Egyptien & de l'Ethiopien ; cette langue ſubſiſte encore, & Moyſe s'en eſt ſervi pour écrire : voilà le monument qui nous garantit ſa fidélité, & qui démontre que les Hébreux ne tiroient leur origine d'aucun des peuples que nous avons nommés. Il eſt étonnant qu'aucun de ces Auteurs, dont on vante la ſagacité, n'ait fait cette obſervation.

Pour la détruire, on nous objecte le Pſeaume 80, où il eſt dit que *le peuple de Dieu, ſortant de l'Egypte, entendit parler une langue qui lui étoit inconnue ;* il parloit donc Egyptien (*c*). Si on avoit conſulté le texte Hébreu & les Paraphraſes Chaldaï-

(*a*) Tacite, hiſt. l. 5, n. 2 & 3.
(*b*) Chap. 3, p. 23 ; & Dict. Philoſ. art. Genèſe.
(*c*) Défenſe de mon Oncle, p. 116.

ques, on auroit conclu tout le contraire. Il y eſt dit que *Joſeph, en entrant en Egypte*, entendit parler une langue qui lui étoit inconnue; cela eſt confirmé par le chap. 43 de la Genèſe, ℣. 23, où on lit que Joſeph parloit à ſes freres par un interpréte.

Si Moyſe & ſon peuple euſſent été de race Egyptienne, ce Légiſlateur, ſans doute, eût donné aux Juifs les loix, la Religion, les mœurs de l'Egypte. Un homme qui n'a eu d'autres maîtres que ſes peres, d'autres idées que celles de ſa Nation, ne change point tout-à-coup de génie, de caractere, de croyance, les hommes ne devinent point, ils copient. Moyſe, dans ſes loix, affecte, preſque par-tout, de détruire les uſages, les ſuperſtitions, les préjugés des Egyptiens : cela n'eſt pas naturel.

S'il avoit voulu forger des fables pour illuſtrer ſa Nation, il auroit prévenu Manéthon; il auroit dit que la poſtérité d'Abraham étoit entrée en Egypte les armes à la main, en avoit fait la conquête, lui avoit donné des Rois, & n'avoit été forcée d'en ſortir que par une guerre malheureuſe. Tout au contraire, il raconte ingénuement que la famille de Jacob fut obligée, par la famine, de quitter la Paleſtine pour aller vivre en Egypte; qu'elle fut réduite en eſclavage par les Egyptiens, qu'elle ne pût ſe tirer

de leurs mains que par une protection miraculeuſe du Ciel. Ce n'eſt point-là le ton d'un impoſteur qui cherche à ſe faire valoir.

§. 6.

Selon l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *les Hébreux, long-temps eſclaves chez les Egyptiens, furent délivrés de leur ſervitude par un Prêtre d'Héliopolis, qui, par ſon génie & ſes connoiſſances ſupérieures, ſçut prendre de l'aſcendant ſur eux* (*a*). Comment ce Prêtre vint-il à bout de les délivrer? C'eſt ce qu'on ne nous apprend point. Mais puiſqu'on vouloit adopter une partie de la narration de Chérémon, il falloit donc commencer par réfuter Manéthon, qui ſuppoſe, non pas que les Hébreux étoient eſclaves en Egypte, mais au contraire, qu'ils avoient réduit l'Egypte en eſclavage, & qu'ils en avoient chaſſé les Souverains légitimes.

Dans une note, on reproche à Moyſe d'avoir aſſaſſiné un Egyptien. La Bible ne juſtifie ce crime que par la miſſion extraordinaire de Moyſe, miſſion prouvée par la ſuite des événemens. On l'accuſe d'avoir épouſé la fille d'un Prêtre idolâtre. Il n'eſt

(*a*) Page 16.

dit

dit nulle part que Jethro ni sa fille fussent idolâtres ; l'Histoire de Moyse témoigne au contraire que Jethro connoissoit & adoroit le vrai Dieu (*a*). On dit qu'il retourna en Egypte pour soulever sa Nation mécontente contre le Roi. Il est question de sçavoir si une Nation étrangere, réduite en esclavage contre le droit des gens, viole la justice en voulant sortir d'un pays où elle est opprimée. Enfin on ajoute que Moyse regna très-tyranniquement, parce que Coré, Dathan & Abyron furent punis de s'être révoltés contre-lui. L'Histoire dit qu'ils furent engloutis tous vivans dans les entrailles de la terre. Moyse est-il responsable d'une punition surnaturelle & miraculeuse ?

Si nous en croyons notre Critique, Moyse *persuada aux Hébreux qu'il étoit l'interprête des volontés de leur Dieu..... Il appuya sa mission par des œuvres qui parurent surnaturelles à des hommes ignorans des voies de la nature & des ressources de l'art* (*b*). Il eut été bon de nous expliquer, 1°. comment Moyse, après avoir séduit les Hébreux, pût vaincre les Egyptiens, & arracher d'entre leurs mains ce peuple qu'ils retenoient dans l'esclavage, & dont ils tiroient les services

(*a*) Exode 18. 10.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 17.

les plus utiles ; 2°. quelles furent ces œuvres que les Hébreux, par ignorance, regarderent comme surnaturelles ? Toutes les eaux du Nil changées en sang, toute l'Egypte remplie d'insectes & d'animaux nuisibles, ravagée par la grêle & la contagion, couverte d'épaisses ténébres, ou délivrée de ces fléaux à la parole d'un seul homme : tous les premiers-nés des Egyptiens mis à mort dans une seule nuit ; les eaux de la mer rouge suspendues à droit & à gauche, pour donner passage à la Nation entiere des Hébreux ; une colomne de nuée qui marchoit à leur tête pendant le jour, & qui devenoit lumineuse pendant la nuit : sont-ce là des œuvres qu'un imposteur puisse opérer par les voies de la nature ou par les ressources de l'art ?

Le premier ordre que Moyse donna aux Hébreux de la part de son Dieu, fut de voler leurs Maîtres qu'ils étoient sur le point de quitter. C'est la remarque de nos Censeurs (*a*). 1°. Il est faux que les Hébreux ayent volé les Egyptiens : ils leur demanderent leurs meubles les plus précieux, & ces derniers les donnerent sans hésiter, pour accélérer le départ des Hébreux, &

(*a*) Christ. dévoilé, p. 18. Examen important, c. 7, p. 56. Militaire Philosophe, c. 20, p. 156 & 160.

dans la crainte de périr, si on le retardoit plus long-temps. Les Egyptiens comprenoient très-bien que les Hébreux ne reviendroient jamais (*a*). 2°. Dieu, souverain arbitre du droit des deux peuples, étoit le maître de donner aux Hébreux les richesses des Egyptiens, comme une juste compensation des services que les Hébreux leur avoient rendus pendant leur esclavage. 3°. Si les Egyptiens regarderent les Hébreux comme des fugitifs & des voleurs, qu'est-ce qui les empécha de poursuivre cette troupe d'esclaves, de reprendre le butin dont elle s'étoit emparée, & de l'exterminer? Voilà sur quoi l'on n'a pas jugé à propos de nous instruire.

§. 7.

Moyse, continue-t-on, *assuré de la confiance des Hébreux, les conduisit dans un désert, où pendant* 40 *ans il les accoutuma à la plus aveugle obéissance ; il leur apprit la fable merveilleuse de leurs ancêtres, les cérémonies bizarres auxquelles le Très-Haut attachoit ses faveurs ; il leur inspira sur-tout la haine la plus envenimée contre les Dieux des autres Nations, & la cruauté la plus étudiée contre ceux qui les adoroient : à force de car-*

(*a*) Exod. 12, 33.

nage & de sévérité, il en fit des esclaves souples à ses volontés, prêts à seconder ses passions, prêts à se sacrifier à ses vûes ambitieuses. En un mot, il fit des Hébreux des monstres de phrénésie & de férocité (*a*). Ce ton passionné & déclamateur n'est point le caractere de la raison ni de la vérité; il y a ici autant de paradoxes que de mots. Ou Moyse fut un homme ordinaire, réduit aux expédiens naturels & aux seules ressources de son génie, ou il fut le Ministre des volontés de Dieu, armé d'un pouvoir supérieur à la nature. Dans le second cas il est justifié: accuser sa conduite, c'est s'en prendre au Ciel même.

Dans le premier cas, sa maniere d'agir est inconcevable. Comment a-t-il fait subsister son peuple pendant 40 ans dans un désert affreux, dans des sables arides & brûlans, où rien ne croît, où il n'y a pas seulement de l'eau? Comment ce peuple a-t-il pû se résoudre à y suivre son conducteur? Comment ces hommes féroces & indomptables n'ont-ils pas abandonné au premier pas un chef insensé? Comment ne l'ont-ils pas immolé à leur désespoir & à leur fureur? Je soutiens ce fait plus incroyable que tous les miracles de Moyse.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 18. Militaire Philosophe, c. 20, page 156 & 160.

Il en fit des esclaves souples à ses volontés; mais les esclaves tiennent-ils contre la faim, contre le danger continuel de la mort? Ou Moyse & les siens furent des insensés & des phrénétiques, ou ils furent sous la conduite de Dieu: il n'y a pas de milieu. Un accès de phrénésie ne dure pas 40 ans.

Il leur apprit la fable merveilleuse de leurs ancêtres; & quelle fable? Il leur apprend l'histoire des premiers âges du monde, la généalogie des Patriarches dont ils descendoient. Si jamais les Hébreux n'en avoient entendu parler, si la tradition n'en subsistoit déja pas parmi eux, comment ont-ils pu le croire? Il leur apprend l'arrivée de leurs peres en Egypte, l'Histoire de Joseph, leur propre servitude; si tout cela étoit une fiction, Moyse avoit contre lui autant de témoins que d'auditeurs; il n'y avoit pas un vieillard qui ne fût en état de le démentir.

Il leur apprend les promesses faites à Abraham & à sa postérité, de mettre les Hébreux en possession du pays des Chananéens. Nouvelle imprudence: ou il falloit les y conduire sur le champ, ou il ne falloit pas leur en parler.

Il leur enseigne les cérémonies bizarres auxquelles le Très-Haut attachoit ses faveurs. Mais plus ces cérémonies étoient bizarres,

plus les Hébreux devoient avoir de répugnance à s'y soumettre. Un Législateur n'entreprend point, de propos délibéré, de changer tout-à-coup les mœurs, les idées, les usages de sa Nation, uniquement pour la rendre ennemie des autres peuples. Encore une fois il n'y a pas de milieu; ou Moyse a été conduit par des lumieres supérieures à la prudence humaine, ou il a été le plus insensé de tous les hommes. Aussi a-t-on décidé dans *l'Examen important*, que l'Auteur du Pentateuque *étoit un fou* (*a*). Ce n'est point-là l'idée qu'en ont eue Strabon, Diodore de Sicile, le Rhéteur Longin (*b*), & què l'Auteur du *Christianisme dévoilé* nous en a donnée d'abord. Il a dit que Moyse, *par son génie & ses connoissances supérieures, sçut prendre de l'ascendant sur les Hébreux :* ici il le peint comme un insensé & un furieux, qui, *à force de carnage & de sévérité*, se propose de former des esclaves stupides, *des monstres de phrénésie & de férocité.* On ne peut pas se contredire d'une maniere plus révoltante. Le portrait du peuple sera-t-il plus raisonnable que celui de son chef?

(*a*) Examen important, c. 4, p. 29.
(*b*) Traité du sublime.

§. 8.

Les Hébreux marcherent contre leurs voisins pour en envahir les terres & les possessions : *le Ciel autorisa pour eux la fourberie & la cruauté ; la Religion unie à l'avidité, étouffa chez eux les cris de la nature ; & sous la conduite de leurs chefs inhumains, ils détruisirent les Nations Cananéennes avec une barbarie qui révolte tout homme en qui la superstition n'a pas totalement anéanti la raison* (a). Pour sentir le ridicule de cette invective, plaçons-nous pour un moment dans les siécles dont on nous fait l'histoire. Chez tous les peuples anciens & encore à demi-sauvages, le droit de la guerre a été cruel & inhumain : il est encore tel aujourd'hui chez les Sauvages de l'Amérique. On ignoroit le droit raisonnable de conquête, qui consiste à conserver les peuples que l'on subjugue, pour en faire de nouveaux sujets. Cette méthode, moins barbare de faire la guerre, ne s'est introduite que par l'établissement des grands Empires, lorsqu'il s'est trouvé des Souverains jaloux d'étendre leur domination, & de reculer les bornes de leurs états. Chez les peuples policés,

(a) Chrift. dévoilé, p. 19. Examen important, c. 7, 36 & suiv.

la guerre se fait entre une armée & une autre armée ; les Citoyens n'y ont point de part. Dans les premiers temps, comme aujourd'hui chez les Sauvages, tout homme étoit soldat, la guerre étoit entre les particuliers, la fureur devenoit personnelle ; on ne cherchoit pas seulement à vaincre, on vouloit piller & détruire, mettre tout à feu & à sang.

Nous ne disconvenons point que les Hébreux n'ayent fait la guerre selon cette cruelle méthode ; mais les autres Nations se conduisoient-elles différemment ? Dira-t-on que les Hébreux, dans la prise des villes, ont usé d'une barbarie plus révoltante que les Grecs dans le sac de Troye & dans les premieres guerres du Péloponnèse, que les Généraux de Nabuchodonosor dans la prise de Jerusalem, que les Romains dans l'expédition d'Epire, dans le siége de Numance, dans la ruine de Corinthe & de Carthage ? Soutiendra-t-on que les héros Grecs, auxquels on avoit dressé des Autels, Hercule, Thésée, Achille, Ulysse, étoient des personnages plus humains & plus vertueux que les chefs de la Nation Juive ? » Qu'est-ce que les siécles héroïques, dit un Philosophe célébre ? c'étoit » le temps où l'on s'égorgeoit pour un » puits & pour une citerne, comme on fait » aujourd'hui

» aujourd'hui pour une Province «. (*a*)

Les Hébreux uſerent ſouvent de trahiſon & de fourberie; ſouvent ils violerent la juſtice & la bonne foi; c'étoit la maxime adoptée généralement chez tous les peuples: *Dolus an virtus quis in hoſte requirat?* Les Grecs, les Carthaginois, les Romains même, dans les temps les plus brillans de leur République, ne furent pas plus religieux. Les Hébreux, que l'on nous peint ſi perfides, garderent cependant la foi qu'ils avoient jurée aux Gabaonites par ſurpriſe (*b*); jamais ils ne traiterent leurs eſclaves comme ils avoient été traités eux-mêmes en Egypte; jamais ils n'uſerent envers les vaincus de la perfidie & des cruautés que l'on peut reprocher aux Lacédémoniens à l'égard des Ilotes (*c*). Aura-t-on toujours l'injuſtice de juger les Juifs ſur un droit des gens inconnu de leur temps, dont nous ſommes principalement redevables aux lumieres & à la morale de l'Evangile?

Mais, dira-t-on, chez les autres peuples on peut excuſer les crimes par l'ignorance

(*c*) Suite des mélanges de Littérat. d'Hiſt. & de Philoſ. c. 70, tome 3, p. 232.

(*b*) Joſué, 9.

(*c*) V. l'Origine des Loix, &c. troiſiéme part. l. 6, c. 3, art. 2.

& la dépravation auxquelles Dieu les avoit abandonnés : chez les Hébreux, c'eſt Dieu lui-même qui les inſpire, qui les commande, qui les autoriſe : voilà ce qui révolte l'eſprit & la raiſon.

Dieu pouvoit, ſans doute, éclairer, convertir, réformer les Hébreux, refondre leurs mœurs & leur caractere, en faire des modéles de juſtice & d'humanité pour les ſiécles où ils vivoient ; mais ce prodige, dans l'ordre moral, plus incroyable que tous les miracles dans l'ordre phyſique, devoit-il entrer néceſſairement dans le plan de la Sageſſe divine ? Voilà le point que nos Philoſophes devroient commencer par établir. Dieu vouloit punir les Chananéens, peuple abominable ; il vouloit ſe ſervir des Hébreux pour les exterminer : l'accuſerons-nous d'avoir pouſſé trop loin la ſévérité du châtiment ? Dieu conduiſoit les Hébreux par une providence particuliere, mais il les gouvernoit ſelon le génie, les mœurs, les préjugés politiques répandus alors chez toutes les Nations. Si les crimes des Hébreux peuvent nous faire douter de cette providence particuliere, ces mêmes crimes, & de plus grands encore, communs à tous les autres peuples, ne paroiſſent pas moins déroger à ſa providence générale. Parce que les hommes furent toujours méchans,

douterons-nous ſi c'eſt Dieu qui les a créés & qui gouverne le monde ?

En ſecond lieu je ſoutiens que la Nation Juive, avec des mœurs plus douces, n'auroit pas pu ſubſiſter dans le ſiécle & parmi les peuples où elle ſe trouvoit. Une Nation encore foible, environnée de peuples ſauvages & barbares, peut-elle être en ſûreté, ſi elle ne fait pas la guerre comme eux, ſi elle ne ſe rend pas auſſi redoutable envers eux qu'ils le ſont à ſon égard ? Contre des ennemis qui ne connoiſſent d'autre droit que la force, peut-elle uſer d'humanité, ſans s'expoſer à être la victime ? Malgré la douceur des mœurs françoiſes, lorſqu'il a fallu faire la guerre contre les Sauvages de l'Amérique, n'a-t-on pas été forcé, pour les intimider, d'uſer des plus cruelles repréſailles ? Leur férocité leur eut fait regarder la clémence envers les vaincus comme une marque de foibleſſe, n'eut ſervi qu'à attirer de leur part de nouvelles inſultes.

Dieu, en ſe faiſant connoître au peuple Hébreu, le préſerva du polythéiſme, de l'idolâtrie & des déſordres affreux qui l'accompagnoient chez les autres Nations ; il lui donna des loix ſages, mais proportionnées à la groſſiéreté & à la rudeſſe du genre humain encore enfant ; c'eſt la réflexion de

S. Paul (*a*). La Sagesse divine réservoit une morale plus pure, une Religion plus sainte à des siécles plus heureux.

Solon s'applaudissoit d'avoir donné aux Athéniens, non pas les meilleures loix possibles, mais les meilleures qu'ils fussent en état de supporter. » Voilà, dit Montesquieu, l'éponge de toutes les difficultés » que l'on peut faire sur les Loix de » Moyse « (*b*). A cette remarque pleine de bon sens, que répond le faux Bolingbroke? Il crie au blasphême. *Dieu*, dit-il, *se proportionner! & à qui? à des voleurs Juifs: Dieu être plus grossier qu'eux* (*c*)! Calmez-vous, religieux Philosophe; quand Solon se proportionnoit au génie des Athéniens, il n'étoit pas pour cela *plus grossier qu'eux*; il étoit plus sage qu'eux.

§. 9.

Selon le Christianisme dévoilé, *les Hébreux, usurpateurs, brigands & meurtriers, parvinrent enfin à s'établir dans une contrée peu fertile, mais qu'ils trouverent délicieuse au sortir de leur désert* (*d*). Si les Hébreux furent des usurpateurs, ils eurent ce titre

(*a*) Galat, 3, 21. Hebr. 7, 19.
(*b*) Esprit des Loix, l. 14, c. 21.
(*c*) Examen important, c. 3, p. 24.
(*d*) Chap. 2, p. 20.

commun avec la plûpart des anciens peuples de l'univers. On n'a qu'à jetter un coup d'œil ſur les commencemens de l'Hiſtoire Grecque dans Pauſanias, on y verra les premieres peuplades qui ſe ſont formées, ſe chaſſer, ſe détruire, ſe dépoſſéder mutuellement, ſe faire une guerre continuelle (*a*). Si l'on conſulte les Hiſtoriens Romains, ils nous apprennent que des troupes d'aventuriers Grecs ont abordé en Italie, qu'ils ont chaſſé les Aborigenes, qu'ils ſe ſont emparés de leurs terres; que du mêlange de ces étrangers avec les naturels du pays, s'eſt formé le peuple Latin (*b*). Sans ſortir de chez nous, ne devons-nous pas nous rappeller les eſſains de Gaulois, d'Helvétiens, de Germains, qui tour-à-tour ſont ſortis de leurs forêts pour aller dépouiller d'autres Nations, & s'établir chez elles l'épée à la main? Faire aux Hébreux un crime de leurs conquêtes, c'eſt ignorer totalement l'Hiſtoire de l'Univers. Ce fut des brigands, ſi l'on veut, mais alors tous les peuples ſe faiſoient gloire de l'être.

2°. Il eſt faux que la Paleſtine, où les Hébreux s'établirent, fût un pays peu fertile: Tacite, Juſtin, Ammien Marcellin,

(*a*) V. Eſprit des Loix, l. 24, c. 18.
(*b*) Tite-Live, l. 1.

rendent témoignage du contraire : *Uber solum*, dit Tacite, *exuberant fruges nostrum ad morem, prœterque eas Balsamum & Palmæ* (*a*). Aujourd'hui même, malgré la paresse & le peu d'industrie des Turcs qui habitent ce pays, on y voit encore des cantons d'une beauté & d'une fertilité singuliere.

Il n'est pas moins faux que les Hébreux *fonderent un état détesté de ses voisins, & qui fut en tout temps l'objet de leur haine & de leur mépris* (*b*). Les Hébreux furent souvent alliés des Rois d'Egypte & de Syrie ; outre le témoignage des Livres Saints, Joséphe l'a prouvé par les Historiens même Phéniciens (*c*).

Le Sacerdoce, continue le même Auteur, *sous le nom de Théocratie, gouverna long-temps ce peuple aveugle & farouche.* Nouvelle fausseté. Après la mort de Moyse, il fut gouverné pendant 400 ans par des Juges, dont la plûpart n'étoient pas Prêtres, jusqu'à ce qu'il voulut avoir des Rois.

Il est faux que *dans le choix de son Monarque, il se crut obligé de s'en rapporter à un Prophéte :* l'élection fut faite malgré les

(*a*) Tacite hist. l. 5, n. 6.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 21.
(*c*) contr. Appion, l. 1.

représentations du Prophéte, & c'est le sort qui en décida.

Il est faux que *l'histoire des Juifs ne nous montre dans tous ses périodes que des Rois aveuglément soumis au Sacerdoce, ou perpétuellement en guerre avec lui, & forcés de périr sous ses coups*. Souvent les Rois, loin d'être soumis aux Prêtres, les maltraiterent & causerent les malheurs de la Nation, pour n'avoir pas voulu écouter les Prophétes. Quand ces Rois auroient eu du respect pour les Prêtres, ils n'auroient fait qu'imiter les Egyptiens, les Grecs, les Romains & toutes les autres Nations.

Il est faux que *la superstition féroce ou ridicule du peuple Juif l'ait rendu l'ennemi né du genre humain, & en ait fait l'objet de son indignation & de ses mépris*. Si quelques Auteurs Payens, aveugles en fait de Religion, & très-peu instruits des loix & des mœurs des Juifs, ont témoigné du mépris pour eux; d'autres plus censés, comme Diodore de Sicile, Strabon, Dion Cassius, en ont parlé avec estime, parce qu'ils les avoient examinés de plus près.

Je demande pardon au lecteur de ces démentis formels que je suis forcé de donner aux Auteurs que je réfute; leur hardiesse, en fait de suppositions, m'obligera souvent de retomber dans la même faute.

Dans quels monumens notre Critique a-t-il puisé ce qu'il ajoute, que le peuple Juif, *souvent infidéle à son Dieu, dont la cruauté, ainsi que la tyrannie de ses Prêtres, le dégoûterent fréquemment, ne fut jamais soumis à ses Princes?* Tant que le peuple Juif fut fidéle à son Dieu, il jouit d'une prospérité constante; ses malheurs furent toujours la punition de ses infidélités. Il y a de la folie à dire que la *cruauté de Dieu* dégoûta souvent les Juifs de son service. Le Dieu des Juifs est-il donc autre que le Dieu unique & souverainement bon que nous adorons, & que notre Auteur semble ne pas connoître? Peut-on l'accuser de cruauté sans blasphême? Il y eut des séditions, des crimes, des calamités chez les Juifs; & chez quel peuple de l'univers n'y en a-t-il pas eu?

Nouvelle imposture, d'avancer que *le Juif fut toujours la victime & la dupe de ses inspirés;* ses propres Historiens déposent qu'il n'éprouva des infortunes, que quand il ne voulut pas écouter les Prophétes.

On reproche aux Juifs d'avoir supporté impatiemment le joug de la domination Romaine; ils eurent cela de commun avec les Grecs, avec les Espagnols, avec nos ancêtres. Ferons-nous un crime aux Gaulois, d'avoir défendu pendant dix ans leur

liberté contre toutes les forces de Rome ? Tacite lui-même avoue que la hauteur & la tyrannie des Gouverneurs envoyés en Judée, fut la cause des séditions fréquentes & de la révolte des Juifs (*a*).

Cette nation, continue le Critique, *fiere des promesses de son Dieu, remplie de confiance par les Oracles, qui en tout temps lui annoncerent un bien être qu'elle n'eut jamais, attendit toujours un Messie, un Monarque, un Libérateur* (*b*). Cette attente même, dont aucun autre peuple ne peut fournir d'exemple, est-elle un phénomene naturel ? Si cela est, la nation Juive fut paîtrie d'un autre limon que le reste des hommes. Dépositaire des Oracles aussi anciens qu'elle, & renouvellés de siécle en siécle, jusqu'à la révolution qu'ils annonçoient, elle a continué de les conserver & d'y croire, au milieu des plus grandes calamités & des plus affreux malheurs. Rien n'a pu arracher de son sein l'espérance que ses peres lui avoient donnée, qu'une suite continuelle de prodiges avoit confirmée, dont la singularité de ses mœurs & de ses loix la faisoit ressouvenir à tout moment : elle a porté ces promesses & ces oracles chez les peuples qui

(*a*) Tacite, Hist. l. 4, n. 9.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 23.

l'ont conduite en esclavage, sans pouvoir la détruire; elle les a étalés aux yeux de ses maîtres & de ses vainqueurs : les Romains, malgré leur mépris, en ont été informés; leurs Historiens nous l'apprennent (*a*). Il n'est plus question que de sçavoir si la révolution prédite a été accomplie au temps marqué, si J. C. a réuni dans sa personne tous les caractères du Messie ou du Libérateur attendu par les Juifs. Notre sçavant Critique n'a pas cru devoir entrer dans cette discussion, dont il n'auroit pas pu sortir avec avantage.

Qu'a-t-il donc fait par l'histoire infidéle qu'il nous a tracée des Juifs ? il a démontré que cette Nation n'a été semblable à aucune autre; que sa destinée est un phénomene unique sous le Ciel. On a beau lui reprocher le fanatisme, l'enthousiasme, la stupidité; ce fanatisme n'est point dans la nature : ou il y a eu du surnaturel dans la

(*a*) Suetone & Tacite témoignent que les prophéties des Juifs étoient connues dans tout l'Orient. » C'étoit, » dit Suétone, une opinion ancienne, constante & répan- » due dans tout l'Orient, que dans ce temps-là il vien- » droit de la Judée des Conquérans qui seroient les maî- » tres du monde » : *in Vespas.* » Plusieurs, dit Tacite, » étoient persuadés qu'il étoit prédit dans les anciens Li- » vres des Prêtres, que dans ce temps-là il se formeroit en » Orient une puissance redoutable, & que des Conqué- rans, sortis de la Judée, assujettiroient l'Univers «. Hist. l. 5, n. 13.

maniere dont cette Nation a été formée, gouvernée, conservée, ou ce n'est plus une providence sage & attentive qui conduit l'univers.

Cette réflexion acquiert infiniment plus de force quand on ajoute à l'Histoire de la Nation Juive l'établissement du Christianisme qui en est une suite nécessaire. L'Auteur du Christianisme dévoilé, en attribuant au hasard cette révolution singuliere, a non-seulement déguisé, altéré, supprimé les faits; mais il a renversé toutes les idées du sens commun.

§. 10.

Celui de l'*Examen important* a formé contre les Juifs des accusations encore plus atroces; elles avoient déja paru dans le Dictionnaire Philosophique & dans les autres Livres que nous avons cités au commencement de ce chapitre. On y reproche aux Juifs l'impudicité, les meurtres, les sacrifices de sang humain, la cruauté des Antropophages.

Quand ce portrait des mœurs Juives seroit aussi vrai qu'il est infidéle, on ne voit pas quelle conséquence il en pourroit résulter contre la vérité de leur Histoire, contre la pureté de leur Religion, contre la sagesse de leurs Loix. Cela prouveroit, tout au

plus, qu'ils n'agiſſoient pas conformément à leur croyance ; & où ſont les peuples qui ayent ſuivi dans leur conduite les lumieres de la raiſon ? Les mœurs des héros Grecs dans Homere, celles des Babyloniens, des Perſes, des Egyptiens dans Hérodote, celles des Chinois dans leurs propres Hiſtoriens, ne ſont pas plus exemplaires (*a*). Si l'Hiſtoire de toutes les Nations anciennes avoit été écrite avec autant de ſincérité & d'exactitude que celle des Juifs, nous y verrions la même groſſiéreté, les mêmes crimes, & de plus grands encore. C'étoient les mœurs des premiers âges du monde (*b*). Le parallèle que nous en faiſons aujourd'hui avec celles que l'Evangile a introduites parmi nous, ne doit-il pas nous pénétrer de reconnoiſſance & de reſpect pour une Religion qui a opéré une ſi heureuſe révolution dans l'univers ?

Mais admirons l'équité de nos adverſaires. Quand Hérodote raconte les déſordres affreux des Babyloniens & des Perſes, ils s'inſcrivent en faux contre ſon récit (*c*) ; ils accablent d'injures ceux qui prétendent le juſtifier (*d*). Il eſt cependant certain que

(*a*) Voyez ci-après chap. 11, §. 3.
(*b*) Origine des Loix, &c. introd. & l. 6, c. 4.
(*c*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 11, p. 55.
(*d*) Déſenſe de mon Oncle.

Strabon, Lucien, Justin & d'autres, confirment ce que dit Hérodote. Lorsqu'il est question des Juifs, on fait sonner bien haut ces mêmes déréglemens auxquels ils étoient moins sujets que les autres Nations. Si Hérodote rapporte un fait qui paroisse contraire à l'Histoire Sainte, on appuye sur l'autorité de cet Ecrivain, & l'on vante son discernement (a) quand on a intérêt de récuser son témoignage, on le fait passer pour un rêveur. Venons au détail.

1°. Il y a eu du libertinage chez les Juifs, cela est incontestable; mais c'étoit le crime de quelques particuliers, contre lequel les loix réclamoient, & non pas un déréglement autorisé publiquement comme chez les autres Nations.

N'y a-t-il pas de l'indécence & de la mauvaise foi à citer continuellement les expressions trop naïves des Ecrivains Hébreux, du Cantique de Salomon, du Prophéte Ezéchiel, comme une preuve de la dépravation de leurs mœurs? » Quand un » peuple est sauvage, dit un sçavant Magis» trat, il est simple, & ses expressions le sont » aussi; comme elles ne le choquent pas, » il n'a pas besoin d'en chercher de plus » détournées, signes assez certains que l'i-

(a) Diction. Philos. art. *Circoncision.*

» magination a corrompu la langue. Le » peuple Hébreu étoit à demi-ſauvage ; le » livre de ſes Loix traite ſans détour des » choſes naturelles que nos langues ont ſoin » de voiler : c'eſt une marque que ces fa- » çons de parler n'ont rien de licencieux : » car on n'auroit pas écrit un Livre de » Loix d'une maniere contraire aux » mœurs « (*a*). Il eſt impoſſible, dit l'Auteur d'Emile, d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Cette ſage obſervation eſt confirmée par l'attention qu'ont eue les Juifs dans la ſuite des ſiécles, de défendre la lecture de certains Livres de l'Ecriture avant l'âge de trente ans.

C'en eſt donc aſſez pour juſtifier les Juifs ; mais c'eſt ce qui fait la condamnation des Cenſeurs de l'Ecriture Sainte. Dans un ſiécle déja trop licencieux, peut-on leur pardonner l'affectation de retracer ſans ceſſe des tableaux capables d'alarmer la pudeur (*b*) ? Se font-ils gloire d'être moins ſcrupuleux que les Juifs ? Ils imitent

(*a*) Traité de la Formation méchan. des langues, tome 1, n. 189. Emile, tome 3, p. 123.

(*b*) Examen important, c. 8. & 10. Diction. Philoſ. art. *Ezechiel*. Philoſophie de l'Hiſt. c. 43. Queſtions de Zapata, n. 46. Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 25.

la conduite d'un homme qui, pour prouver que la peste est à Constantinople, en feroit apporter des ballots infectés.

Que penser encore de l'indécence avec laquelle on a répété dans cinq différens Ouvrages, qu'Ezechiel fut obligé, par ordre de Dieu, de manger des excrémens humains (*a*)? C'est une fausseté révoltante. Dieu commanda au Prophéte de brûler ces excrémens, & de faire cuire son pain sous la cendre; il révoqua ensuite cet ordre, & lui commanda de brûler la fiente des animaux pour le même usage (*b*). C'est le sens du texte original; toutes les anciennes versions l'ont rendu de même. Personne n'ignore qu'encore aujourd'hui, dans la Chaldée & dans l'Arménie, où le bois est fort rare, les pauvres qui manquent de matieres combustibles, se chauffent avec du chaume & de la bouse de vache séchée au soleil, dont l'odeur infecte tout ce qu'on cuit (*c*). Prédire aux Juifs que pendant leur captivité ils seroient réduits à cette extrémité fâcheuse, & leur en mettre l'image sous les yeux, pour les frapper davantage, étoit-ce une indécence, *un commandement indigne de la Majesté Divine*, un sujet de

(*a*) Quest. de Zapata, n. 46.
(*b*) Ezech 4, ỷ. 12 & 15.
(*c*) Mém. des Missions dans le Levant, tome 3, p. 29.

vomir les plaiſanteries dégoûtantes dont nos Philoſophes Cyniques ont ſouillé leur plume ?

On reproche à J. C. de compter au nombre de ſes ancêtres, quatre femmes criminelles (*a*); mais celui qui venoit ôter les péchés du monde, ne devoit point rougir d'être né du ſang des pécheurs; s'il n'avoit voulu que des juſtes pour ſes aïeux, en quel lieu de l'univers auroit-il pu les choiſir ?

2°. L'on a fait une énumération fort exacte des meurtres commis ſous les Rois des Juifs, depuis David juſqu'à Phacée, Roi d'Iſraël, pendant un eſpace de 300 ans; ils ſont au nombre de dix-ſept. On en conclud que *ſi le S. Eſprit a écrit cette Hiſtoire, il n'a pas choiſi un ſujet fort édifiant* (*b*). Le lecteur ſe ſouviendra, 1°. que pluſieurs de ces meurtres ont été commis en guerre ouverte, par des Rois ou par des Généraux qui avoient les armes à la main; & nous avons déja obſervé que, ſelon l'uſage des anciens peuples, à la guerre point de quartier. 2°. Que d'autres ont été ordonnés par les Rois contre des ſujets dont ils avoient lieu de ſe défier, de la part deſ-

(*a*) Examen important, c. 7, p. 37.

(*b*) Diction. Philoſ. *Hiſtoire des Rois Juifs.* Examen important, c. 8.

quels ils craignoient une sédition ou une révolte : jamais, sur-tout dans les anciens Gouvernemens, on n'a contesté aux Rois le droit de vie & de mort sur leurs sujets; jamais le supplice d'un sujet criminel ou suspect ne fut nommé *un assassinat*. 3°. qu'en considérant tous ces meurtres comme autant de crimes, ils n'approchent pas de ceux qu'on peut reprocher aux Empereurs Romains, aux Athéniens, aux Spartiates, aux Chinois, aux Egyptiens, & à toutes les Nations connues.

Nous convenons qu'en général l'Histoire des peuples anciens n'est pas *un sujet fort édifiant ;* mais il est fort instructif : celle des Juifs, en particulier, nous fait comprendre à quel excès de corruption la nature humaine étoit parvenue, & le besoin qu'elle avoit d'un Réparateur : voilà pourquoi le S. Esprit a voulu qu'elle fût écrite.

3°. Dans les divers Ouvrages que nous avons cités, l'on accuse les Juifs d'avoir offert à Dieu des sacrifices de sang humain (*a*): on a prétendu le prouver par ce qui est commandé, Lévit. 27, 29, touchant l'Anathême, par l'exemple de Jephté, par le supplice des trente Rois ou

(*a*) Voyez encore les Mêlanges de Littérature & d'Hist. & de Philos. in-8°. chap. 61.

chefs des Chananéens que Josué fit mettre en croix, par le meurtre d'Agag.

Une accusation aussi grave demandoit des preuves plus solides. Dans le chap. 27 du Lévitique, il est parlé d'abord de ce qui est voué au Seigneur pour lui être offert; & il est dit expressément que si c'est un homme ou une femme, *ils seront rachetés à prix d'argent;* c'est ainsi que l'on rachetoit tous les premiers nés. Au ℣. 28, il est parlé de *l'anathême*, par lequel on dévouoit les ennemis à la mort, c'est-à-dire, que l'on s'obligeoit par serment à les exterminer. Au ℣. 29, il est dit que dans ce cas on ne pourra pas les racheter, mais qu'ils seront mis à mort comme on l'a voué. N'est-ce pas abuser des termes, & tromper les lecteurs, que d'appeller *sacrifice* une expédition militaire à laquelle on s'est engagé par serment? Quand Paul Emile, dans la guerre d'Epire, rasa & brûla soixante-dix villes, emmena cent cinquante mille esclaves; lorsque Scipion l'Africain saccagea Carthage & Numance, lorsque Mummius détruisit Corinthe, ils ne furent point accusés d'avoir offert des sacrifices de sang humain. Qu'est-ce que les Juifs ont fait de plus? Les Romains, avant la guerre, invoquoient Mars & Jupiter; les Juifs faisoient des vœux au vrai Dieu, voilà toute la différence.

Le précepte formel du Lévitique doit nous faire juger que quand Jephté accomplit à l'égard de ſa fille, le vœu indiſcret qu'il avoit fait, il ne la mit point à mort : c'eut été un crime, & la loi ne l'ordonnoit point; mais qu'il la conſacra au ſervice du Tabernacle & à une virginité perpétuelle : c'eſt ainſi qu'Anne, mere de Samuël, voua ſon fils au ſervice du Seigneur (*a*). Il n'y a rien, dans le texte original, qui nous oblige à croire que Jephté ait immolé ſa fille; il n'étoit pas Prêtre, & les Prêtres ſeuls pouvoient immoler des victimes. Si pluſieurs Commentateurs ont penſé autrement, leur opinion particuliere ne fait pas régle.

Le ſupplice des chefs des Chananéens ordonné par Joſué, eſt une ſévérité militaire, & non un ſacrifice.

Il en eſt de même de la mort d'Agag. Samuël le tua, non pas ſur l'Autel, mais devant le tabernacle où il ſe trouvoit pour lors; non pas comme une victime, mais comme un ennemi qui avoit mérité ce traitement par ſa cruauté. *De même*, lui dit Samuël, *que ton épée a privé les meres de leurs enfans, ainſi ta mere ſera plongée dans le deuil par ta mort* (*b*).

(*a*) 1. Reg. 1.
(*b*) 1. Reg. 15, 33.

4°. C'eſt une impoſture encore plus odieuſe, de reprocher aux Juifs d'avoir mangé de la chair humaine (*a*). L'on a cité en preuve ces paroles d'Ezechiel, chapitre 39, ℣. 17 : *Dites aux oiſeaux du Ciel & aux bêtes de la Campagne : venez, accourez à la victime que je vais vous immoler ſur les montagnes d'Iſraël, pour vous en faire manger la chair & boire le ſang.* ℣. 18 : *Vous mangerez la chair des guerriers, vous boirez le ſang des grands de la terre, des beliers & des taureaux.* ℣. 19 : *Vous ſerez raſſaſiés de la graiſſe & enivrés du ſang de la victime que je vous prépare.* ℣. 20 : *Vous aurez pour nourriture ſur ma table, le cheval, le cavalier & tous les guerriers, dit le Seigneur.* Pour impoſer au lecteur, on a feint que ces paroles que Dieu dit aux oiſeaux & aux animaux carnaſſiers, étoient adreſſées aux Juifs. Enſuite, dans une note où l'on a fait ſemblant de corriger la mépriſe, on ſoutient que les verſets 19 & 20 peuvent s'adreſſer aux Juifs auſſi-bien qu'aux vautours & aux loups (*b*), c'eſt-à-dire, qu'au lieu de rétracter le menſonge, on l'a confirmé. La lecture ſeule du paſſage ſuffit pour confondre la calomnie. C'eſt ainſi

(*a*) Dict. Philoſ. art. *Antropophages*. Traité ſur la Tolérance, c. 12, p. 118. Lettre 18 ſur les Miracles.

(*b*) Traité ſur la Tolérance, p. 118 & 211.

que nos Philoſophes intégres citent les Livres ſaints, attaquent la ſuperſtition, font triompher la vérité.

En exhalant les vapeurs de leur bile contre les Juifs, en les peignant comme des fanatiques, des barbares, des furieux, ils nous rendent plus de ſervice qu'ils ne penſent. Que l'on mette ce tableau à côté de l'Evangile ; tout homme ſenſé concluera qu'un Livre ſi ſage & ſi ſublime, qui nous enſeigne un culte ſi pur & ſi digne de Dieu, une morale ſi douce & ſi parfaite, formé chez une Nation ſi peu ſociable, ne ſçauroit être l'ouvrage des hommes.

CHAPITRE III.

Hiſtoire abrégée du Chriſtianiſme.

§. I.

SI l'établiſſement de notre Religion étoit un événement imprévu, dont l'univers n'eût été averti qu'au moment où il eſt arrivé ; ſi c'étoit un fait iſolé, ſans aucune liaiſon avec les circonſtances qui l'ont préparé, & les effets qui l'ont ſuivi; ſi pour l'opérer on avoit mis en uſage les moyens que la prudence humaine pouvoit ſuggé-

rer, nos Critiques feroient excufables de l'attribuer à des caufes purement naturelles, à la fuperftition, à l'amour de la nouveauté, à la féduction, à l'aveuglement des peuples. Mais une révolution annoncée plufieurs fiécles auparavant, dont toutes les circonftances ont été fucceffivement prédites, à laquelle une Nation entiere s'attendoit, dont les préparatifs ont excité l'attention de tout l'univers, qui s'eft accomplie exactement au temps marqué, & par des moyens contraires à toutes les vûes de la fageffe humaine : une telle révolution peut-elle être naturelle ou l'effet du hafard ? Nos adverfaires, fi prévenus en général contre les prodiges, devroient y penfer plus d'une fois, avant que d'en admettre un plus incroyable que tous ceux qu'ils ofent rejetter.

1°. Comment l'opinion d'une nouvelle Monarchie, d'un nouveau regne fondé dans la Judée, a-t-elle pu fe répandre dans tout l'Orient (*a*), comme Tacite & Suétonne l'ont remarqué? S'il n'y a point eu de prophéties qui y ayent donné lieu, ce préjugé ancien, conftant, univerfel, s'eft-il introduit fans aucune raifon ?

2°. Eft-ce par une fatalité aveugle que J. C. a paru précifément dans le temps où

(*a*) Voyez chap. précédent, §. 9.

l'on s'attendoit à voir un envoyé de Dieu dans la Judée, lorsque l'autorité souveraine ne subsistoit plus dans la tribu de Juda, selon la prédiction de Jacob; 490 ans après la reconstruction de Jerusalem & du Temple, selon la prophétie de Daniel; avant la destruction de ce nouveau Temple, comme Aggée & Malachie l'avoient annoncé? Est-ce par un concours fortuit des événemens que J. C. a réuni dans sa personne tous les caracteres sous lesquels les Prophétes l'avoient désigné, caracteres qui sembloient se contredire, mais qui se sont parfaitement conciliés dans les différentes circonstances de sa naissance, de sa vie & de sa mort?

3°. Est-ce par un coup de la fortune qu'il est né dans la Judée un homme tel que l'univers n'en a jamais vu, auquel aucun autre homme n'a jamais ressemblé? Au milieu d'une Nation que l'on vient de nous peindre comme la plus féroce, la plus insensée, la plus odieuse de toutes les Nations, paroît un sage qui fixe bientôt sur lui tous les regards. On admire la douceur & la pureté de ses mœurs, la simplicité & la gravité de ses instructions, l'élévation de ses maximes, la sagesse de ses discours, la justesse de ses réponses, les merveilles qu'il opere. Sans ambition & sans intérêt, sans ostentation & sans foiblesse, sans fiel & sans mépris pour

perſonne; il eſt inacceſſible aux paſſions humaines. Il déclare que ſa doctrine ne vient point de lui-même ; mais qu'il l'a reçue de Dieu ſon pere : il parle ſans émotion & ſans vaine complaiſance des myſteres qu'il doit révéler, des contradictions qu'il doit eſſuyer, de la mort qui lui eſt réſervée, de la gloire qui lui eſt promiſe. Il fait des miracles, mais ſans en chercher l'occaſion ; il attend qu'on les lui demande ; il les opere pour ſoulager les miſérables, jamais pour humilier ou pour punir ſes ennemis.

J. C. veut ſe faire connoître pour le Meſſie, & il commence par choquer de front toutes les idées & tous les préjugés de ſa Nation. Elle attendoit un Rédempteur puiſſant & glorieux, & il prédit qu'il ſera mis à mort lui-même : elle eſpéroit que ſa loi, ſon temple, ſes cérémonies ſeroient éternels, & il annonce que tout cela ſera détruit. Elle ſe glorifioit d'être le peuple de Dieu, à l'excluſion de tous les autres ; & il lui déclare que les étrangers ſeront préférés dans le Royaume de Dieu. Elle donnoit ſa confiance aux Phariſiens, aux Prêtres, aux Docteurs de la loi ; J. C. s'attache à les démaſquer & à les confondre. Un ſectaire, un enthouſiaſte, un ſéducteur s'y prendroit-il de cette maniere ?

Malgré l'oppoſition des chefs de la Nation,

tion au ſuccès de ſon miniſtere, il a l'aſſurance de prédire à ſes Apôtres qu'ils viendront à bout d'établir ſon Evangile; mais il leur déclare qu'il ne ſera connu lui-même pour ce qu'il eſt, que quand il aura été crucifié (*a*). Il leur promet de leur envoyer ſon Eſprit, & c'eſt la force de cet Eſprit divin qui doit tout opérer.

Ecouté & ſuivi par quelques Docteurs plus dociles que les autres, par quelques hommes riches & accrédités, il ne les choiſit point pour ſes Apôtres; il leur préfere des pauvres, des ignorans, des pêcheurs: c'eſt à ceux-ci qu'il fait eſpérer la converſion de l'univers, & il ne leur promet d'autre récompenſe en ce monde qu'une mort ſemblable à la ſienne.

Au moment qu'il a fixé pour ſa mort, dont il a prédit toutes les circonſtances, il ſe livre lui-même entre les mains de ſes ennemis. Il paroît devant ſes Juges ſans crainte & ſans affectation de les braver. Interrogé ſur ſa Divinité, il la confeſſe ſans oſtentation & ſans détour: il ſubit ſa condamnation ſans murmure & ſans reproche; il va au ſupplice avec tout le ſang froid de l'innocence; il meurt en priant pour ſes bourreaux (*b*).

(*a*) *Joan.* c. 8, 28; & c. 12, 32.

(*b*) On a écrit dans le Dîner du Comte de Boulainvil-

. Il avoit promis à ses Apôtres de ressusciter trois jours après ; & ses Apôtres témoignent publiquement qu'il a tenu parole : ils le publient au milieu de Jerusalem, dans toute la Judée, dans tout le monde connu ; ils soutiennent qu'il est le fils de Dieu & le Sauveur des hommes ; ils persuadent, & bientôt sur le témoignage constant, uniforme, invincible de ces témoins oculaires, le monde se convertit & adore Jesus crucifié. Telle est en abrégé l'Histoire du Christianisme consignée dans le Nouveau Testament.

Dira-t-on que cette Histoire est inventée à plaisir ? » Ce n'est pas ainsi que l'on invente, répondrons-nous avec l'Auteur d'Emile : il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ce ton ni cette morale ; & l'Evangile a des caracteres de vérité si grands, si frappans, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros « (a). Nous verrons si nos Critiques sont parvenus à les obscurcir.

---

liers, p. 31 & 32, que Jesus a sué sang & eau, dès qu'il a été condamné par les Juges. Ce n'est pas la peine de relever le ridicule de cette bévûe.

(a) Emile, tome 3, p. 168.

§. 2.

Ce fut, dit l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *au milieu de la nation Juive, diſpoſée à ſe repaître d'eſpérances & de chimeres, que ſe montra un nouvel inſpiré, dont les ſectateurs ſont parvenus à changer la face de la terre* (*a*). Ces paroles ſeules, méditées attentivement, ſuffiſent pour confondre un Auteur qui ne reconnoît rien de ſurnaturel dans l'établiſſement du Chriſtianiſme. Qu'une Nation auſſi peu inſtruite que la nation Juive, ait donné naiſſance au plus ſage & au plus éclairé de tous les Légiſlateurs; que ſeul, ſans étude, ſans aucune reſſource humaine, il ait formé le projet de changer la face de la terre; que pour y réuſſir il ait commencé, non pas par flatter les eſpérances chimériques de ſon peuple, mais par choquer de front toutes ſes idées: qu'il en ſoit venu à bout par le miniſtere de douze pauvres pêcheurs, ne ſont-ce pas-là autant de circonſtances abſolument contraires au cours ordinaire de la nature, autant de prodiges?

Avant & après J. C. quelques impoſteurs ont voulu ſe donner pour le Meſſie, ils ont été promptement abandonnés & mépriſés:

(*a*) Page 24.

le mauvais succès de leur projet n'a servi qu'à faire éclater davantage le surnaturel de la mission de J.C.

L'Auteur de l'Examen important a senti tout le poids de ces observations ; pour en éluder les conséquences, il a eu recours à un expédient singulier ; il a donné un démenti formel à Tacite & à Suétone. *Personne alors*, dit-il, *ne parloit de l'attente du Messie..... Il est certain que nul Juif n'espéroit, ne désiroit, n'annonçoit un Messie du temps d'Herode le Grand* (*a*). Mais toujours fidéle à se contredire, il avoue au même endroit qu'*il y eut un parti, une secte, qui reconnut Hérode pour l'envoyé de Dieu.* Il est donc bien certain que l'on attendoit alors un envoyé de Dieu ; que Tacite & Suétone ne l'ont pas rêvé. Si Hérode lui-même n'avoit pas été persuadé de cette opinion, pourquoi auroit-il fait massacrer les innocens ? Trait de cruauté horrible, dont un Ecrivain Romain a conservé la mémoire aussi bien que l'Evangile (*b*).

Il étoit fort inutile de nous parler des différentes sectes obscures & peu nombreuses qui se formerent alors (*c*) ; toutes, sans exception, furent promptement anéanties ;

(*a*) Examen important, c. 11, p. 56 & 57.
(*b*) Macrobe, Saturnal, l. 2, c. 4.
(*c*) Exam. import. *ibid.*

le Christianisme seul est parvenu à subjuguer le monde entier.

§. 3.

Nous ne rougissons point de rapporter après nos Critiques les calomnies par lesquelles les Juifs se sont efforcés de noircir la naissance & la vie du Sauveur. Ils ont dit que Jesus étoit né de Marie séduite par un soldat; qu'il avoit appris la magie en Egypte, qu'il fut un brigand & un chef de voleurs. Mais ils n'ont osé écrire ces impostures que plusieurs siécles après la naissance du Christianisme; ils les ont tenues secrettes pendant long-temps: les Livres qui les renferment sont si remplis d'erreurs, d'anachronismes, de puérilités, que jusqu'à présent les plus audacieux des ennemis de notre Religion n'avoient pas osé en faire usage. On en avoit même parlé dans le Dictionnaire Philosophique avec le dernier mépris (*a*).

Il étoit réservé au faux Bolingbroke de nous apprendre que la vie de Jesus publiée par les Juifs, *Livre extravagant*, de son propre aveu, rapporte *des choses beaucoup plus vraisemblables que nos Evangiles* (*b*).

(*a*) Dict. Philos. art. *Messie*.
(*b*) Examen important, ch. 11, p. 60.

Nous invitons le lecteur à voir l'extrait de ces *vies de Jesus* dans l'Histoire de l'établissement du Christianisme par M. Bullet (*a*), il jugera de leur mérite & de la sagacité du Critique qui nous les oppose.

En vain pour leur donner quelqu'autorité, il prétend que cette Histoire est aussi ancienne que nos Evangiles ; que Celse l'a citée au second siécle. Fausse allégation. Celse, à la vérité, introduit un Juif qui reproche à Jesus d'être né d'un adultere (*b*) ; mais il n'y a aucune preuve qu'il ait tiré ce reproche d'une vie de Jesus déja écrite par les Juifs. Quand cela seroit vrai, nous en tirerions le plus grand avantage, puisque les Juifs ont reconnu formellement dans cet écrit la réalité des miracles de J. C. (*c*) Or la mission de J. C. est prouvée par ses miracles, indépendamment de sa naissance.

2°. Il est faux que la vie de Jesus, composée par les Juifs, ait été corrompue dans la suite, que *l'on y ait ajouté des fables insipides*, des miracles impertinens, & que *ce Livre nous soit parvenu fort défiguré* (*d*). Il nous est parvenu tel que les Juifs l'ont composé ; ils l'ont tenu secret tant qu'ils

(*a*) Page 75.
(*b*) Orig. contr. Celse, l. 1. édit. Cantabr. p. 24, 26, 54.
(*c*) Hist. de M. Bullet, p. 92.
(*d*) Examen important, p. 62.

ont pu, & les Chrétiens n'en ont eu connoiſſance que dans les derniers ſiécles.

Les ennemis du Chriſtianiſme, non contens de jetter du doute ſur la conception miraculeuſe de Jeſus dans le ſein de Marie, ſe ſont encore appliqués à y répandre un ridicule injurieux ; ils ont eu recours à leurs armes ordinaires, à l'obſcénité & à la calomnie. Ils ont avancé que S. Auguſtin, dans ſon Sermon 22, a dit, parlant de l'Ange : *imprægnavit Mariam per aurem* (*a*). C'eſt une impoſture ; ces paroles ne ſe trouvent point dans S. Auguſtin. Ils ont accuſé Sanchez d'avoir parlé du même myſtere dans des termes qui font frémir la pudeur (*b*). Nouvelle infidélité : Sanchez ne s'eſt point exprimé comme ils le prétendent (*c*). Quoique ſes expreſſions ne ſoient point dangereuſes pour les Théologiens qui le liſent avec un cœur chaſte & dans des vûes légitimes, nous nous abſtiendrons de les rapporter : elles ſeroient encore un poiſon pour l'eſprit pervers de nos Philoſophes.

Nous convenons avec l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, que Jeſus fut *un Juif pau-*

(*a*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 33.
(*b*) Examen important, c. 1, p. 63. L'Homme aux 40 écus, p. 59.
(*c*) Sanchez, l. 2, Diſp. 21, n. 11.

tre qui se prétendit issu du sang Royal de David (*a*). La vérité de cette prétention est prouvée par sa généalogie authentique, tirée des archives mêmes d'une Nation qui eut toujours un soin particulier de conserver les généalogies, pour pouvoir justifier la naissance du Messie, quand il paroîtroit sur la terre. La pauvreté de Jesus, loin de nous rendre suspecte sa mission, sert au contraire à relever l'éclat de ses vertus : un Sauveur qui venoit enseigner aux hommes le détachement des richesses, devoit commencer par en donner l'exemple. Un Dieu, ami des pauvres, peut scandaliser des Philosophes superbes & voluptueux ; mais ce n'est pas d'eux que nous devons apprendre ce qui convient le mieux à la Sagesse divine.

§. 4.

C'est une calomnie d'avancer que J. C. *ne trouva des prosélytes que dans la plus ignorante populace ;* de répéter sans cesse que *le Christianisme, dans sa naissance, fut forcé de se borner aux gens du peuple ; qu'il ne fut embrassé que par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens* (*b*). Nous

(*a*) Christ. dévoilé, p. 24.
(*b*) Ibid. p. 25 & 29. Examen important, c. 14, p. 87.

avons montré dans un autre Ouvrage, que J. C. eut pendant sa vie des sectateurs distingués parmi les Juifs, des Docteurs de la Loi; que ses Disciples ont converti des Sçavans & des Philosophes en très-grand nombre (*a*). Il n'est pas nécessaire de répéter les preuves que nous en avons données, & que nos adversaires n'affoibliront jamais.

Il y a encore plus de mauvaise foi dans la maniere dont l'Auteur de l'*Examen important* a traité les miracles, la conduite & les instructions de J. C. il a supposé que ses lecteurs ne connoissoient pas l'Evangile (*b*).

1°. Selon lui, le premier miracle que Jesus opere, est de se faire transporter par le Démon sur le haut d'une montagne de Judée, d'où l'on découvre tous les Royaumes de la terre, & où ses vêtemens paroissent tout blancs. Il change l'eau en vin dans un repas où tous les convives étoient déja ivres. Il fait sécher un figuier qui ne lui a pas donné des figues dans un temps où il n'y avoit plus de figues.

L'Auteur prétend-t-il nous faire entendre que l'Evangile n'attribue point d'autres miracles à J. C.? Sans doute, les boîteux, les

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 6, §. 1.

(*b*) Examen important, c. 11, p. 63. Premiere & quatorziéme Lettre sur les Miracles. Questions de Zapata, n. 54, 55, 56. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 28.

paralytiques, les lépreux, les aveugles-nés guéris par une seule parole, la multiplication réitérée des pains, la tempête appaisée, les morts ressuscités, ne sont pas des miracles, ou ils ne valoient pas la peine d'être cités.

Dans la premiere Lettre sur les Miracles, on a insinué que la plûpart des prétendus prodiges du Sauveur étoient de simples paraboles; que son transport sur une montagne nous peint les illusions de l'ambition, que le dessèchement du figuier est une leçon pour nous apprendre que nous devons porter dans tous les temps des fruits de charité & de justice, &c. (a)

Cette explication est admirable sans doute; mais elle nous jette dans d'étranges embarras. Il faudroit sçavoir, 1°. comment les Evangélistes qu'on nous a dépeints comme des fanatiques, comme des insensés dignes d'être mis aux Petites-Maisons (b), ont pu imaginer des leçons de morale aussi ingénieuses; 2°. si la guérison des malades, la résurrection des morts sont aussi des paraboles, & ce qu'elles signifient; 3°. comment l'Auteur de l'Examen important a pu confondre le transport de Jesus sur la

(a) Premiere Lettre sur les Miracles, page 16.
(b) Examen important, c. 11, p. 62.

montagne, Matt. 4, avec le miracle de la Transfiguration où ses vêtemens devinrent tout blancs, Matt. 17; 4°. en quel lieu il a lû que les convives des nôces de Cana étoient déja ivres, 5°. pourquoi il n'a pas fait attention au motif que Jesus se proposoit en faisant sécher le figuier, & à l'instruction qu'il en prit occasion de faire à ses Disciples (a)? Quand on veut tourner en ridicule les Evangiles, ou les entendre autrement que les Chrétiens, il faudroit dire des choses claires, sensées, raisonnables, dont tout le monde pût être satisfait.

2°. La conduite de J.C. à laquelle ses plus grands ennemis n'eurent jamais rien à reprendre, n'a pas trouvé grace devant nos Critiques modernes. Ils lui reprochent d'être allé souper *chez des filles*, d'avoir mangé chez les Publicains, qu'il regardoit cependant comme des gens abominables, d'avoir chassé du Temple des Marchands qui étoient *autorisés par la Loi* à y vendre des victimes pour les sacrifices (b).

Il est fâcheux que nos Philosophes, par leurs soupçons injustes, & par la licence de leurs expressions, affectent de nous faire comprendre jusqu'où va le déréglement de

(a) Matt. 21, 19.
(b) Examen important, c. 11, p. 63.

leur conduite. J. C. n'a fréquenté que des personnes vertueuses. Marthe & Marie, sœurs de Lazare, étoient à couvert de soupçon : les Juifs acharnés à calomnier J. C. n'ont jamais attaqué la pureté de ses mœurs; leur haine étoit moins furieuse que celle de nos Docteurs anti-Chrétiens. L'Auteur d'Emile, un peu plus raisonnable que les autres, loin de faire à J. C. un crime de son caractere doux & sociable, l'en a loué avec raison (*a*).

Il n'est pas vrai que le Sauveur ait regardé les Publicains comme *des gens abominables :* c'étoit un effet de la prévention & de l'orgueil des Pharisiens que J. C. a toujours condamnés. Quand ces derniers le blâmerent de manger chez les Publicains, il leur répondit avec sagesse : *le Médecin est nécessaire aux malades, & non pas à ceux qui se portent bien : je ne suis pas venu appeller les justes à la pénitence, mais les pécheurs* (*b*).

Il est encore faux que les Marchands fussent *autorisés par la loi* à commercer à l'entrée du Temple; c'étoit un usage abusif que J. C. étoit en droit de réformer. Lorsque les Juifs lui demandent un miracle pour preuve de son autorité, il les renvoye à sa

(*a*) Lettre écrite de la Montagne, p. 117.
(*b*) Luc, 5, 31.

résurrection : *détruisez ce Temple*, leur dit-il, *je le rebâtirai dans trois jours :* l'Evangéliste remarque qu'il parloit de son propre corps. Mais la réponse que ce même Evangéliste attribue aux Juifs, prête une nouvelle matiere à la critique. *On a mis 46 ans à bâtir ce Temple, comment dans trois jours le rebâtirez-vous* (*a*)*? Il est bien faux*, dit notre Censeur, *qu'Hérode eût mis 46 ans à rebâtir le Temple ; cela seul fait bien voir que les Evangiles ont été écrits par des gens qui n'étoient au fait de rien.*

A la vérité, Joséphe rapporte que le Temple fut rebâti par Hérode en huit ans ; mais depuis ce temps-là on y avoit encore travaillé à différentes reprises, soit pour réparer l'effet de quelques incendies, soit pour embellir les différentes parties de cet édifice (*b*). Or, depuis les travaux commencés par Hérode jusqu'à la premiere année de la prédication du Sauveur, il y a en effet 46 ans. L'Auteur qui a copié l'objection dans Dom Calmet, auroit pû y prendre la réponse.

3°. L'Auteur des Lettres sur les miracles (*c*) avoit paru approuver les instructions du Sauveur & les paraboles dont il se

(*a*) Joan. 2, 18.
(*b*) Joseph. Antiq. l. 17, c. 14 ; & l. 20, c. 17.
(*c*) Premiere Lettre sur les Miracles, p. 17.

servoit pour se faire entendre du peuple : ici on les tourne en ridicule, & l'on ajoute que les Prédicateurs d'aujourd'hui parlent dans un autre goût. Ils n'ont peut-être pas tort ; mais J. C. avoit encore plus de sagesse : un Prédicateur doit proportionner ses instructions à la capacité & au génie de ses auditeurs ; c'est ce qu'a fait le fils de Dieu, & ce qu'il a commandé de faire à ses Disciples. Par des leçons simples & populaires, ils ont converti le monde ; nos Philosophes avec tous leurs raisonnemens & leur vain étalage de science, pervertissent quelques lecteurs imprudens ; jamais ils ne rendront les hommes meilleurs.

Par où finit l'Histoire de Jesus ? dit notre Critique, *par l'avanture qui arrive à ceux qui veulent amuser la populace*, ils finissent par être mis à mort. Il se trompe ; l'Histoire de Jesus ne finit point à sa mort, c'est plutôt là qu'elle commence, & c'est par-là que Jesus est éminemment distingué de tous les imposteurs. Le supplice de ceux-ci termine ordinairement les mouvemens qu'ils ont excités, dissipe leurs sectateurs, fait évanouir leurs projets : la mort de J. C. suivie de sa résurrection, a servi à vérifier ses promesses, à confirmer sa doctrine, à lui attacher plus étroitement ses disciples, à fonder son Eglise. Il l'avoit prédit, &

l'événement l'a montré. Quel a pu être le principe de cette fidélité inviolable & invincible des sectateurs de Jesus? C'est à nos adversaires de nous l'apprendre.

§. 5.

Ses Disciples, dit-on, *ou imposteurs ou séduits, rendirent un témoignage éclatant de sa puissance; ils prétendirent que sa mission avoit été prouvée par des miracles sans nombre* (*a*). Voici deux nouvelles questions à examiner. Les Disciples de J.C. ont-ils pu être imposteurs ou séduits? Sont-ils les seuls qui ayent rendu témoignage aux miracles de leur Maître? La légéreté avec laquelle l'Auteur du Christianisme dévoilé passe sur ces deux articles, montre qu'il a bien peu étudié la matiere.

Si les Disciples de J.C. ont été séduits, c'est sans doute par les espérances de leur Nation, que l'Auteur a traitées de chimeres, par l'atentte où étoit le peuple Juif de voir paroître le Messie dans le temps que Jesus a commencé à se donner pour tel, *Nous espérions*, disoient-ils après sa mort, *nous espérions qu'il seroit le Libérateur d'Israël* (*b*). Ils se sont attachés à lui par les

(*a*) Christianisme dévoilé, p. 25.
(*b*) Luc, 24, 21.

promeſſes qu'il leur avoit faites de leur donner les premieres places dans ſon Royaume. Mais enfin ſa mort ignominieuſe a dû les détromper. Demeurer attachés à un Maître qui les avoit abuſés, qui les avoit expoſés au mépris & à la haine de leur Nation; s'obſtiner à prêcher fauſſement ſa réſurrection & ſa Divinité, malgré le reſſentiment qu'ils devoient conſerver contre lui; affronter les tourmens & la mort pour un impoſteur qui s'étoit joué de leur crédulité: ce procédé eſt-il dans la nature? Le cœur humain peut-il s'y prêter? Qu'ils ayent été ſéduits juſqu'à la mort de Jeſus, on peut haſarder cette ſuppoſition; mais qu'ils ayent perſévéré dans la ſéduction malgré ſa mort, malgré la fauſſeté de ſes promeſſes, malgré le danger auquel leur prédication les expoſoit: voilà certainement ce qu'on ne comprendra jamais. Il faut donc néceſſairement conclure que Jeſus a effectué ce qu'il avoit promis, en ſe montrant reſſuſcité à leurs yeux, que ſes Diſciples ne ſont ni des fourbes ni des impoſteurs.

Ont-ils pu l'être? Ils ne nous impoſent point d'abord ſur les faits dont nos ennemis conviennent, & dont ils veulent tirer avantage, ſur la pauvreté de Jeſus, ſur l'obſcurité où il a vécu juſqu'à l'âge de trente ans,

ans, fur fa prédication, fur fa mort, fur l'ignorance de la plûpart de fes fectateurs. Des impofteurs qui n'auroient cherché qu'à éblouir & à tromper le monde, n'auroient pas commencé par faire tous ces aveux. N'importe ; ils nous impofent fur les miracles prétendus de leur Maître, fur fa réfurrection, fur fon afcenfion dans le Ciel : voilà ce qu'on prétend, il faut démontrer le contraire.

§. 6.

1°. Quel fruit peuvent-ils efpérer de la fable qu'ils ont forgée ? Ils l'annoncent eux-mêmes : Jefus leur a prédit qu'ils feroient *haïs, méprifés, perfecutés, mis à mort pour fon nom* (*a*). Un impofteur peut s'applaudir de fes fuccès, triompher d'avance, fe promettre des victoires & un fort brillant s'il réuffit : on n'en a point encore vu qui ait formé un projet périlleux pour le feul plaifir d'y fuccomber & d'en être la victime.

2°. Recherchent-ils quelque chofe pour eux-mêmes? Ils ne travaillent que pour la gloire de leur Maître, ils ne font rien qu'en fon nom ; ils ne s'attribuent ni les prodiges qu'ils operent, ni la doctrine qu'ils enfei-

(*a*) Joan. 15 & 16, *& al bi.*

gnent (*a*). L'Auteur du Christianisme dévoilé convient que *leur ambition se bornoit à gouverner les ames* (*b*) : c'est-à-dire qu'ils consentent à demeurer pauvres, à se consumer de travaux, à sacrifier leur vie, à répandre leur sang, pourvu que l'Evangile fructifie ; ils le déclarent & agissent sur ce plan (*c*). Voilà des imposteurs bien désintéressés.

3°. L'imposture est-elle compatible avec leur caractere, avec leur doctrine, avec leur conduite ? On leur reproche d'être simples, grossiers, ignorans dans les sciences humaines, ils ne s'en défendent point. Le projet de convertir l'univers entre-t-il naturellement dans l'esprit des hommes de cette espéce ? Ils ne prêchent que la sincérité, la droiture, la charité, la douceur, la patience ; ils font mieux, ils les pratiquent : notre Auteur leur rendra bientôt cette justice (*d*). Des hommes simples & sans artifice peuvent-ils être martyrs du mensonge ? Des scélérats deviennent-ils les Apôtres de la vertu ? Constans & intrépides, ils parlent de même parmi leurs Disciples & en présence de leurs ennemis ; ils

(*a*) Act. 3, ♈. 12.
(*b*) Page 30.
(*c*) 2 Cor. 12, 15.
(*d*) §. 12, ci après.

n'évitent ni les perquiſitions ni les interrogatoires : ils ne tremblent, ils ne ſe rétractent, ils ne ſe contrediſent ni dans le particulier, ni quand ils ſont raſſemblés : ils prêchent la même choſe dans les trois parties du monde connu ; ils ſont les mêmes dans leurs courſes, dans leur patrie & chez les étrangers, dans les priſons & ſur l'échafaut. Quel pouvoir inconnu a pu maintenir entr'eux ce concert, malgré le choc de toutes les paſſions humaines ? Le ſyſtême de l'Irréligion ne peut accorder aujourd'hui deux Philoſophes : la prétendue fable du Chriſtianiſme a réuni d'abord une centaine de Prédicateurs.

4°. L'on ne peut pas s'y prendre plus mal-adroitement pour accréditer des fables. Ce n'eſt pas d'abord dans les pays éloignés que les Apôtres vont publier les miracles & la réſurrection de leur maître. C'eſt à Jeruſalem, ſous les yeux même de ceux qui l'ont crucifié : ils les prennent à témoin des faits, ils oſent en atteſter la publicité ; ils n'attendent point dix ou vingt ans après l'événement ; ils prêchent cinquante jours après la mort de J. C. au moment même où le concours du peuple à Jeruſalem eſt plus nombreux, où les témoins raſſemblés des différens quartiers de la Judée ſe trouvent réunis. Ils ſont écoutés, ils perſuadent ; huit

mille hommes ſe trouvent Chrétiens après deux prédications. Une impoſture que l'on peut démentir ſur le champ, contre laquelle une ville entiere eſt en état de dépoſer, peut-elle dans cette ville même faſciner l'eſprit de huit mille hommes en peu de jours ?

5°. Si les Apôtres ſont des impoſteurs, la conduite des Juifs eſt un phénomene inexplicable. Comment le Conſeil de Jeruſalem, ſi animé & ſi furieux contre le Maître, a-t-il été ſi patient envers les Diſciples ? Il étoit important pour ces Magiſtrats de juſtifier leur conduite à l'égard de J. C. d'empêcher la prédication des Apôtres, de publier dans tout l'univers la vérité des faits, d'envoyer dans les Synagogues, & ſur-tout à Rome, des informations bien circonſtanciées & bien authentiques de la vie, de la fauſſe doctrine des crimes vrais ou ſuppoſés de J. C. des preſtiges par leſquels il avoit ſéduit le peuple, de la fauſſeté de ſa réſurrection, de l'audace & de l'impoſture de ſes Diſciples. Ces Phariſiens ſi zélés, ces Prêtres ſi jaloux demeurent dans l'inaction. Au lieu de confondre publiquement les nouveaux impoſteurs, ils ſe contentent de les empriſonner pour quelques jours, de leur faire des menaces ; ils ne détrompent perſonne. Dans preſque toutes les villes où

S. Paul va porter l'Evangile, il ſe fait des proſélytes parmi les chefs mêmes de Synagogues. Que la force de la vérité ait fermé la bouche & lié les mains au Conſeil des Juifs, il n'y a rien là de merveilleux; mais qu'il ait vu ſi tranquillement proſpérer l'impoſture, voilà ce qu'on ne comprendra jamais.

Qu'on noùs permette de le répéter: nos adverſaires rejettent avec dédain les miracles de J.C. & des Apôtres, parce qu'ils dérogent aux loix phyſiques de l'univers, & ils admettent ſans héſiter des prodiges plus incroyables contre l'ordre moral, qui n'eſt pas moins l'ordre de la nature. C'eſt ainſi qu'ils ſont d'accord avec eux-mêmes.

§. 7.

En ſecond lieu les Diſciples de J. C. ſont-ils les ſeuls qui rendent témoignage à ſes miracles, comme l'Auteur le ſuppoſe, pour les accuſer d'impoſture? Les Juifs, malgré leur intérêt à les conteſter, en conviennent dans les Livres mêmes qu'ils ont écrits contre J. C. & que nos Critiques ont cités. Les uns ont dit qu'il les avoit opérés par la magie qu'il avoit appriſe en Egypte, les autres par la prononciation du nom ineffable de Dieu. Les Auteurs Payens, ennemis & ca-

lomniateurs du Chriſtianiſme, ont fait le même aveu dans leurs Livres; nous l'avons prouvé dans un autre Ouvrage (*a*). Nous avons fait voir que la ſeule force de la vérité a pu leur arracher cette confeſſion. Les anciens hérétiques, preſque contemporains des Apôtres, appliqués à contredire leur doctrine, encore à portée de vérifier les faits, ont ſuppoſé la réalité des miracles & de la réſurrection de J. C. malgré l'intérêt de leur ſyſtême; nous avons produit leurs aveux (*b*). Ces ſectaires n'étoient pas des ignorans, incapables d'examen; c'étoit des Philoſophes payens mal convertis, qui avoient l'ambition de ſe faire des Diſciples, d'être à la tête d'un parti.

Là-deſſus nous demandons à nos Cenſeurs: des faits publics & palpables, ſouvent réitérés, publiés ſur les lieux & dans le temps même où ils ont dû arriver, par des témoins oculaires, qui n'ont pu avoir aucun intérêt vraiſemblable de les inventer, & qui les ont ſoutenus juſqu'à la mort; avoués par des ennemis déclarés, Juifs, payens, hérétiques, & qui avoient tous le plus grand intérêt de les conteſter, peuvent-ils être des impoſtures? Nous invitons,

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. chap. 4.
(*b*) *Ibid.* ch. 1, §. 2.

nous prions, nous conjurons Mrs les Philosophes de nous donner des régles de critique plus justes, plus certaines, plus infaillibles, pour discerner le vrai d'avec le faux.

Cet aveu des Auteurs payens est fort incommode; l'Auteur des Lettres sur les Miracles a fait tout son possible pour l'éluder. Il dit » que si quelques mauvais Philosophes, » en disputant contre les Chrétiens, con-» vinrent des miracles de Jesus, c'étoient » des Théurgites fanatiques, qui croyoient » à la magie, qui ne regardoient Jesus que » comme un Magicien, & qui, infatués des » faux prodiges d'Apollonius de Tyane » & de tant d'autres, admettoient aussi les » faux prodiges de Jesus: que l'aveu d'un » fou fait à un autre fou, une absurdité dite » à des gens absurdes, ne sont pas des preu-» ves pour les esprits bien faits. Il prétend » que jamais les vrais Philosophes Grecs & » Romains n'accorderent aux Chrétiens » leurs miracles; qu'ils leur disoient seule-» ment, si vous vous vantez de vos prodi-» ges, nos Dieux en ont fait cent fois da-» vantage..... vos prestiges ne sont qu'une » foible imitation des nôtres; nous avons » été les premiers Charlatans, & vous les » derniers. C'est-là, selon lui, le résultat de » toutes les disputes des Payens & des Chré-

» tiens « (*a*). L'expédient eſt des mieux imaginés ; c'eſt dommage qu'il nous replonge dans d'autres difficultés.

1°. Il eſt fâcheux de voir les plus célébres ennemis du Chriſtianiſme, Julien, Celſe, Porphyre, Hiéroclés, traités de mauvais Philoſophes, de Théurgites fanatiques, de fous, de gens qui diſoient des abſurdités. Julien, ſur-tout, *le plus grand homme qui ait peut-être jamais été*, au jugement de Bolingbroke, *dont l'eſprit ſublime avoit embraſſé la ſublime idée de Platon* (*b*), ne devoit-il pas être un peu plus ménagé pour l'honneur de la Philoſophie ? Nous ſçavons bien qu'il étoit *Théurgite fanatique* & le reſte ; mais ſes Panégyriſtes, ſes ſucceſſeurs, les héritiers de ſa haine contre le Chriſtianiſme, n'ont pas bonne grace de le dire.

2°. Celſe, Epicurien par ſyſtême, ne croyoit ni à la théurgie ni à la magie ; c'étoit donc *un vrai Philoſophe*. Or nous avons montré par ſes propres paroles, qu'à la réſerve de la réſurrection de J. C. dont il n'a jamais voulu convenir, il n'a point conteſté les autres miracles (*c*).

3°. Les vrais Philoſophes, ſelon nos

a Premiere Lettre ſur les Miracles, p. 12. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 35.

(*b*) Examen important, c. 33, p. 193 & 197.

(*b*) Certit. des preuves du Chriſt. c. 4, §. 1

Cenſeurs,

Censeurs, sont ceux qui, persuadés de l'impossibilité des miracles, les regardent tous comme des prestiges & des tours de Charlatan; mais un vrai Philosophe peut-il supposer avec vraisemblance que J. C. & ses Apôtres, Juifs grossiers, sans lettres & sans culture, ayent été des fourbes assez habiles, des imposteurs assez déliés, pour duper le monde entier? Des Charlatans peuvent employer les prestiges pour se faire une vaine réputation, pour gagner de l'argent, pour mener une vie licencieuse & vagabonde: que Jesus & ses Apôtres en ayent fait usage pour instruire les hommes, pour les porter à la vertu, pour faire adorer Dieu, sans aucun avantage pour eux-mêmes, aux dépens de leur repos & de leur vie: nous osons le demander *aux vrais Philosophes*: ce prodige ne seroit-il pas plus singulier, plus incroyable, plus contraire à la nature que les miracles mêmes? Que l'idolâtrie se soit établie par des impostures, cela est dans l'ordre naturel; que le Christianisme ait la même source, cela n'y est plus.

4°. Parlons plus sensément; qui sont les vrais Philosophes sur le fait des miracles? Ceux qui ont raisonné & agi conséquemment, qui, persuadés de la puissance, de la sagesse & de la bonté de Dieu, ont com-

pris qu'il étoit indigne de sa providence de permettre qu'une Religion aussi sainte que le Christianisme fût fondée sur des prestiges & prêchée par des imposteurs : que si jamais les miracles ont été possibles, convenables, nécessaires, c'étoit évidemment dans cette circonstance, où il s'agissoit de faire tomber l'idolâtrie, d'instruire & de réformer l'univers. Ils ont jugé que les guérisons de maladies, les résurrections de morts opérées sous leurs yeux, non par des Charlatans, mais par des Saints; non par ostentation, mais par charité; non pour amuser le peuple, mais pour l'instruire, étoient de vrais miracles, & non pas des prestiges; ils y ont cru, ils ont embrassé le Christianisme, ils l'ont professé jusqu'à la mort. Voilà les seuls Philosophes dignes d'être écoutés; tous les autres, soit anciens, soit modernes, sont de vains discoureurs.

§. 8.

Selon l'Auteur du Christianisme dévoilé, *le seul prodige dont Jesus fut incapable, fut de convaincre les Juifs, qui loin d'être touchés de ses œuvres bienfaisantes & merveilleuses, le firent mourir par un supplice infâme* (a).

(a) Christ. dévoilé, p. 25.

Cette objection, déja faite autrefois par l'Empereur Julien, doit paroître souverainement ridicule sous la plume de notre Critique. 1°. Après avoir déclamé contre le fanatisme, l'aveuglement, l'opiniâtreté des Juifs, contre la vaine espérance dont ils se flattoient de voir paroître un Monarque puissant, un Messie triomphant pour les délivrer, comment peut-il être étonné que J. C. avec tous ses miracles & toutes ses vertus, ne soit pas venu à bout de détromper toute la Nation? Un seul Juif converti par un Messie pauvre, est un prodige; l'incrédulité du plus grand nombre, & surtout des chefs de la Nation, ne peut surprendre personne.

2°. Les Philosophes, en général, ne veulent point de miracles pour appuyer une doctrine qu'ils ne peuvent goûter; ces miracles fussent-ils cent fois plus évidens & mieux prouvés, leur incrédulité est toujours la même: si les Juifs ont pensé comme eux, les miracles de J. C. étoient-ils capables de les convertir?

3°. Il est faux que J. C. n'ait touché ni convaincu aucun Juif. Il eut, outre 12 Apôtres & 72 Disciples déclarés, un très-grand nombre de Sectateurs publics & secrets, quoiqu'ils ne fussent pas attachés à le suivre comme les précédens. Ses Apôtres

convertirent d'abord plusieurs milliers de Juifs, & le nombre en augmenta de jour en jour. Il fut condamné & mis à mort par les chefs de la Nation, intéressés à étouffer sa doctrine par un faux zéle de Religion; mais la Judée étoit pleine de gens convaincus de la sainteté & des miracles de J. C. & qui le reconnoissoient pour le Messie & le fils de Dieu. Ce ne peut être que la crainte d'un soulevement général, jointe à l'évidence des faits, qui empêcha les Juifs de sévir contre ses Apôtres aussi violemment que contre lui.

4°. Enfin il étoit prédit dans les Livres des Juifs, que le Messie seroit rejetté par les siens (*a*); que ses miracles seroient attribués à la magie par les méchans, qu'il seroit mis à mort & qu'il ressusciteroit. Cette tradition subsiste encore dans les Livres de leurs Docteurs (*b*). Si toutes ces choses sont arrivées comme elles étoient prédites, l'incrédulité des principaux Juifs n'est plus une objection contre nous, c'est une preuve contre nos adversaires.

§. 9.

Ils se réunissent pour nous objecter que

(*a*) Dan. 9, 26.
(*b*) Hist. de M. Bullet. p. 192 & 117.

J. C. est mort *à la vûe de tout Jerusalem ;* au lieu que ses Disciples assurent qu'il est ressuscité *secretement ;* il a été *visible pour eux seuls , & invisible pour la Nation qu'il étoit venu éclairer & amener à sa doctrine (a).*

Il est faux que J. C. soit ressuscité secrettement ; il est ressuscité à la vûe des soldats qui gardoient son tombeau , & il s'est fait voir à plus de 500 Disciples rassemblés (*b*); il a conversé familiérement avec eux pendant 40 jours. Il n'a point été invisible pour toute la Nation , puisque cette multitude de Disciples en faisoit partie , & ce nombre étoit plus que suffisant pour en convaincre tous les esprits droits. Il n'est pas question de sçavoir si J. C. a pu prouver sa résurrection d'une maniere encore plus éclatante & plus invincible , mais s'il l'a prouvée suffisamment pour persuader tout homme raisonnable , & nous soutenons qu'il l'a fait (*c*). Quand J. C. se seroit fait voir à tout Jerusalem en plein jour , nos adversaires diroient encore , comme ils le disent déja , que cette preuve a pu suffire pour ceux qui l'ont vu , mais qu'elle ne suffit pas pour nous qui ne l'avons pas vu.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 26. Examen important, c. 11; p. 66. Examen de Saint-Evremont, chap. 4.
(*b*) 1. Cor. 15, 6.
(*c*) Voyez le Livre de Ditton.

J. C. est mort à la vûe de tout Jerusalem ; mais est-il mort comme un homme ordinaire ? Les paroles qu'il prononça sur la Croix, le cri qu'il jetta immédiatement avant que d'expirer, la terre ébranlée, le soleil éclipsé, les tombeaux ouverts, l'apparition des morts, étoient-ils des prodiges trop foibles pour toucher des hommes capables d'ouvrir les yeux à la lumiere ? L'Officier Romain, présent sur le Calvaire, en fut effrayé, & confessa la divinité de J. C. Plusieurs s'en retournerent frappant leur poitrine & touchés de repentir (*a*). Ceux qui persévérerent dans leur aveuglement, méritoient-ils d'être témoins de la résurrection de J. C. & de voir de nouveaux miracles ? Le principe de nos Philosophes est singulier : plus un homme est entêté & opiniâtre, plus il résiste à la vérité connue, plus il se rend indigne des graces du Ciel, & plus Dieu doit faire de prodiges pour le forcer à croire. La Puissance divine est-elle donc à la discrétion des insensés ? On est étonné de l'incrédulité des Juifs ; ils n'ont pas cru, parce qu'ils étoient Philosophes.

(*a*) Matth. 27, & Luc 23.

§. 10.

Reconnoîtra-t-on le Chriſtianiſme au portrait qu'en a tracé l'Auteur qui prétend le dévoiler ? Les diſciples de J. C. *à force d'accumuler des ſuperſtitions, d'imaginer des impoſtures, de forger des dogmes, d'entaſſer des myſteres, ont peu-à-peu formé un ſyſtême informe & découſu qui a été appellé le Chriſtianiſme* (*a*). C'eſt ſon propre ſyſtême qui eſt informe & découſu, plein de contradictions & d'abſurdités : déja nous les avons miſes en évidence, & on les ſentira encore mieux par la ſuite. Les Diſciples de J. C. n'ont point inventé de ſuperſtitions; ils ont au contraire déraciné les anciennes, au grand dépit de la Philoſophie qui les avoit accréditées. Ils n'ont point imaginé d'impoſtures, ils n'en avoient ni la volonté ni le pouvoir; & s'ils avoient oſé tromper, la fourberie auroit été découverte ſur le champ. Ils n'ont point forgé de dogmes, ils n'étoient pas aſſez habiles; ils ont reçu leur doctrine d'un Maître envoyé de Dieu, & plus ſage que tous les Docteurs de l'univers.

On prétend que les Juifs & les Chrétiens qui leur ont ſuccédé, ont puiſé la plûpart de

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 26.

leurs notions chez les Payens, *chez les Egyptiens, chez les Phéniciens, chez les Mages & chez les Perses, chez les Grecs & les Romains* (*a*). Cette supposition est directement contradictoire avec ce que l'on a écrit dans le chapitre précédent, que les Juifs eurent toujours *la haine la plus envenimée contre les Dieux des autres Nations, & contre ceux qui les adoroient*, que la loi de Moyse *leur fit détester dans le cœur* toutes les Nations auxquelles ils furent successivement soumis. Les Juifs ont-ils pu emprunter leurs idées religieuses des Nations dont ils détestoient les Dieux & le culte, & qu'ils haïssoient dans le cœur ?

La contradiction sera encore plus palpable dans le chapitre suivant, où l'Auteur s'efforcera de prouver que les Juifs ont eu de Dieu des idées bizarres & entiérement différentes de celles des autres Nations ; que la Théologie Chrétienne ne ressemble en rien à la Mythologie des Payens. Voilà comme nos habiles Ecrivains sont constans dans leurs principes.

Quand ils ne prendroient pas la peine de se réfuter eux-mêmes, la fausseté de la supposition ne seroit pas moins évidente. Les

(*a*) P. 27. Examen important, c. 5, p. 30. Philos. de l'Hist. c. 11, p. 34 & c. 14, p. 64.

Payens adoroient plusieurs Dieux, les Juifs n'en reconnoissoient qu'un seul; les Payens étoient infatués de l'idolâtrie, les Juifs l'avoient en horreur. Les premiers admettoient communément la fatalité absolue, les seconds crurent toujours la providence de Dieu & la liberté de l'homme. On supposoit dans le Paganisme des récompenses corporelles & sensibles après la mort, Jesus-Christ nous a enseigné que la vie à venir sera purement spirituelle. Sa morale est infiniment supérieure à celle des Payens; comment la Religion qu'il nous a enseignée peut-elle être entée sur le Paganisme.

On reproche encore aux premiers Chrétiens d'avoir emprunté plusieurs idées de la Philosophie de Platon. Cette accusation, si elle étoit vraie, feroit honneur à leur discernement. De tous les Philosophes anciens, Platon a été le plus raisonnable. Cicéron, bon Juge en cette matiere, ne craint point d'appeller Platon, non-seulement le Prince, mais *le Dieu des Philosophes* (a). A Dieu ne plaise cependant que nous soyons redevables d'aucun des dogmes de notre Religion à la vaine Philosophie des Grecs. J.C. ne l'a jamais consultée; il avoit puisé sa doctrine dans une source

(a) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 32.

plus pure : elle est trop sublime & trop parfaite pour être l'ouvrage des hommes. Ses Disciples n'ont point eu d'autre Maître que lui ; & les Chrétiens, pour sçavoir ce qu'ils doivent croire, n'ont jamais étudié d'autre Livre que l'Ecriture Sainte (*a*).

§. II.

Nos Critiques regardent S. Paul comme le vrai fondateur de notre Religion ; *sans lui*, dit l'Auteur du Christianisme dévoilé, *elle n'auroit pu s'étendre, par le défaut de lumiere de ses ignorans collégues. Cet Apôtre porta sa doctrine assaisonnée de sublime & de merveilleux aux peuples de la Gréce, de l'Asie, & même aux habitans de Rome ; il eut des Sectateurs, parce que tout homme qui parle à l'imagination des hommes grossiers, les mettra dans ses intérêts* (*b*).

Il y a seulement trois faussetés dans cette allégation. La premiere, que sans les travaux de S. Paul, la Religion n'auroit pu s'étendre : cet Apôtre n'a point prêché dans l'Egypte, dans l'Afrique, dans la Perse, dans les Indes, dans les Gaules : le Christianisme s'y est néanmoins établi comme ail-

(*a*) Voyez la défense des SS. Peres accusés de Platonisme, par le P. Baltus.

(*b*) Christ. dévoilé, p. 28. Examen important, c. 12, p. 70.

leurs, dès les premiers siécles. La seconde, que les collégues de S. Paul ayent été des ignorans; ils l'étoient lorsque J. C. les prit à sa suite; à cette école divine, & par la descente du S. Esprit, ils devinrent plus habiles que tous les sages de l'univers. Les écrits de S. Pierre, de S. Jean, de S. Jacques, de S. Jude, ne respirent que la sagesse & l'intelligence des choses de Dieu. Il est étonnant sans doute que ces hommes si peu versés dans les sciences humaines, ayent mieux réussi à éclairer les hommes que toutes les pompeuses écoles de la Gréce. La troisiéme, que S. Paul ait parlé à l'imagination des hommes grossiers, pour les mettre dans ses intérêts. Nos dogmes, nos mysteres, nos espérances, ne parlent point à l'imagination, ils la révoltent plutôt. C'est le Paganisme qui parloit à l'imagination des hommes. Comment une doctrine que l'on dit *assaisonnée de sublime & de merveilleux*, peut-elle plaire à ceux qui ne la comprennent point? Il semble que nos adversaires s'étudient à écrire des absurdités.

Il est encore plus faux que S. Paul se soit séparé des autres Apôtres, *pour être chef de sa Secte* (a). Les écrits de S. Paul ne con-

(a) Christ. dévoilé, page 18. Examen important, c. 12, p. 72.

tiennent aucun dogme contraire à la doctrine des autres Apôtres : il déclare lui-même qu'il étoit allé exprès à Jerusalem, pour conférer avec eux, & voir si son Evangile étoit différent du leur (*a*). S. Pierre, loin d'accuser cet Apôtre d'annoncer une doctrine particuliere, loue sa sagesse, & l'appelle son très-cher frere (*b*).

C'est une preuve pitoyable d'alléguer seulement le reproche que les Ebionites faisoient à S. Paul : il est faux que cet Apôtre ait eu sur la Loi de Moyse un sentiment différent de ses collégues. On sçait que les Ebionites étoient des Juifs à demi-Chrétiens qui s'étoient infatués de la perpétuité prétendue de la Loi de Moyse, qui vouloient y soumettre les Payens convertis ; erreur qui fut condamnée, non-seulement par S. Paul, mais par tous les Apôtres assemblés au Concile de Jerusalem (*c*).

Enfin c'est une vaine imagination de dire que les Ebionites qui rejettoient Saint Paul, étoient les premiers Chrétiens ; nous convenons que le nom d'*Ebionites* ou de Pauvres, fut donné par les Juifs à ceux d'entr'eux qui embrasserent le Christianisme : mais il n'est pas moins certain que ce nom

(*a*) Gal. 2, 2.
(*b*) 2. *Petri*, 3, 15.
(*c*) Act. 15.

'eſt demeuré qu'à ceux qui s'obſtinerent
i conſerver le Judaïſme avec la foi en J. C.
L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui a
:ité le ſecond Livre d'Origene contre Cel-
e, n'avoit qu'à conſulter le cinquiéme (*a*),
l y auroit reconnu ſon erreur ; & s'il avoit
u avec plus d'attention Euſebe qu'il nous
ppoſe encore, il y auroit trouvé préciſé-
nent le contraire de ce qu'il lui fait dire (*b*).

§. 12.

Trouverons-nous plus de fondement
lans les reproches que fait à S. Paul l'Au-
eur de l'Examen important ? Ils ſont co-
iés fort exactement dans le Dictionnaire
'hiloſophique (*c*). 1°. S. Paul écrit aux
uifs de Rome ; *la circonciſion vous eſt pro-
table, ſi vous obſervez la loi* (*d*) : & il
it aux Galates ; *ſi vous vous faites circon-
ire, J. C. ne vous ſervira de rien* (*e*) ; en-
uite il fait circoncire ſon diſciple Timo-
hée.

Avec un peu d'attention, il eſt aiſé de
iſtifier cet Apôtre. Il recommande aux
uifs la circonciſion & la pratique de la loi,

(*a*) Edit. de Cambrige, p. 272.
(*b*) Hiſt. Eccl. l. 3, c. 27.
(*c*) Examen important, c. 12, p. 71. Dict. Philoſ. art.
aul.
(*d*) Rom. 2, 25.
(*e*) Gal. 5, 2.

comme utiles pour eux, même après la publication de l'Evangile, quoique le salut n'y fût plus attaché, mais à la foi en J.C. En conséquence il se purifie dans le Temple, il fait circoncire son disciple Timothée, parce qu'il étoit fils d'une Juive, quoique son pere fût Payen (*a*), pour montrer aux Juifs qu'il n'étoit point ennemi de la Loi de Moyse, comme on l'en accusoit. Dix ans après (*b*), (la date est ici essentielle) lorsque les Juifs se furent obstinés à soutenir la nécessité de la circoncision; même pour les Payens, malgré la décision des Apôtres au Concile de Jerusalem, S. Paul écrit aux Galates, qui n'étoient pas Juifs, que s'ils se font circoncire, J. C. ne leur servira de rien; parce qu'en voulant ajouter la circoncision à la foi en J. C. c'étoit reconnoître que la foi en J. C. ne suffisoit pas pour être sauvé; ce qui étoit une erreur. Saint Paul a donc enseigné par ses écrits & par sa conduite, que la circoncision n'étoit pas défendue aux Juifs, mais qu'elle étoit inutile aux Gentils; & c'étoit la doctrine de tous les Apôtres.

2°. Saint Paul dit aux Corinthiens, qu'il avoit droit d'être nourri à leurs dé-

---

(*a*) Act. 16, 1.

(*b*) Voyez la Chronol. du N. Testam.

ens (*a*); mais il attefte en même temps
ı'il n'a jamais ufé de ce droit, qu'il a tou-
ours fubfifté par le travail de fes mains,
our n'être à charge à perfonne (*b*). Il parle
es freres du Seigneur, mais on fçait affez
ıe *frere*, dans le ftyle des Juifs, fignifie
ouvent coufin-germain.

3°. Il montre de la jaloufie contre les
ıtres Apôtres, & il veut l'emporter fur
ıx. C'eft une fauffe accufation : il fe jufti-
e feulement contre ceux qui vouloient
ıbaiffer & avilir fon Apoftolat.

4°. Il dit qu'il a été ravi au troifiéme
iel, & on ne fçait ce que c'eft que ce troi-
éme ciel. Quand on ne fçauroit pas ce
ue c'eft, on n'eft pas autorifé pour cela à
aiter Saint Paul d'impofteur & d'impu-
ent (*c*). Ce ftyle emporté & groffier n'eft
mais excufable. Le troifiéme ciel eft le
el le plus élevé, ou le lieu le plus haut
ı ciel : l'expreffion eft très-intelligible.

5°. S. Paul ofe dire qu'il eft Citoyen
omain, & aucun Juif ne fut Citoyen Ro-
ain que fous les Decius & les Philippes;
ouvelle fauffeté. On fçait que le droit de
ourgeoifie Romaine fe donnoit non-feu-
ment aux villes, mais encore aux particu-

(*a*) 1. Cor. 9, 4.
(*b*) *Ibid.* 4, 12. Act. 20, 34. 1. Theff. 2, 9. 2. Theff. 3, 8.
(*c*) Page 75.

liers, non-feulement par récompenfe, mais encore pour de l'argent, & que l'Empereur Claude le vendoit à très-vil prix (*a*); & il n'y avoit aucune loi qui en exclût les Juifs. Le pere ou l'ayeul de S. Paul pouvoit donc l'avoir mérité ou acheté: dans l'un & l'autre cas, S. Paul avoit raifon de dire qu'il étoit Citoyen Romain par le droit de fa naiffance.

6°. S. Paul fut élevé aux pieds de Gamaliel (*b*); cela fignifie donc qu'il étoit fon domeftique. Mauvaife conféquence. Cela fignifie qu'il étoit fon difciple, & c'eft l'expreffion dont fe fervoient les Juifs. Peu importe que ceux-ci ayent forgé une fable fur les motifs de la converfion de S. Paul, & qu'ils lui ayent attribué une figure ignoble. Le zéle & les travaux de cet Apôtre prouvent affez que fa converfion fut fincere & miraculeufe: le mérite d'un homme ne dépend point de fa figure.

7°. Peut-on fe perfuader qu'une lumiere célefte ait fait tomber de cheval Saul en plein midi, &c? L'Hiftoire Sainte ne dit point que S. Paul foit tombé de cheval; elle infinue au contraire qu'il étoit à pied,

(*a*) Dion Chryfoft. *orat.* 34.
(*b*) Act. 22, 3.

puifque

puisque ses camarades furent obligés de le conduire par la main (*a*).

Mais à quoi bon ce miracle, pour faire cesser la persécution de Paul, puisque les Chrétiens furent également persécutés dans la suite ? Le miracle ne fut point opéré pour faire cesser la persécution, mais pour changer un persécuteur en Apôtre, & le rendre plus propre par-là même à persuader les autres. L'événement a fait voir l'utilité du miracle.

8°. S. Paul écrit aux Corinthiens qu'il ne pardonnera ni à ceux qui ont péché, ni à tous les autres : il vouloit donc confondre les innocens avec les coupables. La citation n'est pas fidèle. Il leur dit qu'il ne pardonnera point à ceux qui ont péché *autrefois*, ni à tous les autres, qui ont péché plus récemment ; il suffit de lire le passage, pour y appercevoir ce sens (*b*).

9°. Il dit aux Thessaloniciens : *je ne permets point aux femmes de parler dans l'Eglise ;* & dans la même Epître, il annonce qu'elles doivent parler & prophétiser avec un voile (*c*). Nos Censeurs de l'Ecriture ne la lisent qu'en sommeillant, & ils nous donnent leurs rêves pour la doctrine des

(*a*) Act. 22, 11.
(*b*) 2 Cor. 12, 20 & 21 ; & c. 13, 2.
(*c*) Examen, p. 72.

Apôtres. C'eſt aux Corinthiens que Saint Paul écrit, quand il ordonne aux femmes de *prier & de prophétiſer avec un voile* (*a*). Et c'eſt dans la même Epître qu'il leur défend de parler dans l'Egliſe, pour enſeigner ou pour interroger ceux qui inſtruiſent (*b*). Il n'y a point-là de contradiction : on ſçait que *prophétiſer* ſignifie quelquefois louer Dieu.

Dans tous les reproches auxquels nous venons de répondre, y en a-t-il un ſeul qui ait l'ombre de ſolidité, & qui puiſſe juſtifier l'emportement de nos adverſaires? Qu'ils raiſonnent de travers, c'eſt le privilége des Philoſophes; mais qu'ils violent toutes les régles de la décence & de la politeſſe, cela n'eſt pardonnable à perſonne.

§ 13.

Envain l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé fait tous ſes efforts pour trouver des raiſons naturelles de la propagation du Chriſtianiſme; celles qu'il a imaginées, démontrent au contraire que cet établiſſement eſt un prodige de la Puiſſance divine. En voulant déprimer notre Religion, il en fait le plus bel éloge: nous n'aurons beſoin que de ſes propres paroles pour le réfuter. Il

(*a*) 1. Cor. 11, 5.
(*b*) 1. Cor. 14, 34.

part du principe, que le Christianisme ne fut embrassé que par les Pauvres, *par les hommes les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens*. Nous avons déja relevé cette fausseté, & il va nous fournir des preuves du contraire.

» Un Dieu infortuné, dit-il, victime » innocente de la méchanceté, ennemi des » riches & des grands, dût être un objet » consolant pour des malheureux. Des » mœurs austeres, le mépris des richesses, » les soins désintéressés en apparence des » premiers Prédicateurs de l'Evangile, dont » l'ambition se bornoit à gouverner les » ames, l'égalité que la Religion mettoit » entre les hommes, la communauté de » biens, les secours mutuels que se prê- » toient les membres de cette Secte, furent » des objets très-propres à exciter les desirs » des pauvres, & à multiplier les Chrétiens. » L'union, la concorde, l'affection récipro- » que, continuellement recommandées aux » premiers Chrétiens, dûrent séduire des » ames honnêtes; la soumission aux Puissan- » ces, la patience dans les souffrances, l'indigence & l'obscurité, firent regarder la Secte naissante comme peu dangereuse dans un Gouvernement accoutumé à tolérer toutes sortes de Sectes « (*a*). L'Au-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 29.

teur ajoute dans une note, que » la Reli-
» gion Chrétienne dût sur-tout plaire aux
» esclaves qui étoient exclus des choses sa-
» crées, & que l'on regardoit à peine com-
» me des hommes; elle leur persuada qu'ils
» auroient leur tour un jour, & que dans
» l'autre vie ils seroient plus heureux que
» leurs Maîtres «.

Comptons d'abord, s'il est possible, les contradictions. 1°. On nous assure, on nous répéte à tout moment que le Christianisme ne fut embrassé d'abord que *par les gens du peuple, par les plus abjects d'entre les Juifs & les Payens*; & en même temps on nous apprend que l'on vit régner parmi les fidéles le mépris des richesses, la communauté des biens, l'égalité, les secours mutuels. S'ils étoient tous des pauvres & des hommes abjects, quelle communauté de biens, quels secours mutuels pouvoient-ils se prêter? Avoient-ils besoin d'établir entr'eux l'égalité qui y étoit déja? Dès que les pauvres étoient secourus, il falloit donc qu'il y eût des riches.

2°. L'Auteur nous a dépeint S. Paul comme *le plus ambitieux & le plus enthousiaste des Disciples de Jesus*: ici il reconnoît que l'ambition des premiers Prédicateurs de l'Evangile se bornoit à gouverner les ames. Admirable ambition qui les a

portés à se sacrifier pour le salut des ames, sans en espérer aucun avantage temporel! Puisse cette ambition toujours regner sur la terre!

3°. Il convient que des mœurs austeres, la charité, la concorde des premiers Chrétiens *dûrent séduire des ames honnêtes :* & bientôt il nous dira que les Chrétiens, *en adoptant le Dieu terrible des Juifs, ont encore enchéri sur sa cruauté, qu'ils le représentent comme le tyran le plus insensé, le plus fourbe, le plus cruel que l'esprit humain puisse concevoir* (*a*). Des ames honnêtes ont-elles jamais pu se résoudre à croire un Dieu semblable, à professer une pareille Religion?

4°. Il ne porte pas un jugement plus favorable de la morale Chrétienne; selon lui elle est incertaine, outrée, impraticable, fanatique, nuisible à la société. Des ames honnêtes, loin d'être séduites par une telle morale, ont dû en être révoltées & en avoir horreur.

§. 14.

Mais en faveur du portrait que l'Auteur a tracé du Christianisme naissant, passons-lui ses contradictions; au moins une fois

(*a*) Christ. dévoilé, p. 38.

dans ſon Ouvrage il lui a rendu juſtice.
Cette Religion ſainte, don précieux d'un Dieu ſage & bon, a été apportée ſur la terre pour la conſolation des malheureux, des pauvres, des eſclaves, de tous ceux qui ſouffrent; c'eſt-à-dire, des trois quarts du genre humain. Elle s'eſt établie par des mœurs auſteres, par le mépris des richeſſes, par la charité, par les ſecours mutuels, par la concorde, par la ſoumiſſion aux Puiſſances, par la patience dans les ſouffrances. C'eſt par ces vertus qu'elle *a ſéduit les ames honnêtes*: elle ne pouvoit en ſéduire d'autres. Que les Philoſophes ne nous ſéduiſent-ils ainſi pour nous faire goûter leur doctrine? Voilà ſans doute l'apologie complette du Chriſtianiſme contre toutes les inſultes de ſes ennemis anciens & modernes.

Admirons à préſent le prodige. De qui la Providence s'eſt-elle ſervie pour opérer cette heureuſe révolution ſur la terre? D'une poignée de Juifs *impoſteurs ou ſéduits, ambitieux, enthouſiaſtes*; & ces malheureux, dignes d'être enfermés, ont fait ce que les Philoſophes les plus ſages & les plus vantés n'avoient pas ſeulement oſé tenter; ils ont inſtruit & ſanctifié les hommes. Eſt-ce par la ſageſſe de leur doctrine qu'ils ont gagné les eſprits? Non, ils ont prêché *des myſteres abſurdes, empruntés des*

Egyptiens, des Indiens, des Grecs ; un Dieu barbare, cruel, fourbe, insensé, qui se vange avec rage & sans mesure pendant toute l'éternité : & ces dogmes affreux, capables de révolter tous les hommes ou de les faire tomber en démence, ont banni les erreurs & les vices dont le Paganisme avoit infecté toutes les Nations. C'est donc par la sainteté de leur morale ? encore moins ; elle est *chancelante, incertaine, outrée, impraticable, plus nuisible qu'avantageuse au genre humain & à la société.* Cette morale, qui auroit dû n'enfanter que des crimes, a établi sur la terre le regne de la vertu.

Voilà le tissu de rêveries & d'absurdités que l'on nous donne pour l'Histoire abrégée du Christianisme ; c'est ainsi qu'on parvient à le dévoiler. Bénissons la Providence de la maniere dont elle fait sortir la vérité de la bouche même de nos ennemis.

§. 15.

L'Auteur du Christianisme dévoilé nous apprend que cette Religion s'est établie à la faveur *d'un Gouvernement accoutumé à tolérer toutes sortes de Sectes (a).* Celui de l'Examen important soutient de même qu'on regarda les Chrétiens *comme une secte*

(*b*) Christ. dévoilé, p. 30.

des Juifs, & les Juifs étoient tolérés : aucun Ecrivain ne parle d'eux; *& si Tacite en veut bien dire un mot, c'est en les confondant avec les Juifs (a).*

Ou ces Messieurs sont fort mal instruits, ou ils se font un jeu de tromper les lecteurs. Par une ancienne loi Romaine, il étoit défendu d'adorer des Dieux particuliers, des Dieux nouveaux, des Dieux étrangers, à moins que leur culte n'eût été admis par autorité publique (b).

Un des conseils que Mécenas donnoit à Auguste, étoit de contraindre tout le monde à honorer les Dieux de l'Empire, de punir par des supplices les Auteurs des Religions étrangeres, afin de prévenir les conjurations & les sociétés particulieres (c). Cet avis fut exactement suivi.

Tacite raconte que sous Neron, c'est-à-dire, trente ans seulement après la mort de J. C. on fit à Rome une sanglante exécution des Chrétiens; & ses paroles sont remarquables. » Néron, dit-il, fit périr par » d'affreux supplices ceux que le peuple ap- » pelloit Chrétiens, gens détestés pour leurs » crimes. L'Auteur de cette Secte est » Christ, qui sous le regne de Tibere fut

(a) Examen important, c. 14, p. 91, & c. 26, p. 140.
(b) *Cicero, de Legibus, l. 2, n. 19.*
(c) *Dio Cassius, l. 52.*

» puni

» puni de mort par Ponce Pilate, Gou-
» verneur de Judée; cette superstition dan-
» gereuse, réprimée jusqu'alors, reparois-
» soit de nouveau, non-seulement dans la
» Judée où elle avoit pris naissance, mais
» encore à Rome.... La multitude de ses
» Sectateurs ne fut pas tant convaincue du
» crime d'incendie, dont on les accusoit,
» que de la haine du genre humain « (*a*).
Nous aurons encore occasion ailleurs d'insister sur ce passage. Il en résulte, 1°. que déja sous Néron les Chrétiens n'étoient point confondus avec les Juifs, & qu'ils ne jouissoient point de la tolérance accordée à ces derniers; 2°. qu'ils étoient en horreur aux Payens, & qu'on les chargeoit de tous les crimes; 3°. qu'avant ce temps-là même, on les avoit déja *réprimés* pour leur Religion; qu'ainsi ils ont été haïs & persécutés dès leur naissance.

Suétone dit de même, que sous Néron
» l'on punit de divers supplices les Chré-
» tiens, espéce d'hommes d'une supersti-
» tion nouvelle & pernicieuse « (*b*). Si on les avoit confondus avec les Juifs, auroit-on regardé leur Religion comme nouvelle?

(*a*) Tacite, annal. l. 15, n. 44.
(*b*) Suétone, vie de Néron.

Malgré ce fait authentiquement prouvé, on ne cesse d'écrire que les Romains étoient tolérans par principes; que les Empereurs Romains n'ont jamais été persécuteurs; que le Christianisme s'est établi par la liberté de penser, & par la tolérance accordée aux Juifs; que s'ils ont été persécutés sous Dioclétien, ce fut pour des raisons d'état, ou parce qu'ils étoient séditieux. On l'a ainsi soutenu dans la Philosophie de l'Histoire (*a*), dans le Dictionnaire Philosophique (*b*), dans les Essais sur l'Histoire générale (*c*), dans les Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, *in*-8°, chap. 62, dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 35, mais sur-tout dans le Traité sur la Tolérance (*d*); on a même osé y donner un démenti formel à Tacite & à Suétone (*e*): voilà comme on traite l'Histoire en Philosophe.

On nous dit que *le Gouvernement Romain s'apperçut trop tard des progrès d'une association méprisée* (*f*): point du tout. Il s'en apperçut dès le moment qu'elle se

(*a*) Chapitre 50, p. 250.
(*b*) Art. *Christianisme*, *Liberté de penser*, *Martyre*.
(*c*) Tome 1, ch. 7.
(*d*) Chap. 8, p. 56 & suiv.
(*e*) Page 60.
(*f*) Christ. dévoilé, p. 31.

forma; il ne cessa de porter contr'elle les Edits les plus sévères, & de lui faire sentir tout le poids de son autorité : Tacite vient de nous l'apprendre.

Il n'est pas plus vrai que les Empereurs & les Magistrats ayent pris de l'ombrage contre le Christianisme, *parce que les Chrétiens, devenus nombreux, oserent braver les Dieux du Paganisme jusques dans leurs Temples.* La fausseté de cette prétendue cause des persécutions que nos Philosophes ont imaginée, est aisée à démontrer.

1°. Par le témoignage des deux Historiens que nous venons de citer, où l'on voit que la vraie cause de la haine que l'on avoit jurée aux Chrétiens, étoit leur Religion. Nous examinerons dans le chap. 6, §. 19, ce qu'on oppose à cette preuve.

2°. Par la lettre de Pline à Trajan, & par la réponse de cet Empereur (*a*). Pline déclare » qu'il ne sçait sur quoi tombe l'in» formation que l'on fait contre les Chré» tiens, si c'est le nom seul que l'on punit » en eux, ou les crimes attachés à ce nom; » qu'il a envoyé au supplice tous ceux qui » ont avoué qu'ils étoient Chrétiens & qui » ont persisté : qu'il a tâché d'arracher la » vérité par la force des tourmens, à des

(*a*) *Plinii Epist. l.* 10. *Epist.* 97 & 98.

» filles que l'on disoit être employées au » ministere de leur culte ; qu'il n'a découvert qu'une supestition outrée ; que ceux » même qui ont renoncé à cette Religion, » ont assuré qu'en l'embrassant, ils ne s'étoient engagés par serment à commettre » aucun crime ; mais au contraire, à éviter » toutes sortes de crimes «. Malgré une apologie aussi complette, l'Empereur répond : » Qu'il ne faut point faire de perquisition des Chrétiens ; mais que s'ils » sont accusés & convaincus, il faut les » punir ; que si l'accusé nie qu'il soit Chrétien, & s'il invoque les Dieux, il faut » pardonner à son repentir «. C'est donc un fait avéré par le témoignage des persécuteurs mêmes, que les Chrétiens étoient livrés aux supplices, non pour leurs crimes, ou pour avoir troublé l'ordre public, mais pour leur Religion seule, & qu'en y renonçant ils pouvoient éviter la mort.

3°. Par les Edits des Empereurs portés contre les Chrétiens. Ces Edits ne leur reprochent ni révolte, ni sédition, ni attentat contre le culte public de l'Empire ; la seule raison qui les fait proscrire & condamner, est leur refus *d'adorer les Dieux* (a).

(a) Voyez ces Edits dans l'Hist. de M. Bullet, p. 176 & suiv.

4°. Par les rescrits des Princes qui ont ait cesser de temps en temps les persécu-ions; d'Antonin-le-Pieux, de Marc-Au-ele, d'Alexandre-Severe; ils accordent ux Chrétiens, non pas la liberté de trou-bler l'ordre public ou l'impunité de leurs éditions, mais la permission de suivre en aix leur Religion (*a*); & les Chrétiens e demandoient rien de plus.

5°. Par les reproches des plus furieux nnemis du Christianisme, de Celse, de ulien, de Libanius: ils ne disent point que s Chrétiens ont été mis à mort pour avoir sulté les Payens, pour avoir manqué de délité aux Empereurs, mais pour leur Re-gion. Libanius loue Julien d'avoir recon-u l'inutilité des cruautés que l'on avoit xercées sous les regnes précédens contre s Chrétiens, pour les obliger à changer e Religion (*b*).

Nos adversaires ne peuvent ignorer ces onumens qui confirment le récit de tous s Ecrivains Ecclésiastiques: de quel front euvent-ils les contredire dans tous leurs ivres; assurer hardiment qu'*on ne trouve ucun Edit qui condamne à la mort unique-ent pour faire profession du Christianis-*

(*a*) *Ibid.*
(*b*) Oraison funebre de Julien, dans Fabricius, Biblioth. recque, tom. 7, p. 283.

me (*a*)? Nous reviendrons encore à ce point, chap. 6, §. 18 & ſuiv. parce que c'eſt un de ceux que nos Critiques ont traité avec plus de mauvaiſe foi.

§. 16.

La force de la vérité leur arrache de temps en temps des aveux dont nous devons leur ſçavoir gré. *Les ſupplices* des Chrétiens, dit l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, *intéreſſerent en leur faveur : la perſécution ne fit qu'augmenter le nombre de leurs amis ; enfin leur conſtance dans les tourmens parut ſurnaturelle & divine à ceux qui en furent les témoins. L'enthouſiaſme ſe communiqua, & la tyrannie ne ſervit qu'à procurer de nouveaux défenſeurs à la Secte qu'on vouloit étouffer* (*b*). Quand nous répétons à nos adverſaires le mot de Tertullien, que *le ſang des Martyrs a été une ſemence de nouveaux Chrétiens ;* ils rejettent cette expreſſion comme une idée de déclamateur ; heureuſement la voilà confirmée par leur propre témoignage.

Ce même Critique ne voit cependant rien de merveilleux dans les progrès du Chriſtianiſme. Il fut la Religion du pauvre

(*a*) Examen important, c. 28, p. 157.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 31.

& des ignorans; ses idées lugubres dûrent plaire aux malheureux; les premiers Chrétiens demeurerent unis, parce qu'ils étoient opprimés; ils souffrirent patiemment, parce qu'ils ne pouvoient pas se défendre; leur constance fut invincible, parce que la tyrannie & la persécution irritent l'esprit & le rendent indomptable: voilà tout le prodige (*a*).

Examinons-en les circonstances, & voyons si ce phénomene est naturel.

Le Christianisme fut la Religion du pauvre; mais il fut embrassé par ceux des riches qui eurent assez d'humanité pour vouloir partager leur bien avec les pauvres. Il fut prêché par des ignorans, & ces hommes, sans lettres, firent briller aux yeux du monde une sagesse supérieure à celle des Philosophes; ils communiquerent à tous les hommes la connoissance de Dieu que les Sages du Paganisme avoient réservée pour eux seuls; & ceux-ci consentirent enfin à les prendre pour maîtres; bientôt il se forma dans Alexandrie une école de Philosophes Chrétiens. Cette Religion consola les malheureux, caractere le plus propre à nous faire sentir qu'elle est un présent du Ciel, & le bienfait le plus nécessaire aux

(*a*) *Ibid.*, p. 32.

hommes ; bien différente des hypothèſes monſtrueuſes qu'on veut lui ſubſtituer, & qui ne pourroient ſervir qu'à déſeſpérer les trois quarts du genre humain. Elle fit regner la concorde, la paix, la charité parmi les hommes : ſi elle étoit ſuivie aujourd'hui comme elle le fut pour lors, le bonheur renaîtroit ſur la terre. Elle leur inſpira la patience, non par foibleſſe, mais par vertu ; les Chrétiens devenus innombrables, & en état de faire trembler l'Empire ſous Dioclétien, ſe laiſſerent égorger auſſi tranquillement que ſous Néron. Non-ſeulement leur courage dans les tourmens fut invincible, mais il convertit ſouvent les tyrans & les bourreaux. La perſécution peut irriter ceux qui en ſont les victimes, mais elle ne fut jamais propre à inſpirer à perſonne l'envie de s'y expoſer.

Ainſi nos adverſaires ſont eux-mêmes l'apologie de notre Religion ; la vertu eſt le ſeul artifice dont elle s'eſt ſervie pour *ſéduire les ames honnêtes ;* en connoît-on quelqu'autre qui ſe ſoit établie par les mêmes moyens ?

§. 17.

Le même Auteur, toujours fidéle à nous ſervir, contre ſon intention, prend encore la peine de réfuter ceux qui prétendent que

e Christianisme est redevable de son éta-
lissement aux loix & à la violence des
Empereurs Chrétiens. *Les Empereurs Ro-
mains*, dit-il, *devenus Chrétiens eux-mê-
mes, c'est-à-dire, entraînés par un torrent
devenu général, qui les força de se servir
des secours d'une Secte puissante, firent
monter la Religion sur le trône.* Le torrent
étoit devenu général ; le Christianisme n'é-
toit plus alors la Religion des pauvres, des
esclaves, des ignorans ; elle avoit entraîné
les riches, les sçavans, & tous les ordres de
l'Etat : enfin sans changer d'esprit ni de
conduite, elle força les Empereurs de la
faire monter sur le trône ; sans doute il n'y
a rien encore là de merveilleux.

Les Empereurs, devenus Chrétiens ;
sentirent tout le prix d'une Religion qui
rendoit leurs sujets plus fidéles ; ils ouvri-
rent les yeux sur les folies & les abomina-
tions du Paganisme ; *ils regarderent de mau-
vais œil ceux qui y resterent attachés ; peu-
à-peu ils en vinrent jusqu'à en interdire l'e-
xercice ; il finit par être défendu sous peine
de mort.* Voilà ce que notre sage Politique
ne peut pardonner. *On persécuta sans mé-
nagement*, dit-il, *ceux qui s'en tinrent au
culte de leurs peres.* Mais puisque la persécu-
tion irrite les esprits & rend l'homme in-
domptable, elle auroit dû faire sur les

Payens, le même effet qu'elle avoit produit ſur les Chrétiens ; les attacher plus fortement à leur Religion, faire des Martyrs & opérer des converſions. On ne ſçait par quelle fatalité il en arriva autrement. Les ſupplices n'avoient ſervi qu'*à procurer de nouveaux défenſeurs au Chriſtianiſme qu'on vouloit étouffer ;* des loix & des menaces ſuffirent pour anéantir le Paganiſme : & l'on ne veut pas qu'il y ait rien là de merveilleux !

§. 18.

Il eſt faux que *les Chrétiens ayent rendu alors aux Payens, avec uſure, les maux qu'ils en avoient reçus*, comme nos Critiques les en accuſent (*a*). L'Empire Romain fut rempli de ſéditions ; mais il eſt faux qu'elles ayent été cauſées *par le zèle effréné des Souverains, & de ces Prêtres pacifiques, qui peu auparavant ne vouloient que la douceur & l'indulgence :* les Auteurs, même Payens, n'ont jamais avancé cette calomnie. Ces ſéditions furent cauſées par des brouilleries d'Etat, par les divers partis

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 34 Examen important, c. 29, p. 172. Eſſai ſur l'Hiſt. Générale, tome 8, Remarques, p. 60. Diction. Philoſ. art. *Chriſtianiſme*. Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 35 & 38. Militaire Philoſophe, c. 20, p. 156, 157 & 161.

des prétendans à l'Empire : & voilà le sophisme éternel de nos adversaires. Quand le Christianisme fut établi, il y eut des séditions ; donc il en fut la cause : on vit naître des guerres cruelles, des proscriptions, des meurtres ; donc la Religion en fut la source : il y eut des scélérats ; donc c'étoit des Chrétiens. N'en avoit-on point vu avant eux?

Les guerres de Constantin & de Licinius contre Maxence, contre Maximien Hercule, contre Dioclétien, avoient multiplié les factions, nourri les haines, irrité les esprits. Dioclétien, victorieux, avoit désolé l'Egypte par des proscriptions & par des meurtres (a) ; Maximien n'avoit pas été moins cruel. Constantin & Licinius accusoient Dioclétien d'avoir favorisé Maxence (b). Est-il étonnant que quand le parti des deux premiers eut écrasé tous les autres, Licinius, naturellement féroce, ait sévi contre la famille de ses compétiteurs, ait fait égorger leurs femmes & leurs enfans, se soit vengé des Magistrats qui avoient exécuté leurs ordres sanguinaires? L'Auteur du Livre *de la Mort des Persécuteurs* accuse formellement Licinius d'avoir fait massacrer les veuves & les enfans de

(a) Eutrope, l. 9.
(b) *Aurel. Victor in Dioclet.*

Maximin & de Galerius, d'avoir fait jetter les corps des deux Impératrices, l'un dans la Mer, l'autre dans l'Oronte (*a*); & cet Auteur n'eſt contredit par aucun des Hiſtoriens Payens (*b*). Aujourd'hui nos judicieux Philoſophes mettent ſur le compte des Chrétiens ces horreurs, dont leur plus mortel ennemi s'eſt rendu coupable. Sous les regnes précédens on avoit vu les mêmes maſſacres; les Chrétiens, livrés alors à la fureur des bourreaux, en étoient-ils les auteurs? Ils ont ſouffert pendant trois ſiécles tous les excès de la barbarie Romaine, & on veut à préſent les en rendre reſponſables.

§. 19.

Selon le Chriſtianiſme dévoilé, *les Empereurs, ou politiques ou ſuperſtitieux, comblerent le Sacerdoce de largeſſes & de bienfaits que ſouvent il méconnut; ils établirent ſon autorité, ils reſpecterent enſuite, comme divin, le pouvoir qu'ils avoient eux-mêmes créé* (*c*). Ce n'eſt ici que le commencement d'une violente déclamation contre le Clergé; mais éclairciſſons les termes dont on abuſe. Souvent les Empereurs confie-

(*a*) *De Mortib. Perſecut. cap.* 50 & 51.
(*b*) *Nota.* Qu'il eſt le ſeul Hiſtorien qui ait parlé de ces meurtres. & qui en indique le véritable Auteur.
(*c*) Page 34.

ent à des Evêques ou à des Prêtres une
artie de *l'autorité civile*, & les employerent
u Gouvernement ; c'étoit à eux de choi-
ir les dépositaires de leur puissance. Il seroit
eut-être à souhaiter, pour le bien de la
eligion, que ses Ministres se fussent bor-
és à leurs fonctions, ils auroient excité
oins de jalousie. Mais ce ne sont point les
mpereurs qui établirent l'autorité spiri-
uelle du Sacerdoce, ni son pouvoir dans
s matieres de Religion : le Sacerdoce
ent cette autorité de J. C. même : ce pou-
oir vient de Dieu. Constantin, devenu
hrétien, le reconnut ainsi au Concile de
icée, & on ne peut le révoquer en doute
ns contredire l'Evangile.

Les Pontifes, poursuit l'Auteur, *de-
enus plus puissans que les Rois, s'arrogerent
entôt le droit de leur commander à eux-
êmes :* c'est la même équivoque. Dès la
aissance du Christianisme, les Pontifes
rent droit de faire des loix en ce qui re-
arde précisément le culte divin, mais ils ont
ujours été obligés d'obéir à leur tour aux
ouverains, en ce qui regarde la police & le
ouvernement, & de donner les premiers à
us les sujets l'exemple de la soumission. Si
s Pontifes, dans la suite des siécles, sont de-
nus souverains, ils ont réuni dans leur per-
nne deux pouvoirs très-distingués, & qu'il
faut pas confondre.

§. 20.

Le grand secret des incrédules, pour rendre la Religion odieuse, est de peindre les Prêtres comme les auteurs de tous les maux du monde. *L'univers étonné*, disent-ils, *a vu naître sous la loi de grace des querelles & des malheurs qu'il n'avoit jamais éprouvés sous les Divinités paisibles qui s'étoient autrefois partagé sans dispute les hommages des mortels* (*a*). Ces pompeuses déclamations peuvent imposer aux ignorans; mais il n'est pas nécessaire d'être fort versé dans l'Histoire, pour sentir combien elles sont fausses & ridicules.

Quoi! sous le regne des Divinités du Paganisme, les hommes ont été exempts de crimes, de divisions, de malheurs? Il faut donc effacer des annales du monde, les combats sanglans des Egyptiens pour leurs différens animaux divinisés; les sacrifices de sang humain usités chez les Phéniciens, chez les Carthaginois, chez la plûpart des autres Nations; le cruel usage des habitans de la Tauride, d'immoler à Diane tous les étrangers; la coutume presqu'aussi barbare des Lacédémoniens, de fouetter

(*a*) Christ. dévoilé, p. 35; & Préf. iij & iv. Examen important, c. 11, p. 68; & conclusion, p. 213.

urs enfans jusqu'au sang au pied des Au-
ıls de cette même Divinité; les guerres
crées, si fameuses dans l'Histoire Grec-
ıe; les Gaulois enterrés vifs par les Ro-
ıains; les combats de Gladiateurs pour ap-
aiser le courroux du Ciel; les Temples du
Iexique changés en boucherie de chair
umaine; les buchers toujours allumés chez
s Indiens pour consumer les femmes vi-
antes avec le corps de leur mari; les péni-
ences barbares des Faquirs, Chinois, In-
iens, Siamois; la dévastation de l'Asie
our y introduire le Mahométisme. Des
olumes entiers suffiroient à peine pour
apporter les cruautés dont les fausses Reli-
ions ont été la source; les maux qu'elles
nt causés au genre humain, & dont le
Christianisme nous à délivrés.

Et l'on ose écrire, on ose répéter vingt
ois, sans pudeur, que cette Religion, *loin de
rocurer aux hommes le bonheur, fut pour eux
ne pomme de discorde & le germe fécond de
urs calamités;* que *l'Evangile a coûté au
enre humain plus de sang que toutes les
utres Religions du monde prises collective-
ent.* Si on veut parler de celui que la
ıreur des Payens leur a fait répandre pour
xterminer le Christianisme, l'exagération
aroîtra moins forte; mais de quel front
eprochera-t-on à une Religion innocente

& pure, les maux que ses ennemis lui ont fait souffrir? Où sont ici les vrais criminels? Sont-ce les bourreaux ou les victimes? Nous avons déja justifié ailleurs (*a*) les violences que l'on reproche au Christianisme : l'Auteur que nous examinons, nous forcera d'y revenir encore plusieurs fois dans la suite (*b*) : ce n'est pas ici le lieu d'en dire davantage.

§. 21.

Aucun des ennemis de notre Religion n'avoit encore poussé la haine contr'elle aussi loin que celui qui prétend la dévoiler. Selon lui, c'est en vain qu'elle nous ordonne d'aimer Dieu sur toutes choses, & le prochain comme nous-mêmes : *nous voyons les Chrétiens*, dit-il, *dans l'impossibilité d'aimer ce Dieu farouche & capricieux qu'ils adorent ; & d'un autre côté, nous les voyons éternellement occupés à tourmenter, à persécuter, à détruire leur prochain & leurs freres* (*c*). Ce reproche lui paroît si bien fondé, qu'il le répéte dix fois de compte fait dans son Ouvrage. Nous y répondrons dans le chap. 12, §. 1.

(*a*) Déisme réfuté, lettre sixiéme. Certitude des preuves du Christ. c. 10.
(*b*) Chap. 11, §. 10, & chap. 15, §. 14.
(*c*) Christ. dévoilé, p. 36.

Il suffit d'observer ici qu'il nous peint n Dieu imaginaire; qu'il n'a jamais connu elui que nous adorons. La foi nous le reréfente comme la bonté & la sainteté même : elle nous apprend à l'aimer comme notre pere, notre bienfaiteur, notre sauveur; sans cesse elle nous rappelle ses bienfaits; elle étale à nos yeux le bonheur éternel qu'il nous prépare; elle nous exhorte à nous jetter entre les bras de sa miséricorde. Si elle nous invite à craindre sa justice, c'est que malheureusement cette crainte est nécessaire pour nous détourner du mal. La raison fait sentir la justesse de toutes ces idées; la Philosophie ancienne les avoit entrevues, il n'y a qu'un Athée de profession qui puisse les désapprouver.

Sur le portrait que l'Auteur fait ici de la méchanceté des Chrétiens, on seroit tenté de lui demander parmi quels peuples il a vécu, de quelles cruautés, de quels massacres il a été le témoin ou la victime? Auroit-il vécu aussi tranquille, si le zéle religieux étoit aussi fougueux qu'il le représente? Dans un siécle où les esprits sont calmés, y a-t-il de la prudence de renouveller des souvenirs capables de les échauffer de nouveau?

On a beau nous remontrer sans cesse que notre conduite s'accorde mal avec notre

créance; ce malheur trop réel nous est commun avec les Philosophes. Y en a-t-il un seul qui suive fidélement dans la pratique les belles maximes de morale qu'ils affectent d'étaler dans leurs Livres? Ciceron leur a déja fait ce reproche (*a*). Pour les confondre, il suffit de leur adresser la réponse de J. C. aux Pharisiens: *que celui d'entre vous qui est sans péché, jette la premiere pierre* contre la Religion.

Laissons donc de côté les reproches amers & insultans qu'on nous fait; la fureur, la révolte, les guerres, les meurtres, les persécutions dont on charge les Prêtres: nous y reviendrons dans la suite. Il s'est commis des crimes malgré la Religion; il s'en commet malgré les loix civiles, malgré la voix de la raison, malgré les maximes de la Philosophie: donc la Religion, les loix, la raison, la Philosophie, sont la source des maux du genre humain. Sophisme ridicule; on devroit avoir honte de le renouveller.

Mais c'est la Religion qui a *servi de prétexte pour troubler la société*. D'accord. Ne l'a-t-on pas troublée sous prétexte de maintenir les loix, d'établir l'autorité du Gouvernement, de venger l'équité naturelle,

(*a*) Tuscul. quest. l. 2, n. 11.

de mettre à couvert l'intérêt des peuples? Faut-il pour cela retrancher ces différens motifs, dont les paſſions humaines ſont toujours prêtes d'abuſer, dont elles abuſent tous les jours?

Sans doute ce ſont les Prêtres ou les Sectateurs du Chriſtianiſme qui ont maſſacré vingt-deux Empereurs Romains dans moins d'un ſiécle; qui ont cauſé à la Chine vingt-deux révolutions générales; qui ont étranglé dix ou douze Sultans; qui ont ſi ſouvent enſanglanté le trône dans la Perſe & dans les Indes. A entendre raiſonner nos ſçavans Critiques, il ſemble que tous les crimes ayent été commis chez les Chrétiens; & il n'eſt aucun peuple infidéle auquel on ne puiſſe en reprocher de plus atroces & en plus grand nombre.

§. 22.

Voilà néanmoins ſur quoi triomphe l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé; c'eſt là-deſſus que ſon éloquence ſe déploie; à proprement parler, c'eſt tout le fond de ſon Ouvrage: il le répéte au moins dix fois. Il prétend trouver le dénouement de la contradiction entre nos mœurs & notre foi dans l'idée que nous avons de Dieu & de ſa juſtice. *Le Chrétien*, dit-il, *voit ſon Dieu barbare, ſe vengeant avec rage & ſans meſure*

pendant l'éternité (*a*). Supprimons le reste d'une invective que le fanatisme a dictée, & qui fait horreur. En deux mots, nous adorons un Dieu cruel, voilà pourquoi nous le sommes nous-mêmes : c'est le seul raisonnement que l'on puisse tirer de tout ce chapitre.

Mais tous les Philosophes qui admettent une Religion naturelle, croient des peines & des récompenses après cette vie ; & plusieurs anciens les ont cru éternelles, aussi bien que nous : cette opinion les a donc rendus aussi cruels que nous (*b*).

En second lieu, si l'idée que nous avons de Dieu est la cause de nos crimes, tous les peuples qui en ont eu une idée différente, ont dû être des prodiges de douceur & d'humanité. Or, sans parler ici des autres cruautés anciennes ou modernes, comment les Payens, qui ne croyoient point au Dieu des Juifs ni des Chrétiens, ont-ils pu traiter ceux-ci avec tant de barbarie ? Comment parmi les peuples sauvages peut-il y avoir des Cannibales ? Faut-il abjurer notre Religion, pour aller manger avec ces peuples benins la chair de nos ennemis ?

(*a*) Christ. dévoilé, p. 37, 43, 138, &c.

(*b*) Voyez les passages de Platon, de Celse, de Virgile, Onziéme Differt. tirée de Warburthon, tome 2, p. 115.

Nous n'entreprendrons pas d'accorder, avec les foibles lumieres de la raiſon, le dogme de l'éternité des peines, que notre Auteur préſente ſous des couleurs ſi horribles. La foi nous l'enſeigne; les Philoſophes anciens ne le trouvoient point incroyable (*a*). C'eſt une calomnie de l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique, d'avancer que pluſieurs Peres de l'Egliſe ne l'ont pas cru (*b*). On raiſonne très-mal quand on veut fixer les droits d'une juſtice infinie ſur les régles de la juſtice humaine; tout ce qui eſt infini ſurpaſſe nos conceptions naturelles. Nous ne trouvons pas étrange que la bonté de Dieu récompenſe pendant toute l'éternité, une obéiſſance qui n'a duré que pendant quelques inſtans: eſt-il plus difficile d'admettre qu'elle puniſſe une déſobéiſſance momentanée, ou plutôt la perſévérance dans le crime juſqu'à la mort, par un ſupplice qui ne finira jamais? On ne blâme point la juſtice humaine, quand elle punit de mort un crime d'un moment; parce que ce n'eſt point la durée de celui-ci qui en fait l'énormité. C'eſt donc une témérité de s'élever contre la révélation, quand elle nous enſeigne que Dieu vengera ce même

(*a*) Voyez leurs paſſages dans l'endroit cité.
(*b*) Dict. Phil. art. *Enfer*.

crime par un châtiment éternel. Ce dogme ne fait point de peine aux hommes vertueux; il ne révolte que les méchans. Mais puisqu'il ne suffit pas encore pour les intimider, quel frein pourroit-on leur opposer, si celui-là leur étoit ôté ?

La croyance de cette vérité, loin d'inspirer aux Chrétiens la cruauté, la persécution, l'esprit séditieux, en seroit au contraire le meilleur préservatif, si les passions humaines étoient capables de réflechir. J. C. a menacé du feu éternel tous ceux qui manquent de charité envers leurs freres (*a*). Le raisonnement de l'Auteur du Christianisme dévoilé est donc souverainement ridicule; & plus il le répéte, plus il prouve son aveugle prévention.

(*a*) Matth. 25, 41.



CHAPITRE IV.

De la Théologie Chrétienne, ou des idées que le Christianisme nous donne de Dieu & de sa conduite.

§. 1.

UN Philosophe qui veut instruire solidement ses lecteurs, ne doit pas se contenter d'attaquer les prétendues erreurs dont le Christianisme a imbu la moitié du monde connu; il est encore obligé d'y substituer un systême plus raisonnable, mieux lié, dont l'esprit humain puisse être plus satisfait. Quand on supposeroit, pour un moment, que nous ayions de la Divinité & de sa conduite des idées aussi fausses que le soutient l'Auteur du Christianisme dévoilé; en montrer l'absurdité, c'est ne remplir que la moitié du devoir d'un maître qui s'est chargé d'éclairer les hommes. Nous lui aurions une obligation plus essentielle, s'il eût daigné nous apprendre ce que nous devons penser de Dieu: il nous auroit du moins convaincu qu'il en croit un, qu'il n'est pas absolument Athée: & il nous laisse là-dessus dans une fâcheuse incertitude. Il nous donne un volume entier d'objections,

ou plutôt de fauſſes accuſations contre le Chriſtianiſme ; il en conclud qu'il ne faut point avoir de Religion : la conſéquence eſt un peu dure. Mais y a-t-il un Dieu ? Eſt-ce lui qui a fait le monde ? Exige-t-il quelque choſe de nous ? Avons-nous une ame ? Sommes-nous des brutes, des automates ? Il n'a pas jugé ces queſtions aſſez importantes pour ſe donner la peine d'y ſatisfaire.

Quand il s'agit de propoſer des doutes, de former des difficultés, d'épaiſſir les ténébres autour de nous, nos ſçavans Critiques ne tariſſent point, leur éloquence eſt inépuiſable : faut-il bâtir une hypothèſe, dreſſer un ſyſtême de croyance ? Leur Philoſophie eſt en défaut ; s'il leur arrive de faire un pas, ils tombent, ſans pouvoir ſe relever. Le chef-d'œuvre de cette Philoſophie lumineuſe eſt de nous plonger dans un pyrrhoniſme univerſel.

Il eſt ſans doute naturel à l'homme d'être curieux ſur ſa propre nature, ſur ſon origine, ſur ſa deſtinée. Qui ſuis-je ? D'où ſuis-je venu ? Où dois-je retourner ? En dépit de la Philoſophie, ces queſtions auront toujours de quoi affecter vivement un être penſant. Non-ſeulement nos ſages Docteurs refuſent de nous l'apprendre ; ils ſe fâchent encore, quand nous cherchons à le ſçavoir d'ailleurs.

L'impuiſſance

L'impuissance & l'incertitude de la raison humaine sur ces objets si essentiels, nous font assez sentir le besoin que nous avions d'une lumiere surnaturelle, d'une révélation. A peine Dieu nous l'a-t-il eu donnée, que des Philosophes inquiets & jaloux ont réuni tous leurs efforts pour éteindre cette lumiere & la faire disparoître à nos yeux. Qu'ils se plaisent à marcher dans les ténébres, c'est leur affaire; mais qu'ils veulent opiniâtrement nous y entraîner avez eux, c'est une manie assez singuliere.

Dieu, en nous donnant la révélation, n'a pas voulu nous apprendre tout ce qu'une raison présomptueuse peut desirer ce sçavoir; il nous a sagement dispensé le degré de lumiere nécessaire pour nous guider, & rien davantage. Comme un pere tendre & attentif, il nous conduit par la main; il se montre, mais au travers d'un voile, pour ne pas blesser nos foibles yeux. Il nous accorde l'usage de ses ouvrages, il nous en cache les ressorts secrets; il nous expose sa conduite, sans nous en confier les motifs; il nous instruit de ses desseins, mais il se réserve de nous en dévoiler un jour la sagesse & la justice.

Cette sage économie est justement ce qui révolte les Incrédules; ils veulent tout ou rien. Dès que Dieu ne nous a pas ensei-

gné toutes choſes, donc il ne nous a éclairés ſur aucune. Pour nous empêcher de prêter l'oreille à la voix du Ciel, ils nous étourdiſſent de leurs clameurs. Ecoutons-les pour un moment; leur grand art eſt de défigurer les leçons de la Religion, pour ſe donner le plaiſir de les réfuter. Nous avons déja répondu ailleurs à la plûpart de leurs objections (*a*).

§. 2.

Selon nos Ecritures, Dieu a fait ſortir l'univers du néant: premier grief. La création eſt inconcevable; rien ne ſe fait de rien; c'eſt un axiome de l'ancienne Philoſophie. D'ailleurs le mot *Barah* de la Geneſe ſignifie ſeulement faire ou arranger. Le ſens que nous lui donnons aujourd'hui, eſt une invention Théologique aſſez moderne (*b*).

Puiſque l'ancienne Philoſophie n'a eu aucune idée de la création, ſi l'Ecriture n'en dit rien non plus, comment cette idée a-t-elle pu venir à l'eſprit des Théologiens? Voilà ce qu'il faudroit expliquer d'abord. Suppoſons que le terme Hébreu ne ſignifie pas toujours la création proprement dite,

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 11.
(*b*) Chriſt. dévoilé, p. 39. Dict. Phil. art. Geneſe.

quel est le sens de ces paroles de Moyse? *Dieu dit: que la lumiere soit, & la lumiere fut.* Celles du Psalmiste: *Dieu a dit, & tout a été fait; il a commandé & tout a été créé*, sont absolument les mêmes. Le langage humain peut-il fournir des expressions plus énergiques pour exprimer la création?

Cette création est inconcevable; supposons-le encore. Un monde éternel, une matiere éternelle, sont-ils concevables? Ceux-ci renferment contradiction; la création n'a rien de contradictoire. Un monde éternel, une matiere éternelle, seroient aussi indépendans, aussi immuables que Dieu: la toute-puissance divine n'auroit pu rien opérer sur eux. Si le dogme de la création, tel que nous le croyons, avoit été proposé aux plus sages des anciens Philosophes, ils l'auroient préféré aux hypothèses absurdes qu'ils ont imaginées.

On objecte que suivant nos Livres saints, à peine l'homme est-il créé, que Dieu *lui tend un piége auquel il sçavoit sans doute qu'il devoit succomber*. Faire un commandement à l'homme, c'est donc lui tendre un piége? L'idée est neuve & digne de la Philosophie moderne. L'homme a-t-il été créé libre, susceptible de loix & d'obéissance? Nous portons en nous-mêmes la réponse à

cette queſtion. Dieu a-t-il fait tort à un être libre, de lui remettre ſa deſtinée entre les mains ? Nous en appellons au ſens-commun.

Le ſerpent qui parle, qui ſéduit la femme, eſt un nouveau monſtre à des yeux Philoſophes; mais jamais les Juifs ni les Chrétiens ne s'y ſont trompés. Le démon ou l'eſprit malin emprunta cet organe; la premiere femme, preſqu'au moment de ſa création, n'avoit pas aſſez d'expérience pour être ſurpriſe ou effrayée de ce phénomene.

Que tout le genre humain ait été puni pour la faute du premier homme, c'eſt, ſelon nos Cenſeurs, une injuſtice que l'on ne peut pas attribuer à Dieu. Ils penſeroient différemment, s'ils faiſoient plus d'attention à la nature du châtiment. Dieu, à cauſe du péché du premier homme, a pu, ſans injuſtice, le dépouiller lui & ſa poſtérité, des priviléges purement gratuits qu'il lui avoit accordés. L'immortalité, l'empire abſolu ſur ſes paſſions, le droit à une béatitude ſurnaturelle n'étoient point des apanages néceſſaires de l'humanité. Un Roi peut dégrader de nobleſſe un Gentilhomme, pour le punir; ſes enfans quoiqu'innocens de la faute de leur pere, en partagent la peine, ſans avoir lieu de s'en

plaindre. Nous avons traité cette queſtion plus au long dans un autre Ouvrage (*a*).

§. 3.

On trouve fort étrange que Dieu ait noyé le monde dans un déluge univerſel, *qu'il ſe ſoit repenti d'avoir créé l'homme. Il trouve plus facile*, dit-on, *de noyer & de détruire l'eſpéce humaine, que de changer ſon cœur* (*b*). Tout eſt également facile à un Dieu tout-puiſſant: il peut, quand il lui plaît, changer le cœur des pécheurs; mais il employe pour les conduire, les loix, les châtimens, les récompenſes; parce que ce ſont les moyens qui conviennent à la nature d'un être libre & intelligent. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé ne ſçauroit les déſapprouver, lui qui ne veut d'autre frein pour retenir les hommes, que les loix civiles, les peines & les récompenſes temporelles. Et quel monument plus propre à faire trembler les pécheurs de tous les ſiécles, que les veſtiges d'un déluge univerſel répandus ſur toute la face de la terre?

Quand l'Ecriture attribue à Dieu les affections corporelles, les actions ou les paſſions humaines, la haine, la colere, le re-

(*a*) Déiſme réfuté, Lettre 7[e].
(*a*) Chriſt. dévoilé, page 40.

pentir, ces expressions ne peuvent nous induire en erreur sur la nature divine. Nous sommes avertis par d'autres passages formels, que Dieu est un pur esprit, éternel, immuable, souverainement parfait. Les Livres saints sont écrits en langage populaire, parce qu'ils doivent parler à tous, aux ignorans, comme à ceux qui sont plus instruits. Quand tous les Philosophes de l'univers se réuniroient pour nous expliquer la nature & les opérations de Dieu, il leur seroit impossible de trouver dans le langage humain des expressions propres à caractériser l'être infini, & à distinguer ses opérations de celles des créatures.

On reproche à la Providence l'inutilité du déluge. La race nouvelle recommence à se livrer au crime; *jamais le Tout-puissant ne parvient à rendre sa créature telle qu'il la desire*. Parce que les hommes n'ont pas assez profité des châtimens dont Dieu a puni les pécheurs, s'ensuit-il que sa justice ne devoit pas en user? Plusieurs en ont été touchés dans tous les siécles; & sans ces coups d'éclat, le désordre auroit été plus grand. Les loix civiles & les supplices n'arrêtent pas tous les forfaits: on ne s'avise pas pour cela de conclure à leur suppression. Dieu est infiniment puissant, mais il est infiniment juste & sage; le moindre honneur que nous

puiſſions lui rendre, eſt de croire qu'il a eu de bonnes raiſons pour faire ce qu'il a fait.

§. 4.

La prédilection de Dieu, pour le peuple Hébreu, donne ſur-tout de l'humeur à nos Critiques. *Dieu*, diſent-ils, *partial dans ſa tendreſſe & dans ſa préférence, jette les yeux ſur un Aſſyrien idolâtre;* c'eſt Abraham : il fait alliance avec lui & avec ſa poſtérité. *C'eſt à cette race choiſie que Dieu révele ſes volontés; c'eſt pour elle qu'il dérange cent fois l'ordre qu'il avoit établi dans la nature; c'eſt pour elle qu'il eſt injuſte & qu'il détruit les Nations entieres* (*a*). Il y a dans ce peu de mots trois ou quatre fauſſetés.

1°. Il eſt faux que la bonté de Dieu envers les Hébreux ſoit une *partialité*. Ce défaut ne peut avoir lieu que quand il s'agit d'exercer la juſtice. Or Dieu ne devoit, par juſtice, à aucune Nation, les bienfaits ſinguliers dont il a comblé ſon peuple. En lui accordant une providence particuliere, il n'a point ceſſé de veiller ſur le reſte de l'univers par ſa providence générale; de donner à toutes les Nations des témoigna-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 41, Examen important, c. 3, p. 23.

ges de sa bonté, & des lumieres suffisantes pour le connoître ; l'Ecriture nous l'apprend (*a*).

2°. Il est faux qu'Abraham ait été idolâtre ; c'est du moins une supposition qui n'est fondée sur aucune preuve.

3°. Il est faux que Dieu ait dérangé l'ordre de la nature pour les Juifs seuls : la révélation qu'il leur a donnée, les prodiges par lesquels il l'a confirmée, devoient servir dans les desseins de Dieu à préparer les voies au Christianisme, & à instruire dans la suite des siécles toutes les Nations de l'univers. On ne parle point exactement d'ailleurs, quand on dit que Dieu a dérangé, pour les Hébreux, l'ordre de la nature : il a seulement suspendu pour quelques momens le cours de certaines causes naturelles particulieres, sans que cette suspension ait rien dérangé dans le reste du monde.

4°. Il est faux que Dieu ait été injuste, en se servant des Juifs pour détruire des Nations entieres. Elles avoient mérité par leurs crimes d'être traitées avec cette rigueur : Dieu étoit le maître de choisir les instrumens de sa vengeance.

Il est également faux que tantôt *Dieu hait les Hébreux sans motifs, & que tantôt*

(*a*) Act. 14, 16.

l les aime sans plus de raison. Toutes les
ois que Dieu les a punis, ils l'avoient mé-
ité par leur desobéissance à ses loix &
ar leur idolâtrie : on peut en croire l'a-
veu qu'ils en font eux-mêmes dans leurs
ropres Livres.

§. 5.

A toutes ces suppositions fausses, l'Au-
eur ajoute une calomnie. Il nous fait dire
que *Dieu, dans l'impossibilité où il se trouve
le ramener à lui un peuple pervers, qu'il
hérit avec opiniâtreté, lui envoie son pro-
re fils ; qu'il se trouve dans l'impuissance de
auver le genre humain sans sacrifier son
ropre fils* (*a*). Jamais un Chrétien n'a crû
ni enseigné que Dieu ait été dans l'impos-
ibilité de sauver les hommes, autrement
que par l'incarnation & la mort de son fils.
Il pouvoit sans doute pardonner le péché
par pure miséricorde ; il pouvoit le punir
eulement par des châtimens temporels ; il
pouvoit, par des graces puissantes, conver-
ir & sanctifier tous les pécheurs ; il pouvoit
mettre en usage mille autres moyens dont
nous n'avons pas seulement l'idée. Mais
nous soutenons que celui qu'il a choisi, est
nfiniment sage, digne de sa bonté & de sa
ustice.

(*a*) Christianisme dévoilé, p. 41.

Enfin le Critique nous impute des blasphêmes, quand il nous accuse de croire que *la Nation favorisée a été abandonnée par son Dieu qui n'a pu la ramener à lui ;* que *malgré les efforts de la Divinité, ses faveurs sont inutiles ; que le plus grand nombre des hommes est destiné aux châtimens éternels* (*a*). Dieu n'a point abandonné entiérement les Juifs ; il continuë de veiller sur eux, même en les punissant ; & il peut les ramener à lui quand il lui plaira. Ses faveurs ne sont point inutiles, puisqu'un grand nombre d'hommes en profite dans tous les siécles. Dieu n'a prédestiné personne au feu éternel ; c'est une erreur de Calvin que nous détestons ; mais il a connu de toute éternité, qui sont ceux qui s'y plongeront par leur malice & leur impénitence.

Dans le titre de ce chapitre, l'Auteur nous avoit promis la *Mythologie Chrétienne* ; c'est ainsi qu'il lui a plu de désigner notre croyance : mais il ne nous a donné que sa propre mythologie, un tissu d'absurdités dont il est le seul Auteur. Encore a-t-il l'audace de dire en finissant : *telle est l'histoire fidéle du Dieu sur lequel le Christianisme se fonde :* c'est plutôt l'histoire fidéle des rêveries & de la mauvaise foi de l'Auteur.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 45.

Il faut que notre Religion ne ſoit pas auſſi ridicule qu'on voudroit le faire paroître, puiſque pour l'attaquer avec quelqu'avantage, on eſt obligé d'en défigurer tous les dogmes. Il ſuffit de la montrer telle qu'elle eſt, pour confondre ſes ennemis.

§. 6.

D'après le tableau imaginaire que l'Auteur a formé, il prend droit d'argumenter, ou plutôt de déclamer contre nous. Il nous accuſe de n'avoir aucune idée de nos devoirs; de méconnoître la juſtice; de fouler aux pieds l'humanité; de faire nos efforts pour nous rendre ſemblables à la Divinité barbare que nous adorons. Sans doute le devoir, la juſtice, l'humanité, lui ont inſpiré ce langage plein de bile, & les calomnies dont il nous honore.

Quelle indulgence, dit-il, *l'homme eſt-il en droit d'attendre d'un Dieu qui n'a pas épargné ſon propre fils? Quelle indulgence l'homme Chrétien aura-t-il pour ſon ſemblable?* Diſons mieux avec S. Paul: quelle indulgence l'homme ne doit-il pas attendre d'un Dieu qui nous a aimés juſqu'à donner ſon fils unique pour notre ſalut (*a*)? Quelle charité le Chrétien ne doit-il pas avoir pour

(*a*) Rom. 8, 32.

ſon ſemblable, lorſqu'il voit le fils de Dieu prier pour ſes bourreaux? Dieu ne lui promet miséricorde qu'à cette condition : *pardonnez, & vous ſerez pardonné (a).*

L'Auteur ajoute dans une note, que la mort du fils de Dieu eſt moins une preuve de ſa bonté, que de cruauté, & d'une vengeance implacable. *On ne peut concevoir*, dit-il, *qu'un Dieu bon ait fait mourir un Dieu innocent, pour appaiſer un Dieu juſte (b).* Aſſurément on ne le conçoit pas, quand on admet trois Dieux ; mais un Chrétien qui croit & adore un ſeul Dieu bon & juſte, conçoit qu'il s'eſt fait homme pour nous donner, par une victime égale à lui-même, dequoi ſatisfaire à ſa juſtice, *non-ſeulement pour nos péchés, mais encore pour ceux de tout le monde (c).* Il comprend, avec S. Paul, que *Dieu étoit en J. C pour ſe réconcilier le monde (d)*: que dans ce myſtere *Dieu a fait éclater*, non pas la cruauté ou la vengeance d'un juge irrité, *mais la bonté & la miſéricorde d'un ſauveur & d'un pere (e).* Le langage du Chriſtianiſme eſt toujours contradictoire à celui de notre Critique.

(a) Luc 6, 37.
(b) Chriſt. dévoilé, p. 44.
(c) *Joan.* 2, 2.
(d) 2. Cor. 5, 9.
(e) *Ad Tit.* 3, 4.

§. 7.

Il prétend que notre morale ne peut être constante & certaine; qu'elle doit varier comme la conduite du Dieu que nous faisons profession d'adorer. *En effet*, dit-il, *ce Dieu n'est pas toujours injuste & cruel; tantôt il exerce sur l'homme ses fureurs arbitraires, & tantot il le chérit malgré ses fautes. Ce Dieu immuable est alternativement agité par l'amour & la colere; par la vengeance & la pitié; par la bienveillance & le regret. Il ordonne à son peuple la fraude, le vol, le meurtre; dans d'autres occasions il défend ces mêmes crimes. Ce Dieu s'appelle à-la-fois, le Dieu des vengeances & le Dieu des miséricordes; le Dieu des armées & le Dieu de la paix*, &c. Cette objection paroît si solide à l'Auteur, qu'il la répéte encore dans deux autres endroits (*a*). Elle est copiée dans le Militaire Philosophe (*b*).

Le lecteur appercevra fort aisément, qu'ici l'on n'attaque pas seulement l'idée que les Livres saints nous donnent de Dieu, & la croyance chrétienne, mais encore la Providence divine connue par la raison; que c'est le vrai langage de l'Athéisme qui

(*a*) Chap. 10, p. 130; & chap. 11, p. 141.
(*b*) Chap. 1, p. 29, & chap. 10, p. 158.

continue jusqu'à la fin du chapitre ; que tout homme qui croit un Dieu, est obligé d'y répondre avec nous.

N'est-il pas certain qu'il y a sur la terre des hommes malheureux, sans qu'ils paroissent l'avoir mérité ; d'autres qui prosperent malgré leurs crimes ; qu'il y a eu des Nations vaincues, écrasées, exterminées par d'autres ; que la prospérité & les victoires de certains peuples ont souvent été le fruit de la fraude, de la violence, de la trahison, du parjure ? L'Histoire ancienne & moderne en fournissent des preuves continuelles. Ou il y a une Providence qui gouverne le monde, qui dispose des événemens, qui distribue le bien & le mal aux hommes, ou il n'y en a point. S'il y en a une, elle est responsable, non-seulement de toutes les injustices qui couvrent la face de la terre, mais encore de toutes ces alternatives de bonheur & de malheur qui arrivent aux hommes ; & selon le raisonnement de notre Auteur, nous sommes autorisés à imiter sa conduite. Si la Providence n'a point de part à ce qui arrive ici bas, tout est l'effet du hasard ; il n'y a point de Dieu : c'est l'argument de tous les Philosophes contre les Epicuriens.

Dans l'hypothèse d'un Dieu conservateur & souverain arbitre du monde, som-

mes-nous en droit, malgré tous les désordres qui y regnent, de l'accuser de partialité, d'inconstance, d'injustice; de lui reprocher qu'*il est alternativement agité par l'amour & la colere; par la vengeance & la pitié; qu'il n'a jamais dans sa conduite cette uniformité qui caractérise la sagesse;* en un mot, de vomir contre lui tous les blasphêmes sortis de la plume denotre Auteur? Ils retombent sur lui seul, qui ne veut point admettre une autre vie où l'ordre sera rétabli & la Providence justifiée.

Le ciel & la terre peuvent être anéantis, selon l'expression du Prophéte, sans que Dieu change pour cela (*a*). De toute éternité il a résolu, pour chaque moment de leur durée, les divers événemens qui y arrivent, & ses décrets sont immuables; il a prévu toutes les actions des créatures intelligentes & libres; & cette connoissance est infaillible. Si quelquefois l'Ecriture semble attribuer à Dieu un changement de volonté & de conduite, elle le fait pour se proportionner à notre maniere de concevoir; mais elle nous enseigne en même temps l'immutabilité de Dieu. *Je suis le Seigneur*, dit-il lui-même, *je ne change jamais* (*b*). *Dieu*

(*a*) Ps. 101, 28.
(*b*) Malach. 3, 6.

n'est point semblable à l'homme, pour mentir ou pour changer de volonté ; peut-il manquer de faire ce qu'il a dit, ou d'accomplir ce qu'il a promis (a)? Ses ordres sont justes & irrévocables, établis pour toute l'éternité (b).

C'est donc en vain que l'Auteur attribue à l'inconstance de la conduite de Dieu, la prétendue incertitude de la morale : l'exemple qu'il en donne, est très-mal choisi. *Jusqu'ici*, dit-il, *les Chrétiens n'ont jamais pu convenir entr'eux, s'il étoit plus conforme à la volonté de Dieu de montrer de l'indulgence aux hommes, que de les exterminer pour des opinions. En un mot c'est un problême pour eux, de sçavoir s'il est plus expédient d'égorger & d'assassiner ceux qui ne pensent point comme eux, que de les laisser vivre en paix, & de leur montrer de l'humanité (c).* On ne peut pas calomnier d'un ton plus ferme, ni avec des expressions plus énergiques.

Si un homme se contentoit d'avoir des opinions singulieres, sans les faire connoître, personne ne pourroit les deviner : il est impossible qu'on ait jamais inquiété qui que ce soit pour de simples opinions. Si cet homme se bornoit à les dévoiler sans opi-

(a) Num. 23, 19.
(b) Ps. 110, 8.
(c) Christ. dévoilé, p. 45.

niâtreté,

niâtreté & ſans paſſion, la charité chrétienne engageroit tout le monde à le plaindre, & on travailleroit à l'inſtruire. Mais lorſque de prétendus Philoſophes, entêtés d'opinions pernicieuſes, ſe donnent la licence de dogmatiſer, d'écrire, de calomnier, d'inſulter à la Religion & à ceux qui la profeſſent, comme fait l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé; quand ils travaillent comme lui à ſapper les fondemens de la morale, de la ſubordination, de la ſociabilité; alors on doit, non pas les aſſaſſiner ou les égorger, cela n'eſt jamais permis; mais leur faire ſubir juridiquement les peines portées par les loix contre les fanatiques & les ſéditieux. Ce ſont des Empoiſonneurs publics. Voilà ſur quoi tous les Chrétiens conviennent; ce que penſent tous les hommes raiſonnables, ce que les Philoſophes mêmes avouent.

On enſeigne dans l'Encyclopédie que » l'Athéiſme publiquement profeſſé eſt pu» niſſable, ſuivant le droit naturel....... » L'homme le plus tolérant ne diſconvien» dra pas que le Magiſtrat n'ait droit de ré» primer ceux qui oſent profeſſer l'Athéiſ» me, & même de les faire périr, s'il ne » peut autrement en délivrer la ſociété.... » Si le Magiſtrat peut punir ceux qui font » du tort à une ſeule perſonne, il a ſans » doute autant de droit de punir ceux qui

» en font à une société, en niant qu'il y ait
» un Dieu, ou qu'il se mêle de la conduite
» du genre humain : pour récompenser ceux
» qui travaillent au bien commun, & pour
» châtier ceux qui l'attaquent « (*a*).

Les ridicules outrageans, les impiétés grossieres, les blasphêmes contre la Religion sont punissables, selon l'Auteur d'Emile ; pourquoi ? parce » qu'alors on » n'attaque pas seulement la Religion, mais » ceux qui la professent ; on les insulte, on » les outrage dans leur culte ; on marque » un mépris révoltant pour ce qu'ils respectent, & par conséquent pour eux. De tels » outrages doivent être punis par les loix, » parce qu'ils retombent sur les hommes, » & que les hommes ont droit de s'en ressentir « (*b*).

L'Auteur même du Traité sur la Tolérance avoue que le Gouvernement est en droit de punir les erreurs des hommes, dès qu'elles troublent la société. » Elles troublent cette société, dit-il, dès qu'elles inspirent le fanatisme : il faut donc que les » hommes commencent par n'être pas fanatiques pour mériter la tolérance « (*c*). Or y eut-il jamais un fanatisme mieux ca-

(*a*) Encyclop. art. *Athéisme*.
(*b*) Cinquiéme Lettre écrite de la Montagne, p. 195.
(*c*) Traité sur la Tolérance, chap. 18, p. 170.

ractérisé que celui qui a dicté *le Christianisme dévoilé*, *l'Examen important*, *le Dictionnaire Philosophique*, &c. &c. Les Auteurs de ces Livres ne sont-ils pas coupables des divers attentats que l'on reconnoît ici mériter une punition exemplaire ?

§. 8.

Jamais on n'a pensé que la conduite de Dieu dans le gouvernement de l'univers, dût servir de régle aux hommes, ou que les loix de la justice fussent les mêmes pour Dieu & pour nous. » La justice de l'homme, » dit très-bien l'Auteur d'Emile, est de » rendre à chacun ce qui lui appartient, & » la justice de Dieu, de demander compte » à chacun de ce qu'il lui a donné « (*a*). L'homme doit faire à ses semblables tout le bien qu'il peut, parce que son pouvoir est borné ; il est absurde que Dieu fasse à ses créatures tout le bien possible, parce que sa puissance est infinie. Bayle a senti l'évidence de ce principe, & s'en est servi pour répondre à ses Critiques ; mais il n'a pas vu que ce principe même fournit la solution à toutes ses difficultés sur l'origine du mal (*b*).

(*a*) Emile, tome 3, p. 88.
(*b*) Voyez la Rép. à M. le Clerc, tome 4 des Rép. au Provincial, p. 40.

Les notions que la raiſon & la foi nous donnent de la conduite du ſouverain Maître de toutes choſes, ne peuvent donc avoir aucune influence ſur la morale ; cette morale ne peut être variable : elle étoit irrévocablement fixée pour les Juifs par leurs loix ; elle l'eſt pour les Chrétiens par l'Evangile ; & pour nous mieux apprendre à la pratiquer, un Dieu fait homme eſt venu nous en donner l'exemple.

L'Auteur n'eſt point ſatisfait de cette réponſe ; il eſt faux, ſelon lui, que la juſtice de Dieu ne ſoit point la juſtice de l'homme. *En effet*, dit-il, *les hommes, en attribuant la juſtice à leur Dieu, ne peuvent avoir l'idée de cette vertu, qu'en ſuppoſant qu'elle reſſemble, par ſes effets, à la juſtice de leurs ſemblables. Si Dieu n'eſt point juſte comme les hommes, nous ne ſçavons plus comment il l'eſt, & nous lui attribuons une qualité dont nous n'avons aucune idée* (a).

C'eſt-à-dire, nous n'avons pas de la juſtice divine une idée claire, entiere, parfaite, parce que les attributs d'un être infini ſurpaſſent néceſſairement notre foible intelligence : nous en avons ſeulement une notion confuſe, par comparaiſon avec la juſti-

(a) Chriſt. dévoilé, p. 47. Militaire Philoſophe, c. 8, p. 79.

ce humaine, comparaiſon qui n'eſt pas exacte. L'idée de la juſtice humaine n'eſt point tirée de la juſtice divine ; c'eſt tout le contraire : nous avons naturellement l'idée de l'égalité ou de la ſubordination qui doit regner entre les hommes ; elle ſert à nous donner une notion confuſe de la juſtice divine ; & celle-ci nous eſt infiniment mieux connue par la révélation. Dieu nous avertit que *ſes voies & ſes deſſeins ne ſont pas les nôtres* (a) ; & quand J.C. nous exhorte dans l'Evangile à être *miſéricordieux & parfaits comme le pere céleſte* (b), on comprend aſſez que la conformité ne peut pas être entiere.

Si l'on nous dit, continue le Cenſeur de la Providence, *que Dieu ne doit rien à ſes créatures ; on le ſuppoſe un tyran, qui n'a de régle que ſon caprice ; qui ne peut dès-lors être le modéle de notre juſtice ; qui n'a plus de rapport avec nous, vu que tous les rapports doivent être réciproques. Si Dieu ne doit rien à ſes créatures, comment celles-ci peuvent-elles lui devoir quelque choſe ?*

1°. C'eſt abuſer des termes, que d'appeller *réciproques* les rapports, c'eſt-à-dire, les devoirs entre Dieu & nous. Il eſt le

(a) Iſ. 55, 8.
(b) Matth. 5, 48. Luc 6, 36.

maître de nous accorder plus ou moins de bienfaits; mais nous ne sommes pas les maîtres de lui rendre plus ou moins d'obéissance & d'hommage.

2°. En supposant que Dieu ne nous doit rien ; si réellement il nous fait du bien, sommes-nous dispensés de la reconnoissance ? Plus le bienfait est gratuit, plus il exige de gratitude de notre part.

3°. Je réponds, avec l'Auteur d'Emile ; que Dieu doit à ses créatures tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée, & de leur en faire sentir le besoin (*a*). Mais quand est ce qu'il le leur doit? En cette vie ou en l'autre ? Le leur doit-il encore, s'ils abusent des moyens qu'il leur a donnés pour le mériter ?

§. 9.

Notre Critique prévoyoit la réponse, il a tâché de la prévenir. *On ne manquera pas de nous dire que c'est dans une autre vie que la justice de Dieu se montrera : cela posé ; nous ne pouvons l'appeller juste dans celle-ci, où nous voyons si souvent la vertu opprimée, & le vice récompensé. Tant que les choses sont dans cet état, nous ne sommes point à*

(*a*) Emile, tome 3, p. 76.

portée d'attribuer la justice à un Dieu qui se permet, au moins pendant cette vie, la seule dont nous puissions juger, des injustices passageres qu'on le suppose disposé à réparer quelque jour. Mais cette supposition n'est-elle pas très-gratuite ? Et si ce Dieu a pu consentir d'être injuste un moment, pourquoi nous flatterions-nous qu'il ne le sera point encore dans la suite ? Comment d'ailleurs concilier une justice aussi sujette à se démentir, avec l'immutabilité de ce Dieu (*a*)?

Je n'ai rien supprimé de l'objection, de peur qu'on ne m'accusât de l'avoir affoiblie; elle se réduit à ce raisonnement : S'il y a un Dieu juste, sa justice doit se montrer en cette vie comme en l'autre : or elle ne se montre point dans cette vie : donc il n'y en a point d'autre où nous puissions espérer que l'ordre sera rétabli. Il est heureux pour nous qu'on ne puisse attaquer le Christianisme, sans frapper du même coup sur les vérités de la Religion naturelle, sur la vie à venir, sur les attributs & l'existence de Dieu.

Ici nos ennemis mêmes répondront pour nous. » Tous ceux, dit Bayle, qui trouvent » étrange la prospérité des méchans, ont » très-peu médité sur la nature de Dieu ; ils » ont réduit les obligations d'une cause

(*a*) Christ. dévoilé, p. 48.

» qui gouverne toutes choses à la mesure
» d'une Providence tout-à-fait subalterne,
» ce qui est d'un petit esprit. Quoi donc ?
» Il faudroit que Dieu eût établi des loix
» conformes à la nature des causes libres,
» mais si peu fixes, que le moindre chagrin
» qui arriveroit à un homme, les boulever-
» seroit entiérement à la ruine de la liberté
» humaine ?.... Ceux qui voudroient qu'un
» méchant devînt malade, sont quelquefois
» aussi injustes que ceux qui voudroient
» qu'une pierre qui tombe sur un verre,
» ne le cassât pas « (a). On pourroit remarquer que Bayle se réfute ainsi lui-même ; mais ce n'est pas dequoi il s'agit.

Le principe sur lequel raisonne son Disciple, est d'une fausseté palpable. Si Dieu est juste, il ne doit pas y avoir un temps pour le mérite, & un temps pour la récompense ; une vie d'épreuve avant le moment de la félicité : l'homme, au sortir des mains de Dieu, doit être heureux & l'être toujours : il répugne à la justice éternelle, que la vertu demeure un instant sans être couronnée. Ce paradoxe n'a pas besoin d'être réfuté.

» On diroit, aux murmures des impatiens
» mortels, que Dieu leur doit la récom-

(a) Pensées diverses sur la Comète, §. 231.

» pense

» pense avant le mérite, & qu'il est obligé
» de payer leur vertu d'avance. O! soyons
» bons premiérement, & puis nous serons
» heureux. N'exigeons pas le prix avant la
» victoire, ni le salaire avant le travail. Ce
» n'est point dans la lice, disoit Plutarque,
» que les vainqueurs des jeux sacrés sont
» couronnés; c'est après qu'ils l'ont par-
» courue « (a). Ainsi raisonne l'Auteur
d'Emile. Nous empruntons volontiers les
paroles de nos adversaires, pour les oppo-
ser à leurs semblables: la vérité, quand par
hasard ils la soutiennent, doit faire plus
d'impression dans leur bouche que dans la
nôtre.

Il n'est donc pas vrai que la justice de
Dieu soit *sujette à se démentir*; elle garde
invariablement l'ordre qu'elle a établi: elle
veut que la vertu soit éprouvée sur la terre
& recompensée dans l'autre vie. Sans cet
ordre, aussi sage qu'immuable, la condi-
tion des hommes vertueux seroit la plus
malheureuse; les méchans seroient les seuls
heureux & les seuls sages: les premiers n'au-
roient point d'esperance, les seconds se-
roient affranchis de la crainte & des re-
mords.

(b) Emile, tome 3, p. 78.

§. 10.

En vain l'Auteur fait, contre la bonté de Dieu, la même difficulté que contre sa justice: elle est déja résolue d'avance. *Si Dieu est tout puissant; s'il est l'Auteur de toutes choses; si rien ne se fait que par son ordre, comment lui attribuer la bonté, dans un monde où ses créatures sont exposées à des maux continuels, à des maladies cruelles, à des révolutions physiques & morales; enfin à la mort?*

Cette objection, si souvent copiée dans les écrits de Bayle, ne porte que sur une notion fausse de la bonté de Dieu, & sur une comparaison fautive que l'on en fait avec la bonté des créatures; comparaison dont Bayle lui-même a senti le défaut. Un homme ne peut passer pour bon envers ses semblables, à moins qu'il ne leur fasse tout le bien qu'il est capable de leur faire, & le plus promptement qu'il est possible: son pouvoir est la mesure de ses bienfaits. Dieu, dont la puissance est infinie, ne peut être jugé selon cette régle; quelque bien qu'il nous fasse, il peut toujours nous en faire davantage: jamais ses faveurs n'auront de proportion avec son pouvoir. Exiger de Dieu qu'il accorde à ses créatures tout le bien possible, c'est tomber en contradiction.

Dieu pouvoit exempter l'homme de tous maux ; il pouvoit, dès le moment de ſa création, le mettre dans un état de béatitude immuable : donc s'il eſt bon, il le devoit. Fauſſe conſéquence. Quelque malheureuſe que l'on ſuppoſe une créature ſur la terre, peut-elle ſe plaindre avec juſtice de n'avoir jamais reçu de Dieu aucun bienfait ? Si elle en a reçu, Dieu a donc été bon à ſon égard, quoiqu'il ne l'ait pas été autant qu'il auroit pu l'être. Il lui réſerve un bonheur plus parfait dans une autre vie.

§. II.

Nous n'avons donc pas beſoin, pour mettre à couvert la bonté de Dieu, d'*attribuer le mal à un génie malfaiſant, emprunté du magiſme* des Perſes, comme l'Auteur en accuſe les Théologiens (*a*). Elle eſt ſuffiſamment à couvert, dès que l'on s'en forme une idée juſte, & qu'on ne la confond plus avec la bonté impuiſſante & bornée des créatures. Il eſt encore moins néceſſaire de recourir à une ſimple permiſſion du mal; ſoit que Dieu le permette, ſoit qu'il le faſſe en nous affligeant immédiatement lui-même, ſa conduite eſt également irrepré-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 50.

henſible : jamais il ne nous afflige ſans raiſon ; & les peines de cette vie ſont la voie par laquelle il nous conduit à la félicité. Sans cette perſuaſion conſolante, les juſtes ſeroient réduits au déſeſpoir.

Malgré les déclamations réitérées de notre Cenſeur, il eſt aiſé de concilier *avec la bonté de Dieu & avec ſa ſageſſe, la conduite que lui attribuent les Livres ſaints ;* & ces ordres, que l'on appelle *barbares & ſanguinaires.* Dieu a puni ſévérement des Nations coupables & inſenſibles à ſes bienfaits : elles avoient mérité ce châtiment, & il devoit ſervir, dans les deſſeins de Dieu, à expier leurs crimes.

On nous demande, très-mal à propos ; *comment un chrétien peut attribuer la bonté à un Dieu qui n'a créé le plus grand nombre des hommes que pour les damner éternellement* (*a*) ? Il ne faut pas nous prêter une opinion que nous rejettons comme un blaſphême. Jamais un Chrétien Catholique n'a penſé que Dieu ait créé un ſeul homme pour le damner ; la foi nous apprend au contraire que *Dieu veut ſincérement ſauver tous les hommes* (*b*) ; qu'il leur donne à tous des moyens pour faire leur ſalut ; que s'ils

(*a*) *Ibid.* p. 51 & c. 8, p. 104.
(*b*) 1. Tim. 2, 4.

en abusent, c'est leur faute & non la sienne.

A la vérité, nous n'avons pas assez de lumieres pour connoître ces moyens en détail, pour démêler les voies par lesquelles la Providence conduit chaque Nation; & à plus forte raison, pour assigner les secours qu'elle fournit à chacun des hommes en particulier: c'est en ce sens que *sa conduite est pour nous un mystere impénétrable;* & il ne nous est point du tout nécessaire de la pénétrer. Il nous suffit de sçavoir que *Dieu est le pere de tous* (*a*); *qu'il ne peut faire injustice à personne* (*b*); *qu'il rendra à chacun selon ses œuvres* (*c*). Ces vérités consolantes, dont la raison ne pouvoit avoir qu'une connoissance confuse, nous ont été clairement enseignées par la révélation. Quand elle ne nous auroit appris rien autre chose, c'en seroit assez pour nous rassurer, pour nous tranquilliser, pour nous faire bénir cette Providence aimable contre laquelle l'Auteur a blasphémé dans tout ce chapitre.

(*a*) Ephes. 4, 6.
(*b*) Hebr. 6, 10. Rom. 3, 4.
(*c*) Matth. 16, 27.

CHAPITRE V.

De la Révélation.

§. I

CE seroit ici le lieu de prouver la nécessité & l'existence d'une révélation ; mais nous avons traité ces deux questions dans un autre Ouvrage (*a*) : le lecteur nous dispensera de répéter nos preuves. Avant que de les attaquer, nos Critiques devroient éclaircir du moins un fait incontestable. Il y a dix-huit cens ans que tous les peuples étoient plongés dans l'idolâtrie la plus grossiere : à l'exception de la Nation Juive, aucune autre n'adoroit un Dieu unique, Créateur & souverain Seigneur de toutes choses. Son existence même n'étoit enseignée publiquement dans aucune école de Philosophie. L'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses de la vie à venir, communément admises par le peuple, étoient attaquées par les plus célébres Philosophes, de même que les vérités les plus essentielles de la morale. D'un coin de la Judée il sort tout-

(*a*) Déisme réfuté, Lettre 2 & 3.

à-coup une poignée d'hommes obſcurs & ſans lettres, qui annoncent tous ces dogmes comme une doctrine révélée de Dieu, & qui parviennent à la répandre, de maniere qu'elle s'eſt perpétuée juſqu'à nous. Si Dieu n'a eu aucune part à cette révolution, comment a-t-elle pu être projettée, pourſuivie, exécutée? Voilà ſur quoi des Ecrivains pleins de ſagacité, de lumieres, de pénétration, devroient nous inſtruire; aucun ne nous a encore expliqué ce phénoméne important. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé propoſe quelques doutes; mais il n'a pas ſeulement effleuré la queſtion.

Nous convenons avec lui qu'on ne peut, ſans le ſecours de la raiſon, connoître s'il eſt vrai que la Divinité ait parlé. *Mais d'un autre côté*, dit-il, *la Religion Chrétienne ne proſcrit-elle pas la raiſon? N'en défend-t-elle pas l'uſage dans l'examen des dogmes merveilleux qu'elle nous préſente* (a)? Il y a ici une équivoque puérile; & l'on confond deux eſpéces d'examens très-différens; l'examen des preuves de la révélation, & l'examen des dogmes révélés. La Religion Chrétienne, loin d'interdire à la raiſon l'examen des preuves de la révélation, enſeigne au contraire qu'il eſt néceſſaire à tous

(a) Chriſt. dévoilé, p. 52. Militaire Philoſophe, c. 7.

les hommes ; & c'eſt le principe d'où nous ſommes partis en commençant cet Ouvrage. Nous ſoutenons encore que cet examen ne demande ni des réflexions abſtraites, ni des diſcuſſions ſçavantes ; que les faits ſur leſquels l'exiſtence d'une révélation eſt appuyée, ſont d'une certitude & d'une notoriété, telle que le plus ignorant des hommes peut aiſément s'en convaincre (*a*).

Dès qu'il eſt certain qu'un dogme eſt révélé, la Religion Chrétienne interdit à la raiſon l'examen de ce dogme ; ou plutôt la raiſon elle-même nous fait ſentir que nous devons le croire ſans autre examen. Dieu a pu nous révéler des choſes incompréhenſibles ; mais il n'a pas pu nous tromper en les révélant ; nous devons ajouter foi à ſa parole, malgré toutes les difficultés que l'on peut former contre ces dogmes. C'eſt la raiſon elle-même qui nous ordonne de ſoumettre nos foibles lumieres à la révélation. Nous avons démontré ce point eſſentiel dans la réfutation du Déiſme (*b*) : l'Auteur de l'Examen de la Religion, attribué à Saint-Evremont, convient que quand la raiſon *a reconnu que Dieu parle, elle doit ſe taire & écouter* (*c*).

(*a*) Certit. des preuves du Chriſt. c. 12, §. 1.
(*b*) Premiere Lettre.
(*c*) Chap. 11, p. 140. Voyez encore p. 18, 94, 114.

Avant de pouvoir juger de la révélation divine, dit notre Auteur, *il faudroit avoir une idée juste de la Divinité; mais où puiser cette idée, sinon dans la révélatien elle-même, puisque notre raison est trop foible pour s'élever jusqu'à la connoissance de l'Etre suprême? Ainsi la révélation elle-même nous prouvera l'autorité de la révélation.* Autre sophisme dont l'artifice est aisé à découvrir.

Avant de pouvoir juger de la révélation divine, il faut avoir une idée juste de la Divinité : cela est vrai. Aussi la raison seule nous apprend que Dieu est l'ètre bon, juste, sage, incapable de nous tromper : il est faux qu'elle soit trop foible pour s'élever jusques-là, & qu'il soit besoin d'une révélation pour nous donner cette connoissance. Selon S. Thomas & tous les Théologiens, c'est un préliminaire qui doit précéder la foi à la révélation (*a*).

§. 2.

Selon le même Critique, *les Livres qui devroient nous éclairer, & auxquels nous devons soumettre notre raison, ne nous donnent point de Dieu des idées précises : c'est un amas de qualités contradictoires, & une*

(*a*) 1. part. q. 2, art. 2, *ad primam*.

enigme inexplicable. Dieu lui-même se peint comme injuste, faux, dissimulé, tendant des piéges aux hommes, se plaisant à les séduire, à les aveugler, à les endurcir, faisant des signes pour les tromper, répandant sur eux l'esprit de vertige & d'erreur. Ainsi, dès les premiers pas l'homme est jetté dans la défiance ; il ne sçait si Dieu veut le tromper, comme il en a trompé tant d'autres, de son propre aveu (*a*).

Jamais Auteur n'a raisonné avec tant de confiance sur des suppositions & des allégations fausses. 1°. Il suppose, contre la vérité, que les Livres saints sont destinés à nous instruire sans autre secours. Le texte seul de ces Livres ne suffit point, sans l'enseignement toujours subsistant de l'Eglise, établie de Dieu pour nous en donner le vrai sens. S'il y a dans l'Ecriture des expressions obscures, capables de nous donner une fausse idée des attributs de Dieu & de sa conduite; outre qu'elles sont expliquées par d'autres passages, c'est de l'Eglise que nous en devons recevoir l'intelligence, & l'Eglise ne nous trompera jamais.

2°. Il n'est pas vrai que Dieu soit représenté dans les Livres saints, sous les traits odieux qu'il plaît à notre Auteur de rassembler : ces

(*a*) Christ. dévoilé, p. 53.

Livres nous en donnent des idées toutes contraires. Ils nous enseignent que Dieu est non-seulement bon & miséricordieux, mais essentiellement vrai (*a*); & selon l'expression du Prophéte, qu'il est le Dieu de la vérité (*b*): qu'il n'est point semblable à l'homme, ni capable de mentir (*c*); que ses arrêts sont la justice même (*d*); qu'il est fidéle dans toutes ses paroles, & saint dans toutes ses œuvres (*e*). J. C. nous a répété les mêmes choses dans l'Evangile; & la raison seule nous en fait sentir la vérité.

Vainement l'Auteur a essayé dans une note de prouver son assertion (*f*). *Dieu*, dit-il, *permet qu'Eve soit séduite par le serpent*. La question est de sçavoir, si Dieu n'avoit pas donné à Eve des lumieres & des forces suffisantes pour résister à la séduction; & si elle n'abusa pas volontairement de ces secours. Nous soutenons que cela fut ainsi, sans quoi Dieu n'auroit pas pu la punir.

Il est dit ailleurs, que *Dieu endurcit le cœur de Pharaon*; mais il est dit aussi que ce fut Pharaon lui-même qui endurcit son

(*a*) Exod. 34, 6.
(*b*) Ps. 30, 6.
(*c*) Num. 23, 19.
(*d*) Deut. 32, 4.
(*e*) Ps. 144, 13.
(*f*) Page 53.

propre cœur, en résistant aux prodiges que Dieu faisoit pour le toucher. Nous disons de même qu'un pere *a perdu sa famille*, *qu'il a plongé ses enfans dans le libertinage*, quand il ne les en a pas empêchés.

Dans l'Evangile J. C. est appellé *une pierre d'achoppement;* & il n'a été tel à l'égard des Juifs, que par leur malice obstinée: J. C. leur reproche qu'*ils ferment les yeux pour ne pas voir*, & *leurs oreilles pour ne pas entendre; qu'ils craignent d'être touchés & convertis* (*a*). Tous ces passages doivent donc inspirer à l'homme de la défiance: non pas à l'égard de Dieu, mais à l'égard de lui-même.

Inutilement encore l'Auteur prétend que le Chrétien doit être alarmé, *lorsqu'il voit les disputes interminables de ses guides sacrés, qui jamais n'ont pu s'accorder sur la façon d'entendre les oracles précis d'une Divinité qui s'est expliquée* (*b*). Le corps des Pasteurs ne dispute point sur les dogmes de la foi; son enseignement est constant, uniforme, perpétuel, universel. Si quelques particuliers ont excité des disputes & formé des Sectes, c'est qu'ils ont oublié la régle que J. C. a établie pour maintenir l'u-

(*a*) Matt. 13, 15.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 54.

nité de la foi : ils ont voulu entendre la révélation, non ſelon le ſens de l'Egliſe, mais ſelon leur propre ſens : leur erreur prouve que la régle établie par J. C. eſt néceſſaire, & non pas qu'elle eſt fauſſe ou douteuſe. Les hérétiques ſont des hommes qui ont voulu porter dans les matieres de Religion, l'eſprit pointilleux & opiniâtre des Philoſophes.

Eſt-ce à ces Meſſieurs qu'il convient de nous reprocher des diſputes? Y a-t-il un ſeul dogme connu par la lumiere naturelle, ſur lequel ils ne diſputent entr'eux? Y en a-t-il un ſeul contre lequel ils n'aient fait des Livres? Le ſimple fidéle qu'ils veulent arracher à ſes *guides ſacrés*, ſeroit ſans doute beaucoup plus aſſuré de ſa créance, s'il écoutoit les leçons des ennemis de la Religion.

§. 3.

Ce n'eſt pas une petite affaire de compter les fauſſetés que l'Auteur accumule pour ſoutenir ſon paradoxe.

1°. Il eſt faux que *Dieu n'a prétendu ſe faire connoître qu'à quelques êtres favoriſés, tandis qu'il a voulu reſter caché pour le reſte des mortels, à qui pourtant cette révélation étoit également néceſſaire.* Dieu ne veut être caché à perſonne ; il veut au contraire

que tous les hommes ſoient ſauvés, & parviennent à la connoiſſance de la vérité (*a*). Il donne à quelques-uns plus de facilités & de ſecours pour l'acquérir; mais il n'eſt aucun homme qui en ſoit abſolument privé.

2°. Il eſt faux que Dieu, *faute de ſe manifeſter à tant de Nations, ait cauſé, pendant une longue ſuite de ſiécles, leur perte néceſſaire.* Dieu n'a jamais manqué de ſe manifeſter plus ou moins à toutes les Nations: nous l'avons déja obſervé après S. Paul (*b*). Si elles ſe perdent, c'eſt leur faute de n'avoir pas profité du degré de lumiere que Dieu leur avoit donné.

3°. Il eſt faux que *Dieu punit des millions d'hommes, pour avoir ignoré des loix ſecrettes qu'il n'a lui-même publiées qu'à la dérobée, dans un coin obſcur & ignoré de l'Aſie.* Dieu ne punit point l'ignorance involontaire; il ne damnera aucun homme, pour avoir ignoré l'Evangile, à moins que cet homme n'ait eu des moyens de le connoître.

La juſtice, l'humanité, la bonne foi, permettent-elles à un Ecrivain d'imputer au Chriſtianiſme des opinions que tout Chrétien condamne & déteſte, que jamais

(*a*) 1. Tim. 2, 4.
(*b*) Act. 14, 16.

aucun Théologien Catholique n'a soutenues ? Quelle idée pouvons-nous concevoir du caractere de nos ennemis, quand nous considérons leur procédé ? Quel mal leur a fait cette Religion divine, pour la calomnier avec autant de fureur ?

Il n'est donc pas vrai que lorsqu'un Chrétien consulte les Livres révélés, tout doive conspirer à le mettre en garde contre le Dieu qui lui parle : il n'est pas vrai que son Dieu, de concert avec les interprétes de ses prétendues volontés, semble avoir formé le projet de redoubler les ténébres de son ignorance (*a*).

§. 4.

Comment en effet l'Auteur prouve-t-il cette prétention. *Dieu*, dit-il, *n'a révélé que des mysteres, c'est-à-dire, des choses inaccessibles à l'esprit humain ; il ne s'est donc révélé que pour demeurer inconnu.* Cette objection est répétée trois fois dans le cours de l'Ouvrage (*b*).

1°. Il est faux que tout soit mystere dans la révélation. Elle nous a fait connoître plus clairement les principaux attributs de Dieu, que la Philosophie avoit seulement

(*a*) Page 55.
(*b*) Page 56, c. 6 ; p. 64, c. 7 ; p. 92 & 98.

apperçus confusément : elle nous a convaincus de l'immortalité de l'ame, vérité essentielle, que les Philosophes avoient obscurcie par leurs disputes (*a*). Elle nous a enseignés une morale plus pure & plus parfaite que celle des Philosophes ; & loin d'en faire un mystere, elle l'a mise à la portée des simples & des ignorans (*b*).

2°. Il est faux que les mysteres mêmes ne servent qu'à rendre Dieu plus inconnu. Quoique je ne comprenne point le fond du mystere de l'Incarnation, il me donne une grande idée de la puissance, de la sagesse, de la bonté divine, de l'amour que Dieu a pour moi, de la félicité qu'il me prépare, des devoirs qu'il m'impose, de la reconnoissance que je lui dois. J'en tire les conséquences les plus importantes & les plus utiles pour les mœurs. La foi des mysteres a formé des saints ; avec toutes leurs connoissances, les Philosophes ont été souvent des discoureurs superbes & insupportables dans la société.

L'Auteur forme un autre raisonnement : *Une révélation qui seroit véritable, qui viendroit d'un Dieu juste & bon, & qui seroit nécessaire à tous les hommes, devroit être assez clai-*

(*a*) Dict. Philos. art. *Ame*.

(*b*) Discours prélim. de l'Encyclop. Mém. de litt. tome 1, p. 42.

assez

re pour être entendue de tout le genre humain. La révélation sur laquelle le Judaïsme & le Christianisme se fondent, est-elle dans ce cas?

Cette objection, renouvellée dans tous les Livres des Incrédules, a été réfutée cent fois, & nous y avons répondu ailleurs (*a*). Nous avons montré qu'il est impossible que Dieu, en se révélant aux hommes, leur fasse connoître parfaitement sa nature, ses attributs, ses desseins, les motifs de sa conduite; parce que Dieu étant infini, il est essentiellement incompréhensible. Les Anges même ne comprennent point la nature Divine. Nous avons montré encore que cette difficulté, qu'on peut faire aussi-bien contre la Religion naturelle, que contre la Religion révélée, ne déroge à la nécessité de l'une ni de l'autre.

Vainement donc l'Auteur de l'Examen important a dit que, *si le culte de Dieu étoit nécessaire, il nous l'auroit donné à tous lui-même* (*b*). Sans doute il veut parler d'un culte révélé; puisqu'il a ordonné d'abord d'*adorer Dieu par notre propre raison* (*c*). Mais est-il vrai que toutes les Nations policées *ont reconnu un Dieu*, & lui ont rendu le culte que la raison leur prescrivoit? La

(*a*) Déisme réfuté, deuxième Lettre, p. 80.
(*b*) Examen important, p. 9.
(*c*) *Ibid.* p. 8.

raison commandoit d'adorer un seul Dieu; & elles ont offert leur encens à une foule de Divinités imaginaires. La raison dictoit d'adorer la Divinité par des actions vertueuses; & elles ont cru l'honorer par des crimes. S'ensuit-il qu'un culte raisonnable & pur de la Divinité n'est pas nécessaire à tous les hommes ?

Les élémens d'Euclide, il est vrai, *sont intelligibles pour tous ceux qui veulent les entendre, & n'excitent aucune dispute parmi les Geometres* : cela n'est pas fort étonnant. Les vérités de Géométrie ne gênent les passions en aucune maniere; personne n'est intéressé à douter si les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits : encore les anciens Pyrrhoniens faisoient-ils semblant de ne pas en être sûrs. Ces mêmes Geometres ne laissent pas de disputer sur d'autres questions Mathématiques, & de prétendre qu'il y a des démonstrations pour & contre : tout comme les Philosophes disputent sur l'existence de Dieu, sur la providence, sur la spiritualité, l'immortalité, la liberté de notre ame, sur la distinction du bien & du mal moral, quoique ces vérités soient démontrées.

Il n'est donc pas surprenant que ces mêmes vérités, *révélées dans la Bible, aient encore besoin de commentaires, demandent des*

lumieres d'enhaut pour être crues & entendues, ſoient matiere de conteſtation, trouvent des contradicteurs. Les hommes diſputoient avant la révélation ; ils diſputent à préſent, ils diſputeront toujours, parce qu'il y aura toujours des eſprits vains, pointilleux, opiniâtres, qui ne veulent point de Religion.

§. 5.

Fatigué d'avoir raiſonné une fois, l'Auteur recommence à déclamer. *Peu content des myſteres contenus dans les Livres ſacrés, les Prêtres du Chriſtianiſme en ont inventé de ſiécle en ſiécle, que leurs diſciples ſont obligés de croire, quoique leur fondateur & leur Dieu n'en ait jamais parlé* (*a*). Tels ſont, ſelon lui, les myſteres de la Trinité, de l'Incarnation, l'efficacité des Sacremens, ſur leſquels J. C. ne s'eſt jamais expliqué ; & c'eſt ce que répétent tous nos Incrédules (*b*).

Ils peuvent en impoſer à ceux qui n'ont jamais ouvert l'Evangile. Un Chrétien médiocrement inſtruit, ſçait que J. C. a or-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 58.
(*b*) Examen important, c. 35 & 37. Examen de Saint-Evremont, chap. 4. Traité ſur la Tolérance, c. 11, p. 97. Dict. Philoſ. art. *Chriſtianiſme*. Eſſai ſur l'Hiſt. gen. tome 1, c. 17, &c.

donné à ses Apôtres de *baptiser toutes les Nations au nom du Pere, du Fils & du S. Esprit* (*a*). Il nous a dit, par l'organe de son Apôtre S. Jean, *qu'il y a trois personnes qui rendent témoignage dans le Ciel, le Pere, le Verbe & le S. Esprit; & que ces trois sont une même chose.* (*b*). Le même Apôtre commence son Evangile par nous apprendre qu'*au commencement le Verbe étoit en Dieu, qu'il étoit Dieu, qu'il s'est fait chair* (*c*). Voilà ce que nous croyons sous le nom de Trinité & d'Incarnation. J. C. a déclaré que *celui qui croira & recevra le Baptême, sera sauvé* (*d*); que *celui qui mange sa chair vivra éternellement* (*e*); que *les péchés seront remis à ceux qui auront été absous par ses envoyés* (*f*); que *Dieu forme entre les époux une union que les hommes ne peuvent pas rompre* (*g*). Ses Apôtres enseignent que *l'imposition de leurs mains donnoit la grace & le S. Esprit* (*h*); que *l'onction des malades leur remet les péchés* (*i*). Voilà ce que nous professons en-

(*a*) Matth. 28, 19.
(*b*) 1. *Joan.*, 5, 7.
(*c*) *Joan.* 1.
(*d*) Marc, 16, 16.
(*e*) *Joan.* 6, 55.
(*f*) *Ibid.* 20 23.
(*g*) Matt. 19, 6.
(*h*) Act. 8, 17, &c.
(*i*) *Jacobi*, 5, 15.

core sur l'efficacité des Sacremens.

C'est une calomnie d'avancer que *dans la Religion Chrétienne tout semble abandonné à l'imagination, aux caprices, aux décisions arbitraires de ses Ministres, qui s'arrogent le droit de forger des mysteres & des articles de foi, suivant que leurs intérêts l'exigent*. Quel intérêt peuvent avoir les Ministres de la Religion à forger des mysteres, pour être obligés de les croire eux-mêmes, comme les simples fidéles auxquels ils les enseignent ? Par des accusations semblables, nos adversaires se couvrent d'un ridicule éternel.

§ 6.

Enfin l'Auteur du Christianisme dévoilé attaque la certitude de la révélation ; & c'est par-là qu'il auroit dû commencer. *Dieu, nous dit-on, a parlé, il y a des milliers d'années, à des hommes choisis qu'il a rendus ses organes; mais comment s'assurer s'il est vrai que ce Dieu ait parlé, sinon en s'en rapportant au témoignage de ceux mêmes qui disent avoir reçu ses ordres* (a)? L'objection n'est pas nouvelle.

Nous sommes assurés que Dieu a parlé par J. C. & par ses Apôtres, non pas seu-

(c) Page 59.

lement par leur ſimple témoignage, mais par leur témoignage appuyé de miracles éclatans. Nous ſommes certains de ces miracles par tous les monumens qui peuvent ſervir à conſtater des faits : 1°. par la dépoſition des témoins oculaires & irréprochables ; 2°. par l'aveu de leurs plus grands ennemis ; 3°. par les effets que ces miracles ont produits ; par les établiſſemens auxquels ils ont donné lieu, & qui ſubſiſtent encore : en un mot par la révolution qu'ils ont cauſée dans l'univers. Le monde eſt-il devenu Chrétien tout-à-coup, ſans cauſe & ſans motif, par une inſpiration ſubite, ou par un travers d'eſprit univerſel ?

Il ne ſert de rien de dire que ces interprétes des volontés divines ſont des hommes ; que les hommes ſont ſujets à ſe tromper eux-mêmes, & à tromper les autres. Les hommes ne ſe trompent point eux-mêmes ſur des faits ſenſibles, palpables, publics, réitérés ; qu'ils ont le plus grand intérêt à examiner, qu'il eſt très-dangereux pour eux de ſoutenir, ſur leſquels leurs ennemis pourroient incontinent les démentir. Ils ne trompent point les autres, quand il n'y a rien à eſpérer pour eux ; quand ils s'expoſent, par la tromperie, à la preſcription, à l'infamie, à la mort ; quand la notoriété des faits rend évidemment la ſéduction

impossible; quand ils se montrent d'ailleurs simples, sans artifice, ennemis de tout déguisement, à couvert de toute passion. Tels ont été ceux par lesquels nous prétendons que Dieu a parlé.

§. 7.

Mais *comment découvrir aujourd'hui s'il est bien vrai que Moyse ait conversé avec son Dieu, & qu'il ait reçu de lui la loi du peuple Juif, il y a quelques milliers d'années?*

Nous en sommes certains par les miracles que Moyse a faits pour prouver sa mission; & ces miracles sont attestés, 1°. par toute la suite des Livres des Juifs qui les répétent, qui les supposent, qui y font une allusion continuelle; l'Histoire de Moyse ne peut être fausse, à moins que tous ces Ecrivains, sans exception, ne soient autant d'insensés. 2°. par tous les monumens, les fêtes, les cérémonies, les pratiques de la Religion judaïque. La fête de Pâques instituée en mémoire de la sortie d'Egypte; l'offrande des premiers-nés pour attester la mort des premiers-nés des Egyptiens; la fête des Tabernacles, pour rappeller le séjour des Israëlites dans le désert; la manne conservée dans le tabernacle, en témoignage de leur nourriture miraculeuse; la fête de la Pentecôte, pour faire souvenir de la

publication de la loi; le serpent d'airain; leçon frappante de la guérison des Hébreux; les priviléges & le Sacerdoce de la tribu de Lévi, monument perpétuel du ministere de Moyse, &c. Toute la Religion Juive n'étoit qu'une représentation continuelle, & un Commentaire historique des prodiges du Législateur: si ces prodiges eussent été fabuleux, toutes les loix, toutes les pratiques des Juifs seroient autant d'usages ridicules, dont on ne pourroit concevoir l'origine. Si quelqu'un s'avisoit aujourd'hui de révoquer en doute l'établissement des francs dans les Gaules, malgré l'attestation formelle du Code de leurs loix, ne seroit-il pas regardé comme un insensé? 3°. par l'exactitude des Juifs à observer un culte gênant & onéreux, des cérémonies incommodes & dispendieuses, des rites singuliers & différens de ceux des autres Nations, des loix séveres & qui les rendoient souvent odieux. Il n'y a qu'un Législateur revêtu de toute l'autorité Divine, en état de se faire respecter & obéir par l'éclat de ses miracles, qui ait pu assujettir à cette espéce de servitude une Nation aussi intraitable que les Juifs.

Moyse n'est donc ni un enthousiaste, ni un fourbe, ni un ambitieux, ni un menteur; avec un seul de ces défauts: il eût

été maſſacré à la premiere ſédition.

L'Auteur demande *ſi l'on peut s'en rapporter au témoignage d'un homme, qui après avoir fait tant de miracles, n'a jamais pu détromper ſon peuple de l'idolâtrie?* Mais il oublie le portrait qu'il a tracé lui-même de la Nation Juive; il l'a repréſentée comme un peuple farouche, fanatique, ſuperſtitieux, intraitable. Eſt-il donc étonnant qu'environné de Nations idolâtres, tenté par l'appas de leurs fêtes & par la débauche qui les accompagnoit, ce peuple s'y ſoit livré ſi ſouvent dans leur compagnie? On doit être bien plus ſurpris, de ce qu'avec un penchant ſi décidé pour l'idolâtrie, on ait pu le ramener au culte preſcrit par Moyſe.

On eſt indigné de ce que ce Légiſlateur, après avoir fait paſſer quarante-ſept mille Iſraélites au fil de l'épée, a le front de déclarer *qu'il eſt le plus doux des hommes* (*a*). 1°. Doit-on attribuer à Moyſe la mort de ceux que Dieu a expreſſément ordonné de punir, tandis qne nous voyons ce Légiſlateur demander toujours grace pour les coupables? 2°. La hardieſſe même avec laquelle il ſe rend témoignage de ſa douceur, eſt une preuve qu'il ne craignoit pas d'être

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 60. Dictionn. Philoſ. art. *Moyſe*

démenti ; & dans aucune des séditions qui s'éleverent contre lui, personne n'osa l'accuser de cruauté. 3°. N'est-ce pas une injustice criante de juger de la conduite de Moyse selon nos mœurs, & par celle que tiendroit aujourd'hui un sage Législateur ?

On demande si *les Livres attribués à ce Moyse, qui rapportent tant de faits arrivés après lui, sont bien authentiques ?* Ils le sont, & nous l'avons démontré ci-devant (*a*). Il est faux que ces Livres rapportent beaucoup de faits arrivés après la mort de Moyse.

Enfin, continue l'Auteur, *quelle preuve avons-nous de sa mission, sinon le témoignage de six cens mille Israélites grossiers, superstitieux, ignorans & incrédules, qui furent peut-être les dupes d'un Législateur féroce ; toujours prêt à les exterminer, ou qui n'eurent jamais de connoissance de ce qu'on devoit écrire par la suite sur le compte de ce fameux Législateur* (*b*) ?

C'est donc une foible preuve aux yeux des Philosophes, que le témoignage de six cens mille hommes ? Il paroît néanmoins que ce témoignage pouvoit mériter attention. Le *peut-être* qu'on nous allégue, est

(*a*) Chap. 2, §. 2.
(*b*) Page 60.

curieux. Six cens mille hommes qu'on nous a dépeints comme des *monstres de phrénésie & de férocité* (*a*). Dupés pendant 40 ans *par un Législateur féroce & toujours prêt à les exterminer :* voilà des monstres bien doux & bien faciles à conduire. Qu'ils aient été toujours prêts à exterminer leur Législateur, cela se conçoit ; mais qu'ils se soient laissés si patiemment égorger eux-mêmes par un imposteur, cela ne se comprend plus.

Quelqu'ignorans, quelque crédules qu'aient été les Israélites, a-t-on pu leur persuader qu'ils avoient vu ce qu'ils n'avoient pas vu ; qu'ils avoient fait ce que Moyse avoit rêvé ; qu'ils avoient reçu par tradition de leurs peres, ce dont ils n'avoient jamais oui parler ? A-t-on pu les réduire par des fables dont ils sentoient l'imposture, & malgré leur penchant décidé pour l'idolâtrie, à des loix, à un culte, à des mœurs singulieres qui les rendoient odieux aux autres Nations ? Du moins après la mort de Moyse ils auroient dû y renoncer pour jamais : ils y sont demeurés constamment attachés.

Il est donc faux que la mission de Moyse soit seulement prouvée par le témoignage des Israélites. Elle est prouvée par les ef-

(*a*) Chap. 2, ci-dessus, §. 7.

fets qu'elle a opérés, & qui n'ont pas pu venir d'une autre cauſe, par la ſingularité des mœurs, des loix, des cérémonies judaïques ; par la multitude de monumens expoſés de toutes parts ſous les yeux des Juifs qui atteſtoient les miracles de leur Légiſlateur.

Il eſt impoſſible que ces miracles aient été forgés par la ſuite, & écrits ſur le compte de Moyſe ; il auroit fallu ſuppoſer en même temps l'ancienneté des uſages relatifs à ces miracles, & y aſſujettir les Juifs pour le moment : & quel eſt le Souverain, quel eſt le Prophéte qui ait jamais oſé le tenter ? Qu'un impoſteur s'aviſe aujourd'hui de mettre dans l'Evangile que J. C. après ſa réſurrection, a fait tomber d'une ſeule parole le Temple de Jeruſalem ; qu'en mémoire de ce miracle l'Egliſe Chrétienne a toujours célébré la fête de la démolition du Temple : quel eſt l'inſenſé qui croira ce prodige, & qui conſentira à célébrer la fête ?

§. 8.

Notre Critique raiſonne ſur la Religion Chrétienne comme ſur la Religion Juive, en ſe répétant toujours. *Quelle preuve nous donne-t-elle de la miſſion de Jeſus-Chriſt ? Connoiſſons-nous ſon caractere & ſon tempérament ?* Nous avons déja dit que notre Re-

ligion toute entiere, est la preuve de la mission de J.C. Le Christianisme ne s'est point établi sans preuve, sans raison, sans examen, par un travers d'esprit universellement répandu; quiconque lira l'Evangile sans prévention, sentira qu'il n'a pu avoir qu'un Dieu pour Auteur.

Cette lecture suffit de même pour faire connoître le caractere de J. C. il s'est peint lui-même dans ce Livre inimitable; & les traits de sa divinité y brillent de toutes parts.

Quel degré de foi, continue l'Auteur, *pouvons-nous ajouter au témoignage de ses Disciples, qui, de leur propre aveu, furent des hommes grossiers & dépourvus de science, par conséquent susceptibles de se laisser éblouir par les artifices d'un imposteur adroit* (a)? Il est singulier que nos adversaires ne sentent pas la contradiction dans laquelle ils tombent. Des hommes grossiers, dépourvus de science, auxquels on daigne à peine supposer le sens commun, ont-ils pu forger l'Evangile? Ou des hommes capables d'être Auteurs de ce Livre, ont-ils été assez insensés, pour se persuader qu'ils avoient vu de leurs yeux guérir des malades, éclairer des aveugles, ressusciter des morts,

(a) Christ. dévoilé, p. 61; & c. 6, p. 70.

multiplier des pains, calmer des orages, par une ſeule parole, s'il n'en étoit rien? Ont-ils pu croire fauſſement qu'ils avoient converſé, bu & mangé pendant 40 jours avec un mort reſſuſcité, & mourir dans les ſupplices pour atteſter ces impoſtures? Un pareil fanatiſme, une folie auſſi extraordinaire eſt plus impoſſible que les miracles mêmes.

Que les Philoſophes ſe tournent de quel côté ils voudront, on les défie de former jamais une ſuppoſition vraiſemblable. Les Apôtres ont été ou trompés ou trompeurs. Dans le premier cas, c'eſt J. C. qui eſt l'Auteur de l'impoſture: & quel impoſteur, grand Dieu! qui n'a fait que du bien, qui n'a prêché que la vertu, qui a ſouffert en héros, *qui eſt mort en Dieu* (*a*). S'ils ont été trompeurs, quel intérêt, quel motif a pu leur faire prendre Jeſus pour leur Idole, & les engager à mourir pour lui? Comment dans la multitude des Diſciples qu'ils

(*a*) *Nota.* Dans une Lettre imprimée récemment, ſous le nom du plus célébre de nos Ecrivains, on a tourné cette expreſſion en ridicule. » Comme s'il y avoit, dit-on, des » Dieux accoutumés à la mort, comme ſi on ſçavoit com- » ment ils meurent, comme ſi c'étoit Dieu qui fût mort «. Oui, nous ſçavons comment un Dieu meurt, depuis que Jeſus eſt mort. Jeſus-Chriſt eſt Dieu, & J. C. eſt mort; c'eſt donc une vérité de foi que Dieu eſt mort. Il eſt ſurprenant qu'on nous donne comme une expreſſion inouie, la doctrine même de nos Catéchiſmes.

ont féduits, ne s'eft-il pas trouvé un feul homme affez éclairé ou affez charitable pour les démafquer & les confondre (*a*)?

On nous demande enfin fi *le témoignage des perfonnes les plus inftruites de Jerufalem n'eût pas été d'un plus grand poids pour nous que celui de quelques ignorans qui font ordinairement les dupes de qui veut les tromper?* Ne l'avons-nous donc pas ce témoignage des perfonnes les plus inftruites de Jerufalem? Nous l'avons, & dans la conviction de ceux qui ont embraffé le Chriftianifme, & dans la conduite de ceux qui l'ont perfécuté. Nicodéme, Jofeph d'Arimathie, Lazare, Zachée, le Prince de Capharnaum, Jaire, les Prêtres convertis par les Apôtres, étoient des hommes inftruits (*b*). Aucun des chefs de la Synagogue n'a entrepris de convaincre d'impofture les Difciples de J. C. Le filence des Juifs incrédules n'eft-il pas le plus éloquent de tous les témoignages?

Quand on répéte fans ceffe que *les ignorans font les dupes de qui veut les tromper*, on fait voir très-peu de connoiffance du génie populaire. Le peuple peut être pendant quelque temps la dupe des promeffes

(*a*) Voyez ci-deffus chap. 3, §. 5.
(*b*) Certitude des preuves du Chrift, c. 6, §. 1.

qu'on lui fait ; mais il ne l'eſt plus , lorſque l'effet n'y répond pas. Il ajoute foi à un Charlatan qui lui promet de ſoulager ſes maux ; mais il ne croit point un malade guéri , contre le témoignage de ſes yeux : l'Opérateur prend la précaution de diſparoître avant l'effet du reméde. Le peuple eſt aiſément dupe , quand on le prend par ſes préjugés ou par ſon intérêt ; mais quand on commence par heurter de front ſes opinions , & par lui montrer des dangers , il n'eſt ni ſouple ni docile. Nos Philoſophes hautains & dédaigneux regardent à peine le peuple comme des hommes : ils ne le connoiſſent pas ; s'ils entreprenoient de le conduire , ils deviendroient bientôt l'objet de ſes mépris. On ne doit donc pas nous blâmer , ſi , dégoûtés des leçons de ces maîtres ſuperbes , nous nous bornons à être les diſciples des ignorans charitables qui ſe ſont ſacrifiés pour éclairer l'univers.

§. 9.

L'Auteur du Militaire Philoſophe eſt allé plus loin que celui du Chriſtianiſme dévoilé ; pour détruire par le fondement toutes les preuves de la révélation , il poſe pour principe que des faits ne peuvent être établis avec une parfaite certitude ; que la conviction qu'on peut en avoir , n'équi-

vaut jamais à l'évidence parfaite, à la vérité claire & inconteſtable. Il prétend le prouver, parce que nos ſens peuvent nous tromper, & parce que tous les hommes peuvent mentir. Il en conclud qu'il n'y a que les vérités métaphyſiques & phyſiques qui ſoient inconteſtables, & qui arrachent un aſſentiment parfait & irrévocable (*a*). La même doctrine eſt enſeignée dans le Dictionnaire Philoſophique (*b*).

Tous ces principes ſont démontrés faux dans la Diſſertation ſur la certitude des faits inſérée dans l'Encyclopédie; le lecteur peut y avoir recours; nous nous contenterons d'ajouter quelques réflexions.

1°. Le Militaire Philoſophe ſemble ne pas entendre les termes, quand il place les *vérités phyſiques* au même rang que les *vérités métaphyſiques*. Celles-ci ſont fondées ſur l'évidence & la connexion néceſſaire de nos idées; les premieres portent uniquement ſur l'atteſtation de nos ſens. L'exiſtence & les propriétés des corps, par exemple, les loix du mouvement, ſont des vérités phyſiques; nous n'en ſommes certains que par le rapport de nos ſens : ſi ce rapport eſt néceſſairement fautif, il n'y a plus

(*a*) Militaire Philoſophe, chap. 12.
(*b*) Art. *Certitude*. Voyez les Additions ci-après, à la fin du ſecond volume.

de certitude physique dans l'univers.

2°. L'Auteur convient que dans les affaires de la vie, on s'en rapporte à des preuves de fait, *parce qu'on ne peut pas faire autrement ;* mais il est faux qu'en comptant sur ces preuves, *on ne prétende pas rendre un jugement exempt d'erreur.* Je soutiens que dans les affaires de la vie, la certitude métaphysique; la certitude physique & la certitude morale, font, sur tout homme sensé, une égale impression; qu'il y auroit également de la folie à résister à l'une ou à l'autre. L'ouvrier tourmenté par la faim, & qui n'a mangé que la moitié d'un pain, est convaincu par le sentiment intérieur, aussi-bien que par la clarté de ses idées, que *la partie est moindre que le tout :* le laboureur, levé avant l'aurore, conduit ses bœufs à la charrue, sans être tenté de douter si le soleil viendra éclairer ses travaux : l'homme du peuple remplit les devoirs de sujet, sans contester s'il y a en France un Souverain auquel il doive payer des tributs; il en est suffisamment certain par des preuves morales, quoiqu'il ne l'ait jamais vu. Dans ces différentes circonstances, le Philosophe n'agit pas autrement que le plus ignorant des hommes; & s'il se conduisoit différemment, il mériteroit d'être enfermé. N'étoit-il pas de la

ſageſſe Divine d'établir la Religion ſur les mêmes preuves ſur leſquelles ſont fondés tous les devoirs de la vie civile, & nos intérêts les plus chers ?

3°. Il eſt faux qu'en général les vérités métaphyſiques arrachent de nous *un aſſentiment plus parfait & plus irrévocable* que les vérités appuyées ſur des faits. Les vérités de la Religion naturelle, que le Militaire Philoſophe paroît ſoutenir, ſont ſans doute des vérités métaphyſiques ; il n'y en a pas une ſeule qui ne ſoit conteſtée par quelque Philoſophe. On a fait des traités exprès pour prouver qu'il n'y a point de vérité métaphyſique certaine & inconteſtable (*a*). D'ailleurs ces vérités ne peuvent être connues du plus grand nombre des hommes par la voie du raiſonnement ; c'eſt donc un effet de la bonté de Dieu de les leur faire connoître par une révélation appuyée ſur des faits.

(*a*) Voyez les eſſais de M. Hume ſur l'Entendement humain ; & Lettre de Thraſibule à Leucipe, p. 162 & 172.



CHAPITRE VI.

Des preuves de la Religion Chrétienne, des Miracles, des Prophéties, des Martyrs.

§. I.

DANS le chapitre précédent l'Auteur du Christianisme dévoilé a combattu la révélation en elle-même, & a fait tous ses efforts pour la rendre suspecte. Il a prétendu qu'elle est obscure, & une source continuelle de doutes & de disputes; qu'elle ne nous a pas fait connoître plus clairement la nature Divine; que ceux qui l'ont annoncée ne sont point d'un caractere propre à nous subjuguer. Dans celui-ci il attaque les signes extérieurs dont elle a été accompagnée, & par lesquels nous jugeons qu'elle vient de Dieu : ce sont donc les titres de notre croyance qu'il s'agit de justifier. Sur ces divers objets, l'Auteur ne montre, ni plus d'exactitude, ni plus de bonne foi que dans le reste de son Ouvrage. Il rassemble la plûpart des doutes proposés par la foule des Incrédules; nous retrouvons les mêmes objections dans les différens écrits dont nous avons déja fait mention. Il répete conti-

nuellement les mêmes reproches; il interrompt ſouvent le fil des matieres; tous les chapitres de ſon Livre ſe reſſemblent : c'eſt un inconvénient pour nous d'être obligés de le ſuivre dans ſes écarts. Avant d'en venir au détail, il fait quelques réflexions préliminaires.

Selon lui, le Chriſtianiſme n'a aucun avantage ſur toutes les Religions du monde, qui ſe diſent émanées de la Divinité. *L'Indien aſſure que Brama lui-même eſt l'Auteur de ſon culte ; le Scandinave tenoit le ſien du redoutable Odin. Si le Juif & le Chrétien ont reçu le leur de Dieu, par le miniſtere de Moyſe & de Jeſus, le Mahométan aſſure qu'il a reçu le ſien par ſon Prophéte inſpiré du même Dieu* (a).

Il reſte donc à examiner ſi l'Indien, le Scandinave, le Mahométan produiſent en faveur de leurs Légiſlateurs les mêmes preuves que les Juifs & les Chrétiens allé- guent de la miſſion ſurnaturelle de Moyſe & de Jeſus, & ſi ces preuves ont les mêmes caracteres. Voilà la queſtion qu'un Auteur exact devoit indiſpenſablement traiter ; il le falloit, pour procéder en régle. Celui auquel nous répondons, l'a prudemment eſquivée ; on ſent bien pourquoi.

(a) Chriſt. dévoilé, p. 62.

Qu'eſt-ce que prouve la reſſemblance de prétention entre les différentes Religions de l'univers ? Elle démontre que tous les peuples ont compris la néceſſité de l'autorité Divine pour établir une Religion ; qu'ils ont rendu hommage au droit excluſif qui appartient à Dieu de déterminer le culte que nous devons lui rendre. L'opinion contraire de nos adverſaires choque de front le ſentiment répandu chez toutes les Nations qui ont une Religion.

Toutes les Religions, dit notre Critique, *interdiſent l'uſage de la raiſon pour examiner leurs titres ſacrés.* Le Chriſtianiſme ne l'interdit point ; nous avons prouvé le contraire. *Toutes ont le caractere de fauſſeté par les contradictions palpables dont elles ſont remplies.* Nous oſons lui faire le défi de nous montrer des contradictions palpables dans notre Religion. Pour toute preuve il répéte les déclamations auxquelles nous avons déja répondu dans les chapitres précédens ; & ce n'eſt pas la derniere fois qu'il y reviendra.

Il ſoutient que la Religion Chrétienne n'eſt point propre à rendre les Empires floriſſans & puiſſans (*a*) ; ce reproche qui eſt ici entiérement déplacé, ſera examiné

(*a*) Page 64.

dans la suite (*a*). Venons à l'objet principal, aux signes de la révélation.

ARTICLE PREMIER.

Des Miracles.

§. 2.

Je vois, dit l'Auteur, *des Miracles, des Prophéties, & des Martyrs dans toutes les Religions du monde* (*b*). Et c'est ce qui montre que toutes les Religions du monde en ont senti la nécessité pour subjuguer les hommes; que les miracles & les prophéties sont le langage qui convient à la Divinité, quand elle veut se révéler aux créatures.

Il y a d'ailleurs une différence essentielle, & qu'il ne faut pas perdre de vûe, entre les miracles opérés en faveur de la vraie Religion, & les prétendus prodiges dont les fausses voudroient se faire honneur; les premiers ont été faits directement pour prouver la mission d'un homme & la vérité de sa doctrine; les seconds, quand on les supposeroit vrais, ne tiennent à rien & ne prouvent rien.

L'Auteur, qui confond très-mal à propos ces divers prodiges, ne voit dans tout cela que des imposteurs plus rusés & plus

(*a*) Chap. 14, ci-après §. 5.
(*b*) Page 65.

inſtruits que le vulgaire, qui le trompent par des preſtiges, qui l'éblouiſſent par des œuvres qu'il croit ſurnaturelles, parce qu'il ignore les ſecrets de la nature & les reſſources de l'art.

Telle eſt ſa déciſion. Les miracles de Moyſe, les plaies d'Egypte, le paſſage de la mer rouge, entre les flots amoncelés à droite & à gauche, la colomne de nuées lumineuſe pendant la nuit, la manne du déſert, l'embrâſement du Sinaï, les eaux ſorties du rocher, les ſéditieux engloutis dans les entrailles de la terre ; tous ces prodiges, dont pluſieurs étoient journaliers, & ont duré pendant 40 ans, étoient des preſtiges ou des phénomenes purement naturels ; c'eſt par haſard qu'ils n'ont pas été renouvellés depuis ce temps-là.

Il en eſt de même ſans conteſtation des miracles de J. C. Les Cieux ouverts ſur ſa tête à ſon baptême ; les aveugles, les boîteux, les paralytiques, les lépreux guéris par une ſeule parole, les pains multipliés, les orages appaiſés, les eaux affermies ſous les pas de Jeſus & de ſon Diſciple, les morts reſſuſcités, ſont des effets purement naturels ou des tours de Charlatan ; ceux qui amuſent le peuple aujourd'hui, pourroient en faire autant s'ils étoient un peu plus habiles.

Nous ne nous arrêterons pas à réfuter des absurdités aussi palpables.

On nous oppose pour la seconde fois, que les miracles de Moyse ont été opérés aux yeux d'un peuple ignorant, crédule, stupide. Mais ce peuple, quelque stupide qu'on le suppose, avoit des yeux; il suffisoit d'en avoir pour juger si les miracles de Moyse étoient vrais ou faux. Falloit-il être Philosophe, pour sçavoir si les Hébreux vivoient de manne ou de pain, si l'eau couloit d'un rocher où il n'y en avoit point auparavant, si la vûe du serpent d'airain guérissoit les morsures venimeuses, si on voyoit une colomne de feu sur le tabernacle pendant la nuit.

§. 3.

Je puis soupçonner, ajoute l'Auteur, *que ces miracles ont été insérés dans les Livres sacrés des Hébreux long-temps après la mort de ceux qui auroient pu les démentir* (*a*). Ce soupçon est absurde, & nous l'avons déja fait voir. Il faudroit soupçonner en même temps que les fêtes & les cérémonies destinées à conserver la mémoire de ces miracles, sont d'une institution postérieure à Moyse. Il faudra encore nous apprendre

(*a*) Christ. dévoilé, p. 66.

quel a été le Législateur assez puissant & assez insensé pour obliger les Juifs à observer des loix gênantes en mémoire d'un miracle faussement imaginé, & dont ce peuple n'avoit jamais oui parler : il faudra enfin nous expliquer comment une Nation entiere a pu se résoudre à se gêner continuellement pour canoniser les rêves d'un imposteur ; à s'abstenir de pain levé pendant huit jours, sous peine de mort, pour célébrer une pâque ou une délivrance imaginaire ; à racheter à prix d'argent tous les aînés des familles ; à sacrifier tous les premiers-nés des animaux, pour attester faussement la mort des enfans Egyptiens ; à vivre pendant huit jours sous des tentes ou des cabanes, pour se rappeller la demeure prétendue des Hébreux dans le désert, & ainsi du reste.

Les Incrédules ont beau faire, jamais ils ne rompront la chaîne des monumens qui attestent les prodiges opérés en faveur des Juifs ; chaîne composée d'une infinité d'anneaux qu'un imposteur n'auroit jamais pu faire tenir les uns aux autres. Pour persuader ces prodiges à un homme intelligent & non prévenu, il ne faut qu'un raisonnement simple : la Religion Juive n'a pas pu s'établir naturellement; donc Moyse a fait des miracles.

§. 4.

La même réponſe détruit encore plus efficacement les objections de l'Auteur contre les miracles de J.C. *Il n'y a*, dit-il, *qu'une populace ignorante qui puiſſe les atteſter :* Nous avons déja démontré le contraire (*a*). Les Apôtres qui atteſtent les miracles de leur Maître, ne ſont point de ces ignorans ſtupides qui ne voyent ni n'entendent : leurs écrits que nous avons entre les mains, ſont pleins de bon ſens & de ſageſſe. Si ces prétendus ignorans ſont les Auteurs de l'Evangile, ils ont été plus habiles que tous les Philoſophes anciens & modernes. Leur atteſtation eſt confirmée par l'aveu ou par le ſilence de leurs plus cruels ennemis, dans des circonſtances où il étoit de la derniere importance d'en démontrer la fauſſeté, & où rien n'étoit plus aiſé, ſi les miracles n'étoient pas vrais. Ces mêmes miracles ſont conſtatés par les effets qu'ils ont produits, par les converſions qu'ils ont opérées, par notre Religion qu'ils ont fondée, par l'univers entier qu'ils ont changé. Si ces miracles ſont faux, comment un ſeul Juif a-t-il pu ſe réſoudre à changer de Religion, renoncer à ſes eſpé-

(*a*) Chapitre 3, §. 4, ci-deſſus.

rances, se corriger du fanatisme & de l'enthousiasme que notre Auteur reproche à cette Nation? Quel motif a pu l'y déterminer au préjudice de son repos, de sa fortune, de sa vie? Le sophisme continuel de nos adversaires est de supposer les miracles de J. C. rapportés seulement par des témoins isolés, dont la déposition ne tient à rien, n'est pas soutenue d'ailleurs, & emprunte toute sa force de la capacité des témoins. Cette supposition est fausse; il y a de la mauvaise foi à la renouveller sans cesse.

§. 5.

L'Auteur demande *comment il fut possible qu'un peuple entier, témoin des miracles du Messie, consentît à sa mort, la demandât même avec empressement?* Il lui convient moins qu'à personne de faire cette question. Par-tout il peint les Juifs comme *des monstres de phrénésie & de férocité* (a), comme *un peuple aveugle & farouche* (b), entêté *d'une superstition féroce & ridicule* (c), *d'un fanatisme opiniâtre, d'une espérance insensée* (d), comme des séditieux & des

(a) Page 18.
(b) Page 21.
(c) Page 22.
(d) Page 23.

aveugles (*a*) : lui sied-t-il de demander ensuite comment ce peuple a pu se conduire selon le caractere qu'il lui prête ?

Les Juifs, témoins des miracles du Messie, ont demandé sa mort ; parce que les chefs de la Nation leur ont persuadé que si on le laissoit vivre plus long-temps, les Romains viendroient fondre sur Jerusalem, détruiroient la ville & le temple, extermineroient la race des Juifs (*b*).

On insiste encore : *Le peuple de Londres & de Paris souffriroit-il qu'on mît à mort sous ses yeux, un homme qui auroit ressuscité des morts, rendu la vie aux aveugles, redressé les boiteux, guéri des paralytiques ?* Je réponds d'abord que le peuple de Londres & de Paris n'est point tel que l'Auteur a peint les Juifs. J'ajoute qu'à Paris & à Londres on pourroit encore demander la mort d'un homme juste & qui auroit fait des miracles, si on se persuadoit bien ou mal que de sa mort dépend le salut de l'Etat. Depuis que le peuple d'Athènes a demandé la mort de Socrate, il ne faut s'étonner de rien (*c*).

C'est donc très-mal conclure que de dire :

(*a*) *Ibid.*
(*b*) *Joan. c.* 11, 49.
(*c*) Voyez la Lettre au P. Berthier sur le Matérialisme, p. 4.

Si les Juifs ont demandé la mort de Jesus ; tous ses miracles sont anéantis pour tout homme non prévenu. Ces mêmes Juifs qui ont demandé la mort de Jesus, s'en sont repentis, se sont convertis en très-grand nombre, & ont adoré Jesus comme le Messie & le fils de Dieu. Ils ont donc rendu à ses miracles l'hommage le plus authentique & le moins suspect.

§. 6.

D'autre côté, poursuit notre Critique ; *ne peut-on pas opposer aux miracles de Moyse, ainsi qu'à ceux de Jesus, ceux que Mahomet opéra aux yeux de tous les peuples de la Mecque & de l'Arabie rassemblés* (a). Il est faux, selon l'Alcoran même, que Mahomet ait opéré aucuns miracles ; il est encore plus faux qu'il les ait faits aux yeux d'un peuple entier rassemblé. Il déclare lui-même qu'il ne fait point de miracles ; qu'il est venu établir sa Religion par les armes. Il est donc faux que *l'effet des miracles de Mahomet fût au moins de convaincre les Arabes qu'il étoit un homme divin :* il les en a convaincus, en leur donnant à choisir sa Religion ou la mort. » Comment justifier un homme

(a) Christ. dévoilé, p. 67. Militaire Philosophe, c. 11. p. 99.

» qui vous dit : *Crois que j'ai parlé à l'Ange*
» *Gabriel, ou je te tue* « (*a*) ?

Il eſt encore plus faux que *les miracles de Jeſus n'ayent convaincu perſonne de ſa miſſion ;* ils ont convaincu ſes Diſciples ; ils ont opéré le même effet ſur les milliers de Juifs convertis immédiatement après ſa mort, & ſucceſſivement ſur tous ceux qui ont embraſſé le Chriſtianiſme.

S. Paul lui-même, dit notre Auteur, *ne fut point convaincu par les miracles dont, de ſon temps, il exiſtoit tant de témoins ; il lui fallut un nouveau miracle pour convaincre ſon eſprit. De quel droit veut-on donc nous faire croire aujourd'hui des merveilles qui n'étoient point convaincantes, du temps même des Apôtres ; c'eſt-à-dire, peu de temps après qu'elles furent opérées ?*

Mais a-t-on oublié que S. Paul lui-même condamne ſon incrédulité (*b*) ? Il ne prétend donc pas que les miracles de J. C. aient été inſuffiſans pour le convaincre. Il reconnoît qu'il n'y faiſoit pas aſſez d'attention ; qu'un zéle exceſſif de religion l'aveugloit. Si après y avoir penſé plus mûrement, il n'avoit pas jugé ces miracles con-

(*a*) Suite des Mêlanges de Litterat. d'Hiſt. & de Philoſ. c. 70, tome 3, p. 232. Voyez Maracci, *Prodromi*, parte *ſecundâ*, chap. 3 & 9.

(*b*) 1. Tim. 1, 13.

vaincans & inconteſtables, auroit-il oſé les ſoutenir en face des Juifs, & les prendre eux-mêmes à témoin de la vérité & de la publicité des faits ?

D'ailleurs, autre choſe étoit d'être convaincu des miracles de J. C. autre choſe d'embraſſer le Chriſtianiſme ; la conviction de l'eſprit n'eſt que la premiere diſpoſition néceſſaire pour rendre hommage à la vérité ; il faut encore la droiture du cœur ; celle-ci manquoit au grand nombre des Juifs, comme elle manque aujourd'hui à nos adverſaires.

§. 7.

Celui auquel nous répondons ne veut point, que pour croire un miracle, on ſe contente des mêmes atteſtations que pour les autres événemens hiſtoriques. *Un fait ſurnaturel*, dit-il, *demande*, *pour être cru*, *des témoignages plus forts qu'un fait qui n'a rien contre la vraiſemblance* (*a*). Des preuves ordinaires ſuffiſent pour perſuader que Jeſus eſt mort : elles ne ſuffiſent plus pour nous convaincre qu'il eſt reſſuſcité.

Nous avons prouvé dans un autre Ouvrage, d'après les Auteurs de l'Encyclopédie, que les mêmes preuves, qui ſuffiſent

(*a*) Page 68 ; Militaire Philoſophe, c. 11, p. 96.

pour

pour constater un fait naturel, ne sont pas moins efficaces pour établir la croyance d'un miracle (a); ainsi le principe de l'Auteur est absolument faux.

Mais accordons-le pour un moment. A-t-on besoin, pour constater un fait naturel, de témoignages aussi forts, aussi multipliés, aussi incontestables que ceux que nous produisons pour prouver les miracles de J.C.? Le témoignage d'un ou de deux Historiens, sans autre monument, suffit pour nous faire croire un fait naturel: nous citons en preuve des miracles de J. C. non-seulement la déposition unanime & constante de tous ses disciples, témoins nombreux, oculaires, irréprochables, qui ont répandu leur sang pour confirmer leur témoignage; mais encore l'aveu formel ou le silence forcé de leurs plus grands ennemis, des Juifs, des Payens, des premiers Hérétiques: l'effet que ces miracles ont produit, & qui n'a pu naître d'une autre cause; la chaîne de monumens que notre Religion nous met sous les yeux, & qui remontent jusqu'aux événemens dont ils conservent le souvenir. Pour quel autre fait a-t-on jamais exigé cette réunion de preuves?

Le même Critique, fécond en parado-

(a) Déisme réfuté, troisiéme Lettre, p. 144.

xes, prétend qu'en matiere de religion tous les témoignages sont suspects; qu'un homme joint souvent la crédulité la plus stupide aux talens les plus distingués; que le Christianisme en fournit des exemples sans nombre : que l'homme le plus éclairé voit très-mal, lorsqu'il est saisi d'enthousiasme, ou ivre de fanatisme, ou séduit par son imagination.

Voici ce que signifie, en termes plus clairs, cette modeste déclaration. Tout homme qui a de la Religion n'est plus croyable, dès qu'il parle en sa faveur; il est toujours, ou ignorant, ou crédule, ou fanatique, ou séduit par son imagination. Il n'est dans l'univers de témoins dignes de foi que les Incrédules & les Athées. Nous devons sçavoir gré à ces Messieurs de leur sincérité; mais de quel côté est ici l'ivresse du fanatisme, & l'aveugle prévention?

Quand on admettroit pour un moment ce principe insensé, je demande encore de quel enthousiasme, de quelle séduction pouvoient être susceptibles en faveur de J. C, de ses Disciples, de sa doctrine, les premiers Juifs & les premiers Payens qui crurent aux miracles du Sauveur? Tous leurs préjugés, tous leurs intérêts, toutes leurs inclinations devoient les en détourner. Le préjugé des premiers étoit l'attente

d'un Messie puissant : le préjugé des seconds étoit un souverain mépris pour les Juifs ; & il falloit se résoudre à adorer un Juif crucifié.

§. 8.

Avant que d'examiner les objections de l'Auteur sur la possibilité des miracles, il est à propos de finir ce qu'il oppose à leur certitude & au témoignage de ceux qui nous les ont transmis. Vainement il allégue pour une troisiéme fois leur ignorance, leur crédulité, leur grossiéreté stupide (*a*) : nous avons suffisamment réfuté ce reproche (*b*).

Ces témoins, dit-il, *étoient-ils désintéressés ? Non ; ils avoient sans doute le plus grand intérêt à soutenir des faits merveilleux qui prouvoient la divinité de leur Maître, & la vérité de la Religion qu'ils vouloient établir* (*c*). A moins d'être aveugle, peut-on ne pas voir l'absurdité de cette supposition ? Des hommes ignorans, sans étude, tirés de la lie du peuple, qui forment le projet le plus hardi & le plus périlleux qui puisse entrer dans l'esprit d'un ambitieux, le projet d'établir une nouvelle Religion ; des Juifs superstitieux, aveuglément atta-

(*a*) Page 70.
(*b*) Voyez c. 5, §. 8 ; & ci-dessus §. 4.
(*c*) Page 70.

chés à leurs loix, à leur culte, à l'espérance d'un Libérateur; qui, sans raison, sans motifs, sans intérêts communs, forment entr'eux le complot d'anéantir leurs loix, de changer les idées de leur Nation! des Disciples honteusement trompés par un Maître fanatique & imposteur, qui se croient encore intéressés à se dévouer à sa gloire, à soutenir sa divinité aux dépens de leur repos & de leur vie! Voilà le prodige ridicule, incroyable, révoltant que l'on veut substituer à ceux de J. C.

Les Apôtres intéressés à soutenir des faits merveilleux! En quoi consistoit donc cet intérêt? A s'exposer à la fureur des Juifs, au mépris des Payens, à la politique soupçonneuse des Romains; à subir enfin le même sort que leur Maître: voilà tout ce qu'ils pouvoient humainement espérer. Il n'y a qu'un seul intérêt qui ait pu les rendre supérieurs à toutes les craintes humaines; celui de la vérité & de la vertu.

§. 9.

Ces mêmes faits, continue l'Auteur, *ont-ils été confirmés par les Historiens contemporains? Aucun d'eux n'en a parlé; & dans une ville aussi superstitieuse que Jerusalem, il ne s'est trouvé ni un seul Juif, ni un seul Payen qui ayent entendu parler des faits les*

plus extraordinaires & les plus multipliés que l'Histoire ait jamais rapportés. Tout cela est-il vrai ? Nous demandons d'abord à notre ſçavant Critique, quels ſont les Hiſtoriens contemporains qui auroient dû parler des miracles de J. C ? Chez les Juifs, nous ne connoiſſons que trois Ecrivains dans ces temps-là ; Joſéphe, Philon & Juſte de Tibériade, duquel les Ouvrages ont péri. Nous ſoutenons que le premier en a parlé ; & que quand il n'en auroit rien dit, ſon ſilence ſeroit auſſi éloquent pour nous que ſon témoignage (*a*). Philon n'eſt point un Hiſtorien, mais un Philoſophe ; il n'a point écrit ce qui s'eſt paſſé de ſon temps. Il a cependant connu J. C. & ſes miracles. Anaſtaſe le Sinaïte, Patriarche d'Antioche au ſixiéme ſiécle, rapporte d'après Ammonius, Philoſophe d'Alexandrie, qui vivoit au troiſiéme, que Philon, dans un écrit contre Mnaſon, diſciple des Apôtres, a nié la divinité de J. C. mais il ne nioit pas ce qu'on racontoit de ſon humanité. Il prétendoit que ſes miracles ne ſuffiſoient pas pour prouver ſa divinité, que ſes ſouffrances & ſa mort ignominieuſe ne pouvoient convenir à un Dieu (*b*). Dans les autres

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 1, §. 8.

(*b*) Voyez le Livre intitulé *Odegos*, chap. 14, page 24 & 25, dans les Ouvrages de Greſſet ; tome 14.

Ouvrages que les Juifs ont composés contre J. C. & dont on ignore la date précise, ils sont formellement convenus de ses miracles (a).

Chez les Payens, à Rome, & dans toute la Gréce, on ignoroit profondément ce qui se passoit dans la Judée. Dès que les Chrétiens commencerent à être connus, ils furent calomniés & persécutés : on écrivit contr'eux ; mais aucun de ces Ecrivains n'a osé s'inscrire en faux contre les miracles de J. C, aucun n'a osé invoquer le témoignage des Juifs pour en démontrer l'imposture (b).

Il est donc absolument contraire à la vérité, qu'il ne se soit trouvé ni un seul Juif, ni un seul Payen qui aient entendu parler de ces faits.

Ce ne sont jamais, dit notre Auteur, *que des Chrétiens qui nous attestent les miracles du Christ* (c). Le contraire est démontré; mais supposons-le pour un moment. Je soutiens que les Chrétiens doivent être écoutés sur ces faits; que leur témoignage est irrécusable; que l'incrédulité de

(a) Chap. 3, ci-devant §. 3.
(b) Certit. des preuves du Christ. c. 4; & ci-dessus, c. 5 § 7.
(c) Christ. dévoilé, p. 73.

ceux qui n'y ont pas eu égard ne conclud rien.

Qui ſont ces Chrétiens ? Des Juifs ou des Payens convertis par les miracles. Ce ſont donc des hommes qui les ont examinés de près ; en qui l'évidence des faits a vaincu les préjugés, l'intérêt, la crainte, le reſpect humain ; ſur qui la vérité a eu plus de force que les paſſions & que la répugnance naturelle de changer de Religion ; qui ſe ſont livrés à la mort pour ſoutenir la réalité de ce qu'ils avoient vu : eſt-il un témoignage plus fort ?

Qui ſont au contraire ceux qui n'ont pas été touchés des miracles ? Des hommes qui ont dédaigné de les vérifier, ou qui, bien perſuadés de leur réalité, ont cherché à les expliquer bien ou mal, en ont méconnu les conſéquences, ne ſe ſont pas crus obligés pour cela de ſe faire Chrétiens, parce qu'ils ont redouté les ſuites d'une démarche périlleuſe. Leur incrédulité ou leur indifférence peut-elle affoiblir le témoignage des premiers ?

Qu'eſt-ce donc que l'on exige de nous, quand on nous demande le témoignage d'Auteurs contemporains qui n'aient pas été Chrétiens ? On veut que nous produiſions des témoins qui aient rendu hommage à la vérité, & qui y aient réſiſté ; qui aient

été tout-à-la-fois instruits & incrédules ; équitables envers le Christianisme & ses ennemis déclarés ; en un mot des témoins qui n'aient pas été d'accord avec eux-mêmes. Nous en avons un de cette espéce, c'est Joséphe : nos adversaires le rejettent comme supposé, parce qu'il est précisément tel qu'ils le demandent. Il est impossible, disent-ils, que Joséphe ait reconnu aussi authentiquement les miracles de J. C, & qu'il ait persévéré dans le Judaïsme. Et on persiste à exiger des témoins qui n'aient pas été Chrétiens !

§. 10.

L'Auteur du Christianisme dévoilé trouve fort étrange le silence des Payens sur le tremblement de terre, l'éclipse de soleil, & les résurrections qui arriverent à la mort de J. C. Celui du Dictionnaire Philosophique a fait la même observation (*a*). Mais l'un & l'autre supposent ce silence mal-à-propos. Phlégon, dans son Histoire des Olympiades, à la quatriéme année de la CCII^e ; qui est la dix-huitiéme de Tibere, & celle de la mort de J. C ; Thallus, dans ses Histoires Syriaques, que nous n'avons plus, en ont

(*a*) Art. *Christianisme*.

parlé (*a*). Tertullien, dans son Apologétique, prend à témoin les Sénateurs Romains, que ces prodiges étoient consignés dans leurs annales (*b*).

Il y a plus, Chalcidius, Philosophe Payen du troisiéme siécle, avoit connoissance de nos Evangiles : loin de les traiter d'histoires fabuleuses, comme font aujourd'hui nos beaux esprits, il les appelle *une sainte & vénérable Histoire* (*c*) ; il en cite l'adoration de Jesus par les Mages. Il est donc absolument faux que les Auteurs Payens n'aient jamais oui parler des faits qui servent de preuve à notre Religion.

Notre Incrédule voudroit d'autres témoins de la résurrection de J. C. que ses Apôtres & ses Disciples. *Une apparition solemnelle*, dit-il, *faite dans une place publique, n'eût-elle pas été plus décisive, que toutes ces apparitions clandestines faites à des hommes intéressés à former une nouvelle Secte ?* Nous ne releverons pas une seconde fois l'intérêt prétendu qu'avoient les Apôtres de former une nouvelle Secte ; mais nous soutenons que, selon la maniere de penser & de raisonner de nos adversaires,

(*a*) *Euseb. in Chronico.* Origene contre Celse, l. 4, p. 80.
(*b*) Chap. 21.
(*c*) Comment. sur le Timée, page 219.

une apparition solemnelle de J. C. dans une place publique, ne seroit pas *plus décisive* pour eux, que celles auxquelles ils ne veulent pas ajouter foi. Comment serions-nous certains de cette apparition solemnelle? Par des témoignages. Or on a commencé par poser pour principe, qu'en matiere de miracles, tous les témoignages sont suspects (*a*). De quelque maniere que la résurrection de J. C. fût prouvée, les Incrédules sont très-décidés à ne la croire jamais.

Nous convenons qu'*il falloit que ce fait fût prouvé aux Nations de la façon la plus claire & la plus indubitable* (*b*): aussi prétendons-nous qu'il l'a été. Les témoins qui le publient sont en très-grand nombre, dignes de foi & irréprochables. Ils ont vu, entendu, touché; ils ont bu, mangé, conversé avec J. C. ressuscité; ils sont de bonne foi, & d'un caractere éloigné de toute imposture, sans aucun intérêt commun qui ait pu les réunir; ils attestent le fait hautement, publiquement dans le temps & sur le lieu où il s'est passé, en présence de leurs ennemis, qui n'osent point les démentir, quoiqu'ils aient le plus grand intérêt de le

(*a*) Voyez ci-dessus §. 7.
(*b*) Page 72.

faire, & toute l'autorité en main pour y parvenir. Ces témoins persuadent, ils sont crus & suivis par des milliers de prosélytes à portée de tout voir & de tout vérifier : & tous persistent dans leur témoignage jusqu'à la mort. Exiger quelque chose de plus, c'est professer l'incrédulité par ostentation.

Dieu pouvoit faire davantage pour établir la croyance de la résurrection de son fils ; nous l'avouons encore : mais le devoit-il ? c'est la question. Il l'a suffisamment prouvée, puisque les Nations y ont cru ; cela doit réprimer toute plainte ultérieure. Il pouvoit nous rendre plus claires & plus sensibles toutes les vérités de la Religion naturelle ; il pouvoit empêcher qu'elles ne fussent oubliées & méconnues chez toutes les Nations. Il ne l'a pas fait ; cela déroge-t-il à leur certitude & à leur évidence ? Doit-on conclure comme notre Auteur ? *Dieu ne vouloit donc point que tout le monde crût en lui ?*

Il est faux que les Basilidiens & les Cérinthiens aient soutenu nettement que Jesus n'étoit point mort ni ressuscité. S. Epiphane ne leur attribue point cette erreur dans l'endroit cité par notre Critique. Les uns & les autres convenoient que Jesus étoit mort & ressuscité, du moins en apparence ; & jamais

ils n'ont accusé les Apôtres d'avoir porté un faux témoignage (*a*).

§. II.

Mais à quoi bon contester sur les preuves des miracles, quand on soutient nettement qu'ils sont impossibles ? C'est le sentiment de nos Philosophes ; & c'est par-là sans doute que l'Auteur du Christianisme dévoilé auroit dû entamer la question.

Un miracle, dit-il, *est une chose impossible; Dieu ne seroit point immuable, s'il changeoit l'ordre de la nature* (*b*). Nous opposerons d'abord à cette décision l'avis d'un autre Philosophe. » Dieu peut-il faire des miracles, demande Jean-Jacques Rousseau ; » c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix » qu'il a établies ? Cette question sérieusement traitée, dit-il, seroit impie, si elle » n'étoit absurde : ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement, que de le punir ; il suffiroit de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais » nié que Dieu pût faire des miracles ? Il » falloit être Hébreu, pour demander si

(*a*) Certitude des preuves du Christ. c. 1, §. 2.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 69.

» Dieu pouvoit dreſſer des tables dans le » déſert « (*a*).

L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique, profond Métaphyſicien, s'il en fut jamais, ſoutient de même que les miracles ſont impoſſibles (*b*). Dans un autre Ouvrage, on nous donne cette doctrine comme le réſultat de ce qu'ont penſé Hobbes, Collins, Bolingbroke; on pouvoit y ajouter Spinoſa (*c*). Voilà bien des gens envoyés aux petites-maiſons par Jean-Jacques Rouſſeau.

Pour nous qui ſommes moins ſéveres, nous écouterons tranquillement leurs raiſons.

Un miracle, diſent-ils, *eſt la violation des loix mathématiques, divines, immuables, éternelles; par ce ſeul expoſé, un miracle eſt une contradiction dans les termes* (*d*). Cela eſt clair; il n'eſt plus queſtion que de voir ſi *l'expoſé* eſt véritable.

Un miracle eſt la violation des loix mathématiques. Ou ces termes ne ſont pas intelligibles, ou ils ſignifient que, ſi Dieu faiſoit

(*a*) Lettres écrites de la Montagne, troiſiéme Lettre p. 87.

(*b*) Diction. Philoſ. art. *Miracles*.

(*c*) Deuxiéme Lettre ſur les Miracles, p. 29. Voyez encore la Philoſophie de l'Hiſt. c. 33.

(*d*) Dict. Phil. art. *Miracles*. Deuxiéme Lettre ſur les Miracles, p. 29.

un miracle, il s'ensuivroit que deux & deux ne sont pas quatre. L'Auteur du Dictionnaire Philosophique, pour l'honneur de ses Maîtres & pour le sien, auroit bien dû montrer la connexion de cette conséquence. Jusqu'à présent on avoitpensé qu'un miracle étoit la violation des *loix physiques*; mais qu'il fût la violation des *loix mathématiques*, cela n'étoit encore entré dans la tête d'aucun Philosophe.

Un miracle est la violation *des loix divines*. Ceci demande encore explication. C'est la violation de ces loix pour quelques momens, dans une circonstance & dans un lieu particulier, & qui n'empêche point l'exécution de ces mêmes loix dans le reste de l'univers. Quand J. C. marcha sur les eaux, cela ne dérogea point aux loix de la gravitation pour tous les autres corps.

C'est la violation *des loix immuables*: immuables pour les créatures, qui n'y peuvent rien changer; mais non immuables de la part deDieu, qui en est l'Auteur. Dieu, Créateur & souverain Seigneur de l'univers, n'est-il pas le maître de l'anéantir quand il voudra?

Des loix éternelles. Si on entend par-là que Dieu de toute éternité avoit résolu d'établir ces loix, cela est vrai; mais il avoit aussi résolu, de toute éternité, de suspendre

l'effet de quelques-unes de ces loix dans quelques circonstances particulieres qu'il prévoyoit distinctement. Cette suspension momentanée ne déroge donc point à l'immutabilité de Dieu : elle est, dans un sens, aussi éternelle que la loi dont elle empêche l'effet pour un moment.

Il est étonnant que nos adversaires ne puissent argumenter contre nous, sans abuser des termes.

Il est impossible, continuent-ils, *que l'Etre infiniment sage ait fait des loix pour les violer.* Pour les violer à tout moment & sans raison ; d'accord. Mais est-il impossible que l'Etre infiniment sage, n'ait des raisons suffisantes pour suspendre, dans un cas particulier, l'exécution d'une loi qu'il a établie pour tous les autres cas ? Dieu, en créant l'univers, a imposé des loix aux créatures, & non à lui-même : il est absurde de supposer que par ces loix il ait borné son pouvoir.

Dieu ne pourroit déranger sa machine que pour la faire mieux aller. Fausse supposition : un miracle ne dérange rien à la machine du monde. La résurrection de Lazare a-t-elle bouleversé le systême physique de l'univers ? Il est faux qu'un miracle *défigure pour quelque temps l'ouvrage de Dieu.*

Il est impossible, dit-on encore, *que la nature divine travaille pour quelques hommes en particulier, & non pas pour tout le genre humain.* Impossible? Telle est la modestie de Messieurs les Philosophes; & leur respect pour la Divinité: du haut de leur Tribuual ils lui prescrivent un plan de conduite, & décident qu'elle ne peut pas s'en écarter. Voudroient-ils nous apprendre comment Dieu a pu établir des loix dont l'exécution se trouve plus avantageuse à certains individus qu'à d'autres? Comment en vertu de ces loix un Philosophe est né avec tant d'esprit, de pénétration, de sagesse, pendant que Dieu a refusé ces dons aux autres hommes? Est-il plus indigne de la nature divine, d'accorder une faveur singuliere à quelques particuliers par une dérogation à une loi générale, que par l'exécution de cette même loi?

Bien plus, dans l'article *Bêtes*, l'Auteur du Dictionnaire Philosophique soutient que *Dieu est l'ame des brutes*, par conséquent le principe immédiat de leurs opérations. Or, comme les brutes ne suivent point dans leurs opérations les loix générales du mouvement, il est évident que Dieu, pour agir en elles, doit suivre à chaque instant des loix particulieres qui dérogent aux loix générales. Ici il ne veut pas que

que Dieu puisse faire pour un peuple entier, ce qu'on suppose qu'il fait à tout moment pour mouvoir un chien ; tant ces Messieurs font de cas de la nature humaine !

Selon leur avis, il est absurde de supposer que Dieu n'a pas pu, par ses loix immuables, exécuter un certain dessein, & qu'il est obligé, pour l'accomplir, de suspendre le cours de ces loix ; ce seroit en lui foiblesse & contradiction.

Nous convenons que cela est absurde dans l'hypothèse que soutient l'Auteur du Dictionnaire Philosophique, qu'il n'y a dans l'univers aucun être libre ; que *toutes les créatures obéissent irrévocablement à la force que Dieu a imprimée pour jamais dans la nature ; que tous les événements sont un chaînon de la grande chaîne du destin ; que la liberté d'indifférence est un mot vuide de sens, inventé par des gens qui n'en avoient guères* (a). Selon cette doctrine lumineuse de la fatalité absolue, il est évident qu'un miracle est inutile & impossible, puisque tout est nécessaire & immuable dans l'univers ; & il est fort douteux si Dieu lui-

(a) Voyez les articles *Bêtes*, *Chaîne des événemens*; *Destin*, *Liberté*, *Miracles*, & les Remarques sur l'Histoire générale, n. 9, p. 25 ; Elémens de la Philosophie de Newton, premiere part. c. 4 & 5 ; Mêlanges de Litt. d'hist. & de Philos. tome 2, p. 408, & tome 3, p. 146.

même eſt libre. Ainſi nos adverſaires, bon gré malgré eux, retombent dans le ſyſtême de Spinoſa.

Mais dans la ſuppoſition plus raiſonnable & plus vraie de la liberté de l'homme, il n'eſt point déterminé par la force des loix générales à produire ſes actions réfléchies; autrement ce ſeroit un pur automate. Dieu peut l'y déterminer par des ſecours particuliers, par des motifs ſurnaturels, par des prodiges qui ne dérogent ni à la liberté de l'homme, ni à la ſageſſe divine. N'eſt-il pas de cette ſageſſe ſouveraine de conduire les créatures par des moyens conformes à leur nature, les êtres inanimés & non libres par l'impulſion des loix néceſſaires, les êtres intelligens par des ſecours particuliers?

Tout ce que l'on objecte contre la poſſibilité des miracles, ne porte donc que ſur le principe faux & abſurde de la fatalité, qui mene droit au ſyſtême de Spinoſa & à l'Athéiſme, & qui eſt l'opprobre de la Philoſophie moderne. Ainſi en argumentant contre la Religion révélée, on commence toujours par ſapper les vérités les plus eſſentielles de la Religion naturelle: *fatalité philoſophique*, à laquelle aucun de nos adverſaires n'a encore échappé.

Ils different néanmoins à perte de vûe;

pour montrer qu'un miracle dérange nécessairement l'ordre de l'univers.

Si Josué a arrêté le Soleil & la Lune, *il étoit absolument nécessaire que le reste du monde planétaire fût bouleversé.* La terre & la lune s'arrêtant dans leurs cours, l'heure des marées a dû changer : ces deux corps ont dû avoir une autre direction, où toutes les autres planetes ont dû s'arrêter aussi. Le mouvement projectile & de gravitation ayant été suspendu dans toutes les planetes, il faut que les cometes s'en soient ressenties.

De même l'étoile nouvelle qui conduisit les Mages d'Orient, ne pouvoit être moindre que notre soleil : cette masse énorme, ajoutée à l'étendue, devoit déranger le monde entier.

Enfin le miracle de la multiplication des pains n'a pu se faire, que Dieu n'ait tiré du néant quinze mille livres de matiere, ajoutées à la masse commune.

Ce sont-là, conclud le Philosophe, les plus fortes objections physiques (*a*). Puisque l'on argumente contre nous, selon le systême de Newton, est-il bien décidé d'abord que Dieu n'a pas pu arrêter la terre & la lune dans leur cours, sans arrêter de

(*a*) Deuxiéme Lettre sur les Miracles, p. 51.

même toutes les autres planetes ? Leur direction alors a dû changer ; mais qu'importe cette direction au mouvement général de l'univers ? Dans le systême de Copernic, Dieu a pu arrêter le mouvement diurne de la terre, sans rien déranger au mouvement des corps célestes.

Sans entrer dans l'examen de toutes ces suppositions gratuites, & dont la plûpart peuvent être fausses, nous nous contentons de répondre que celui qui, d'un seul acte de sa volonté a fait l'univers, peut, quand il le juge à propos, arrêter ou changer le mouvement d'une partie, sans que le reste de la machine soit dérangé. Les Philosophes ne conçoivent point comment cela se peut faire : eh ! conçoivent-ils le jeu & les ressorts secrets de cet ouvrage immense ? Parce qu'ils sont parvenus à calculer jusqu'à un certain point les mouvemens célestes, & qu'ils ont cru en appercevoir les rapports, ils se flattent d'avoir pénétré dans les conseils de la Divinité, & d'être en état de prononcer sur ce qu'elle peut ou ne peut pas faire. Incapables de nous expliquer la structure intime d'un grain de sable, ils veulent décider de la construction & de la marche du monde entier.

Que l'étoile vûe par les Mages ait été nécessairement un soleil, c'est une imagi-

nation qu'il feroit ridicule de réfuter férieufement. Le terme *étoile*, dans fa fignification générale, exprime feulement *ce qui luit*, une lumiere, une clarté; toute lueur femblable à celle des étoiles fixes a pu être appellée de ce nom, fans aucun abus du langage.

Que la multiplication des pains n'ait pu fe faire fans une nouvelle création de matiere, c'eft une autre imagination plus bizarre encore; n'eft il pas fingulier que des Philofophes qui rejettent la création proprement dite, & qui font profeffion de douter au moins de l'éternité de la matiere, foutiennent la néceffité de la création pour multiplier des pains?

Nous ne fuivrons point en détail les railleries froides que l'on fait dans le Dictionnaire Philofophique, & dans la Lettre qui en eft une copie, fur les miracles rapportés par les Hiftoriens Eccléfiaftiques ou par les Légendaires (*a*). Notre travail doit fe borner à juftifier ceux qui fervent de preuves à la révélation.

L'Auteur fouhaiteroit, pour qu'un miracle fût bien conftaté, qu'il fût fait en préfence de l'Académie des Sciences & de la

(*a*) Elles font répétées dans l'Examen important, c. 27, p. 159.

Faculté de Médecine. Ainsi, de par les Philosophes, il est défendu à Dieu d'opérer jamais des miracles ailleurs, sous peine de leur censure; & sans doute c'est le moindre honneur qu'il puisse leur faire, que de les consulter, quand il voudra instruire les hommes.

Selon l'Auteur du Christianisme dévoilé: *un homme sage qui verroit un miracle seroit en droit de douter s'il a bien vû; il devroit examiner si l'effet extraordinaire qu'il ne comprend pas, n'est pas dû à quelque cause naturelle, dont il ignoreroit la maniere d'agir* (a). C'est-à-dire, qu'un homme sage, qui verroit un mort ressusciter, devroit douter s'il n'est pas rendu à la vie par quelque cause naturelle. La raison & le bon sens admettront-ils jamais un pareil doute?

Nous convenons qu'un miracle doit être examiné avec beaucoup de soin, à cause des conséquences, & qu'il ne peut être trop bien avéré; mais douter si la guérison d'un aveugle-né, la résurrection d'un homme mort depuis quatre jours, la multiplication de cinq pains jusqu'à rassasier cinq mille hommes, la résurrection d'un homme crucifié à la vûe de tout Jerusalem, sont des miracles ou des effets naturels; c'est avoir

(a) Page 69. Militaire Philosophe, c. 12, p. 102.

renoncé à la voix de la raison & au sens commun.

§ 12.

Après avoir attaqué la certitude & la possibilité des miracles, le même Critique soutient qu'ils sont inutiles. *La vérité & l'évidence*, dit-il, *n'ont pas besoin de miracles pour se faire adopter. N'est-il pas bien surprenant que la Divinité trouve plus facile de déranger l'ordre de la nature, que d'enseigner aux hommes des vérités claires, propres à les convaincre, capables d'arracher leur assentiment* (a)?

Il est faux en général que la vérité & l'évidence, en fait de Religion, n'aient pas besoin de miracles pour se faire adopter. Les dogmes principaux de la Religion naturelle, l'unité & la providence de Dieu, la spiritualité, l'immortalité, la liberté de l'ame, les peines & les récompenses de la vie future, les grands principes de la morale, sont des vérités claires & évidentes; tous les peuples cependant les avoient méconnues; il a fallu, pour les leur faire adopter universellement, une révélation prouvée par des miracles.

Tout est également facile à la Divinité;

(a) Page 73. Militaire Philosophe, c. 8.

ſon pouvoir s'étend ſur les eſprits auſſi-bien que ſur les corps ; mais, ſelon nos lumieres naturelles, il eſt plus facile d'interrompre l'ordre de l'univers, que de ſoumettre des eſprits opiniâtres & des volontés rebelles : la converſion des Payens & des Incrédules eſt un plus grand prodige dans l'ordre moral, que la réſurrection d'un mort.

Les miracles, pourſuit l'Auteur, *n'ont été inventés que pour prouver aux hommes des choſes impoſſibles à croire ; ainſi ce ſont des choſes incroyables qui ſervent de preuve à d'autres choſes incroyables.* Il appuye ſur cette penſée, & la répéte en trois ou quatre manieres.

Que les hommes aient inventé les miracles, c'eſt une fauſſe ſuppoſition ; Dieu lui-même a jugé à propos de s'en ſervir pour inſtruire les hommes, lorſque les autres moyens étoient inutiles, & ſans cela les hommes n'y auroient pas penſé. Si des impoſteurs ont forgé de faux miracles, c'a été à l'imitation de ceux, que Dieu avoit opérés.

C'eſt un principe démontré, que Dieu peut nous révéler des dogmes incompréhenſibles (*a*). Au cas qu'il le faſſe, il eſt

(*a*) Déiſme réfuté, premiere Lettre.

évident

évident que les miracles sont le moyen le plus propre & le plus frappant dont il puisse se servir pour autoriser la prédication de ces dogmes, & pour engager les hommes à y croire. L'Auteur d'Emile même en est convenu (*a*).

Les miracles bien constatés & opérés pour une fin digne de Dieu, ne sont donc pas incroyables pour les esprits droits & dociles : puisque c'est la voie que Dieu a efficacement employée pour convertir & pour éclairer le genre humain. Qu'y a-t-il d'incroyable à penser que Dieu, souverain Auteur des loix de la Nature, peut, quand il lui plaît, en suspendre le cours pour quelques momens?

Quelques merveilles que pût faire un Dieu lui-même, continue l'Auteur, *elles ne prouveront jamais que trois ne sont qu'un ; qu'un être immatériel & dépourvu d'organes ait pu parler aux hommes*, &c. (*b*). Les Apôtres du Christianisme n'ont jamais prouvé par leurs miracles que trois ne sont qu'un ; mais ils ont prouvé que trois personnes Divines ont la même nature & sont un seul Dieu; mystere incompréhensible, mais où l'on ne montrera jamais qu'il y ait contradiction.

(*a*) Lettre écrite de la Montagne, troisiéme Lettre p. 75.

(*b*) Christ. dévoilé, p. 74.

Dès que l'on ſuppoſe qu'un être immatériel ne peut parler aux hommes, on décide par-là même que Dieu ne peut rien révéler, que toute révélation eſt impoſſible ; c'eſt borner ſans raiſon & contre les lumieres du bon ſens la puiſſance de Dieu. Quoique dépourvu d'organes, n'eſt-il pas aſſez puiſſant pour y ſuppléer ? *Celui*, dit le Prophéte, *qui a donné des oreilles à l'homme, eſt-il ſourd lui-même ? & celui qui a formé l'œil, peut-il être aveugle* (*a*) ? A-t-il eu beſoin d'organes pour créer le monde, pour former les corps, pour aſſujettir la matiere à des loix conſtantes ? Croit-on bien ſérieuſement l'exiſtence de Dieu, quand on raiſonne de cette maniere ?

Selon le même Auteur, *dire que Dieu fait des miracles, c'eſt dire qu'il ſe contredit lui-même, qu'il dément les loix qu'il a preſcrites à la nature, qu'il rend inutile la raiſon humaine, dont on le fait Auteur* (*b*). Nous avons déja fait voir que Dieu, en faiſant des miracles, ne ſe dément, ni ne ſe contredit lui-même. Il eſt faux qu'alors Dieu rende inutile la raiſon humaine ; il lui apprend au contraire à reſpecter ſon Auteur, à ſe ſoumettre à ſa parole. L'ordre conſtant de la

(*a*) Pſ. 93, 9.
(*b*) Page 75.

nature n'eſt point remarqué par les peuples ignorans & ſtupides : l'interruption frappante de cet ordre les rend attentifs, & leur fait comprendre qu'une Intelligence toute-puiſſante y préſide (*a*).

Il n'y a que des impoſteurs qui puiſſent nous dire de renoncer à l'expérience, & de bannir la raiſon (*b*) : cela eſt vrai ; mais quand on nous exhorte à recevoir une relation prouvée par des miracles ; on ne nous oblige ni à renoncer à l'expérience, ni à bannir la raiſon. Tout au contraire, il faut connoître par expérience le cours ordinaire de la nature, pour comprendre qu'un miracle en eſt une exception. En croyant un dogme révélé & incompréhenſible, nous ne banniſſons point la raiſon ; nous ſuivons la loi qu'elle nous preſcrit elle-même, de nous fier plutôt à la voix de Dieu qui ſe fait entendre par des miracles, qu'à nos foibles lumieres : & ſelon la remarque d'un de nos plus célébres adverſaires, le plus digne uſage que nous puiſſions faire de notre raiſon, eſt de nous anéantir devant Dieu (*c*).

L'Auteur du Militaire Philoſophe ſoutient que pour prouver la vérité de la Re-

(*a*) *S. Auguſt. tract.* 24, *in Joann. n.* 1.
(*b*) Voyez encore le Militaire Philoſ. chap. 10.
(*c*) Emile, tome 3, p. 88.

ligion, ce n'est pas assez qu'il y ait eu autrefois des miracles opérés, qu'il faudroit une suite continuelle & actuelle de miracles. Pour démontrer, par exemple, que des paroles peuvent remettre les péchés „*que l'on guerisse*, dit-il, *avec des paroles un épileptique*, chap. 11. Voilà précisément ce qu'ont fait J. C. & les Apôtres; mais dequoi serviroient de nouveaux miracles à un homme qui enseigne que des faits surnaturels ne peuvent jamais avoir une parfaite certitude, *même pour ceux qui en seroient les témoins?* chap. 12. Les miracles de J. C. & des Apôtres, dont un homme sensé ne peut pas douter, serviront de preuve à la Religion jusqu'à la fin du monde.

ARTICLE II.

Des Prophéties.

§. 13.

Les ennemis de la révélation ne parlent pas des prophéties d'une maniere plus raisonnable que des miracles. Ils prétendent qu'il y a eu des Prophétes chez toutes les Nations du monde; les Juifs ne furent pas plus favorisés à cet égard que les Egyptiens, les Chaldéens, les Tartares, les Negres, les Sauvages, & que tous les autres peuples de

la terre (*a*). Il auroit donc été à propos de produire un corps complet de prophéties recueillies chez les Egyptiens, chez les Chaldéens ou chez les Sauvages, que l'on pût mettre en parallèle avec celles des Juifs. Nous verrions si elles auroient la même authenticité, si elles formeroient une suite de prédictions toujours conformes aux événemens & à l'histoire de ces peuples, s'il y en auroit quelques-unes dont nous puissions vérifier aujourd'hui l'accomplissement, comme nous le voyons dans les prophéties judaïques. C'est par-là qu'il faudroit juger de leur mérite.

L'Auteur du Christianisme dévoilé dit que les prophéties des Juifs sont fort obscures, & de nature à y trouver tout ce qu'on veut. Pour vérifier cette assertion, il auroit dû essayer d'y trouver l'Histoire civile de notre siécle, & de nous l'y faire voir par un commentaire suivi. Cet ouvrage seroit curieux. Porphyre pensoit bien différemment; les prophéties de Daniel lui paroissoient si claires, qu'il soutenoit qu'elles avoient été fabriquées après l'événement. L'Auteur de l'Examen important paroît être de même avis, lorsqu'il dit que les Li-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 76. Examen important, c. 10; p. 47.

vres attribués à Daniel, à David, à Salomon & à d'autres, ont été faits dans Alexandrie (*a*).

Si nos Critiques avoient pris plus de soin de concilier leurs divers sentimens, il seroit plus aisé de leur répondre; mais l'erreur ne peut jamais être d'accord avec elle-même. 1°. Si les prophéties eussent été fabriquées par les Juifs d'Alexandrie, ils les auroient écrites dans le Dialecte Syriaque qui étoit alors en usage parmi eux, au lieu de les écrire en Hébreu, & il n'auroit pas été nécessaire de faire les Paraphrases Chaldaïques. 2°. Il est déja parlé de ces prophéties comme de Livres existans & connus des Juifs, dans les derniers Livres des Rois & des Paralipomenes: or ceux-ci sont plus anciens que la fondation d'Alexandrie. 3°. Les Juifs de cette ville, instruits par le commerce des Grecs, auroient écrit d'une maniere moins simple; les prophéties d'Isaïe, de Jérémie, d'Ezechiël, & des autres, portent évidemment l'empreinte d'un siécle plus ancien que le second Livre des Macchabées. 4°. Des faussaires qui auroient prédit des événemens après coup, auroient rendu leurs prédictions plus claires, pour leur donner par-là même plus d'autorité;

(*a*) Examen important, c. 10, p. 54.

l'obscurité qu'on leur reproche est une des preuves de leur antiquité. 5°. Des faussaires, quelqu'habiles qu'on les suppose, n'auroient jamais pu lier aussi parfaitement la chaîne de leurs prédictions avec la suite de l'Histoire des Juifs, des Chaldéens & des Perses, garder aussi exactement l'ordre chronologique, faire parler les Prophétes aussi convenablement aux différentes circonstances où ils se sont trouvés. Les Chrétiens & les Payens également ennemis des Juifs, auroient bientôt découvert la supposition, tout comme on a démontré la fausseté des oracles des Sybilles.

Par-tout on affecte de représenter les Ecrivains Juifs comme des insensés & comme des fanatiques; & par une contradiction révoltante, on suppose qu'ils ont été les plus habiles fourbes qu'il y ait jamais eu dans l'univers.

On nous objecte que les prophéties appliquées à J. C. par les Chrétiens, *ne sont point vûes du même œil par les Juifs, qui attendent encore ce Messie que les premiers croient arrivé depuis 18 siécles* (a). Nous éclaircirons ce point, quand nous répondrons au reproche qu'on fait aux Peres de

(a) Christ. dévoilé, p. 77.

l'Eglise, d'avoir abusé des prophéties de l'ancien Testament (*a*).

§. 14.

L'Auteur du Christianisme dévoilé ne trouve pas étrange que *les Prophétes du Judaïsme aient annoncé de tout temps à une Nation inquiéte & mécontente de son sort, un Libérateur, qui fut pareillement l'objet de l'attente des Romains, & de presque toutes les Nations du monde.* Voilà bien des suppositions fausses. 1°. Les Juifs ont eu des Prophétes, non-seulement dans le temps qu'ils étoient mécontens de leur sort, mais lorsque leur République étoit la plus florissante, sous les regnes de David & de Salomon; & Moyse leur avoit promis de la part de Dieu qu'ils en auroient toujours. 2°. Les Prophétes n'ont pas seulement prédit aux Juifs un Libérateur & un Messie; mais ils leur ont souvent annoncé les plus grands malheurs, & d'autres événemens; la prise de Jerusalem, la captivité de Babylone & sa durée précise: la ruine de Babylone, celle de Tyr & de Sidon; la dévastation de l'Egypte, la succession de quatre grandes Monarchies; enfin la ruine entiere de Jerusalem, du Temple & de toute la

(*a*) §. 17, ci-après.

Nation. Ce n'étoit pas là dequoi séduire les Juifs par de vaines espérances. 3°. Il est faux que les Romains aient attendu un Libérateur comme les Juifs ; s'ils en ont eu quelqu'idée, elle leur est venue par les prophéties mêmes des Juifs connues dans tout l'orient, comme nous l'avons remarqué d'après Tacite & Suétone. Les promesses & l'attente du Messie renouvellées chez les Juifs de siécle en siécle depuis le commencement du monde, sont un phénomene unique ; qui ne se retrouve chez aucune autre Nation.

Comment, dit notre Auteur, *peut-on voir ce Libérateur dans la personne de Jesus, le destructeur & non le restaurateur de la Nation Hebraïque?* Il est faux que J.C. ait été le destructeur de sa Nation ; il lui a prédit sa destruction, en punition de son incrédulité ; il lui a fait comprendre que Dieu se serviroit des Romains pour l'exterminer ; il a sauvé de la ruine ceux qui ont cru en lui ; il leur a procuré une délivrance plus importante encore, en les sauvant du péché & de la damnation éternelle.

En vain l'on ajoute qu'il étoit facile de prédire la destruction & la dispersion d'un peuple toujours inquiet, turbulent, rebelle à ses Maîtres. J.C. après Daniel & les autres Prophétes, a non-seulement prédit

cette destruction, mais il en a désigné la cause, l'opiniâtreté des Juifs à rejetter leur Messie ; il en a détaillé les circonstances à ses Disciples, & ils ont profité de cette connoissance pour s'éloigner de Jerusalem & de la Judée, avant la ruine entiere de la Nation.

Il y a eu d'autres peuples conquis & dispersés ; au bout d'un certain temps ils se sont toujours confondus avec la Nation conquérante. On dit que *les Juifs demeurent dispersés, parce qu'ils sont insociables, intolérans, & aveuglément attachés à leurs superstitions* (a). Et voilà précisément le prodige. Ni la durée des siécles, ni le changement des climats, ni les mauvais traitemens, ni la facilité de rendre leur sort plus doux, n'a pu leur faire changer de génie ni de caractere. A la Chine & dans toute l'Asie, dans les pays Méridionaux & dans ceux du Nord, par-tout ils sont les mêmes : cela est-il naturel ?

§. 15.

On avance fort sérieusement que l'art de prophétiser étoit chez les Juifs un vrai métier ; les Prophétes tenoient des écoles publiques, apprenoient à leurs disciples à

(a) Christ. dévoilé, p. 79.

tromper le peuple, & à vivre à ses dépens. On nous apprend d'après Dodwel, que les Prophétes se disposoient à prédire l'avenir en buvant du vin. C'étoient des Jongleurs, des Musiciens, ils se décrioient les uns les autres; chacun traitoit son rival de faux Prophéte (*a*). Toutes ces anecdotes sont très-curieuses; mais ce sont autant d'impostures.

On a oublié sans doute que David, quoique Prophéte, étoit Roi; qu'Isaïe étoit du sang Royal; Ezechiel & Jérémie de race Sacerdotale; que Daniel fut élevé à la plus haute faveur sous les Rois de Babylone. Voilà les principaux Prophétes qui ont le plus écrit, & dont nous avons les prédictions: il n'y a pas d'apparence que des personnages aussi respectables aient fait le métier de Jongleurs pour subsister aux dépens du peuple, ni qu'ils aient puisé dans les vapeurs du vin les idées sublimes, touchantes, majestueuses, qu'ils nous donnent de la Divinité, de sa puissance, de sa justice & de ses desseins. Si, avant d'outrager aussi indécemment ces saints hommes, on avoit pris la peine de les lire, peut-être auroit-on appris à les respecter. Mais nos adversaires

(*a*) Christ. dévoilé, p. 80. Examen important, c. 10, p. 49.

veulent opiniâtrément s'avilir eux-mêmes ; en jettant du ridicule mal-à-propos sur tout ce qui leur déplaît.

Il y a eu de faux Prophétes chez les Juifs, cela est certain ; mais ces imposteurs ont été bientôt démasqués ; preuve certaine que ceux qui ont été constamment écoutés comme envoyés de Dieu, méritoient cet honneur ; loin de chercher à séduire le peuple, souvent ils lui ont fait les prédictions les plus terribles & les reproches les plus sanglans ; ils ont parlé aux Rois comme aux peuples, & les Rois n'ont jamais eu lieu de se repentir de les avoir écoutés.

Nos grands Critiques soutiennent cependant que ces Prophétes n'étoient rien moins que des personnages vertueux ; c'étoient, disent-ils, des Prêtres arrogans, des sujets rebelles & séditieux, ennemis de l'autorité civile, cabalant contre les Souverains, & soulevant les peuples contr'eux. Samuël suscite à Saül un rival dans la personne de David ; Elie est obligé de s'enfuir pour se soustraire au châtiment dont il étoit menacé ; Jérémie s'entendoit avec les Assyriens pour leur livrer sa patrie assiégée.

On avouera du moins que David, Isaïe, Daniel & les douze petits Prophétes, n'étoient ni des Prêtres, ni des séditieux qui se

ſoient mêlés mal-à-propos des affaires d'Etat, ou qui aient ſoulevé les peuples. Ezéchiël, quoique d'une famille Sacerdotale, n'eut rien à démêler avec le Gouvernement.

Si Samuël étoit l'ennemi déclaré de Saül & de la royauté, comme nos adverſaires affectent de le repréſenter, pourquoi ce Prince, après la mort de Samuël, fait-il évoquer ſon ombre pour le conſulter encore? Peut-on donner ſa confiance à un ennemi déclaré & connu pour tel?

Elie eſt menacé & perſécuté par un Roi & une Reine idolâtres & méchans, parce qu'il leur avoit reproché leurs déréglemens & leurs crimes : on ne l'accuſoit ni d'avoir cabalé contre l'Etat, ni d'avoir ſoulevé les peuples : ſi Elie étoit coupable d'avoir rempli ſon miniſtere avec courage, que devons-nous penſer de l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui ſans miſſion & ſans caractere, déclame indécemment contre les Souverains, attribue à leur aveuglement & à leur fauſſe politique tous les maux des peuples?

Jérémie étoit d'intelligence avec les Aſſyriens; pourquoi donc ce Prophéte refuſa-t-il conſtamment d'aller à Babylone profiter de la bienveillance du Roi d'Aſſyrie? Comment demeura-t-il dans la Judée pour conſoler le reſte des Juifs qu'on y avoit

laissés? Comment suivit-il en Egypte ceux qui s'y étoient retirés contre son avis? Voilà comme nos Critiques sont exacts dans leurs citations de l'Ecriture Sainte.

L'Auteur de l'Examen important traite encore plus mal les Prophétes; il ne ménage dans ses accusations ni la bonne foi, ni la pudeur. Dieu, selon lui, ordonne au Prophéte Osée de prendre chez lui une prostituée, & d'en avoir des enfans illégitimes (*a*). On lit la même chose dans le Dictionnaire Philosophique, art. *Ezéchiël*; dans la 17[e] Lettre sur les Miracles (*b*), & dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers(*c*). C'est une fausseté répétée quatre fois.

Les différens ordres que Dieu a donnés à ses Prophétes, paroîtroient moins extraordinaires, si l'on vouloit faire attention au génie des Orientaux, & aux mœurs des premiers âges du monde. Pour émouvoir les hommes, nous employons le raisonnement & les discours; les anciens parloient à l'imagination, persuadoient par des actions & par des signes, les plus énergiques des langages: l'Auteur d'Emile l'a très-bien remarqué. » Ce qu'on disoit le plus » vivement ne s'exprimoit pas par des mots,

(*a*) Examen important, c. 10, p. 51.
(*b*) Page 176.
(*c*) Page 23.

» mais par des signes ; on ne le disoit pas, » on le montroit. Trasibule & Tarquin cou» pant des têtes de pavots ; Alexandre ap» pliquant son sceau sur la bouche de son » favori ; Diogene marchant devant Zénon, » ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient » fait de longs discours ? Darius, engagé dans » la Scythie avec son armée, reçoit de la » part du Roi des Scythes un oiseau, une » grenouille, une souris & cinq flèches. » L'Ambassadeur remet son présent, & s'en » retourne sans rien dire. De nos jours cet » homme eut passé pour fou. Cette terrible » harangue fut entendue, & Darius n'eut » plus grande hâte que de regagner son » pays comme il put « (a). C'est ainsi que Dieu faisoit parler aux Juifs par ses Prophétes ; ceux qui tournent en ridicule ce procédé, font voir qu'ils ont très-peu de connoissance de l'antiquité.

Dieu commande au Prophéte Osée de prendre une femme débauchée *pour son épouse ;* par conséquent de la retirer du désordre : les enfans provenus de ce mariage ne sont donc pas illégitimes. Si la Vulgate les appelle *filios fornicationum* (b), c'est par rapport à la vie passée de leur mere.

(a) Emile, tome 3, p. 216.
(b) Osée, c. 1.

Dieu n'a jamais commandé de crime à ses Prophétes. Or la fornication en étoit une chez les Juifs, comme chez tous les autres peuples (*a*). Le mariage du Prophéte étoit un tableau frappant de la conduite du Seigneur envers les Juifs.

On a répété dans les mêmes ouvrages une calomnie plus odieuse encore, en assurant que Dieu avoit commandé dans la suite à Osée d'avoir commerce avec une femme adultere. On a falsifié le texte : il est seulement ordonné au Prophéte de témoigner de l'affection à cette femme, comme Dieu en témoigne aux enfans d'Israël malgré leurs infidélités (*b*) ; mais il ne lui est point ordonné d'avoir commerce avec elle : la maniere dont le Prophéte lui parle, témoigne le contraire. L'adultere étoit défendu par la loi des Juifs, sous peine de mort.

Nous avons montré dans le Chapitre 2, §. 10, la fausseté & l'injustice des reproches que l'on a faits à Ezéchiël.

On a prétendu enfin que Jérémie avoit marché nud au milieu de Jerusalem (*c*) ; nouvelle imposture. 1°. C'est Isaïe, & non

(*a*) Osée, 3.
(*b*) Deut. 21, 22.
(*c*) 17e Lettre sur les Miracles, p. 176.

pas

pas Jérémie qu'il falloit citer (*a*); 2°. il y a de la mauvaiſe foi à ſuppoſer que le Prophéte fût entiérement nud. Dieu lui ordonne de paroître au milieu de Jeruſalem dans le même état où ſeroient les Egyptiens, lorſqu'ils ſeroient emmenés en eſclavage par les Aſſyriens : or il n'eſt pas vraiſemblable que les Aſſyriens aient laiſſé les eſclaves ſans aucune couverture ; 3°. dans les climats de l'Afrique, où les deux ſexes ne ſont couverts que d'un ſimple pagne, la nudité du reſte du corps ne fait aucune impreſſion ſur les ſpectateurs, & n'eſt point regardée comme une indécence.

§. 16.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, pour terminer le tableau des prophéties Judaïques, les appelle des rêveries découſues, un fatras bizarre, des rapſodies informes, ouvrages du fanatiſme & du délire, des oracles vagues, obſcurs, enigmatiques, comme ceux des Payens, où les Juifs ont trouvé tout ce qu'il leur a plu, où l'eſprit des Chrétiens, échauffé de l'idée de leur Chriſt, a cru le voir par-tout. On ne peut pas s'exprimer d'une maniere plus décente,

(*a*) Iſaïe. c. 20.

plus ſage, plus digne de la gravité Philoſophique.

Au lieu de répondre ſur le même ton; nous nous bornerons à rapporter quelques-unes des prophéties les plus claires & les mieux circonſtanciées, pour mettre le lecteur en état de juger ſi elles méritent les épithétes qu'on leur prodigue.

Dieu prédit à Abraham (*a*), que par ſes deux enfans, Iſmaël & Iſaac, il le rendra pere d'une infinité de Nations; pour gage de ſa promeſſe, il lui ordonne de changer ſon nom, & de pratiquer la circonciſion dans ſa famille : il lui promet de donner aux deſcendans d'Iſaac le pays des Chananéens, & de bénir toutes les Nations dans ſa poſtérité. Il prédit qu'Iſmaël ſera un homme fier & ſauvage; qu'il aura le bras levé contre tous, & tous contre lui; qu'il tendra ſes pavillons ſous les yeux de ſes freres.

Nous ſommes témoins de l'accompliſſement de la prophétie. L'Aſie eſt encore aujourd'hui peuplée de Nations qui reconnoiſſent Iſmaël & Abraham pour leurs ayeux, & la poſtérité d'Iſaac eſt diſperſée par tout le monde. Les Iſmaëlites reçoivent la circonciſion à la 14e année, comme elle fut donnée à leur pere; les Juifs la reçoivent

(*a*) Gen. 16, 17 & ſuiv.

comme Isaac le huitiéme jour : les uns & les autres en conservent l'usage comme une marque de leur origine. La race d'Isaac a possédé pendant 1400 ans le pays des Chananéens ; il est prouvé par la généalogie du Sauveur, qu'il descendoit de ce Patriarche par les aînés, & qu'il en réunissoit tous les droits dans sa personne : c'est en lui & par lui que toutes les Nations ont été bénies.

Jacob, au lit de la mort, prédit à Juda son fils, que sa famille conservera la prééminence sur les autres, jusqu'à ce que vienne l'envoyé de Dieu, à qui tous les peuples rendront obéissance (*a*) : & la tribu de Juda a conservé le premier rang chez les Juifs jusqu'à la venue de J. C. & à la prédication de l'Evangile.

Jérémie prédit à la Nation Juive qu'elle sera transportée à Babylone ; que sa captivité durera 70 ans ; qu'après ce temps écoulé elle reviendra dans sa patrie (*b*) : Isaïe qui vivoit plus d'un siécle auparavant, ajoute que Cyrus sera le libérateur de cette Nation ; qu'il fera rebâtir Jerusalem & le Temple (*c*) : & l'événement a vérifié exac-

(*a*) Gen. 49.
(*b*) Jerem. 25 & 29.
(*c*) Isaïe, 44 & 45.

tement la prophétie dans toutes ſes circonſtances.

Le même Iſaïe, plus de ſix cens ans avant la ruine de Babylone, prédit qu'elle ne ſera plus habitée, & qu'elle ne ſe rétablira point dans la ſuite des ſiécles; qu'elle ſera effacée de maniere qu'il n'en reſtera pas le moindre veſtige (*a*). L'on ſçait aujourd'hui que l'oracle eſt parfaitement accompli, & qu'à peine on peut découvrir des reſtes de cette ville fameuſe.

Ezéchiël prophétiſe que l'Egypte ſera déſolée, & qu'il n'y aura plus à l'avenir de Prince qui ſoit du pays d'Egypte (*b*). Or l'Egypte a été ſucceſſivement conquiſe par les Perſes, par les Grecs, par les Romains, par les Turcs, & a toujours été ſous une domination étrangere.

Daniël annonce à Nabuchodonoſor, qu'à ſa Monarchie ſuccédera celle des Medes & des Perſes; que celle-ci ſera renverſée par les Grecs; que le premier Roi de cette Nation ſera plus puiſſant que ſes ſucceſſeurs; qu'il ſe formera quatre Royaumes des débris de ſon Empire; que ceux-ci tomberont ſous le joug d'une puiſſance plus formidable encore; que ſous cette der-

(*a*) Iſ. 13 & 14.
(*b*) Ezech. 30, 13.

niere naîtra le Royaume de Dieu qui ne doit jamais finir (*a*). L'Hiſtoire nous apprend en effet que l'Empire des Aſſyriens a fait place à celui des Medes & des Perſes; que ceux-ci ont été ſubjugués par Alexandre; que des Etats de ce Conquérant ſe ſont formés quatre Royaumes; qu'enſuite les Romains s'en ſont rendus maîtres, & que ſous l'Empire d'Auguſte eſt né le Sauveur du monde. Nous avons déja remarqué que cette prophétie ſembloit ſi claire au Philoſophe Porphyre, qu'il la croyoit compoſée après coup,

Iſaïe a prédit la naiſſance du Meſſie & ſes principales circonſtances; il a dit qu'il naîtroit d'une Vierge & du ſang Royal de David : un autre Prophéte en a fixé le lieu à Bethléem : d'autres ont annoncé qu'il viendroit pendant la durée du ſecond Temple. Lorſque Jeſus eſt né, l'attente de l'avénement prochain d'un Rédempteur étoit non-ſeulement répandue chez les Juifs, mais dans tout l'Orient, comme le témoignent Tacite & Suétone. Les alarmes d'Hérode, & le maſſacre des Innocens, connu des Romains (*b*), en ſont un monument terrible.

(*a*) Dan. chap. 2, 7 & 8.
(*b*) Macrob. Saturn. l. 2, c. 4.

Le 53[e] chapitre d'Isaïe décrit la mort du Messie avec les mêmes circonstances que les Evangélistes; on peut les confronter: le Paraphraste Chaldaïque de ce Prophéte l'a entendu comme nous de la mort du Christ ou du Messie. David en avoit déja prédit toutes les circonstances dans le Pseaume 21. J. C. lui-même, prêt d'expirer sur la Croix, prononça les premieres paroles de ce Pseaume, pour montrer que toutes ces prédictions étoient accomplies en lui. Est-ce le hasard qui a fait faire aux Juifs dans le dernier détail tout ce que leurs Prophétes avoient prédit du Messie? Sont-ce là des prophéties vagues & obscures, où l'on a trouvé tout ce que l'on a voulu?

§. 17.

Nos Censeurs accusent J. C. de n'avoir pas été plus clair ni plus heureux dans ses prophéties (*a*). Nous n'en citerons qu'une seule. Il a prédit que le Temple de Jerusalem seroit détruit de fond en comble, & qu'il n'en resteroit pas pierre sur pierre (*b*). L'Empereur Julien, résolu de rendre fausse cette prophétie, invita les Juifs de toutes les Provinces de l'Empire à rebâtir leur

(*a*) Christ. dévoilé, page 85. Examen important, c. 16, p. 97.
(*b*) Matth. 24, 2. Luc 19, 44.

Temple. Le Gouverneur de la Palestine, selon ses ordres, n'épargna ni soins, ni dépenses, ni travaux. A peine eut-on creusé les premiers fondemens de l'édifice, que des globes de feu sortis du sein de la terre, bouleverserent tout le travail, brûlerent les ouvriers, rendirent le lieu inaccessible, & forcerent d'abandonner l'entreprise. C'est Ammien Marcellin, Officier dans la Milice sous Julien, Auteur contemporain, Historien d'ailleurs judicieux, qui raconte ce fait (*a*). Son récit est confirmé, non-seulement par le témoignage de plusieurs Ecrivains Ecclésiastiques, dont quelques-uns furent témoins oculaires (*b*); mais encore par deux Lettres de Julien lui-même (*c*).

Jusqu'à présent nos adversaires n'avoient pas osé dire ce qu'ils pensoient de ce fait singulier; l'Auteur des Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, *in-8°*, s'en est débarrassé sans façon : il a donné un démenti formel à Ammien Marcellin & à tous les autres; il a traité leur récit de conte ridicule (*d*) : c'est ainsi que l'on écrit l'Histoire en Philosophe.

(*a*) *Amm. Marcell. l.* 23, *initio.*

(*b*) Voyez la Dissertation de Warburthon sur ce sujet; Paris, 1754.

(*c*) Voyez les preuves de l'Hist. de M. Bullet, n. 104 & suiv.

(*d*) Mêlanges, tome 3, c. 63. p. 52.

On soutient faussement que J. C. a prédit le Jugement dernier dans le 21[e] chapitre de S. Luc. Il y prédit la ruine de Jerusalem & de la Nation Juive ; mais sous les figures vives & hardies du style oriental. On peut confronter ce chapitre avec la prise de Babylone dans Isaïe ; la défaite du Roi d'Egypte dans Ezechiël ; la ruine de Tyr & de Sidon dans Joël : on y verra les mêmes images & les mêmes expressions. M. Freret avoit fait cette objection ; nous lui avons fait voir qu'il se trompoit (*a*) ; à quoi sert-il de la répéter encore (*b*) ?

Dans l'Examen important, l'Auteur accuse les Chrétiens d'avoir tordu le sens des prophéties, pour persuader aux Juifs que Jesus étoit le Messie ; il cite pour exemple la prophétie d'Isaïe & celle de Jacob, & il les rapporte d'une maniere très-infidéle ; il assure que *les Chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent méprisés & détestés, & le sont encore* (*c*). Dans un autre endroit il les blâme d'avoir tourné tout l'ancien Testament en allégories du nouveau ; il prétend que *cette méthode contribua plus que toute autre chose à la propagation du Christianis-me ;*

(*a*) Certit. des preuves du Christ. c. 11, §. 10.

(*b*) Examen important, c. 16, p. 97. Questions de Zapata, n. 53. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 24.

(*c*) Examen important, c. 15, p. 92 & suiv.

me; il détruit ainſi d'une main ce qu'il établit de l'autre (*a*).

Le plus ancien monument que nous ayions des diſputes ſur les prophéties entre les Chrétiens & les Juifs, eſt le dialogue de S. Juſtin contre Tryphon; il faut examiner ſi ce pere a mal expliqué les deux prophéties dont on a parlé, & s'il leur a donné un ſens que les Juifs aient pu rejetter en raiſonnant conſéquemment.

On lit dans Iſaïe (*b*): *Le Prophéte dit à Achaz: demandez au Seigneur un prodige dans le ciel ou ſur la terre*, pour marque de ſa protection. *Je n'en ferai rien, répondit Achaz, & je ne tenterai point le Seigneur. Ecoutez donc, maiſon de David, répliqua Iſaïe; n'eſt-ce pas aſſez pour vous d'inquiéter les Prophétes, ſans fatiguer encore*, par vos plaintes, *le Seigneur qui les fait parler? Eh bien, lui même vous donnera un ſigne: une Vierge* (Alma) *concevra & enfantera un fils, & le nommera Emmanuel*, Dieu avec nous. C'eſt ainſi que la Paraphraſe Chaldaïque a rendu les paroles du Prophéte.

S. Juſtin & les autres Peres de l'Egliſe ſoutiennent que cette prédiction n'a été

(*a*) Examen important, c. 17, p. 103.
(*b*) Iſ. c. 7, ℣. 10.

accomplie que dans J. C ; & il n'est pas difficile de s'en convaincre, quand on l'examine de près. 1°. Il est faux qu'*Alma* signifie indifféremment une fille ou une jeune femme, comme le prétend le Critique (*a*) ; il signifie une Vierge : quiconque a la moindre connoissance de l'Hébreu & du Chaldéen, ne peut l'ignorer. 2°. Il étoit question de citer aux Juifs un prodige ; ce n'en seroit pas un qu'une femme mariée fût devenue mere. 3°. C'étoit une tradition constante parmi les anciens Docteurs Juifs, que le Messie devoit naître d'une Vierge, & que le nom *Emmanuel* est un de ceux sous lesquels il est désigné dans l'Ecriture (*b*). Quand il y auroit eu de l'incertitude sur le vrai sens de la prophétie, les Juifs ne pouvoient rejetter l'explication, qu'en donnoient les Chrétiens, sans contredire l'ancienne tradition de la Synagogue ; il n'est donc pas vraisemblable que les Juifs instruits *aient ri au nez des Chrétiens*, à moins qu'ils ne se soient moqués de la tradition de leurs propres Docteurs.

La prophétie de Jacob fournit contr'eux une preuve également solide. *Il y aura toujours à l'avenir un Chef de la famille de*

(*a*) Examen important, p. 93.
(*b*) Voyez Galatin, *de Arcanis Cathol. verit. l.* 3, *c.* 18 ; *l.* 7, *c.* 14, *l.* 8, *c.* 2.

Juda, & un Législateur de sa race, jusqu'à l'arrivée du Messie, à qui la Puissance souveraine appartient, & à qui tous les peuples doivent obéir (*a*). C'est la traduction que donnent les trois Paraphrases Chaldaïques; les Auteurs du Talmud, & les plus fameux Rabbins dans leurs Commentaires sur la Genèse.

Or, selon la tradition des Juifs, la puissance législative & judiciaire n'a cessé chez eux qu'au regne d'Herode l'Ascalonite qui étoit étranger (*b*). S. Justin & les autres Peres de l'Eglise, qui en concluent que le Messie a dû naître sous le regne d'Hérode, ont donc été fondés sur la tradition constante de l'Eglise Juive. Lorsque les Rabbins des siécles suivans ont cherché à détourner le sens de la prophétie, & à en éluder les conséquences, il a fallu qu'ils commençassent par contredire l'ancienne croyance de leur école.

L'explication bizarre que l'Auteur de l'Examen important met dans la bouche des Chrétiens; la réponse encore plus ridicule qu'il prête aux Juifs; la maniere dont il tronque & altere les Prophéties, sont des supercheries indignes d'un Philosophe.

(*a*) Gen. 49, 10.
(*b*) Galatin, l. 4, c. 4 & 5.

L'homme le plus ignorant peut enfanter des rêves, & les attribuer aux Docteurs Juifs ou Chrétiens; mais quand un lecteur judicieux consulte les anciens monumens, & qu'il voit le véritable état des controverses que l'on a traitées dans les premiers siécles, il est fort étonné de trouver tout le contraire de ce qu'écrivent nos Censeurs modernes; il rougit d'avoir ajouté foi un seul moment à des Critiques aussi infidéles.

On nous dit que *les Chrétiens, loin de convertir les Juifs, en furent méprisés & détestés; qu'ils renoncerent à l'espérance d'attirer les Juifs à eux, & s'adresserent uniquement aux Gentils* (*a*); autant d'impostures. Du temps des Apôtres il y avoit dans la seule ville de Jerusalem plusieurs milliers de Juifs convertis (*b*). On voit, par les Actes des Apôtres, que les premiers prosélytes du Christianisme furent des Juifs. Les quinze premiers Evêques de Jerusalem étoient Juifs de naissance (*c*) on ne les auroit pas choisis pour remplir cette place, s'ils n'avoient pas été très-instruits de la croyance des Juifs & de celle des Chrétiens.

(*a*) Examen important, p. 95.
(*b*) Act. 21, 20. Voyez Certitude des preuves du Christ. c. 6, §. 1.
(*c*) Dict. Philos. art. *Baptême*.

Le reproche que l'on fait aux anciens Peres de l'Eglise, d'avoir *tourné tout l'ancien Testament en allégories du nouveau*, est encore plus mal fondé. Pour convertir les Juifs & pour les convaincre par leurs écritures, il falloit les leur expliquer, selon la méthode usitée parmi leurs Docteurs, & à laquelle ils étoient accoutumés. Or il est certain, par les Ouvrages de Philon & par les Commentaires des plus anciens Rabbins, que le goût des allégories étoit dominant parmi les Juifs. Quand l'Auteur de l'Examen important avoue que *cette méthode contribua plus que toute autre chose à la propagation du Christianisme*, il se contredit lui-même. C'est sur-tout à l'égard des Juifs que cette méthode dut naturellement réussir, puisqu'elle étoit selon leur goût; comment donc peut-on avancer que *les Chrétiens ne purent jamais prévaloir auprès des Juifs comme auprès des Gentils* (*a*)? S'il y eut moins de Juifs convertis que de Gentils, c'est que, hors de la Palestine, les premiers étoient en très-petit nombre dans chaque Province de l'Empire, en comparaison des Gentils.

(*a*) Examen important, p. 92.

ARTICLE III.

Des Martyrs.

§. 18.

Trouverons-nous plus de vérité & de bonne foi dans la maniere dont nos Critiques traitent la preuve tirée des Martyrs ? L'Auteur du Christianisme dévoilé commence par en donner une fausse idée ; & c'est l'unique fondement de ses sophismes. Les Martyrs, selon lui, sont des hommes qui ont scellé de leur sang la vérité *des opinions religieuses* qu'ils avoient embrassées ; & cela n'est pas exact. Les premiers Martyrs ou *témoins* du Christianisme ne sont point morts pour attester la vérité de leurs opinions religieuses ; mais pour attester la vérité des faits sur lesquels ces opinions sont appuyées : différence essentielle, qui distingue éminemment les Martyrs du Christianisme, des Martyrs prétendus de toutes les fausses Religions.

Quand il est question de faits publics, sensibles, palpables, dont on a été témoin, il n'y a point lieu à l'enthousiasme, au fanatisme, à l'opiniâtreté, à la vanité, à l'ivresse de l'imagination, à l'aliénation d'esprit, ni à toutes les autres causes ridicules auxquelles notre Critique attribue la constan-

ce des Martyrs. Il n'eſt pas vrai que l'enthouſiaſme puiſſe alors ſe communiquer & gagner les ſpectateurs par l'admiration ou par la pitié. Si le courage ſurprenant des Martyrs a ſervi très-ſouvent à la converſion des Payens, comme le même Critique l'avoue (*a*) ; c'eſt qu'il les a engagés à examiner de plus près une Religion qu'ils perſécutoient par un préjugé aveugle ; & on ne peut faire cet examen de bonne foi, ſans rendre hommage au Chriſtianiſme. C'eſt que d'ailleurs ce ſpectacle fut ſouvent accompagné de prodiges éclatans ; qui ſont atteſtés, non-ſeulement par des témoins oculaires, mais encore par les reproches continuels de magie & de ſortilége que les ennemis des Chrétiens ſe ſont obſtinés à leur faire. On les peut voir dans Celſe & dans Julien.

Nous avons montré plus au long dans un autre Ouvrage (*b*), que le Chriſtianiſme & le Judaïſme ſont les ſeules Religions qui aient pu ſe prévaloir du témoignage des Martyrs, par la nature même des preuves ſur leſquelles elles ſont fondées ; que ce témoignage ne peut être admis que quand il eſt queſtion de conſtater

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 87.
(*b*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 8, §. 5 & 6.

des faits, que toutes les comparaiſons dont nos adverſaires ſe ſervent pour attaquer cette preuve, pèchent par le principe : on nous diſpenſera de répéter.

Comment peuvent-ils avancer que la conſtance des premiers Chrétiens dans les ſupplices *dut, par un effet naturel, former des proſélytes* (*a*)? Ils ne ſont point d'accord avec eux-mêmes. Ils prétendent que les Chrétiens devenus les plus forts par la converſion des Empereurs, perſécuterent les Payens ſans ménagement, & leur rendirent avec uſure les maux qu'ils en avoient reçus (*b*). Le fait eſt certainement faux; & nous l'avons démontré; mais il nous eſt permis de raiſonner ſur cette ſuppoſition. Si l'effet naturel des perſécutions eſt de former des Martyrs & des Proſélytes, il eſt clair que le Paganiſme perſécuté devoit reprendre de nouvelles forces; inſpirer à ſes Sectateurs la même conſtance, la même opiniâtreté, le même fanatiſme, en un mot, que l'on reproche aux Chrétiens: & l'on a vu préciſément le contraire.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé demande, *ſi les Juifs infortunés que l'Inquiſition condamne aux flammes, ne ſont pas des*

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 88.
(*b*) Voyez ci-deſſus chap. 3, §. 18.

Martyrs de leur Religion (*a*)? Non certainement. L'Inquisition ne les punit point précisément pour leur Religion; c'eſt un trait de mauvaiſe foi de la part de nos adverſaires de le ſuppoſer. Elle les punit de ce qu'après avoir fait profeſſion extérieure & publique du Chriſtianiſme, ils ſont retournés au Judaïſme; elle les punit, non pas comme Juifs, mais comme déſerteurs & apoſtats de notre Religion.

Enfin le même Auteur prétend qu'il eſt pluſieurs Martyrs qui furent plutôt *les victimes d'un zele inconſidéré, d'une humeur turbulente, d'un eſprit ſéditieux, que d'un eſprit religieux* (*b*). Mais comment peut-on accorder cette prétention avec ce qu'il ajoute immédiatement après: que l'*Egliſe elle-même n'oſe point juſtifier ceux que leur fougue imprudente a quelquefois pouſſés juſqu'à troubler l'ordre public, à briſer les Idoles, à renverſer les Temples du Paganiſme.* Si l'Egliſe elle-même n'oſe point les juſtifier, elle eſt donc bien éloignée de leur accorder le titre honorable de *Martyrs*. Il en réſulte donc que ceux qui ſont révérés comme tels, ne ſont point coupables de ſédition ni d'aucun attentat contre l'ordre public.

(*a*) Page 89.
(*b*) Militaire Philoſophe, c. 20, p. 156.

§. 19.

L'Auteur de l'Examen important prend à peu près la même voie pour anéantir la preuve tirée du témoignage des Martyrs ; il soutient, 1°. qu'il y en a eu très-peu, & que les Auteurs profanes n'ont pas daigné en parler ; 2°. qu'ils n'ont pas été punis à cause de leur Religion, mais parce qu'ils étoient intolérans, séditieux, fanatiques ; 3°. que les prétendues cruautés exercées contr'eux, ne sont rien moins que prouvées : d'où l'on donne à conclure que si quelques Chrétiens ont été punis de mort, c'est qu'ils l'avoient mérité (*a*). L'on a dit la même chose dans le Dictionnaire Philosophique (*b*) ; dans la Philosophie de l'Histoire (*c*) ; dans le Traité sur la Tolérance (*d*) ; dans les Essais sur l'Histoire générale (*e*) ; dans les Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie (*f*) ; dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers, page 35 (*g*). Les trois points dont on vient

(*a*) Examen important, ch. 26, p. 240.

(*b*) Art. *Martyre* & *Persécution*.

(*c*) Chap, 50, p. 250.

(*d*) Chap. 8 & 9.

(*e*) Tome 1, ch. 7.

(*f*) Tome 1, Réfl. sur les Pensées de Pascal, n. 313 p. 382 ; & tome 3, c. 62. Du siécle de Constantin, p. 25.

(*g*) *Nota*. On demandera peut-être, pourquoi j'affecte de répéter la citation des mêmes Livres ? C'est que des Ouvrages si admirés, si vantés, & regardés aujourd'hui comme autant d'oracles, ne sçauroient être trop bien connus.

de parler, font donc trois dogmes incontestables de la Nouvelle Philosophie.

Si on peut démontrer le contraire par le témoignage positif & formel des Auteurs Payens, que doit-on penser de la hardiesse avec laquelle nos Adversaires imposent aux ignorans sur les faits les mieux prouvés de l'Histoire ?

Tacite raconte que sous Néron un incendie consuma les deux tiers de la ville de Rome. L'Empereur, accusé d'en être l'auteur, voulut en rejetter le crime sur les Chrétiens. » On se saisit, dit Tacite, de » ceux qui s'avouerent de cette Religion ; » & par leur confession l'on en découvrit » une infinité d'autres (*multitudo ingens*) ; » ils ne furent pas tant convaincus du crime » d'incendie, que de la haine du genre hu- » main. Néron leur fit souffrir les supplices » les plus cruels: (*quæsitissimis pœnis affe-* » *cit.*) On insultoit à leur mort, en les » couvrant de peaux de bêtes sauvages, en » les faisant dévorer par des chiens; on les » attachoit en croix; & après les avoir en- » duits de matieres inflammables, on les » faisoit servir de flambeaux pendant la » nuit (*a*). «

(*a*) Tacite, annal. l. 15, n. 44.

Suétone, dans la vie de Néron, dit de même, que *l'on condamna aux ſupplices les Chrétiens, eſpéce d'hommes attachés à une ſuperſtition nouvelle & pernicieuſe* (*a*). Séneque (*b*), Juvénal & ſon Commentateur (*c*), ont décrit ces ſupplices de la même maniere que Tacite.

On prie le lecteur de remarquer le motif que ces Hiſtoriens alléguent du ſupplice des Chrétiens; ils ne les accuſent point d'avoir troublé le repos du genre humain, mais *d'être haïs du genre humain;* d'avoir attaqué les ſuperſtitions publiques, mais d'être *attachés à une ſuperſtition nouvelle.*

L'Auteur du Traité ſur la Tolérance a fait tous ſes efforts pour affoiblir cette preuve; la maniere dont il s'y eſt pris eſt curieuſe. Selon lui, il eſt impoſſible que les Chrétiens aient été perſécutés ſous Néron, 1°. parce qu'ils étoient confondus avec les Juifs: or les Juifs étoient tolérés. 2°. Parce que les Romains étoient tolérans par principe. 3°. Parce que Feſtus répond aux Juifs qui accuſoient S. Paul pour cauſe de Religion, que *ce n'eſt point la coutume des Romains de condamner un homme ſans lui avoir confronté ſes accuſateurs, & lui*

(*a*) Sueton. *in Nerone.*
(*b*) Senec. *Epiſt.* 14.
(*c*) Satyr. 1.

avoir donné les moyens de se défendre. 4°. Les Romains souffroient toutes sortes de cultes; ils souffroient même l'Athéisme; est-il probable qu'ils aient persécuté les Chrétiens seuls? 5°. Les Romains reconnoissoient un Dieu supréme; ont-ils pu punir les Chrétiens pour ce même dogme? 6°. Les Titus, les Trajans, les Antonins, les Décius, n'étoient pas des barbares : auroient-ils refusé aux Chrétiens seuls une liberté dont jouissoit toute la terre?

L'Auteur conclud que l'on peut révoquer en doute ce que disent Tacite & Suétone; parce qu'il est difficile de percer dans les ténébres de l'Histoire; parce que l'un & l'autre recueilloient les bruits populaires; parce que les Historiens se plaisent à diffamer les Princes (*a*).

Il a paru essentiel de n'omettre aucune des preuves de cette dissertation singuliere, afin que le lecteur pût apprendre comment l'on traite l'Histoire dans les Ouvrages de nos Philosophes. S'il nous arrivoit de tergiverser, de conjecturer, de discourir ainsi sur les anciens Historiens, quand on nous les oppose, quels traits de satyre ne lanceroit-on pas contre nous?

L'Auteur dit très-bien que *c'est au lecteur*

(*a*) Traité de la Tolérance, c. 9.

ſage à voir quelle créance on doit avoir pour les faits publics, atteſtés par des Auteurs graves, nés dans une Nation éclairée : j'ajoute, ſur-tout lorſque ces Auteurs ſont en grand nombre & de différens partis, & lorſque leur témoignage eſt confirmé par des monumens contemporains, diſperſés en différens lieux de l'univers. Or le martyre des Chrétiens, dans le premier ſiécle de l'Egliſe, eſt atteſté par ces différentes preuves réunies, quoique nos Hiſtoriens Philoſophes aient la bonne foi d'en ſupprimer la meilleure partie. Donc, s'il y a quelque choſe de certain en fait d'Hiſtoire, c'eſt le martyre des Chrétiens dans le premier ſiécle.

1°. Il n'eſt point ici queſtion d'anecdotes ſecrettes de la Cour d'un Prince, rapportées ſans preuve & ſur des bruits populaires; il s'agit d'un fait public dont tout Rome dut être témoin, auquel un affreux incendie ſervit de prétexte, & dont la mémoire dut ſe conſerver ſous les régnes ſuivans, par l'horreur qu'il inſpira. 2°. Ce ne ſont pas ſeulement Tacite & Suétone, Auteurs graves qui l'atteſtent; ce ſont encore les anciens Auteurs Eccléſiaſtiques, les Lettres de S. Ignace, de S. Clément, de S. Polycarpe, les Actes de leur martyre, ſans parler des Ecrivains du ſiécle ſuivant :

tous parlent de ſang-froid, ſans affectation, ſans paſſion, des combats & des ſouffrances des Chrétiens du premier ſiécle, pour encourager ceux du ſecond à ſouffrir de même. 3°. Les tombeaux & les cendres des Confeſſeurs de J. C. ont été l'objet de la vénération des premiers fidéles; c'eſt-là qu'ils s'aſſembloient pour prier & pour célébrer les SS. Myſteres; l'uſage de mettre leurs reliques ſous l'Autel, eſt conſigné dans le Livre de l'Apocalypſe (*a*): la forme des anciennes Baſiliques en eſt encore un monument ſubſiſtant. Voilà ce que nous mettons à côté de Tacite & de Suétone pour confirmer leur récit. Les vaines imaginations d'un Philoſophe détruiront-elles un fait ainſi atteſté? Il n'en eſt pas une ſeule qui puiſſe fonder ſeulement un ſoupçon.

Les Chrétiens étoient confondus avec les Juifs. Fauſſe ſuppoſition. Tacite & Suétone les diſtinguent très-clairement. *Les Romains étoient tolérans par principe :* ſeconde fauſſeté. Nous avons démontré le contraire par des titres inconteſtables (*b*). *Les Romains ne condamnoient perſonne ſans l'entendre.* Qu'eſt-ce que cela prouve? Pour être per-

(*a*) Apoc. 6, 9.
(*b*) Chap. 3, §. 15.

ſécuteur, faut-il égorger les hommes ſans forme de procès? Nous convenons que l'on faiſoit mourir les Chrétiens très-juridiquement, quoique très-injuſtement, après conviction & condamnation. *Les Romains ſouffroient toutes ſortes de cultes :* de cultes faux, à la bonne heure; pour le culte du Dieu unique & ſeul véritable, ils n'ont jamais pu le ſouffrir : ils en ſentoient trop bien les conſéquences. *Les Romains reconnoiſſoient un Dieu ſuprême :* ſoit pour un moment, quoique le fait ſoit faux. Les Chrétiens ne vouloient adorer qu'un ſeul Dieu, & rejettoient tous les autres; cela eſt fort différent. *Titus, Trajan, les Antonins, &c. n'étoient pas des barbares :* il n'eſt pas queſtion de ce qu'ils étoient, mais de ce qu'ils ont fait : nous examinons leurs actions, & non pas les titres qu'on doit leur donner.

Le Lecteur ſe ſouviendra que nous parlons ſeulement des monumens relatifs au premier ſiécle; que penſera-t-on des vaines idées du Philoſophe, lorſque nous lui opposerons ceux du ſecond & du troiſiéme ſiécle qu'il a paſſés ſous ſilence?

§. 20.

Au commencement du ſecond ſiécle, Pline le jeune, Proconſul de Bithynie, écrit

écrit à l'Empereur Trajan : » Je ne ſçais » ſur quoi tombe l'information que l'on fait » contre les Chrétiens, ni juſqu'où l'on doit » porter leur punition.... Eſt-ce le nom » ſeul qu'il faut punir en eux, ou ſont-ce » les crimes attachés à ce nom ? Cependant » voici la régle que j'ai ſuivie dans les ac» cuſations intentées contr'eux. Je les ai » interrogés s'ils étoient Chrétiens ; quand » ils l'ont avoué, & qu'ils ont perſiſté une » ſeconde & une troiſiéme fois, je les ai » envoyés au ſupplice.... « Il reconnoît que ceux même qui ont renoncé au Chriſtianiſme lui ont proteſté qu'en l'embraſſant ils ne s'étoient engagés à aucun crime, mais ſeulement à adorer J. C. comme Dieu, à pratiquer la piété, la charité & la Juſtice. Pline ajoute qu'il a tâché d'arracher la vérité, par la force des tourmens, à des filles eſclaves, que l'on diſoit être attachées au miniſtere du culte des Chrétiens : » Je n'y » ai découvert, dit-il, qu'une mauvaiſe » ſuperſtition pouſſée à l'excès «. Enfin il avertit l'Empereur du très-grand nombre de perſonnes de tout âge, de toute condition, de tout ſexe, qui ſont accuſés d'être Chrétiens, &c. (*a*)

Trajan répond à Pline qu'il a bien fait ;

(*a*) Plin. l. 10, *epiſt.* 97.

qu'il ne faut point faire de perquiſition des Chrétiens, mais que s'ils ſont accuſés & convaincus, il faut les punir : *conquirendi non ſunt, ſi deferantur & arguantur, puniendi ſunt ;* que s'ils renient le Chriſtianiſme & ſacrifient aux Dieux, il faut leur pardonner (*a*). Voilà comme les Romains étoient tolérans par principe. On ne ſçauroit trop répéter ce témoignage important.

Je conſens, pour un moment, que l'on ferme les yeux ſur tous les autres monumens des perſécutions du ſecond ſiécle, ſur l'Hiſtoire d'Euſebe, & ſur le témoignage des Auteurs contemporains dont il s'appuye, ſur les Actes des Martyrs lus dans les Aſſemblées Chrétiennes pour animer la foi & le courage des fidéles ; ſur les tombeaux & les reliques des Confeſſeurs honorés d'un culte religieux ; ſur les plaintes & les remontrances de nos anciens Apologiſtes. Je demande ſeulement,

1°. S'il n'eſt pas avéré par la conduite de Pline & par la reponſe de Trajan, que les Chrétiens étoient mis à mort, non pour aucun crime de ſédition ou de révolte, mais pour leur Religion préciſément, & que telle étoit la Juriſprudence de l'Empire ?

(*a*) *Epiſt.* 98.

2°. Si l'on ne peut pas juger par-là du nombre des Chrétiens accusés, convaincus & tourmentés, sous les Gouverneurs de Province moins modérés que Pline, & sous le regne des Empereurs moins doux que Trajan ?

3°. S'il n'y a pas lieu de se récrier sur la bonne foi de nos Philosophes ? Dans tous leurs Livres que nous avons cités, où il s'agissoit d'examiner ce qu'il y a de vrai ou de faux dans l'Histoire des Martyrs, pas un mot de la Lettre de Pline ni de la réponse de Trajan. Ces deux piéces sont-elles authentiques ou supposées ? Trajan & Pline sont-ils des Auteurs graves & instruits, ou des Ecrivains sans aveu ? Leurs Lettres sont-elles claires & positives, ou ne signifient-elles rien? Silence profond sur tout cela. On a même osé écrire qu'*on ne trouve aucun Edit qui condamne à la mort uniquement pour faire profession du Christianisme.* Examen important, chap. 28, page 167 (*a*).

On a mieux fait encore, on a tronqué un passage d'Origène. Ce Pere, dans le troisiéme Livre contre Celse (*b*), dit :

(*a*) *Nota.* Dans les Essais sur l'Hist. gén. c. 7, p. 102, on s'est contenté de dire : *Trajan écrit à Pline : il ne faut faire aucune recherche des Chrétiens :* sans rien ajouter davantage. Nouveau trait d'affectation bien singulier !

(*b*) Edit. de Cambridge, p. 116.

» on peut aisément compter ceux qui sont » morts pour la Religion Chrétienne, parce » qu'il en est mort peu & par intervalles, » *Dieu ne voulant pas que cette race d'hom-* » *mes fût entiérement détruite* «. Dans le Dictionnaire Philosophique (*a*), & dans le Traité sur la Tolérance (*b*), on a supprimé ces dernieres paroles qui modifient le passage d'Origène & en déterminent le sens : on y a joint une calomnie, en accusant Origène d'avoir *nié un Dieu en trois personnes* (*c*). Après ces beaux procédés, l'on nous traite de *fripons* (*d*)!... Taisons-nous ; laissons au public le soin de faire justice de toutes ces honnêtetés littéraires.

Celse, dans vingt passages de son Livre contre les Chrétiens, leur reproche qu'ils ne tiennent leurs assemblées qu'en secret, pour éviter les peines décernées contr'eux ; que dès qu'ils sont pris, ils sont conduits au supplice ; qu'avant de les mettre à mort, on leur fait souffrir toutes sortes de tourmens (*e*). Origène ne le nie point. Sans doute Celse ne parloit pas ainsi pour faire honneur à notre Religion.

(*a*) Art. *Christianisme.*

(*b*) Chap. 9, p. 71.

(*c*) Traité sur la Tolérance, chap. 9, p. 71.

(*d*) Examen important, c. 2, p. 22.

(*e*) Voyez Orig. contre Celse, l. 1, n. 3 & 41; l. 2, n. 18 & 45; l. 6, n. 14; l. 8, n. 39 & 43, &c.

Il eſt à propos d'obſerver qu'Origène écrivit contre Celſe un an avant la perſécution de Déce, & long-temps avant celle de Dioclétien ; l'une & l'autre furent plus cruelles que les précédentes, & le nombre des Martyrs augmenta de plus de la moitié. Origène, dans le paſſage cité, compare le nombre de ceux qui ſont morts pour la Religion avec la multitude de ceux que Dieu a conſervés : nous convenons que les premiers étoient en très-petit nombre en comparaiſon des ſeconds ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y en eût déja beaucoup.

§. 21.

Nous pouvons apprendre des Auteurs du quatriéme ſiécle, de quelle maniere les Chrétiens ont été traités dans le troiſiéme. Libanius, Panégyriſte de l'Empereur Julien, eſt un témoin irrécuſable. » Ceux, » dit-il, qui ſuivoient une Religion cor- » rompue craignoient beaucoup ; ils s'at- » tendoient qu'on leur arracheroit les yeux, » qu'on leur couperoit la tête, qu'on ver- » roit couler des fleuves de leur ſang ; ils » croyoient que ce nouveau Maître (Julien) » inventeroit de nouveaux tourmens plus » cruels que d'être mutilé, brûlé, noyé, en- » terré tout vif ; *car les Empereurs précé-* » *dens avoient employé contr'eux ces ſortes*

» de *fupplices* . . . . . Julien fçachant que le
» Chriftianifme prenoit des accroiffemens
» par le carnage de fes Sectateurs; ne vou-
» lut pas employer contr'eux des fupplices
» qu'il ne pouvoit approuver « (*a*).

Ce morceau, dont nos Critiques n'ont eu garde de parler, fuffit pour juftifier tous les monumens Eccléfiaftiques du troifiéme & du quatriéme fiécle, fur le nombre prodigieux des Martyrs, fur la cruauté de leurs fupplices, fur la caufe de leur condamnation, fur les converfions qu'opera leur patience invincible.

Les Philofophes peuvent tourner en ridicule, tant qu'il leur plaira, les Actes des Martyrs, l'Hiftoire d'Eufebe, les plaintes de nos Apologiftes, les difcours des Peres, les tombeaux, les Autels, les Eglifes élevés fur les cendres des Confeffeurs. Ils peuvent nous vanter la douceur des mœurs Romaines, la clémence des Empereurs, la fageffe & la modération des loix de l'Empire; ils peuvent dire que S. Laurent rôti fur un gril, S. Romain à qui l'on coupe la langue, Sainte Félicité & Sainte Perpétue expofées aux bêtes dans le Cirque, font des *fables de la légende dorée* (*b*). A toutes ces belles fpéculations, nous n'avons qu'un mot à

(*a*) *Liban. parent. in Jul. n.* 58. *apud Fabric. Bibl. Græc.* tome. 7, p. 283.

(*b*) Examen important, c. 26, p. 145.

oppoſer. Libanius eſt-il un Auteur grave & inſtruit ? Avoit-il intérêt de favoriſer les Chrétiens qu'il déteſtoit, ou d'inventer des fables pour noircir la mémoire des Empereurs ? Témoin contemporain des faits, doit-il être écouté quand il les raconte, ou les viſions Philoſophiques du dix-huitiéme ſiécle doivent-elles prévaloir ſur le témoignage réuni des Auteurs Chrétiens & des Payens du quatriéme ? Nos Philoſophes ont adopté avec empreſſement les éloges que Libanius a fait de Julien ; nous les prions de nous apprendre s'il eſt moins croyable ſur le martyre des Chrétiens.

Ils prétendent que ceux qui ont été punis du dernier ſupplice, l'avoient mérité par leur conduite ſéditieuſe, turbulente, fanatique, par la haine dont ils étoient animés contre la Religion Payenne, par leur peu de ſoumiſſion aux ordres du Souverain. Ils ignorent ſans doute que nous avons encore entre les mains les Edits des Empereurs ; les uns pour ordonner, les autres pour faire ceſſer la perſécution ; les Lettres de l'Empereur Julien, ſes Livres contre le Chriſtianiſme, les invectives de Celſe & de Porphyre. Aucun de ces ennemis n'a jamais reproché aux Chrétiens les ſéditions, les attentats, les fureurs, dont on oſe accuſer aujourd'hui les Martyrs. Les anciens apoſ-

tats, retournés au Paganiſme, rendoient juſtice à la Religion Chrétienne, parce qu'ils ne l'avoient abandonnée que par foibleſſe (*a*); ceux d'aujourd'hui vomiſſent des calomnies contr'elle, parce qu'ils l'ont quittée par orgueil & par eſprit d'indépendance.

Et combien de fauſſetés n'a-t-on pas raſſemblées pour flétrir la mémoire des Confeſſeurs de Jeſus-Chriſt! On a dit que le Centurion Marcel méritoit la mort, pour avoir jetté ſes ornemens militaires en criant d'une voix ſéditieuſe : *je ne veux ſervir que J. C. le Roi éternel, je renonce aux Empereurs* (*b*). On a malicieuſement ſupprimé les paroles qui le juſtifient : *ſi la condition des Militaires*, dit-il, *eſt telle qu'ils ſoient obligés de ſacrifier aux Dieux & aux Empereurs, je jette ma baguette & mon ceinturon, je quitte mes drapeaux, & je renonce aux armes* (*c*). Il eſt clair que Marcel ne renonce aux armes, que parce qu'on le vouloit obliger à ſacrifier.

On a ſoutenu que S. Laurent étoit puniſſable, pour avoir refuſé au Préfet de Rome de contribuer aux charges publiques, &

(*a*) Voyez la Lettre de Pline ci-devant.
(*b*) Examen important, c. 26, p. 144. Mêlanges de Litter. &c. tome 3, c. 61 de Dioclétien, p. 33.
(*c*) *Acta Marcelli apud Ruinart.*

pour

pour avoir insulté l'Empereur, en amenant des gueux au lieu d'argent (*a*).

Mais 1°. étoit-il question d'une charge publique, ou d'une exaction arbitraire du Préfet de Rome? 2°. Un Diacre, simple dépositaire des aumônes des fidéles, étoit-il autorisé en vertu de cet ordre arbitraire de changer la destination de son dépôt? 3°. Amener à ce Magistrat la multitude de pauvres qu'on étoit obligé de nourrir, pour le détromper sur les prétendus trésors de l'Eglise, étoit-ce une insulte? 4°. Falloit-il laisser périr de faim ces misérables, pour satisfaire la cupidité du Préfet de Rome?

On a décidé magistralement que le massacre de la Légion Thébaine étoit une fable, & qu'il n'y eut jamais de Légion Thébaine (*b*). Il est cependant certain par la notice de l'Empire qu'il y en avoit au moins deux de ce nom; l'une appellée *Diocletiana Thebæorum*; l'autre, *Maximiana Thebæorum*; toutes deux étoient sous les ordres du Général de la Milice qui commandoit dans la Thrace (*c*).

Nous ne finirions jamais si nous vou-

(*a*) Examen important, p. 145.

(*b*) *Ibid.* p. 148. Traité sur la Tolérance, c. 9, p. 82. Essais sur l'Hist. gén. tome 1, c. 7, p. 10.

(*c*) Voyez la Notice de l'Empire d'Orient, par Pancirole, c. 35 & 53.

lions relever toutes les infidélités de nos Critiques.

§. 22.

Mais enfin, dira-t-on, il demeure toujours certain que les Romains toléroient toutes les Religions ; pourquoi donc n'ont-ils pas voulu souffrir les Chrétiens, sinon parce que ceux-ci vouloient détruire le Paganisme ? Eclaircissons ce fait important ; il se tournera en preuve contre nos adversaires.

Le Paganisme, dont la maxime étoit d'admettre des Dieux sans nombre, n'avoit aucun droit ni aucun intérêt de réprouver les Dieux d'aucun peuple ; il devoit être permis à chaque Nation d'avoir ses Dieux propres & particuliers ; le culte de l'un ne dérogeoit point au culte de l'autre ; les Payens n'avoient ni Apôtres ni Missionnaires.

Le Judaïsme étoit regardé par les Juifs mêmes, comme une Religion propre à leur Nation seule, & qui n'avoit été donnée qu'à la postérité d'Abraham ; conséquemment les Juifs ne cherchoient point à faire des prosélytes. Contens de suivre leur loi en liberté, & de ne point prendre part aux Cérémonies Payennes, ils ne prêchoient point le Judaïsme aux Gentils.

Les Apôtres, chargés par J. C. de prêcher l'Evangile *à toutes les Nations* (*a*), s'annoncerent d'abord comme *envoyés pour faire rendre obéissance à la foi chez tous les peuples au nom de Dieu* (*b*). *Ils prouverent leur mission par des miracles, ils prêcherent par-tout* (*c*) l'unité de Dieu, la fausseté des Dieux du Paganisme, la vanité & la superstition de leur culte : leurs disciples parlerent & agirent de même, à Rome comme ailleurs ; & il n'étoit pas difficile de voir que si le Christianisme s'établissoit, le Paganisme seroit bientôt détruit.

Les Payens le comprirent sans doute ; voilà pourquoi le Christianisme leur fut odieux, dès qu'il leur fut connu. Aussi soutenons-nous que cela ne pouvoit pas être autrement ; & que dès le moment que l'on put s'appercevoir à Rome que la Religion Chrétienne y faisoit quelque progrès, on se fit un point capital de l'exterminer.

Si, en prêchant le culte d'un seul Dieu à l'exclusion de tout autre culte, on péche contre *la tolérance*, nous avouons que le Christianisme est essentiellement *intolérant* ; & il ne convient qu'à la vraie Religion de l'être.

(*a*) Matt. 28, 19.
(*b*) Rom. 1, 5.
(*c*) Marc, 16, 20.

Si annoncer l'Evangile à Rome, en vertu d'une miſſion ſurnaturelle authentiquement prouvée, c'étoit un trait de ſédition, un attentat contre les loix, un crime digne de mort; il eſt clair que tous les Prédicateurs de l'Evangile étoient des ſéditieux que l'on a bien fait d'envoyer ſur l'échafaut. Mais il faut donc ſoutenir en même temps que l'idolâtrie étant une fois établie par les loix Romaines, Dieu ne pouvoit plus donner de miſſion à perſonne pour en déſabuſer les peuples.

Mais les premiers Chrétiens ont-ils été *intolérans*, dans le ſens odieux que le prétendent nos adverſaires? C'eſt-à-dire, ſe ſont-ils crus en droit de troubler le culte, les fêtes, les cérémonies payennes; d'inſulter dans les Temples les Dieux, leurs Miniſtres, leurs Adorateurs? Non aſſurément, c'eſt une calomnie que la paſſion ſeule a ſuggérée aux ennemis du Chriſtianiſme.

Nous convenons qu'au quatriéme ſiécle, ou ſur la fin du troiſiéme, il y eut quelques traits de zéle trop vif de la part de quelques particuliers; mais ce fut après que les Empereurs eurent déja donné des Edits en faveur de la Religion Chrétienne. Par la révocation de cès Edits, l'on mit, pour ainſi dire, aux priſes les deux Religions; les

Chrétiens souvent poussés à bout par les avanies continuelles des Payens, se permirent quelques représailles ; mais il s'en faut beaucoup que ces excès aient été aussi grands & aussi fréquens que nos adversaires le prétendent.

Le Christianisme, disent-ils, *voulut écraser toutes les autres Religions* (*a*). Si l'on entend par-là que le Christianisme se proposoit de convertir tous les peuples, & de faire ainsi tomber tous les autres cultes, rien n'est plus vrai : mais si l'on veut dire que les Chrétiens entreprirent de détruire tous les autres cultes par la violence, c'est une imposture.

N'est-il pas singulier qu'on nous fasse une difficulté sur la tolérance des Romains? Les Romains étoient devenus Philosophes (*b*), ils étoient tolérans comme ceux d'aujourd'hui. Ceux-ci souffriront volontiers le Paganisme, le Mahométisme, la Religion des Brames, celle des Lamas, l'Athéisme même. Pour le Christianisme, ils ne le toléreront jamais : ils lui ont juré une haine éternelle ; ils ont résolu de la détruire ou de périr.

Après avoir vu ce qu'ils avoient de plus

(*a*) Examen important, c. 26, p. 143.
(*b*) Diction. Philos. art. *Athées*.

fort à objecter contre les preuves de la révélation, nous osons encore leur demander : Est-il dans l'univers une Religion qui puisse montrer une suite de prophéties aussi authentiques, aussi claires, aussi évidemment vérifiées que celles de l'ancien & du nouveau Testament; une Religion qui ait été fondée par des miracles aussi nombreux, aussi éclatans, aussi incontestables, que ceux de Moyse & des Prophétes; que ceux de J. C, des Apôtres, & des premiers Fidéles, dont les témoins oculaires aient répandu leur sang pour en attester la vérité ? Qu'on nous la montre, & qu'on en soutienne le parallèle contre le Christianisme.

Si Dieu a daigné parler aux hommes; pouvoit-il accompagner la révélation de signes plus évidens, plus aisés à reconnoître, plus infaillibles, plus propres à rendre tous les hommes attentifs ? Si la doctrine revêtue de ces signes extérieurs, présente d'ailleurs, dans la sublimité de ses dogmes, dans la pureté de sa morale, dans la sainteté & l'utilité de son culte, toutes les marques de la sagesse & de la bonté divine, un esprit raisonnable peut-il refuser de lui rendre hommage ? Or tels sont les caractères de la doctrine Chrétienne que nous allons justifier contre les calomnies de ses ennemis.

CHAPITRE VII.

Des Mysteres de la Religion Chrétienne.

§. I.

NOUS avons déja observé que quand il a plu à Dieu de se révéler aux hommes, il ne l'a point fait pour contenter leur vaine curiosité, mais pour les rendre meilleurs; c'étoit à lui seul de juger du degré de lumiere qui leur étoit nécessaire, du nombre & de l'espéce des vérités qu'ils avoient besoin de connoître pour remplir ses desseins: nos vûes sont trop bornées pour décider de ce qu'il devoit ou ne devoit pas nous enseigner.

La révélation qu'il avoit donnée aux Juifs renfermoit peu de dogmes; l'unité de Dieu, sa providence particuliere sur son peuple, la création du monde, la chute de l'homme, la venue future d'un médiateur. Ces vérités, jointes à celles que les Hébreux conservoient déja par la tradition de leurs peres depuis le commencement du monde, suffisoient pour les conduire, & pour disposer le genre humain à une révélation plus ample. C'est par J. C. que Dieu se réservoit de nous en apprendre davantage.

Ce divin Maître ne s'eſt pas borné à nous enſeigner plus clairement & plus diſtinctement que Moyſe, tous les dogmes dont nous pouvons appercevoir la vérité par la lumiere naturelle, l'unité de Dieu & ſes principaux attributs, ſa providence, la ſpiritualité, l'immortalité, la liberté de notre ame, les peines & les récompenſes qui nous ſont réſervées après cette vie; il nous propoſe encore à croire ſur la nature de Dieu, ſur ſes deſſeins, ſur ſes opérations ſurnaturelles des dogmes incompréhenſibles: trois perſonnes qui ſont un ſeul Dieu, l'incarnation de la ſeconde de ces perſonnes, la rédemption du genre humain, la providence particuliere de Dieu pour opérer le ſalut des hommes, l'eſpéce & la durée des peines & des récompenſes de la vie future.

Il n'a point enſeigné ces vérités à la maniere des Philoſophes, comme le fruit de ſes réflexions & de ſon étude, mais comme une doctrine qu'il avoit reçue immédiatement de Dieu ſon pere. Il s'eſt donné comme envoyé ſpécialement du ciel pour l'apprendre aux hommes; & il a prouvé ſa miſſion par des prodiges; il a menacé de la damnation éternelle, ceux qui refuſeroient de croire à ſa parole.

Avant que de parler de tous ces myſteres ou dogmes incompréhenſibles, il y

avoit une queſtion préliminaire à traiter. Il falloit examiner s'il eſt indigne de la ſageſſe & de la bonté Divine, de propoſer à l'homme des dogmes qu'il ne peut pas comprendre, & ſi l'homme, en vertu des lumieres de ſa raiſon, a droit de les rejetter. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui ne raiſonne jamais par principes, a commencé par ſuppoſer la queſtion décidée en ſa faveur; & parce que les myſteres ſont inconcevables, il a conclu ſans façon qu'ils ſont abſurdes & ridicules.

Dans un autre ouvrage, nous avons démontré le principe contradictoire (*a*), que Dieu peut révéler à l'homme des myſteres ou des dogmes incompréhenſibles; qu'alors l'homme ne peut refuſer de les croire, ſans abuſer de ſa raiſon : nous n'ajouterons ici qu'une ſeule réflexion.

Les Philoſophes conviennent que l'on peut démontrer par la lumiere naturelle des vérités incompréhenſibles, qui nous paroiſſent abſurdes, & que nous ne pouvons raiſonnablement refuſer d'admettre. » Jamais, dit l'un d'entr'eux, jamais Prê- » tre, dans l'intention d'apprivoiſer & de » ſubjuguer notre raiſon rebelle, n'inventa » de dogme qui choque davantage le ſens

(*a*) Déiſme réfuté, premiere Lettre.

» commun, que le fait la doctrine d'une » étendue divisible à l'infini, avec toutes » ses conséquences, telles que tous les Géo- » metres & les Métaphysiciens les étalent » si pompeusement & avec une espéce de » triomphe « (*a*).

Ces Messieurs avouent donc que Dieu peut nous découvrir, par la lumiere naturelle, des vérités *qui choquent le sens commun*, qui sont démontrées par les Géometres, & qu'il seroit ridicule de révoquer en doute : & ils nous disent, ils nous répétent avec emphase, ils supposent par-tout que Dieu ne peut pas nous révéler, par une lumiere surnaturelle, le mystere de la Sainte Trinité, parce que, selon eux, *il choque le sens commun*, & qu'il nous est impossible de le croire. Ils consentent à faire tous les jours des actes de foi sur la divisibilité infinie de la matiere, parce que c'est un mystere de la Philosophie ; & ils n'en veulent point faire sur la Trinité des personnes en Dieu, parce que c'est un mystere de la Religion.

Révéler quelque chose à quelqu'un, dit notre Auteur, *c'est lui découvrir ce qu'il ignoroit auparavant : révéler aux hommes*

(*a*) Essais Philosophiques sur l'Entendement humain, par M. Hume. 12e Essai, tome 2, p. 136.

des mysteres qu'ils ne comprennent pas, c'est les rendre plus ignorans qu'ils n'étoient (a). Admirable raisonnement que l'Auteur a déja répété deux fois! Les Géometres, en démontrant la divisibilité infinie de la matiere, vérité incompréhensible, & dont les conséquences *choquent le sens commun*, nous ont rendus plus ignorans que nous n'étions; ils auroient mieux fait de ne jamais révéler cette propriété de la matiere: nous avons répondu ailleurs à ce paralogisme (*b*).

§. 2.

Le même Critique convient que Moyse a enseigné aux Juifs à adorer un Dieu unique; *mais*, dit-il, *un grand nombre des Sages du Paganisme, sans le secours de la révélation Judaïque, n'ont-ils pas découvert un Dieu suprême, maître de tous les autres Dieux? D'ailleurs le destin, auquel tous les autres Dieux du Paganisme étoient subordonnés, n'étoit-il pas un Dieu unique, dont la nature entiere subissoit la loi souveraine* (*c*)? La révélation donnée par Moyse, & confirmée par J. C, étoit donc superflue.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 90.
(*b*) Voyez ci-dessus c. 5, §. 4.
(*c*) Christ. dévoilé, p. 91.

Telle est la grande objection que l'on a renouvellée dans tous les Livres des nouveaux Philosophes ; dans les Mêlanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie, *in*-8° (*a*) ; dans la Philosophie de l'Histoire (*b*), dans le Dictionnaire Philosophique (*c*) ; on y assure même positivement, que *tous les Philosophes, Babyloniens, Perſans, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains admettent un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur.* On nous apprend encore que l'unité de Dieu & la vie future étoient expreſſément enſeignées dans les myſteres (*d*). On ajoute que l'ancienne Religion ou le Polythéiſme n'étoit point contraire à cette vérité. Dès que les Payens reconnoiſſent un Dieu ſuprême, toutes les autres divinités n'étoient que des Dieux intermédiaires. Enfin, pour que rien ne manque à l'apologie du Paganiſme, on nous enſeigne qu'il n'y eut jamais de peuple *idolâtre*, ſelon la force du terme ; que les Payens ne furent jamais aſſez inſenſés pour regarder une ſtatue comme un Dieu ou comme un être animé ; qu'enfin les Grecs & les Romains n'étoient pas plus idolâtres que nous le

(*a*) Tome 3, c. 61 ; & Tome 4, p. 342.
(*b*) Chap. 50, p. 251.
(*c*) Tome 2, art. *Religion*, p. 233.
(*d*) Philoſ. de l'Hiſt. c. 23 p. 112. Dict. Philoſ. tome 2, art. *Idolâtrie*, p. 62 ; & art. *Religion*, p. 234.

ſommes en rendant un culte aux images (*a*); que *le fond de leur mythologie étoit très-raiſonnable* (*b*).

C'eſt donc en vain que nous ſoutenons la néceſſité d'une révélation pour rétablir parmi les hommes la connoiſſance & le culte d'un ſeul Dieu. Voici inconteſtablement un des paradoxes de la nouvelle Philoſophie qu'il eſt le plus important d'examiner. Cette diſcuſſion eût été beaucoup mieux placée dans le chapitre cinquiéme ; mais la marche toujours irréguliere de l'Auteur que nous ſuivons, nous force de nous écarter malgré nous.

Il eſt fâcheux d'abord que des Ecrivains qui prennent un ton ſi dogmatique, ne ſoient pas mieux d'accord avec eux-mêmes. Dans ce même Dictionnaire Philoſophique, où l'on juſtifie la croyance des Philoſophes Grecs & Romains, on convient que *les Sceptiques doutoient de tout ; les Académiciens ſuſpendoient leur jugement ſur tout ; les Epicuriens étoient perſuadés que la Divinité ne pouvoit ſe mêler des affaires des hommes ; & dans le fond ils n'admettoient aucune divinité* (*c*). Il n'eſt donc pas aiſé

(*a*) Traité ſur la Tolérance, c. 7, p. 50. Philoſ. de l'Hiſt. c. 30, p. 138. Dict. Philoſ. tome 2, art. *Idolâtrie*, p. 46.

(*b*) Suite des Mêlanges de Littérature, in-8°. tome 4, p. 341.

(*c*) Tome 1, art. *Athées*, p. 63.

de deviner quels étoient les Philoſophes Grecs & Romains qui *admettoient un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur*. On ajoute même que le Sénat Romain, ce qu'il y avoit alors de plus grand dans l'univers, *étoit réellement une aſſemblée d'Athées du temps de Céſar & de Ciceron* (a).

On nous dit que l'unité de Dieu & la vie future étoient enſeignées dans les myſteres; mais on a grand ſoin de nous avertir que *les Empereurs, les Grands & les Philoſophes n'avoient nulle foi à ces myſteres* (b). Et comme il eſt certain d'ailleurs que les myſteres n'étoient pas révélés au commun du peuple, ce n'eſt pas un petit embarras de ſçavoir où la croyance d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur, pouvoit alors ſe refugier.

Mais le privilége de nos adverſaires eſt de ſe contredire; il faut chercher la vérité ailleurs que dans leurs écrits.

§. 3.

1°. Quand il eſt queſtion de découvrir la foi des anciens Philoſophes, l'importance de la matiere demanderoit que l'on produiſît en preuve, non pas de vaines conjec-

(a) *Ibid.*
(b) *Ibid.* Tome, 1, art. *Chriſtianiſme*, p. 219.

tures, mais des témoignages clairs, précis, inconteſtables, de ces ſages ſi vantés. S'ils ont cru un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur, il n'eſt pas à préſumer qu'ils n'en aient jamais parlé dans leurs écrits. Outre leurs propres ouvrages, nous avons dans Diogène-Laërce, & dans d'autres Auteurs le précis de la doctrine des différentes Sectes de Philoſophes. Il ſeroit donc très-à-propos de former, de leurs divers témoignages, une chaîne de traditions ſur le dogme eſſentiel d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur. Comment, parmi tant de diſciples ſi zélés pour la gloire de l'ancienne Philoſophie, ne s'eſt-il encore trouvé perſonne qui l'ait entrepris, ſi la choſe eſt poſſible? Le ſçavant Freret, ſi verſé dans la connoiſſance de l'antiquité, avoit eſſayé de raſſembler quelques traits épars de la doctrine Philoſophique; il n'a pas été difficile de lui montrer combien la preuve qui en réſulte eſt imparfaite, combien la foi des anciens Philoſophes a toujours été chancelante & incertaine (*a*).

2°. Si les Philoſophes avoient profeſſé l'unité de Dieu d'une maniere auſſi claire qu'on le prétend, eſt-il poſſible que Cicéron, qui les avoit étudiés avec tant de ſoin,

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 9, §. 1.

eût été encore si timide & si irrésolu sur cette grande question? Il met en problême, non pas s'il y a un Dieu unique ou s'il y en a plusieurs; mais s'il y a des Dieux ou s'il n'y en a point. Après avoir passé en revue toutes les Sectes, il ne sçait à laquelle donner la préférence; il finit par trouver *plus vraisemblable* le sentiment des Stoïciens qui déifioient toute la nature (*a*). Parmi tous ses Interlocuteurs, il n'y en a pas un qui affirme distinctement qu'*il y a un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur*. Il est surprenant que les Philosophes du 18[e] siécle prononcent si définitivement sur un fait, dont ce grand homme paroît n'avoir eu aucune connoissance.

On dira peut-être que les anciens n'osoient pas parler plus clairement : & voilà justement ce qui m'étonne, qu'il y ait eu tant de Philosophes assez hardis pour dire nettement, *il n'y a point de Dieu ;* & qu'il n'y en ait eu aucun assez courageux pour dire, *il n'y en a qu'un seul.*

3°. Il est encore plus singulier de voir nos grands Critiques donner libéralement aux anciens Philosophes, des lumieres que ces sages eux-mêmes ne s'attribuoient pas, & soutenir l'inutilité d'une révélation surnaturelle, pendant que les anciens en re-

(*a*) *De Nat. Deor. l. 3 in fine.*

connoissoient

connoissoient la nécessité. Platon, dans le second Alcibiade, fait dire à Socrate : » Il » faut attendre que quelqu'un vienne nous » instruire de la maniere dont nous devons » nous comporter envers les Dieux & en- » vers les hommes...... Jusqu'alors il vaut » mieux différer l'offrande des sacrifices, » que de ne sçavoir, en les offrant, si on » plaira à Dieu, ou si on ne lui plaira pas «. Dans le Phédon, après que Socrate a dit ce qu'il pense sur l'immortalité de l'ame & sur la vie à venir, un de ses disciples répond : » La connoissance parfaite de ces » choses, dans cette vie, est impossible, ou » du moins infiniment difficile.... Le sage » doit donc s'en tenir à ce qui paroît plus » probable, à moins qu'il n'ait des lumieres » plus sûres, ou la parole de Dieu lui-même » qui lui serve de guide «. Dans l'Epinomis, Platon reconnoît que la piété est la vertu la plus désirable ; *mais qui sera en état de l'enseigner*, dit-il, *si Dieu ne lui sert de guide?* Cicéron, dans ses Tusculanes (*a*), avoue de même la foiblesse de la lumiere naturelle, le danger presqu'inévitable d'être entraîné par les erreurs vulgaires & par la corruption générale.

Il paroît par ces aveux, que les anciens

(*a*) L. 3, n. 1 & 2.

Philoſophes étoient plus modeſtes que ceux d'aujourd'hui. Les premiers avouent l'inſuffiſance de la raiſon, pour connoître & pour adorer l'Etre ſuprême; les derniers ſe fâchent, dès qu'on leur parle de révélation: *Je ne dois penſer que par moi-même & pour moi-même*, dit impérieuſement Bolingbroke : *Tu adores un Dieu par le Pape; eh malheureux! adores un Dieu par ta propre raiſon* (*a*). Eh, malheureux vous-même! de quel front exigez-vous de moi, ce que Socrate, Platon & Cicéron n'ont pu faire?

4°. Quand la croyance des Philoſophes anciens ſeroit cent fois plus certaine, quelle influence a-t-elle eu ſur la maniere de penſer du commun des hommes? Dieu a-t-il dû ſe révéler ſeulement aux Philoſophes, ou au genre humain? Et qu'eſt-ce que cette poignée de Docteurs, ſur la totalité de notre eſpéce? S'ils ont été ſi éclairés, pourquoi ont-ils réſervé la vérité pour eux ſeuls? Le dogme *d'un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur*, étoit-il aſſez peu important à la ſociété, pour qu'il ne valût pas la peine d'être enſeigné en public? Ou l'humanité eſt-elle trop peu de choſes aux yeux

(*a*) Examen important, *Proëmium*, p. 2.

du ſage, pour qu'il daigne prendre le ſoin de l'inſtruire ?

Dans tous les pays du monde, les Philoſophes admettoient un Dieu ſuprême, rémunérateur & vengeur ; ainſi l'ont décidé nos Critiques modernes ; mais en quel lieu du monde a-t-on vu un temple érigé à la Divinité ſous ce titre ſublime ? Par-tout on adoroit Jupiter, & par-tout ce Dieu prétendu étoit révéré avec les ſymboles les plus injurieux à la Divinité, avec l'aigle de Ganymede, avec le taureau d'Europe, avec les ſignes de Junon, ſa ſœur & ſon épouſe : & ſous ces emblêmes ſcandaleux, il recevoit l'encens des Philoſophes, comme celui de la multitude. Ovide, qui n'étoit certainement pas un Moraliſte fort ſévere, atteſte qu'on ne pouvoit pas entrer dans les temples, ſans avoir les yeux frappés d'objets obſcenes & ſcandaleux (*a*).

§. 4.

En ſuppoſant pour un moment, que les Sages de toutes les Nations reconnoiſſoient *un Dieu ſuprême*, ſera-t-il plus aiſé de prouver qu'ils reconnoiſſoient *un Dieu unique ?* Nouvelle queſtion ſur laquelle on cherche à

(*a*) Ovid. Triſt. l. 2, v. 290.

nous donner le change; & que l'on décide un peu trop légérement.

1°. L'unité de Dieu & la vie future étoient, dit-on, enseignées dans les mysteres. Pour toute preuve on apporte un fragment de vers d'Orphée que l'on récitoit en finissant la cérémonie de l'initiation. Mais est-il bien certain que l'on n'y ait rien dit qui fût capable d'obscurcir la leçon renfermée dans ces vers? Cicéron qui avoit été initié lui-même, dit que dans les mysteres l'on puisoit plus de connoissance sur la Physique que sur les Dieux (*a*). L'on sçait d'ailleurs les indécences, les turpitudes que le libertinage introduisit bientôt dans cette cérémonie, & que les Peres de l'Eglise ont reprochées aux Payens. Est-ce donc-là l'école où les hommes devoient puiser la connoissance de la Divinité? Si l'on n'y avoit enseigné que des vérités utiles, est-il à présumer que les Empereurs, les Grands & les Philosophes en eussent conçu le mépris qu'ils en témoignoient (*b*)?

2°. Quand les Payens appelloient Jupiter *très-bon & très-grand*, ou *le pere des Dieux & des hommes*, prétendoient-ils lui attribuer par-là une supériorité de nature sur

(*a*) *De Nat. Deor. l.* 1, *n.* 110.

(*b*) Dict. Phil. art. *Christianisme*, p. 219.

les autres Dieux, ou ſeulement une prééminence de rang & de pouvoir ? La Fable ni l'Hiſtoire, les Légiſlateurs ni les Philoſophes, ne nous fourniſſent aucune preuve déciſive, pour réſoudre cette importante queſtion. Partager la nature divine entre le Dieu ſuprême & une foule de Dieux ſecondaires, tous éternels comme lui, & par conſéquent indépendans, n'étoit-ce pas réellement la détruire ?

On nous dira que ces Dieux n'étoient que des Génies ou des Démons, des Intelligences du ſecond ordre, quoique ſupérieures à l'humanité, bien différens du Dieu éternel, ſouverain Seigneur & Créateur de toutes choſes. Cela eſt très-bien ; mais dans quels monumens puiſera-t-on les preuves de cette doctrine ? Dans les écrits des Platoniciens du troiſiéme ou du quatriéme ſiécle, de Plotin, de Porphyre, de Julien, de Jamblique, de Maxime de Madaure ; c'eſt-à-dire, chez des Philoſophes qui, éclairés malgré eux par l'Evangile, par les leçons de l'Ecole Chrétienne d'Alexandrie, par les reproches continuels des Peres de l'Egliſe, avoient enfin ouvert les yeux ſur le chaos des opinions de leurs anciens Maîtres, s'attachoient à épurer le Paganiſme ; & à en rendre le ſyſtême moins révoltant.

Mais c'eſt dans les anciennes écoles d'A-

thènes qu'il faudroit montrer la source de toutes ces nouvelles imaginations, dans les écrits de Zénon, d'Epicure, d'Aristote ou de Platon ; & c'est ce qu'on ne fera jamais. Nos Critiques, qui ne cherchent qu'à tromper le lecteur, lui donnent gravement le Paganisme moins grossier du troisiéme & du quatriéme siécle, pour la croyance des Philosophes d'Athènes & de Rome; pour soutenir leur paradoxe, ils font un anachronisme de quatre à cinq cens ans.

3°. Quand il seroit vrai que chez les Payens *il y avoit la Religion des sages & celle du vulgaire* ; que *les sages abhorroient non-seulement l'idolâtrie, mais encore le Polythéisme* (*a*), que s'ensuivroit-il contre la nécessité d'une révélation ? Cette prétendue religion des sages, renfermée dans un très-petit nombre de têtes, couverte du voile impénétrable des mysteres, n'étoit d'aucune utilité pour le reste du genre humain ; les Nations entieres n'en étoient pas moins plongées dans l'erreur & dans le vice : elles n'avoient pas moins besoin d'un Maître envoyé du Ciel, puisque les Philosophes dédaignoient de les instruire. A peine l'Evangile fut annoncé, que le peuple le plus grossier apprit à honorer un

(*a*) Dict. Philos. tom. 2, art. *Idolâtres*, p. 68 & 69.

ſeul Dieu, rémunérateur & vengeur : il vit enfin la vérité que les Philoſophes s'étoient obſtinés à lui cacher.

4°. Mettre en theſe qu'*il n'y eut jamais de Gouvernement idolâtre* (a), parce qu'un petit nombre de ſages *abhorroient l'idolâtrie*, c'eſt ſoutenir qu'il n'y eut jamais de Gouvernement Chrétien, parce qu'un petit nombre de prétendus ſages eut toujours le Chriſtianiſme en horreur.

§. 5.

Mais que diront nos ſçavans Critiques, ſi nous leur prouvons encore la fauſſeté de cette troiſiéme ſuppoſition ; ſi nous leur démontrons que les Philoſophes mêmes du quatriéme ſiécle étoient encore, malgré leur ſubtilité, *Polythéiſtes* & *Idolâtres* dans toute la rigueur du terme ? Juſtifieront-ils de ce reproche les Philoſophes plus anciens, à plus forte raiſon les Gouvernemens & les Nations entieres ?

Porphyre aſſure gravement que *les Dieux habitent dans leurs ſtatues, & qu'ils y ſont contenus comme dans un lieu ſaint* (b). Jamblique avoit fait un ouvrage dans lequel il montroit *que les Idoles étoient divines &*

(a) *Ibid.* p. 46.
(b) *Euſeb. præpar. Evang. l.* 5, *c.* 15.

remplies d'une substance divine (*a*). Un Payen dit à Arnobe : Nous ne croyons point que l'airain, l'argent, l'or & les autres matieres dont on forme les simulachres soient des Dieux ; mais *nous honorons les Dieux mêmes dans ces simulachres, parce que dès qu'on les a dédiés, ils y viennent habiter* (*b*). Maxime de Madaure écrit à S. Augustin : *La place publique de notre ville est habitée par un grand nombre de Divinités, dont nous ressentons le secours & l'assistance* (*c*). Julien s'efforce de prouver, par l'autorité de Platon, que le Dieu souverain ordonna aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (*d*) ; il reproche aux Juifs qu'ils adorent le Dieu qui gouverne le monde, sans vouloir adorer les autres Dieux (*e*). Celse fait le même reproche aux Chrétiens dans vingt endroits de son Ouvrage ; il les blâme d'avoir les Dieux & les Idoles en exécration ; il les appelle impies, parce qu'ils ne peuvent souffrir les Temples, les Autels, les Idoles (*f*). On peut voir d'autres passages des Auteurs

(*a*) *Photius, Bibliot. cod.* 216.
(*b*) *Arnob. L.* 6, *n.* 27, *p.* 198.
(*c*) *Inter Epist. August. Epist* 16.
(*d*) S. Cyrille contre Julien, l. 2.
(*e*) Lettre 63 à Théodore Pontife.
(*f*) Orig. contre Celse, l. 7, n. 36 & 62.

Payens dans l'Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme de M. Bullet, dont nous faiſons grand uſage.

C'eſt une vaine ſubtilité de dire que *les anciens ne croyoient pas qu'une ſtatue fût une Divinité ; que le culte ne pouvoit être rapporté à cette Statue, à cette idole, & que par conſéquent les anciens n'étoient point idolâtres* (*a*). 1°. Le fait eſt faux : ſelon le rapport de Diogène-Laërce, le Philoſophe Stilpon fut chaſſé d'Athènes, pour avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité (*b*). 2°. Quand les Chrétiens ont reproché aux Payens l'*idolâtrie*, ils n'ont jamais prétendu les accuſer de rapporter leur culte à une idole, mais à la fauſſe Divinité qu'ils croyoient préſente dans l'Idole. Si ce crime ne peut pas être nommé proprement *idolâtrie*, quel nom falloit-il lui donner ?

Après des témoignages ſi formels, il n'eſt pas difficile de montrer en quoi conſiſtoit le crime de l'idolâtrie des Payens. Il conſiſtoit, 1°. à ne rendre aucun culte religieux au Dieu ſuprême, ſeul Créateur & Seigneur de l'univers, tandis qu'ils prodiguoient leur encens & leurs offrandes à ces

(*a*) D. ct. Philoſ. art. *Idolâtres*, p. 50.
(*b*) Liv. vie de Stilpon.

génies ou démons imaginaires qu'ils ſuppoſoient répandus dans toute la nature ; Jupiter lui-même étoit évidemment un de ces génies ou Dieux particuliers ; 2°. A revêtir ces Dieux fantaſtiques des attributs eſſentiels & incommunicables de la Divinité, tels que l'éternité, la toute-puiſſance, l'immenſité ou la préſence en tous lieux, la connoiſſance de toutes choſes ; 3°. A repréſenter ces Dieux prétendus ſous des images & des emblêmes ſcandaleux, obſcènes, propres à corrompre l'eſprit & le cœur de leurs adorateurs. C'étoit outrager la Providence divine, de ſuppoſer qu'elle ait pu permettre toutes les abominations dont on accuſoit les Dieux ; 4°. A mêler dans le culte de ces Dieux multipliés à l'infini des cérémonies infâmes ; l'ivrognerie, l'impudicité, la proſtitution, l'effuſion du ſang humain ; & à ſuppoſer que la Divinité pouvoit écouter des vœux criminels. Tels ſont les déſordres affreux que l'Evangile a bannis de l'univers, & dont les anciens Philoſophes ſe ſont déclarés les défenſeurs & les apologiſtes.

Pour en diſculper les Payens, & même les Philoſophes, il faudroit anéantir tous les monumens de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & Profane. Et l'on oſe écrire aujourd'hui, ſans pudeur, qu'*il n'y eut jamais d'idolâtres*

ni d'idolâtrie ; que *les Payens n'étoient pas plus idolâtres que nous ;* que *le fond de leur Mythologie étoit très-raisonnable!* Les Chrétiens ont-ils jamais adoré un autre être que Dieu ? Ont-ils rendu un culte religieux à des Intelligences imaginaires ? Et leur ont-ils supposé les attributs de la Divinité ? Ont-ils jamais pensé que Dieu ou les Saints habitoient dans les images ? Ont-ils mêlé dans leur culte des scandales & des crimes ?

On blâme les Peres de l'Eglise d'avoir *pris les fables inventées par des Poëtes & par des Romanciers pour le fond de la Religion des Gentils* (*a*). Pour prouver qu'ils ont eu tort, il auroit fallu dire en quoi cette Religion consistoit ; il auroit fallu citer au moins un Temple dans l'univers, où les Dieux des Gentils ne fussent pas adorés avec tous les symboles des fables.

Ce seroit une dérision de prétendre, avec l'Auteur du Christianisme dévoilé, que *le destin étoit un Dieu unique, auquel tous les autres Dieux du Paganisme étoient subordonnés, & dont la nature entiere subissoit la loi souveraine.* Le destin étoit-il un être intelligent & libre, digne de l'adoration des hommes ? C'étoit une loi aveugle, un enchaînement de causes dont le prin-

(*a*) Examen important, p. 127.

cipe étoit inconnu (a). Chez les Poëtes le Destin étoit enfant de la Nuit, frere des Parques & de quelques autres personnages aussi peu réels. Le Destin étoit donc une absurdité que plusieurs anciens ont rejettée, & dont ils n'ont jamais voulu reconnoître le pouvoir sur les actions libres des hommes.

§. 6.

Mais peu importe à nos Censeurs quel Dieu l'on admette, pourvu qu'ils n'en soient pas incommodés. L'Auteur du Christianisme dévoilé persiste à rejetter celui des Juifs & des Chrétiens: *Nous ne voyons en lui*, dit-il, *qu'un despote bizarre, colere, rempli de cruauté, d'injustice, de partialité, de malignité, &c.* (b) C'est-à-dire, qu'il lui faut un Dieu qui ne veille à rien, qui ne commande rien, qui ne soit ni rémunérateur ni vengeur, un Dieu tel que ceux d'Epicure, qui, heureux & renfermé en lui-même, ne s'embarrasse ni du sort ni de la conduite des créatures ; à ces conditions l'Auteur pourra peut-être se résoudre à reconnoître un Dieu. Nous avons déja démontré ailleurs la fauf-

(a) Cicéron, *de Fato.*
(b) Christ. dévoilé, p. 92. Militaire Philosophe, c. 10, p. 186.

ſeté des blaſphêmes qu'il oſe prononcer contre la Divinité (*a*).

Eſt-ce connoître la Divinité, continue-t-il, *que de dire que c'eſt* un eſprit, *un être* immatériel, *qui ne reſſemble à rien de ce que les ſens nous font connoître?* Selon cette rare doctrine, il faut donc dire que Dieu eſt un corps, un être matériel; comme tous les autres corps que les ſens nous font connoître. L'Auteur a-t-il entrepris de ſubſtituer à la Religion, le Matérialiſme de Spinoſa?

De même il ne veut point que l'on attribue à Dieu *l'infinité, l'immenſité, l'éternité, la toute-puiſſance, la ſcience de toutes choſes:* ces attributs, ſelon lui, rendent Dieu plus inconcevable. Mais ce n'eſt pas ſeulement la Religion qui attribue à Dieu ces perfections; c'eſt la raiſon & la Philoſophie; les plus ſages d'entre les Payens ne l'ont pas conçu autrement. Il auroit été fort à propos que l'Auteur eût daigné nous apprendre ce qu'il entend ſous le nom de *Dieu*, & quelle idée il s'en eſt formée; il ne nous eſt pas poſſible de le deviner. Si Dieu n'eſt ni infini, ni éternel, ni préſent par-tout, ni tout-puiſſant, ni ſouverainement intelligent, qu'eſt-il donc? Quel

(*a*) Ci-deſſus, c. 5, §. 2 & 3.

monſtre veut-on mettre à la place de Dieu?

L'Auteur nous reproche pour la troiſiéme ou la quatriéme fois, qu'on ne peut concilier la ſageſſe, la bonté, la juſtice avec la conduite que nos Livres ſaints attribuent à Dieu. *N'eut-il pas mieux valu*, dit-il, *laiſſer l'homme dans l'ignorance totale de la Divinité, que de lui révéler un Dieu rempli de contradictions, qui prête ſans ceſſe à la diſpute, qui lui ſert de prétexte pour troubler ſon repos?*

Avant que Dieu ſe fût révélé, l'homme n'étoit point demeuré pour cela *dans une ignorance totale de la Divinité;* au défaut de la connoiſſance du vrai Dieu, il s'étoit fait des Dieux imaginaires, & une Religion fauſſe. Cette Religion, loin de contribuer à ſon repos, étoit au contraire la ſource d'une frayeur continuelle, ſoit par le caractere bizarre & malfaiſant que l'homme attribuoit à ſes Dieux, ſoit par la foi aux ſonges, aux ſortiléges, aux préſages bons ou mauvais; terreurs paniques & toujours renaiſſantes, dont Cicéron a déploré avec raiſon la tyrannie, & que les Philoſophes eux-mêmes avoient entretenues par leurs raiſonnemens & par leur conduite (*a*). Nous avons déja montré, chap. 3, §. 20,

(*a*) *Cic. de Divin. l.* 2, à la fin.

combien il eſt faux qu'avant la révélation, le genre humain ait été plus tranquille, plus heureux, plus vertueux qu'il ne l'eſt aujourd'hui.

Nous convenons que la Religion trouble le repos de l'impie; en lui mettant devant les yeux un Dieu juſte, ſage, tout-puiſſant, rémunérateur & vengeur; elle l'effraye au milieu de ſes crimes, elle le déchire par des remords, elle répand l'amertume ſur ſes plaiſirs, elle lui fait enviſager un avenir terrible & malheureux: voilà ce qu'on ne lui pardonnera jamais, & ce qui excite contr'elle la haine & les déclamations des prétendus Philoſophes.

Enfin l'Auteur en vient à nos Myſteres.

§. 7.

Il ſoutient que le Chriſtianiſme ne reconnoît point le même Dieu que Moïſe. Selon lui, nous adorons *une Divinité triple*, ſous le nom de Trinité, ou *trois Dieux* qui n'en forment qu'un (*a*). C'eſt une calomnie réfutée par nos Catéchiſmes. Nous croyons trois Perſonnes, & non pas trois Dieux; une Divinité unique, & non pas

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 94. Militaire Philoſophe, page 108.

une Divinité triple. Il eſt de l'équité naturelle de ne point altérer notre croyance ni notre langage. Nous avouons que ce myſtere eſt incompréhenſible, & jamais nous n'entreprendrons de l'accorder avec les lumieres de la raiſon ; mais nous oſons défier les Philoſophes de montrer qu'il renferme contradiction.

Il ne ſeroit pas aiſé de concilier nos Critiques entr'eux, L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé ſoutient que le dogme de la Trinité eſt emprunté de Platon (*a*) ; celui de l'Examen important montre au contraire que la Trinité de Platon étoit d'une autre eſpéce que la Trinité des Chrétiens (*b*) ; que l'opinion de Platon eſt intelligible, & que celle des Chrétiens ne l'eſt pas. Le même dit qu'*Origène fut le premier qui donna la vogue au galimathias de la Trinité qu'on avoit oubliée depuis Juſtin* (*c*). Et dans le Traité ſur la Tolérance, on accuſe Origène d'avoir nié un Dieu en trois perſonnes (*d*). Nous ſommes diſpenſés de répondre à des adverſaires qui ſe réfutent eux-mêmes.

(*a*) Chriſt dévoilé, *ibid.*
(*b*) Chap. 25, p. 136.
(*c*) *Ibid.*
(*d*) Chap. 9, p. 71.

L'Auteur de l'Examen important suppose que le mystere de la Trinité est principalement fondé sur un passage inséré après coup dans la premiere Epître de S. Jean (*a*). C'est une double erreur. La prétendue falsification de cette Epître est une calomnie; & le mystere de la Sainte-Trinité est enseigné par J. C. en S. Matthieu, c. 28, ℣. 19. *Allez, enseignez toutes les Nations, & baptisez-les au nom du Pere, du Fils & du S. Esprit.*

Dans tous les Livres que les Incrédules ont enfantés contre la Religion, ils ont eu grand soin d'inculquer & de répéter sans cesse que la plûpart des articles de foi que nous croyons aujourd'hui, étoient inconnus dans les premiers siécles; qu'ils ont été forgés par les définitions des Conciles, & par les raisonnemens des Théologiens. C'est ce qu'on lit dans les Essais sur l'Histoire générale (*b*), dans le Traité sur la Tolérance (*c*), dans la troisiéme Lettre sur les Miracles (*d*), dans le Dictionnaire Philosophique (*e*), dans l'Examen important (*f*), &c. &c.

(*a*) Chap. 5. ℣. 7.
(*b*) Tome 8, c. 61, p. 374.
(*c*) Chap. 11, p. 97.
(*d*) Page 41.
(*e*) Tome 1, art. *Christianisme*, p. 108; & tome 2, art. *Religion*, p. 236.
(*f*) Chap. 11, p. 67. C. 21, p. 117. C. 25, p. 134, &c.

Pour démontrer la fausseté de cette assertion téméraire, sur chacun de nos dogmes en particulier, il faudroit un Traité de Théologie complet ; & cet Ouvrage est fait il y a long-temps. On peut consulter la *Théologie dogmatique des Peres*, par le P. Pétau, où ce sçavant homme a rassemblé, sur chacun des articles de la foi Chrétienne, les passages de l'Ecriture Sainte, & ceux des Peres de l'Eglise qui les établissent ; & qui forment une chaîne de tradition constante & indissoluble. Les suppositions vagues & frivoles de nos adversaires ne détruiront pas les monumens de notre foi.

§. 8.

Pour tourner en ridicule le mystere de l'Incarnation, l'Auteur du Christianisme dévoilé continue à défigurer notre croyance. Il dit que la seconde personne de la Trinité, *renonçant à sa divinité*, s'est revêtue de la nature humaine ; &, par une contradiction choquante, il reconnoît quelques lignes plus bas, que, selon la foi Chrétienne, un Dieu fait homme, *sans nuire à sa divinité*, a pu souffrir & mourir (*a*). Il soutient que ces *notions absurdes* sont em-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 96.

pruntées des Egyptiens, des Indiens, & des Grecs; nouvelle contradiction. Il nous a souvent répété que les Disciples de Jesus étoient des ignorans: & il suppose qu'ils sont allés étudier chez les Egyptiens, chez les Indiens, chez les Grecs ou chez les Chinois, la doctrine qu'ils nous ont enseignée. Il nous a fait remarquer encore que les Juifs avoient en horreur la Religion des autres peuples; & il veut que le Christianisme né en Judée soit une copie des fables payennes.

L'Auteur de l'Examen important qui pose pour principe *que les Juifs ont tout pris des autres Nations* (a), ne raisonne pas plus conséquemment. Nos Critiques n'ont-ils pas bonne grace après cela de nous reprocher des absurdités & des contradictions?

Toujours sur le même plan, la résurrection de J. C. est la même chose que celle de l'Adonis Phénicien, de l'Osiris Egyptien, ou de l'Atys de Phrygie (b): *c'étoit l'emblême d'une nature périodiquement mourante & renaissante.* Ainsi les Apôtres qui ont soutenu qu'ils avoient vu leur Maître ressuscité, qu'ils avoient con-

(a) Chap. 5, p. 30.
(b) Page 97.

versé, bu & mangé avec lui pendant 40 jours, sont allés chercher cette histoire en Phénicie ou en Phrygie.

Mais dans quelle source l'Auteur lui-même a-t-il puisé l'explication qu'il donne des fables d'Egypte & de Phénicie ? Dans des siécles où les peuples étoient encore plongés dans l'ignorance & dans la barbarie la plus grossiere, étoient-ils assez ingénieux pour représenter sous des emblêmes si mystérieux, les opérations de la nature ? Et qui lui a dit qu'Osiris, Adonis, Atys, signifient la nature ?

L'Evangile n'a rien de commun avec les fables Payennes ; les Apôtres n'ont eu d'autre Maître que J. C, & ce divin Législateur a puisé sa doctrine dans le sein de Dieu son pere.

L'Auteur du Christianisme dévoilé conclud que ces mysteres, loin de nous donner de nouvelles lumieres sur la nature divine, ne servent qu'à redoubler les nuages qui la voilent à nos yeux (a). Fausse conséquence déja refutée trois fois. Dieu est incompréhensible par son essence, puisqu'elle est infinie : les mysteres qui nous font mieux sentir cette incompréhensibilité servent donc à nous donner une idée plus juste & plus sublime de la nature di-

(a) Page 98.

vine. Dieu sera toujours à nos yeux *un Dieu caché ;* & il ne peut être autrement : les mysteres, en mortifiant la curiosité, doivent nous rendre plus humbles : en nous apprenant ce que Dieu a fait pour nous, ils doivent nous rendre plus reconnoissans. Telle est la seule lumiere dont nous avons besoin ; les connoissances Philosophiques n'ont point servi à réformer les hommes, la foi seule produit les vrais sages.

§. 9.

Mais comment un Dieu bon peut-il permettre que la race humaine soit malheureuse en ce monde & en l'autre ? Comment laisse-t il à ses créatures une liberté funeste dont elles abusent ? Comment Dieu souverainement heureux peut-il être offensé de leurs actions ? Comment Dieu peut-il se faire homme & mourir ? Autant de questions déplacées & ridicules; on peut les multiplier à l'infini. Il n'y en a qu'une seule à faire : Dieu nous a-t-il révélé quelque chose ? s'il l'a fait, si cette révélation est évidemment prouvée, il faut la croire. Un aveugle-né ne fatigue point ceux qui ont des yeux par des questions continuelles sur les couleurs & sur leurs propriétés ; il les croit sans les comprendre ;

avons-nous meilleure grace de demander à Dieu comment & pourquoi il a révélé des mysteres?

Il est encore plus mal de déguiser notre croyance, pour la rendre odieuse, & d'y mêler de fausses suppositions. Nous n'avons jamais cru ni enseigné qu'*un Dieu tout-puissant n'a pas le pouvoir d'empêcher le mal;* que *Dieu est juste, mais partial;* qu'il est *clément & implacable;* qu'il *est simple & qu'il se triple*; qu'il *est mort faute de pouvoir satisfaire autrement à sa justice divine* (*a*). Ce sont-là autant de blasphêmes; il faut renoncer à la bonne foi, pour avancer sur de pareilles imputations que nos mysteres rendent la Divinité ridicule, qu'ils la défigurent, qu'ils anéantissent son existence, qu'ils troublent la raison des hommes.

Envain l'on nous objecte que les Théologiens & les Philosophes ont disputé sur quelques-unes des preuves de l'existence de Dieu, & que plusieurs ont été accusés d'Athéisme. Qu'importe, dès que l'accusation étoit calomnieuse? Tous, sans exception, conviennent que l'existence de Dieu est solidement démontrée par le spectacle de l'univers, par la nécessité d'une premiere

(*a*) **Christ. dévoilé, p. 101.**

cause & d'un premier moteur, par la notion d'un Dieu répandue chez toutes les Nations de l'univers, par les idées de vertu que la nature a gravées dans nos cœurs. Les uns sont plus affectés d'une de ces preuves, les autres d'une autre ; mais en préférant l'une, ils ne détruisent pas les autres.

Puisque nous ne concevons pas la Divinité, *pourquoi en raisonner sans cesse?* Parce que cela est nécessaire. Sans la notion d'un Dieu bon, juste, sage, conservateur, rémunérateur & vengeur, il ne peut y avoir aucune vertu ni aucune société solide & heureuse parmi les hommes ; nous le démontrerons dans la suite contre les sophismes de l'Auteur.

En parlant de Dieu, il l'appelle *l'Etre nécessaire qui gouverne la nature par des loix immuables ;* & c'est un des dogmes irréfragables de la nouvelle Philosophie, l'immutabilité des loix de la nature, pour toutes les créatures sans distinction. Point de différence entre les agens nécessaires & les intelligens libres ; tous les événemens *sont un chaînon de la grande chaîne du destin ;* la liberté d'indifférence est *un mot vuide de sens inventé par des gens qui n'en avoient guéres.* Lors même que nous croyons agir librement, nous ne faisons que suivre l'impulsion des idées que Dieu nous a don-

nées, & qui nous ſont venues néceſſairement. Dieu, qui eſt l'ame de l'univers, eſt à proprement parler, le ſeul agent; tous les autres ſont entraînés par le mouvement général de la machine. Ce ſont les vieilles opinions des Stoïciens renouvellées des Grecs, & de ce ſyſtéme il n'y a qu'un pas juſqu'à celui de Spinoſa.

Telle eſt néanmoins la Métaphyſique ſublime dont les principes & les conſéquences ſont étalés dans tous les Livres des Incrédules; dans la Philoſophie de l'Hiſtoire (*a*); dans le Traité ſur la Tolérance (*b*); dans l'Eſſai ſur l'Hiſtoire générale (*c*); dans les Mélanges d'Hiſtoire, de Littérature & de Philoſophie (*d*); dans le Dictionnaire Philoſophique (*e*); dans l'Examen de la Religion par S. Evremont (*f*); & ſans doute cette doctrine ne peut manquer de contribuer infiniment à la pureté des mœurs & au bien de la ſociété.

(*a*) Chap. 33, p. 159.
(*b*) Chap. 13, p. 142.
(*c*) Tome 8, Remarques, p. 25.
(*d*) Tome 2, c. 60, p. 406; & tome 3, p. 146.
(*e*) Art. *Chaîne des événemens, Deſtin, Liberté, &c.*
(*f*) Ch. 9, p. 116.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Autres Mysteres & Dogmes du Christianisme.

§. I.

L'AUTEUR du Christianisme dévoilé continue dans ce chapitre la méthode qu'il a suivie dans le précédent; il altere, il déguise la foi des Chrétiens pour la rendre odieuse; il forge des erreurs, pour avoir le plaisir de déclamer contr'elles. Quoiqu'il soit fort désagréable de n'avoir à réfuter que des calomnies, nous devons cette réparation à la vérité.

N'est-ce pas une injustice criante, d'imputer pour la seconde fois au Christianisme la *prédestination absolue*, l'un des plus affreux dogmes de Calvin ? A Dieu ne plaise qu'un Chrétien Catholique s'imagine jamais que *Dieu destine le plus grand nombre des hommes aux tourmens éternels* (*a*)! Qu'il leur donne le libre arbitre, *afin qu'ils en abusent ;* qu'*il ne leur permet d'agir que pour avoir le plaisir de les plonger*

(*a*) Christ. dévoilé, p. 104. Militaire Philos. c. 19. p. 159.

dans l'enfer. Nous déteſtons tous ces blaſphêmes ; nous croyons au contraire, & nous confeſſons que *Dieu veut ſincérement ſauver tous les hommes, & les conduire à la connoiſſance de la vérité* (a) ; que *J. C. eſt mort pour tous les hommes* ſans exception (b) ; qu'*il eſt le Sauveur de tous les hommes, mais ſur-tout des fidéles* (c) ; qu'en vertu de cette volonté divine & de la rédemption de J. C, Dieu donne à tous les hommes, ſans en excepter un ſeul, des moyens plus ou moins abondans, plus ou moins efficaces, mais toujours ſuffiſans pour le connoître & pour pratiquer le bien ; que ces moyens laiſſent à l'homme l'uſage plein & entier de ſon libre arbitre ; que perſonne ne peut être damné que par ſa faute.

Nous croyons l'éternité des peines de l'enfer, parce que J. C. nous l'a enſeignée (d) ; & nous ſoutenons que ce dogme ne renferme rien de contraire à la juſtice infinie de Dieu. C'eſt un vain ſophiſme de dire qu'il n'y a point de proportion entre un péché d'un moment, & un ſupplice qui ne doit jamais finir. Ce n'eſt pas préci-

(a) 1. Tim. 2, 4.
(b) 2. Cor. 5, 15.
(c) 1, Tim. 4, 10.
(d) Dictionn. Philoſ. art. *Enfer*, p. 287.

ſément la durée du crime qui en fait l'énormité; la juſtice humaine condamne tous les jours à la mort ou au banniſſement perpétuel, un malfaiteur dont le crime a été momentané.

Envain l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique avance que pluſieurs Peres de l'Égliſe ne crurent point les peines éternelles. Origène eſt le ſeul auquel on ait reproché d'avoir donné atteinte ſur cet objet à la foi conſtante & univerſelle de l'Egliſe : encore les preuves de cette accuſation ne ſont-elles pas ſans réplique, puiſqu'Origène a eu de ſçavans apologiſtes. La conteſtation qui s'eſt élevée récemment ſur ce même dogme entre les Miniſtres Proteſtans de Suiſſe, eſt abſolument étrangere à l'Egliſe Catholique, & ne mérite aucune attention : rien de ſi foible & de plus mal raiſonné que l'Ecrit de Petit-Pierre contre l'éternité des peines de l'enfer.

Encore une fois, c'eſt blaſphémer contre Dieu, de dire *qu'il ne crée l'homme que pour le rendre malheureux ; qu'il ne lui donne la raiſon que pour le tromper, des penchans que pour l'égarer, la liberté que pour le déterminer à faire ce qui doit le perdre à jamais* (*a*). L'horreur que ces erreurs inſpi-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 106.

rent ne peut retomber que ſur l'Auteur qui les a imaginées.

On abuſe groſſiérement du terme, quand on ſoutient que le dogme de *la prédeſtination gratuite* étoit la baſe de la Religion Judaïque. Le choix que Dieu avoit fait du peuple Hébreu pour lui donner ſa loi, n'étoit point une prédeſtination abſolue au ſalut éternel; en choiſiſſant ce peuple, il ne prédeſtinoit point les autres à la damnation éternelle; il leur laiſſoit des moyens ſuffiſans pour le connoître & pour le ſervir; il n'y avoit donc dans ce choix ni injuſtice, ni partialité. Lorſque Dieu donne à un homme plus d'eſprit, plus de talens naturels, un tempérament & un caractere plus heureux qu'à un autre, peut-on l'accuſer de partialité ou d'injuſtice? Parce qu'il ne partage point également ſes dons, faut-il nier la Providence? Si Dieu peut ſans injuſtice mettre de l'inégalité dans les dons de la nature, pourquoi ne pourroit-il pas faire de même dans la diſtribution de ſes bienfaits ſurnaturels?

L'objet de notre travail n'eſt point de diſcuter les opinions de ceux que l'Auteur appelle Janſéniſtes & Moliniſtes, & dont il expoſe fort mal les ſentimens (*a*); ſincé-

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 107.

rement attachés à la foi de l'Eglise, nous n'adoptons aucun des systêmes qu'elle a condamnés. Il est faux que *les Chrétiens conséquens soient de vrais fatalistes;* pour soutenir cette erreur, il faut renoncer à tous les principes de la Religion Chrétienne; ce sont les Philosophes qui ont jugé à propos de ressusciter de nos jours la doctrine monstrueuse de la fatalité, comme nous l'avons déja observé.

§. 2.

On invente une nouvelle calomnie, en nous accusant de croire un lieu de récompense & de félicité pour un petit nombre d'élûs, qui, *sans aucun mérite de leur part*, auront pourtant des droits sur la bonté de leur Dieu, *partial pour eux, cruel pour le reste des humains.* Le Christianisme n'a jamais enseigné que la récompense éternelle dût être donnée aux élûs, *sans aucun mérite de leur part.* Une des vérités que les Livres saints répétent le plus souvent, est que le bonheur du Ciel est le prix des bonnes œuvres, sur-tout de la charité envers le Prochain. Quant au reproche de partialité & de cruauté, que l'on fait à Dieu; nous y avons déja répondu plus d'une fois.

L'Enfer & le Paradis n'ont rien de com-

mun avec le Tartare & l'Elysée des Payens. Ceux-ci n'admettoient pour la vie à venir que des supplices & des voluptés corporelles; notre Religion, toute spirituelle, a corrigé ces idées grossieres, & n'admet après cette vie que des biens spirituels.

Vainement on prétend que la vie à venir a été imaginée par des imposteurs; une fable ne sçauroit être la croyance de toutes les Nations de l'univers. Les plus sauvages croyent une vie des ames après celle-ci; le cri de la nature leur a fait sentir que l'ame ne meurt point avec le corps: l'idée d'un Dieu juste leur a persuadé que nos espérances doivent se porter au-delà du tombeau. Les Philosophes, dans leur délire, ont beau nous réduire à la condition des brutes; la voix de la conscience, plus forte que leurs clameurs, nous fait sentir la dignité de notre nature: c'est un sentiment que la Philosophie n'arrachera jamais du sein de l'humanité.

Nous avons à soutenir contre l'Auteur du Christianisme dévoilé, que non-seulement le dogme de la vie future, est dicté par la lumiere naturelle, mais qu'il est très-nécessaire à la société. Il prétend & répéte dans tout son ouvrage, que ce dogme est inutile, qu'il ne produit aucun bien; nous répondrons en détail à toutes les raisons

dont il tâche d'appuyer ce paradoxe.

§. 3.

1°. Selon lui, *le Législateur des Juifs leur avoit soigneusement caché le mystere* de la vie future & de l'immortalité de l'ame ; il ne jugeoit donc pas cette connoissance nécessaire (*a*).

On s'est efforcé de prouver la même chose dans le Traité sur la tolérance (*b*) ; dans la Philosophie de l'Histoire (*c*) ; dans le Dictionnaire Philosophique ; dans l'Examen important (*d*). On fait de sanglans reproches à Moïse d'avoir ignoré ce dogme essentiel, & de n'en avoir pas fait la base de ses loix (*e*). Enfin l'on assure que les Juifs des siécles postérieurs ont emprunté des Chaldéens, pendant la captivité, la doctrine de la résurrection, du Paradis & de l'Enfer (*f*). S'il y a donc un fait constant parmi les nouveaux Philosophes, c'est que les Juifs anciens n'ont connu ni l'im-

(*a*) Christ. dévoilé, page 108.
(*b*) Chap. 13, p. 130 & suiv.
(*c*) Chap. 25, p. 123.
(*d*) Tome 1, art. *Ame*, p. 16; *Athées*, p. 62; *Enfer*, p. 284; & tome 2, art. *Religion*, p. 226.
(*e*) Art. *Enfer*.
(*f*) Philos. de l'Hist. c. 11, p. 54 ; & c. 48, p. 242. 14[e] Lettre sur les Miracles, p. 154. Christ. dévoilé, p. 110. Examen important, c. 3, p. 23.

mortalité de l'ame, ni les peines & les récompenses de l'autre vie.

Avant que de démontrer le contraire, il est bon de faire quelques observations.

Dans le Dictionnaire Philosophique (a); & dans la plûpart des autres Ouvrages que nous venons de citer, on suppose que les Livres de Moïse n'ont été écrits qu'après la captivité de Babylone, par conséquent dans un temps où les Juifs avoient reçu des Chaldéens le dogme de la vie future: comment se pourroit-il faire que l'Auteur Juif n'eût pas inséré dans son Ouvrage un dogme si essentiel, tandis que les Traducteurs Chaldéens le professent hautement dans leur Paraphrase?

On fait un crime à Moïse de n'avoir pas fait de ce dogme la base de ses loix; & d'un autre côté l'on éléve jusqu'aux nues les loix, la morale, la Religion de la Chine, où il n'est pas plus parlé de la vie future que dans les loix de Moïse. On n'a même pu citer aucun des anciens Législateurs qui ait fondé ses loix sur cette croyance.

On suppose qu'au siécle de Moïse l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenses de l'autre vie, étoient des vérités connues chez les autres Nations; & l'on

(a) Tome 2, art. *Moïse*, p. 170.

n'en

n'en peut alléguer aucune preuve ni aucun monument, qui ne soient postérieurs de plus de 700 ans au siécle de Moïse. Telle est l'équité & la sagacité de nos Critiques. Mais venons au fait essentiel.

Nous soutenons contr'eux, que l'immortalité de l'ame & la vie à venir, étoit un dogme ancien & cru de tout temps parmi les Hébreux; voici nos preuves.

1°. Le soin qu'ils prenoient de donner à leurs parens une sépulture honorable, & le respect qu'ils avoient pour les tombeaux de leurs ancêtres. Le Livre de la Genèse nous en montre des exemples chez les plus anciens Patriarches, Abraham, Jacob, Joseph. Usage que Cicéron a regardé avec raison comme un témoignage authentique de la foi de l'immortalité répandue chez toutes les Nations (*a*). Usage qui, pratiqué de même chez les Egyptiens, est une des plus fortes preuves que nous ayions de leur croyance.

2°. La maniere dont l'Ecriture s'exprime; en parlant de la mort des Patriarches, elle dit *qu'ils sont allés rejoindre leurs parens ou leur famille.*

3°. La coutume abusive & superstitieuse d'interroger les morts pour appren-

(*a*) *Tuscul. quæst. l.* 1, *n.* 27.

dre d'eux l'avenir ou les choſes cachées. Moïſe l'avoit défendu à ſon peuple dans le Deuteronome (*a*), & il en avoit déja parlé dans le Lévitique (*b*). Malgré cette défenſe, Saül fit évoquer l'ame de Samuel (*c*); preuve inconteſtable que la croyance de l'exiſtence des ames après la mort, a perſévéré conſtamment chez les Juifs depuis Moïſe juſques ſous les Rois. Envain l'Auteur du Traité ſur la Tolérance a fait tous ſes efforts pour diſſimuler les conſéquences de cette ſuperſtition: la même pratique rapportée par Homere (*d*), & copiée dans Virgile, eſt le monument le moins équivoque de la croyance des Grecs & des Romains. Nous ſommes encore à concevoir comment un uſage qui prouve quelque choſe chez les autres peuples, ne prouve rien chez les Juifs.

4°. Le témoignage des Ecrivains, poſtérieurs à Moïſe, qui n'ont eu aucun commerce avec les autres peuples, qui ont toujours déteſté leurs opinions & leurs mœurs, qui n'ont pu puiſer la connoiſſance d'une autre vie que dans la tradition commune de leur propre Nation. L'Au-

(*a*) Deut. 18, 11.
(*b*) Levit. 20 27.
(*c*) 1. *Reg.* 28. 11.
(*d*) Odyſſ. L. 11.

teur de l'Ecclésiaste, après avoir fait parler un Incrédule qui décide, que *l'homme meurt comme les bêtes, & qu'il n'y a point de différence entr'eux*, réfute ensuite ce langage insensé ; & parlant de la mort, il dit : *lorsque la poussiere dont nous sommes formés, rentrera dans la terre, & que l'esprit retournera à Dieu qui l'a donné :* il ajoute que *Dieu jugera toutes nos actions, bonnes ou mauvaises* (*a*). Une preuve que ce Livre a été écrit avant la captivité, c'est qu'il est en Hébreu ; & qu'après la captivité il a été traduit en Chaldéen. Un de nos Philosophes a tâché, par une Paraphrase infidéle, de persuader que ce Livre est la production d'un Epicurien : le texte Hébreu & la paraphrase Chaldaïque, déposent de concert contre la mauvaise foi du Commentateur Philosophe.

5°. La leçon que J. C. fait dans l'Evangile aux Sadducéens qui nioient la résurrection & l'existence des esprits ; il leur reproche qu'ils n'entendent point les Ecritures : *N'avez-vous pas lû*, leur dit-il, *touchant la résurrection, ce que Dieu lui-même vous a dit : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob ? Il n'est point le Dieu des morts, mais le Dieu des vivans* (*b*). Le Sauveur

(*a*) Ecclef. 12 7 & 13.
(*b*) Matth. 22, 32.

suppose par conséquent, que la vie future étoit un point de l'ancienne croyance des Juifs; & les Sadducéens n'osoient pas en disconvenir.

Cela ne prouve pas la résurrection, reprend l'Auteur du Christianisme dévoilé (*a*), *cela prouveroit plutôt que ces Patriarches ne sont point morts.* Effectivement, cela prouve qu'ils ne sont pas morts tout entiers; que leur ame survit à leur corps, & peut s'y rejoindre pour le ressusciter, lorsque Dieu l'ordonnera. Les Sadducéens ne nioient la résurrection, que parce qu'ils ne croyoient point l'ame immortelle; J. C. les attaque par le principe.

Nous osons défier tous les Philosophes de nous donner des preuves aussi concluantes de la foi des autres Nations, même des Chaldéens, dont on veut que les Juifs aient emprunté la leur.

Mais pourquoi Moïse n'a-t-il pas professé plus clairement ce dogme si nécessaire? Pourquoi n'en a-t-il pas fait la base de ses loix? Quand nous n'en pourrions donner aucune raison, le fait en seroit-il moins certain? Nous avons déja observé qu'aucun des anciens Législateurs n'a fait autrement. Quelle nécessité y avoit-il que Moïse

---

(*a*) Page 100.

professât plus clairement un dogme dont son peuple n'avoit jamais douté, & qu'il avoit reçu par tradition de ses peres ? L'Auteur de l'Esprit des Loix en a donné une autre raison : Moïse connoissoit le génie de son peuple ; il craignoit probablement que le dogme de la vie à venir, plus clairement énoncé, ne fît naître chez les Juifs le même abus que chez d'autres peuples, où il engageoit les femmes, les sujets, les amis, à se tuer, pour aller servir dans l'autre monde, ceux dont on pleuroit la mort (*a*).

§. 4.

Les autres raisons dont l'Auteur du Christianisme dévoilé s'est servi pour montrer l'inutilité du dogme de la vie à venir, sont beaucoup moins importantes; nous y répondrons plus briévement.

Ce dogme, dit-il, *faisoit partie du secret qu'on révéloit aux initiés dans les mysteres des Grecs ; il n'étoit donc pas connu du vulgaire.* C'étoit si peu un secret, qu'il est enseigné dans Homere, comme nous venons de le remarquer : & il n'y a aucune preuve qu'il fût enseigné plus clairement dans les mysteres.

Ce ne sont point, poursuit-il, *des terreurs*

(*a*) Voyez l'Esprit des Loix, l. 24, chap. 19.

éloignées, que les passions présentes méprisent toujours, ou du moins rendent problématiques, qui contiennent les hommes ; ce sont de bonnes loix ; c'est une éducation raisonnable ; ce sont des principes honnêtes (a). Fort bien ; il reste une question à résoudre. En mettant à part les terreurs éloignées de la justice divine & de la vie future, quelle force auront les loix, l'éducation, les principes honnêtes, & sur quoi seront-ils appuyés ? Les passions présentes, qui méprisent les terreurs éloignées, braveront-elles moins les loix civiles dont on peut éluder l'empire par le secret, par l'hypocrisie, par l'autorité, par la violence ? Seront-elles subjuguées par l'éducation qu'elles regarderont comme un préjugé de l'enfance, ou par les principes honnêtes qui ne seront qu'une belle spéculation ?

Si les Souverains gouvernoient avec sagesse & avec équité, ils n'auroient pas besoin du dogme des peines & des récompenses futures pour contenir le peuple. Cela est faux ; nous le démontrerons dans la suite. D'ailleurs qu'est-ce qui contiendra les Souverains eux-mêmes ? Qu'est-ce qui les obligera de gouverner avec sagesse & avec équité ? Ils sont hommes ; ils ont des passions, & elles sont

(a) Christ. dévoilé, p. 109.

d'autant plus redoutables, qu'elles n'ont rien à craindre des loix civiles. » Quand il » feroit inutile que les fujets euffent une » Religion, dit Montefquieu, il ne le feroit » pas que les Princes en euffent, & qu'ils » blanchiffent d'écume le feul frein que » ceux qui ne craignent pas les loix humai» nes puiffent avoir « (*a*). *Ai-je peur de la loi Julia*, difoit Néron, en préparant le poifon pour Britannicus (*b*)?

Les hommes, continue l'Auteur, *feront toujours plus frappés des avantages préfens & des châtimens vifibles, que des plaifirs & des fupplices qu'on leur annonce pour une autre vie.* Miférable fophifme. La croyance d'une autre vie n'affoiblit point la crainte des châtimens de celle-ci ; au contraire elle l'augmente. Ce font deux freins au lieu d'un ; fi l'on retranche le premier, le fecond perd plus de la moitié de fa force. On peut fe procurer l'impunité en ce monde, & non en l'autre.

La crainte de l'enfer ne retiendra point des criminels, que la crainte du mépris, de l'infamie, du gibet, n'eft point capable de retenir (c). Soit encore pour un moment : donc fi l'on ôte la crainte de l'enfer, la

(*a*) Efprit des Loix, l. 24, c. 2.
(*b*) Sueton. *in Nerone*.
(*c*) Militaire Philofophe, c. 20, p. 169.

crainte du gibet ſera plus efficace ; peut-on déraiſonner ainſi ? Le principe eſt faux d'ailleurs. Ceux qui n'ont à craindre ni le mépris, ni l'infamie, ni le gibet, en commettant un crime ſecret, peuvent être retenus par la crainte de l'enfer.

Les Nations Chrétiennes ne ſont-elles point remplies de malfaiteurs qui bravent ſans ceſſe l'enfer, de l'exiſtence duquel ils n'ont jamais douté ? Qu'eſt-ce que cela prouve ? Toutes les Nations policées ſont pleines de malfaiteurs qui bravent ſans ceſſe le mépris, l'infamie, & toutes les loix civiles ; s'enſuit-il que tout cela eſt inutile, & qu'il faut le ſupprimer ? Sans la crainte de l'enfer, le déſordre ſeroit beaucoup plus grand ; il y a moins de malfaiteurs chez les Nations Chrétiennes que chez les autres.

Nous n'avons voulu ſupprimer aucune des raiſons de l'Auteur, quelque frivoles qu'elles ſoient ; les ſophiſmes que nous venons de voir, ſont tout le fondement de ſon ouvrage; il y reviendra encore, & plus d'une fois.

§. 5.

Ce que nous croyons, touchant les Anges, lui paroît fort ſingulier. *Les bons Anges*, dit-il, *ſont dans l'imagination des Chrétiens, ce que les Nymphes, les Pénates, en*

un mot les Dieux ſecondaires étoient dans l'imagination des Payens ; & ce que les Fées étoient pour nos faiſeurs de Romans (*a*). Il ſe trompe. Les Payens imaginerent des Dieux mâles & femelles pour expliquer les phénomenes les plus communs de la nature ; une Phyſique groſſiere leur a donné la naiſſance (*b*). Les Juifs & les Chrétiens admettent les Anges comme de *purs eſprits*, dont Dieu, ſeul maître de l'univers, ſe ſert pour exécuter ſes volontés dans l'ordre ſurnaturel ; c'eſt la révélation ſeule qui nous les a fait connoître. Ils ne reſſemblent en rien ni aux Dieux imaginaires du Paganiſme, ni aux Fées des Nations ſeptentrionales qui n'ont jamais exiſté que dans les Fables. Si jamais les hommes n'avoient vu de prodiges ni d'opérations ſurnaturelles de la Divinité, jamais ils n'auroient eu l'idée de ces intelligences ſupérieures à l'humanité.

Dans le Dîner du Comte de Boulainvilliers (*c*), on fait dire à Freret, que la chûte des Anges eſt une ancienne Fable des Brachmanes. Jamais Freret ne fut aſſez

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 112.
(*b*) Voyez l'Origine des Dieux du Paganiſme, Diſcours prélim. c. 4 & ſuiv.
(*c*) Page 51.

ignorant pour ſuppoſer que les Apôtres avoient étudié dans les Indes.

On accuſe fauſſement les Chrétiens d'attribuer aux mauvais Anges ou eſprits malins, *la faculté de faire des miracles ſemblables à ceux du Très-haut, & une puiſſance qui balance la ſienne.* Nous croyons que l'empire du démon eſt détruit par la rédemption de J. C; qu'il n'a aucun pouvoir ſur les corps ni ſur les ames des fidéles rachetés par le ſang du Sauveur, & conſacrés à Dieu par le baptême. Il ne peut rien opérer dans la nature ſans une permiſſion expreſſe & particuliere de Dieu; & jamais Dieu ne lui accordera le pouvoir de faire de vrais miracles.

Il s'en faut donc beaucoup que cette doctrine ſoit la même que celle *des deux Principes*, enſeignée chez les Perſes & chez les Egyptiens. Nous n'en avons pas beſoin pour nous rendre raiſon des biens & des maux qui nous arrivent; nous ſçavons que Dieu ſeul eſt l'auteur des uns & des autres, & l'Ecriture nous l'apprend. Sa conduite n'a pas beſoin de juſtification; quand il punit les pécheurs, c'eſt pour les corriger; quand il afflige les juſtes, c'eſt pour épurer leur vertu. Mais ſans la foi d'une autre vie, nous ne comprenons plus rien dans la maniere d'agir de la Providence. Notre Cri-

tique a tort de donner ſes imaginations pour autant d'articles de la foi Chrétienne.

Selon lui, le dogme du Purgatoire *eſt viſiblement emprunté des rêveries de Platon;* & c'eſt une ſource intariſſable de richeſſes entre les mains des Prêtres (*a*). Il ne reſte plus qu'à prouver que les Juifs qui prioient pour les morts au temps des Macchabées (*b*), avoient étudié la Philoſophie de Platon; que S. Paul qui parle des *purifications pour les morts* (*c*), étoit diſciple de ce Philoſophe; que J. C. même qui fait mention des péchés remis dans l'autre vie (*d*), étoit Platonicien. La doctrine des Juifs eſt plus ancienne que celle de Platon, & puiſée dans une ſource plus pure.

Il n'en faut pas davantage pour écarter le reproche tant de fois répété contre le Clergé, d'avoir inventé le Purgatoire par un motif d'intérêt; c'eſt une calomnie réfutée par le texte même des Livres ſaints.

On peut accuſer tant qu'on voudra le Chriſtianiſme d'avoir propoſé à ſes ſectateurs des objets de crainte & de terreur,

---

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 115.
(*b*) 2. Macchab. 12.
(*c*) 1. Cor. 15, 29.
(*d*) Matt. 12, 32.

pour faire trembler les hommes, & les rendre soumis. C'est Dieu lui-même qui nous a proposé ces objets, & ils sont nécessaires au repos & au maintien de la société. Les ames justes & vertueuses ne tremblent point, elles esperent; c'est ce qui les soutient dans la pratique de la vertu. Les méchans doivent trembler, sans doute; & dès qu'ils cessent un moment de craindre, ils deviennent les fléaux du genre humain. La Religion peut donc être odieuse aux méchans; elle les trouble & les intimide; mais elle soutient, elle console, elle tranquilise, elle anime les gens de bien. *Le remords & le chagrin*, dit S. Paul, *tourmentent l'ame de tout homme qui fait le mal: gloire, honneur & paix à quiconque fait le bien* (*a*).

(*a*) *Rom.* 2, 9.



CHAPITRE IX.

Des Rits & des Cérémonies de la Religion Chrétienne.

§. I.

Pour peu que l'on ait réfléchi ſur la maniere dont les hommes ſe conduiſent, on ſent la néceſſité d'un culte extérieur, pour exciter & pour entretenir dans tous les cœurs les ſentimens de reſpect & d'amour envers la Divinité. L'homme, toujours guidé par les ſens, & toujours imitateur, a beſoin de l'exemple de ſes ſemblables, & il n'eſt point de mobile plus puiſſant pour le porter au bien. Les cérémonies religieuſes ſont auſſi anciennes que le monde; il n'eſt aucune Nation ſous le Ciel qui n'ait été déterminée à en faire uſage par l'inſtinct même de la nature; c'eſt toujours par-là que les peuples errans & ſauvages ont commencé à ſe policer & à ſortir de la barbarie.

» Avant que la force fût établie, dit » l'Auteur d'Emile, les Dieux étoient les » Magiſtrats du genre humain; c'eſt pardevant eux que les particuliers faiſoient » leurs traités, leurs alliances, pronon-

» çoient leurs promesses : la face de la terre » étoit le Livre où s'en conservoient les » archives. Des rochers, des arbres, des » monceaux de pierres, consacrés par ces » actes, & rendus respectables aux hommes » barbares, étoient les feuillets de ce Livre » ouvert sans cesse à tous les yeux. Le » puits du Serment, le puits du Vivant & du » Voyant, le vieux chêne de Mambré, le » monceau du Témoin; voilà quels étoient » les monumens, grossiers, mais augustes, » de la sainteté des contrats. Nul n'eut osé » d'une main sacrilége, attenter à ces mo- » numens; & la foi des hommes étoit plus » assurée par la garantie de ces témoins » muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par » toute la vaine rigueur des loix « (a).

Selon la remarque du sçavant Auteur de l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences, » l'établissement du culte public & so- » lemnel est, sans contredit, ce qui a le » plus contribué à contenir & humaniser » les peuples, à maintenir & affermir les » sociétés. L'existence d'un Etre suprême, » arbitre souverain de toutes choses, & » maître absolu de tous les événemens, est » une des premieres vérités dont toute créa- » ture intelligente, & qui veut faire usage

(a) Emile, tome 3, p. 214.

» de sa raison, se sent saisie & affectée. C'est
» de ce sentiment intime qu'est venue l'idée
» naturelle, de recourir dans toutes les ca-
» lamités à cet Etre tout-puissant, de l'in-
» voquer dans les dangers pressans, & de
» chercher à s'attirer sa bienveillance & sa
» protection, par des actes extérieurs de
» soumission & de respect. La Religion est
» donc antérieure à l'établissement des so-
» ciétés civiles, & indépendante de toute
» convention humaine « (*a*).

Il n'est donc pas surprenant de retrouver chez tous les peuples de l'univers à peu près le même fond de cérémonies; tous ont senti que les mêmes démonstrations extérieures qui peuvent témoigner aux hommes le respect, la soumission, la reconnoissance, pouvoient également faire paroître les mêmes sentimens envers la Divinité. Il n'a pas fallu des réflexions profondes pour comprendre que se prosterner ou fléchir les genoux, est une marque de soumission; que par les offrandes & les sacrifices, on reconnoît avoir tout reçu de Dieu; que par la priere, on rend hommage à sa puissance; que se laver dans l'eau, est un symbole de purification; qu'une onction d'huile ou de parfum, est un signe de

(*a*) 1. Part. l. 1, ch. 1, art. 1.

guérison ou de consécration; que les repas communs sont une preuve de fraternité, & ainsi du reste.

Ces cérémonies employées au culte des fausses Divinités, étoient autant de pratiques superstitieuses, & furent souvent accompagnées de crimes & de désordres: consacrées à l'honneur du vrai Dieu, elles sont ce qu'il y a dans la société de plus respectable. Les tourner en ridicule, parce que la superstition les a souvent profanées, c'est blâmer la nature de ce qu'elle s'exprime par-tout d'une maniere uniforme; c'est comme si l'on vouloit bannir de la société le langage humain, parce que les fourbes s'en servent souvent pour mentir & pour tromper.

§. 2.

La Religion chrétienne, singuliérement attentive aux besoins de l'homme, a prescrit à ses sectateurs, non-seulement les symboles les plus énergiques, pour élever l'esprit & le cœur vers la Divinité; les pratiques les plus innocentes & les moins susceptibles de dégénérer en libertinage, mais encore les signes les plus propres à établir une étroite union entre les fidéles: tous ses rits sont presqu'autant de nouveaux liens de sociabilité. La morale chrétienne consignée

ſignée dans l'Evangile, eſt ſans doute la plus propre à rendre les hommes ſages & heureux; nous le ferons voir, malgré les reproches de nos Critiques : mais cette morale feroit peu d'impreſſion ſur le peuple, ſi des cérémonies ſimples & expreſſives ne lui en retraçoient continuellement le ſouvenir.

Jeſus-Chriſt, la ſageſſe éternelle, par les Sacremens qu'il a inſtitués, a voulu pourvoir à tous les beſoins de la vie ſpirituelle, nous donner des gages de la vie immortelle qu'il nous a promiſe. Elevés par le Baptême à l'auguſte qualité d'enfans de Dieu, nous devons comprendre toutes les obligations que ce titre ſacré nous impoſe. L'effet de la Confirmation eſt de nous affermir dans la foi, ſecours néceſſaire, ſur-tout pendant les perſécutions des premiers ſiécles, plus néceſſaire encore aujourd'hui contre les aſſauts livrés de toutes parts à notre Religion. Dans l'Euchariſtie, par un trait d'amour digne d'un Dieu, J. C. nous nourrit de ſa propre chair, renouvelle ſans ceſſe ſur les Autels le ſacrifice de lui-même; quels doivent être les ſentimens du Chrétien admis à la participation de ce Myſtere? Le même Sauveur qui s'eſt peint ſous la figure d'un Pere & d'un Paſteur, eſt véritablement l'un & l'autre dans la Pénitence;

c'eſt-là qu'il reçoit entre ſes bras l'enfant prodigue & la brebis égarée. De combien de larmes ceux qui y tiennent ſa place ne ſont-ils pas tous les jours témoins & dépoſitaires ? Il falloit aux mourans une grace pour les fortifier, les conſoler, les détacher du monde, pour leur adoucir l'amertume du ſacrifice ; les prodiges que l'Extrême-Onction opere dans cette circonſtance touchante, ſont une preuve continuelle de ſon efficacité. Miniſtres du Seigneur, vous comprenez toute la ſainteté du caractere dont vous êtes revêtus, tout ce que vous devez aux fidéles, dont vous êtes les Peres & les Paſteurs : ſi vous pouviez l'oublier un moment, les remords ſecrets & le mépris public ne tarderoient pas de vous en punir. Il falloit ſanctifier la ſociété des époux ; & par des ſecours ſurnaturels, les rendre capables de remplir les devoirs ; & de ſupporter les peines de leur état : le divin Légiſlateur y a pourvu, en élevant le mariage à la dignité de Sacrement.

Nos adverſaires ſont peu touchés de ces effets ſpirituels des cérémonies chrétiennes ; il faut leur en montrer de plus ſenſibles, & qui les intéreſſeront peut-être davantage.

Les Sacremens de l'Egliſe ne ſont pas ſeulement des monumens publics de ſa foi

& de sa doctrine, qui servent à la conserver, & qui en assurent à jamais le dépôt; des leçons palpables qui parlent aux yeux des hommes les plus ignorans & les plus grossiers, ce sont encore des gages & des sauve-gardes du repos des fidéles & de leurs intérêts les plus chers. On les connoît imparfaitement, quand on ne les considére que du côté de leurs effets spirituels : ces cérémonies contribuent plus qu'on ne le pense à la sûreté & à la tranquillité publique. Il est aisé de montrer en détail à nos Censeurs chagrins, qu'ils n'ont jamais réfléchi sur les objets dont ils décident, & qu'ils ont très-grand besoin d'instruction.

Par le Baptême, non-seulement les enfans sont lavés de la tache originelle, & mis au nombre des fidéles; mais par cette cérémonie solemnelle, leur naissance devient un événement public. Les précautions que la puissance séculiere ajoute aux rits de l'Eglise, servent encore à rendre cette naissance plus authentique, à constater le sort des enfans & l'obligation des Peres. A combien de fruits de l'incontinence, la nécessité du Baptême n'a-t-elle pas sauvé la vie? L'espéce d'alliance que contractent les Parrains & Marraines avec l'enfant baptisé & avec ses pere & mere, est un nouveau nœud qui unit les familles;

ſouvent elle procure des reſſources à un enfant abandonné.

Rien de plus eſſentiel que les engagemens par leſquels un particulier ſe dévoue au ſervice de l'Etat ; il doit porter une marque ou une livrée qui le caractériſe, qui lui rappelle ſes devoirs. Ainſi la Confirmation imprime au Chrétien un ſceau ineffaçable, & le fait ſouvenir de l'obligation qu'il a contractée de profeſſer hautement ſa foi, de ne jamais rougir de ſa Religion, d'édifier ſes freres par la ſainteté de ſes mœurs.

On a compris chez tous les peuples la néceſſité de rappeller ſouvent aux hommes l'égalité de leur origine, & la fraternité qui doit regner entr'eux : par-tout les ſacrifices & les repas communs ont paru le ſigne le plus propre à leur en retracer l'idée. C'eſt dans le même deſſein que Jeſus-Chriſt a inſtitué l'Euchariſtie ſous le ſymbole de nos alimens les plus ordinaires, afin que tous admis à la même table, & nourris de la même victime, nous appriſſions à vivre entre nous comme enfans du même pere, & membres d'une ſeule famille.

Une cérémonie auſſi ſainte, auſſi intéreſſante pour l'humanité, devoit-elle être traitée avec autant d'indécence & d'indi-

gnité que l'on a fait dans une brochure imprimée récemment (*a*)?

A quels excès le déſeſpoir ne ſeroit-il pas capable de porter les paſſions humaines, ſi après le crime il n'y avoit plus ni pardon ni grace à eſpérer? Dans toutes les Religions l'on a ſenti la néceſſité des expiations: le Chriſtianiſme, cette Religion ſi douce & ſi compatiſſante, pouvoit-elle en manquer (*b*)? Combien de crimes la Confeſſion n'arrête-t-elle pas tous les jours? A combien de cœurs déchirés ne rend-t-elle pas le calme & la paix? Nos ennemis l'ignorent, parce qu'ils ont renoncé à ce reméde ſalutaire. L'Auteur du Dictionnaire Philoſophique (*c*) & celui d'Emile (*d*), n'ont pu s'empêcher d'en reconnoître l'utilité. Les plus ſenſés d'entre les Proteſtans ne font point de difficulté de convenir que les Réformateurs ont eu tort de la ſupprimer.

Un Chrétien malade pouvoit être abandonné; la Religion, en confiant aux Prêtres l'adminiſtration d'un Sacrement particulier, les fait ſouvenir de la charité & des conſolations qu'ils doivent au fidéle dans cet état. Quel ſpectacle ſe renouvelle tous

(*a*) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 20 & 49.
(*b*) Voyez l'Eſprit des Loix, l. 24, c. 13.
(*c*) Tome 1, *Catéchiſme du Curé*, p. 149.
(*d*) Emile, tome 3, p. 182.

les jours ſous les yeux d'un Curé de Campagne? Dans une chaumiere ouverte de toutes parts, au milieu des vents & des frimats; un malheureux étendu ſur la paille, ſans couverture, ſans remédes, ſans alimens; une épouſe éplorée, des enfans éperdus, des voiſins affligés, mais indigens. Le Paſteur eſt la ſeule reſſource: eh! quel eſt l'homme dont les entrailles puiſſent tenir contre ce tableau de la miſere humaine? Aux conſolations de ſon miniſtere, il ajoute de legers ſecours: il obtient de la charité des riches ce qu'il ne peut donner lui-même. L'eſpérance renaît, le malade reſpire; s'il échappe à la mort, il n'oubliera jamais la main qui l'a ſauvé.

Il eſt du bon ordre que les hommes conſacrés au ſervice du public, ſoient rangés dans une claſſe particuliere, & ſoient reconnoiſſables par des marques extérieures; chez tous les peuples policés, les Magiſtrats & les Militaires ont été diſtingués du reſte des Citoyens, auſſi-bien que les Miniſtres de la Religion. L'Egliſe, par le Sacrement de l'Ordre, deſtine un certain nombre d'hommes à l'inſtruction des peuples & aux œuvres de charité: par les marques extérieures de leur caractere, elle leur remet continuellement ſous les yeux leurs obligations: un Curé, dit l'Auteur d'Emi-

ſe, eſt un Miniſtre de charité, comme un Magiſtrat eſt un Miniſtre de Juſtice (*a*). Le même Philoſophe juge que le Clergé de l'Egliſe Romaine a très-ſagement conſervé l'uſage des ſignes extérieurs & des marques de ſon état (*b*). Le peuple, plus éclairé ſur ſes intérêts qu'on ne penſe, ne s'y méprend point; il n'accorde d'eſtime & de confiance aux Prêtres, qu'à proportion des ſervices qu'il en reçoit.

S'il y a dans la vie ſociale un engagement de la derniere conſéquence, c'eſt celui du mariage; il étoit du bien commun que la puiſſance Eccléſiaſtique & l'autorité ſéculiere ſe réuniſſent pour en aſſurer l'authenticité & les obligations. La Religion, en faiſant paroître les contractans aux pieds des Autels, rend leurs ſermens plus ſacrés, plus frappans, plus irrévocables; elle en adoucit le joug par les motifs ſurnaturels. Si malgré tant de précautions il eſt encore difficile de prévenir les abus & les déſordres dans le mariage, que ſeroit-ce ſi on y mettoit moins d'appareil (*c*)?

Qu'on réfléchiſſe un moment ſur les effets terribles de la vengeance, ſur la multitude des meurtres qui ſe commettent chez

(*a*) *Ibid.* p. 173.
(*b*) *Ibid.* p. 215.
(*c*) Voyez l'Eſprit des Loix, l. 26, c. 13.

les Nations barbares, sur l'inhumanité avec laquelle les peuples mêmes policés se jouoient autrefois de la vie des esclaves; on sentira la sagesse du Christianisme, qui a fait de la sépulture & des obséques un spectacle de Religion, qui, en nous apprenant à respecter les morts, pourvoit à la sûreté des vivans.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique a donc eu tort de dire que *nous respectons plus les morts que les vivans* (a). Ces deux sentimens sont intimement liés l'un à l'autre : celui qui ne peut envisager un cadavre qu'avec une espéce de frayeur religieuse, n'est pas capable d'aller plonger de sang-froid le poignard dans le sein de son semblable.

Quand on ne considéreroit les rits Ecclésiastiques que du côté de l'influence qu'ils peuvent avoir dans la vie civile, on seroit forcé d'en reconnoître l'utilité & les effets salutaires; on seroit déja indigné contre l'ignorance audacieuse de ceux qui les décrient : on seroit tenté de punir ces Censeurs téméraires comme ennemis de la société (b).

(a) Tome 2, art. *Antropophages*, p. 43.
(b) Voyez le Militaire Philosophe, c. 20, p. 164.

§. 3.

L'expérience nous apprend d'ailleurs qu'il faut des ſpectacles pour attacher le peuple : une Religion dépouillée de tout appareil extérieur, ne peut ni l'affecter ni l'inſtruire ; les Proteſtans ne s'apperçoivent que trop aujourd'hui des inconvéniens d'un culte trop décharné (*a*) ; & ſelon la remarque judicieuſe de l'Ami des Hommes, toute Religion réduite au pur ſpirituel, eſt bientôt *reléguée dans l'empire de la Lune* (*b*). Au lieu des nudités ſcandaleuſes, des jeux & des danſes de la Gréce ; au lieu des folies & des indécences qui déshonoroient les fêtes Payennes ; au lieu des ſpectacles tumultueux & barbares du Cirque & de l'Amphithéâtre, la Religion occupe les peuples de cérémonies pleines de gravité & de décence, propres à lui inſpirer des mœurs douces & pures. Des Philoſophes chagrins les blâment encore ; que leur importe, ſi le peuple eſt ſage ou inſenſé, s'il eſt policé ou abruti ?

Déja l'on comprend toute l'indécence du langage que tient l'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé, qui ne rougit point de com-

(*a*) Voyez l'Eſprit des Loix, l. 25, c. 2.
(*b*) Deuxiéme part. c. 4, p. 169 & 235.

parer les cérémonies du Christianisme, à la Théurgie des Payens, c'est-à-dire, aux pratiques superstitieuses & absurdes, par lesquelles certains Philosophes, aussi aveugles que le peuple (*a*), prétendoient avoir commerce avec les esprits qu'ils croyoient répandus dans toute la nature, & qu'ils adoroient comme des Dieux. Quelle relation ces cérémonies bizarres avoient-elles au bien de la société? On est indigné d'entendre appeller les Sacremens des *cérémonies magiques*, puériles, ridicules. On a peine à comprendre comment un Ecrivain qui décide si impérieusement, peut être si mal instruit.

C'est une fausse idée, selon lui, de croire que le Baptême efface le péché originel, puisque les effets de ce péché subsistent toujours; sçavoir, l'inclination au mal, & la nécessité de mourir; il en conclud que le Baptême est un mystere impénétrable à la raison, dont l'expérience dément l'efficacité (*b*).

Mais pour que l'on puisse dire avec vérité que le Baptême efface le péché originel, est-il nécessaire qu'il en détruise tous les effets? Il en détruit le principal & le plus funeste,

(*a*) Julien, Porphyre, Jamblique, &c.
(*b*) Christ. dévoilé, p. 119.

qui eſt la damnation éternelle : les deux autres ſubſiſtent, parce qu'ils ſont pour le Chrétien une occaſion d'épreuve & de mérite, & qu'ils peuvent contribuer à ſon ſalut éternel.

C'eſt une fauſſeté d'avancer que S. Paul ne voulut point faire baptiſer les Corinthiens; il ne les baptiſa pas lui-même, parce qu'il s'occupoit principalement de la prédication de l'Evangile (*a*); mais il les fit baptiſer par ſes diſciples, tout comme il avoit fait baptiſer les Ephéſiens (*b*).

Qu'importe que l'on ait pratiqué une eſpéce de Baptême dans les myſteres de Mythras ? Les baptêmes où les purifications par l'eau ont été en uſage chez tous les peuples, parce que c'eſt un ſymbole énergique & naturel ; mais il ne peut produire aucun effet que parmi les adorateurs du vrai Dieu.

Pour rendre ridicule le myſtere de l'Euchariſtie, l'Auteur a recours à ſa méthode ordinaire; il le défigure, & nous impute une croyance que nous déteſtons. Il n'eſt pas vrai qu'à la voix redoutable d'un Prêtre, le Dieu de l'univers *ſoit forcé* de deſcendre du ſéjour de ſa gloire, *pour ſe changer en*

(*a*) 1. Cor. 1. 17.
(*b*) Act. 19, 5.

pain, ni que *le pain devienne Dieu*, ni que nous adorions ce pain. J. C. eſt préſent dans l'Euchariſtie, ſans quitter le ſéjour de ſa gloire ; il n'y eſt point forcé, puiſqu'il l'a voulu ; le pain n'eſt pas Dieu, puiſqu'il n'y a plus de pain. Avant que d'argumenter contre notre foi, il ſeroit à propos de lire du moins nos Catéchiſmes.

On ne doit pas être ſurpris de trouver une eſpéce d'Euchariſtie chez les Indiens, chez les Mexicains, chez les Péruviens. L'uſage a regné chez tous les peuples qui ont eu des pratiques extérieures de Religion, de manger en commun les victimes ou les offrandes que l'on avoit faites à la Divinité, en ſigne d'actions de grace, & en témoignage de fraternité. Le divin Légiſlateur des Chrétiens n'eſt point allé chercher ce ſymbole dans les Indes ou en Amérique ; il l'a puiſé dans la nature, & il en a ſagement écarté tout ce qui pouvoit dégénérer en abus ou en libertinage.

§. 4.

Il n'eſt donc pas vrai qu'il y ait dans les cérémonies des Chrétiens des veſtiges très-marqués de la Théurgie ou de la Magie pratiquée chez les peuples Orientaux. Selon les idées de ces peuples, les Divinités imaginaires qu'ils adoroient, étoient

forcées, par le pouvoir magique de quelques paroles ou de quelques pratiques arbitraires, à opérer des merveilles. Chez les Chrétiens, c'eſt Dieu lui-même, qui, par J. C, a preſcrit les paroles & les rits auxquels il a daigné attacher ſes graces ; rien n'y eſt arbitraire, rien n'y eſt abandonné au caprice des Prêtres ou du peuple. Ce n'eſt point le Prêtre qui *acquiert le droit de commander à Dieu lui-même;* c'eſt Dieu au contraire qui commande au Prêtre d'exécuter fidélement, & ſans y rien mettre du ſien, les cérémonies dont il eſt le Miniſtre. L'effet ne dépend point de la volonté du Prêtre, mais de la volonté de Dieu & des diſpoſitions du fidéle. Lorſqu'un Magiſtrat, dépoſitaire de l'autorité royale, abſout ou condamne un coupable, inſtalle un Officier public dans ſon emploi, peut-on dire qu'il force le Roi de prêter l'autorité ſouveraine à ſes Arrêts ; qu'il commande au Roi, qu'il lui eſt ſupérieur ?

Parce qu'un Magiſtrat eſt obligé, dans l'exercice de ſes fonctions, de s'aſſujettir aux formules & au ſtyle judiciaire, s'enſuit-il que ces formules ſont des paroles magiques, qui ont le pouvoir d'altérer les volontés du Roi, de l'obliger à changer ſes décrets ſouverains ? C'eſt donc une imputation fauſſe, une raillerie inſipide, de dire

que chez nous *des paroles diſpoſées de certaine maniere, peuvent altérer les volontés de Dieu, & l'obliger à changer ſes décrets immuables* (*a*). Au contraire, c'eſt par la volonté expreſſe de Dieu, & par ſon décret immuable, que certaines paroles ont la force de donner la grace; comme c'eſt par la volonté du Roi & par ſes décrets ſouverains, que les formes judiciaires ont la force de dépouiller un particulier de ſes emplois, de ſa fortune, de ſon état, même de le condamner à la mort.

Si l'Auteur étoit mieux inſtruit, il n'accuſeroit pas les Miniſtres de la Religion de *fatiguer les derniers inſtans d'un mourant.* Les cérémonies de l'Egliſe peuvent fatiguer ſans doute un ſcélérat ou un hypocrite prêt à ſortir de ce monde, en lui préſentant l'idée d'un Dieu juſte qui doit le juger, & d'une éternité qui l'attend; mais ces cérémonies conſolent, fortifient, tranquilliſent le Chrétien fidéle & vertueux. Il les demande avec ardeur, il les reçoit avec foi, ſouvent il ſe ſent tout autre après avoir reçu les Sacremens. C'eſt alors que la vûe d'un Dieu mourant ſur la Croix, opere des prodiges, & change le Chrétien en héros.

(*a*) Chriſt. dévoilé, p. 123.

Dans quelle ſource le grand Prince, que la France pleure encore, avoit-il puiſé la fermeté & l'héroïſme qu'il a fait paroître dans ſes derniers momens, ſinon dans ſa foi & dans les ſecours de la Religion ? Philoſophes audacieux, Cenſeurs vains & frivoles, il auroit fallu vous raſſembler tous autour de ſon lit, pour vous apprendre ce que peut opérer le Chriſtianiſme.

Que peut-on penſer d'un Auteur qui finit par tourner en ridicule le Sacre de nos Rois, dont le but eſt de rendre le chef de la Nation plus reſpectable aux yeux des peuples ? Eſt-il du bien de la ſociété d'affoiblir les ſentimens de vénération qui attachent les ſujets à la perſonne auguſte du Souverain ? Mais ce n'eſt point le ſeul endroit où notre Critique ait montré que la Philoſophie moderne eſt peu propre à former des ſujets fidéles & de bons Citoyens. » Dans le Gouvernement ancien, dit l'Au» teur d'Emile, l'auguſte appareil de la » puiſſance Royale en impoſoit aux ſujets. » Des marques de dignité, un trône, un » ſceptre, une robe de pourpre, une cou» ronne, un bandeau, étoient pour eux » des choſes ſacrées. Ces ſignes reſpectés » leur rendoient vénérable l'homme qu'ils » en voyoient orné ; ſans ſoldats, ſans me» naces, ſi-tôt qu'il parloit, il étoit obéi.

» Maintenant qu'on affecte d'abolir ces si-» gnes, qu'arrive-t-il de ce mépris? Que la » Majesté Royale s'efface de tous les cœurs; » que les Rois ne se font plus obéir qu'à » force de troupes, & que le respect des » sujets n'est que dans la crainte du châti-» ment « (*a*). Il y a sans doute de l'exagération dans cette remarque; mais elle prouve toujours l'utilité des rits & des symboles extérieurs, pour instruire, pour toucher, pour faire agir les hommes. Nous reviendrons encore à ce sujet dans le chapitre 13e.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique a traité en particulier des deux cérémonies de la Religion Chrétienne, du Baptême & de la Confession; il est à propos d'examiner soigneusement ce qu'il en a dit.

§. 5.

Sur le *Baptême*, il observe d'abord que ce mot grec signifie *immersion*; il devoit ajouter qu'il exprime encore *ablution*, l'action de laver: le verbe dont il descend, a été pris en ce sens par Aristophane, au rapport de Suidas. Cette remarque de Grammaire ne sera pas inutile.

Les hommes, dit-il, *qui se conduisent tou-*

(*a*) Emile, tome 3, p. 215.

jours par les ſens, imaginerent aiſément que ce qui lavoit le corps, lavoit auſſi l'ame. Cela n'eſt ni vrai ni exact. Les hommes imaginerent que l'action de ſe laver le corps, étoit un ſymbole ou une figure très-naturelle de la purification de l'ame; mais ils n'ont jamais penſé qu'elle pût opérer cet effet, ſans une volonté particuliere de Dieu; l'Auteur le reconnoîtra bientôt.

Il n'eſt pas ſurprenant que les ablutions religieuſes aient été & ſoient encore en uſage chez preſque toutes les Nations de l'univers qui ont un culte public, chez les Egyptiens & chez les Hébreux, chez les Indiens, chez les Grecs & chez les Romains, parmi les Mahométans comme parmi nous. Ce ſymbole eſt ſi naturel, que tous les peuples l'ont adopté de concert; il n'a pas été néceſſaire qu'ils l'empruntaſſent les uns des autres: c'eſt une pratique auſſi ancienne que le monde.

Chez les Hébreux, dit le Philoſophe, *c'étoit une régénération, cela donnoit une nouvelle ame, ainſi qu'en Egypte.* Cette expreſſion bizarre de quelques Rabbins ne valoit pas la peine d'être répétée; mais il n'y a rien d'extraordinaire à regarder le Baptême comme une *régénération* ſpirituelle. C'eſt le terme dont Jeſus-Chriſt s'eſt ſervi.

On nous fait remarquer que S. *Jean baptiſa dans le Jourdain ; que même il baptiſa Jeſus, qui pourtant ne baptiſa jamais perſonne, mais qui daigna conſacrer cette ancienne cérémonie.* Non-ſeulement il l'a conſacrée, mais il l'a preſcrite expreſſément. *Quiconque n'a pas été régénéré par l'eau & par le S. Eſprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu* (*a*). *Celui qui croira & ſera baptiſé, ſera ſauvé* (*b*). Il a ordonné à ſes Apôtres *d'enſeigner toutes les Nations, & de les baptiſer au nom du Pere, & du Fils & du S. Eſprit* (*c*). On ne doit donc pas s'étonner que le Baptême ſoit devenu le premier rit & le ſceau de la Religion Chrétienne ; ainſi J. C. l'a établi ; & s'il n'a baptiſé perſonne, il a fait baptiſer par ſes Diſciples (*d*).

Tout ſigne eſt indifférent par lui-même ; & Dieu attache ſa grace au ſigne qu'il lui plaît de choiſir. Cette réflexion eſt très-juſte ; par conſéquent nous devons attribuer au Baptême tous les effets qu'il a plu à Dieu d'y attacher, & qu'il a daigné nous révéler par Jeſus-Chriſt.

Cependant, continue le Philoſophe, *les*

(*a*) *Joan.* 3, 5.
(*b*) *Marc.* 16, 16.
(*c*) *Matt.* 28, 19.
(*d*) *Joan.* 3, ℣. 22 ; & 4, ℣. 1.

quinze premiers Evêques de Jerusalem furent tous circoncis, & il n'est pas sûr qu'ils fussent baptisés. Ils furent circoncis assurément, puisqu'ils étoient Juifs de naissance; J. C. ni ses Apôtres n'ont point défendu la circoncision aux Juifs; mais il n'est pas moins sûr qu'ils furent baptisés, puisque les Apôtres, en prêchant aux Juifs, exigeoient, pour premiere marque de leur conversion au Christianisme, qu'ils reçussent le Baptême, & ils les baptisoient en effet (*a*).

Nous convenons que l'on abusa de ce Sacrement dans les premiers siécles de l'Eglise; que plusieurs attendoient qu'ils fussent dangereusement malades, pour recevoir le Baptême; mais on doit avertir en même temps que l'Eglise réclama toujours contre cet abus, & que les Evêques ne cesserent de faire là-dessus les plus vives représentations. L'Empereur Constantin donna ce mauvais exemple; & en cela il est blâmable sans doute; mais il est contre l'équité naturelle de le calomnier. Voici le raisonnement qu'on lui prête. *Le Baptême purifie tout; je puis donc tuer ma femme, mon fils & tous mes parens, après quoi je me ferai baptiser, & j'irai au Ciel: comme de fait*, ajoute-t-on, *il n'y manqua pas.*

(*a*) Act. 2, 38 & 41.

Voilà Conſtantin accuſé d'avoir fait mourir ſa femme, ſon fils & tous ſes parens; & on le répéte encore dans l'article *Chriſtianiſme* & ailleurs (*a*).

Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que Conſtantin eſt criminel d'avoir fait mourir ſon fils Criſpus ſur les calomnies de l'Impératrice Fauſta, qui accuſa fauſſement ce jeune Prince d'avoir voulu attenter à ſa pudeur. Une accuſation ſi atroce demandoit des preuves plus convaincantes que le ſimple témoignage d'une marâtre. Mais lorſque cette malheureuſe femme eut avoué dans la ſuite que c'étoit elle au contraire qui avoit voulu ſéduire le Prince, Conſtantin, en la faiſant mourir, fit un acte de juſtice. C'eſt donc une impoſture odieuſe, d'inſinuer que Conſtantin fit d'abord mourir ſa femme, enſuite ſon fils & tous ſes parens, par un eſprit de cruauté. On ſçait au reſte, pourquoi cet Empereur eſt continuellement déchiré par certains Philoſophes; il a fait ceſſer les perſécutions contre les Chrétiens; il a profeſſé notre Religion; il a proſcrit l'idolâtrie: nos Apologiſtes, zélés du Paganiſme (*b*), ne le lui pardonneront jamais.

Les Grecs conſerverent toujours le Baptê-

(*a*) Tome 1, p. 241. Examen important, c. 29, p. 169.
(*b*) Diction. Philoſ. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.

me par immersion; la température du climat, l'usage du bain fréquent chez les Orientaux, rendent cette pratique plus commode qu'elle ne feroit parmi nous. Les peuples du Nord s'étant convertis, l'on comprit que le Baptême, par immersion, pouvoit être dangereux dans des pays froids, & faire périr les enfans; l'on y substitua l'aspersion ou l'infusion; mais il n'est pas vrai que cette maniere d'administrer le Baptême, *ait souvent fait anathématiser les Latins par l'Eglise Grecque*, si ce n'est peut-être depuis le schisme de celle-ci.

On demanda, dit le Philosophe, *à Saint Cyprien, Evêque de Carthage, si ceux-là étoient réellement baptisés, qui s'étoient fait seulement arroser tout le corps? Il répond dans sa 76e Lettre, que plusieurs Eglises ne croyoient pas que ces arrosés fussent Chrétiens; que pour lui il pense qu'ils sont Chrétiens: mais qu'ils ont une grace infiniment moindre que ceux qui ont été plongés trois fois suivant l'usage.* Il y a seulement deux falsifications insignes dans ce passage: Saint Cyprien répond précisément le contraire: voici ses paroles tirées de la Lettre même.

» Comme ces fidéles qui ont reçu la » grace de J. C. par l'eau salutaire & par » une foi integre, sont appellés par quel-

» ques-uns (*a*), non pas Chrétiens, mais
» *Cliniques* (c'eſt-à-dire, *alités* ou baptiſés
» au lit); je ne vois pas d'où l'on prétend
» tirer ce nom.... Mon ſentiment eſt que
» l'on doit regarder comme Chrétien, qui-
» conque a reçu la grace divine dans l'Egli-
» ſe par le droit & le privilége de la foi.....
» Dira-t-on qu'ils ont reçu la grace du Sei-
» gneur, mais en moindre meſure & avec
» moins de dons du S. Eſprit, tellement
» qu'on les doive regarder comme Chré-
» tiens, mais moins parfaits que les autres?
» Tout au contraire; le S. Eſprit n'eſt
» point donné par meſure, mais il deſcend
» dans toute ſa plénitude ſur celui qui a la
» foi. De même que le jour luit également
» pour tous, & que le ſoleil répand égale-
» ment ſa lumiere ſur tous; ainſi J. C. vrai
» ſoleil de juſtice, diſtribue également dans
» ſon Egliſe, la lumiere de la vie éter-
» nelle «. Le S. Docteur ne pouvoit contredire d'une maniere plus éclatante l'opinion ridicule qu'on veut lui imputer. Quelle croyance, quels égards peut mériter un Ecrivain qui trompe ainſi ſes lecteurs?

La ſuite de l'article ne nous apprend rien de nouveau. Nous ſçavions déja qu'au-

(*a*) *Nota.* Que S. Cyprien ne dit pas *pluſieurs Egliſes*, comme on le lui fait dire.

trefois les baptisés étoient appellés *les initiés ;* que ceux qui ne l'étoient pas encore, étoient nommés *Cathécumenes*, c'est-à-dire, disciples ou instruits; qu'on vouloit qu'ils produisissent des *Parrains*, pour s'assurer non-seulement de leur fidélité, mais encore de leur conduite & de leurs mœurs; que dans les premiers siécles, les fidéles furent fort attentifs à ne pas découvrir aux Payens les rits ni les dogmes du Christianisme.

Dans le second siécle, selon notre Philosophe, l'on commença à baptiser les enfans. Mais il paroît certain que cet usage a commencé plutôt. Lorsqu'il est dit dans les Actes des Apôtres & dans les Epîtres de S. Paul, qu'un chef de famille a été baptisé avec toute sa maison (*a*), personne n'est excepté; les enfans y sont compris aussi-bien que les adultes.

Selon lui encore, on conclud qu'il falloit administrer le Baptême au bout de huit jours, parce que chez les Juifs c'étoit à cet âge qu'ils étoient circoncis. Mais il n'est prouvé par aucun monumennt que c'ait été une pratique constante de différer ainsi le Baptême, ni qu'on l'ait fait par allusion à la circoncision. Toutes ces

(*a*) Act. 16, 15 & 33. 1. Cor. 1, 16.

allégations ſont ſans autorité. Enfin il n'eſt pas vrai qu'*au troiſiéme ſiécle, la coutume l'emporta de ne ſe faire baptiſer qu'à la mort.* Jamais cette coutume ne l'emporta ; c'eſt un abus contre lequel l'Egliſe réclama toujours, & qui fut beaucoup moins commun que l'Auteur ne le ſuppoſe.

Ceux qui mouroient dans la premiere ſemaine, dit-il, *étoient damnés, ſelon les Peres de l'Egliſe les plus rigoureux.* Défions-nous encore de cette aſſertion. Les Peres de l'Egliſe les plus rigoureux n'ont point enſeigné abſolument que les enfans morts ſans baptême étoient *damnés*, à prendre ce terme dans toute ſa rigueur. Ils ont dit que ces enfans n'avoient point de part à la béatitude ſurnaturelle qui nous eſt acquiſe par la rédemption de J. C ; parce que le fruit de cette rédemption ne peut nous être appliqué que par le Baptême ; mais aucun n'a jamais avancé dans les ſiécles dont nous parlons, que ces enfans fuſſent condamnés au feu éternel.

Il eſt abſolument faux que ce ſoit Saint Pierre Chryſologue, au cinquiéme ſiécle, ou quelqu'autre qui ait imaginé les Lymbes, où ſont détenus les enfans morts ſans Baptême, où étoient les Patriarches, où J. C. eſt deſcendu après ſa mort. La deſcente de J. C. aux enfers ou aux Lymbes, eſt fondée ſur

sur le texte même des Livres saints (*a*). Le P. Pétau a montré, par des témoignages exprès, que ç'a été le sentiment unanime de tous les Peres de l'Eglise depuis les Apôtres, à commencer par S. Justin, Saint Irenée, S. Clément d'Alexandrie, Origène, &c. (*b*). On voit par-là quelle créance mérite l'Auteur de *l'Examen important*, qui assure positivement que S. Athanase est le premier qui ait imaginé ce voyage de J. C. aux enfers, trois cens cinquante ans après; que cet article n'a été inséré dans le symbole qu'au cinquiéme siécle (*c*). C'est ainsi que nos adversaires déshonorent leur critique, en avançant au hasard des faits démentis par tous les monumens de l'antiquité.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique conclud que toute la discipline, touchant le Baptême, *a dependu de la prudence des premiers Pasteurs qui l'ont établie.* Cela est vrai, quant à la maniere d'administrer le Baptême; ou par immersion, ou par aspersion, ou par infusion; parce que ces différentes manieres sont également comprises sous le nom de Baptême; mais non pas quant à la matiere du Sacrement, qui est l'eau naturelle. Cette matiere ayant été expressément déterminée par J. C. même,

(*a*) Act. 2 & 9. 1 Petr. 3 & 4.
(*b*) Théol. Dogm. l. 13, c. 16.
(*c*) Chap. 11, p. 67.

jamais les Pasteurs ne se sont attribué le pouvoir d'y rien changer. On a conservé de même très-scrupuleusement la forme ou les paroles du Baptême, parce qu'elles sont de J. C. (a)

§. 6.

Le Philosophe ne raisonne pas plus sensément sur la Confession que sur le Baptême. Dans le *Catechisme du Curé*, il avoit dit que *la Confession est une chose excellente, un frein aux crimes, inventé dans l'antiquité la plus reculée;* bientôt il s'est repenti de cet éloge : il commence l'article *Confession*, par dire que *c'est encore un problême, si la Confession, à ne la considérer qu'en politique, a fait plus de bien que de mal.* Sans doute qu'en sage Politique il en a fidélement détaillé les bons & les mauvais effets : sur son rapport nous serons en état d'en porter notre jugement.

Il n'est pas prouvé d'abord que l'on *se soit confessé dans les mysteres d'Isis, d'Orphée & de Cérès*, comme l'Auteur le prétend ; reconnoître en général que l'on a des crimes à expier, ce n'est pas se confesser, selon la signification ordinaire du terme. Les Protestans, qui rejettent la Confession, ne refusent pas d'avouer qu'ils ont des péchés à expier. Quand on veut raisonner so-

(a) Matth. 28, 19.

lidement, il ne faut pas commencer par abuser du langage.

Les Chrétiens adopterent la Confession dès les premiers siécles de l'Eglise. Voilà déja un aveu important; il s'ensuit que la Confession n'est pas une invention moderne, comme certains Critiques Protestans, très-mal instruits sur ce point, ont voulu le persuader. L'Auteur pouvoit dire hardiment qu'elle est en usage *dès le premier siécle de l'Eglise*, & dès le temps des Apôtres, puisqu'il en est fait mention dans leurs actes (*a*).

Mais il n'est pas vrai qu'elle soit empruntée *des rits de l'antiquité.* L'on n'en trouve aucun vestige avant J. C, & ce divin Législateur n'a copié personne. Le pouvoir qu'il a donné à ses Apôtres de remettre les péchés (*b*), est un privilége unique, & que lui seul pouvoit communiquer. Dans quels monumens l'Auteur a-t-il découvert que *sursum corda*, & *ite Missa est*, sont des formules imitées des anciens mysteres de la Religion Payenne? Cette anecdote est assez curieuse pour mériter des preuves; & il est fâcheux que l'Histoire n'en fournisse aucune.

Le scandale, dit-il, *de la Confession publique d'une femme, arrivé à Constantinople au quatriéme siécle, fit abolir la Confession.*

(*a*) Act. 19, 18.
(*b*) Matt. 18, 18. Joan. 20, 23.

La Confeſſion publique fut abolie, cela eſt vrai; mais non pas la Confeſſion ſecrette, qui ne peut jamais être un ſujet de ſcandale: la bonne foi demandoit que l'on fît cette diſtinction. La Confeſſion publique pouvoit être ſupprimée, parce qu'elle n'éſt pas commandée, & qu'il en pouvoit naître des abus; il n'en eſt pas de même de la Confeſſion ſecrette inſtituée par J.C, & qui ne peut faire que du bien.

Celle-ci, ſelon l'Auteur, *ne fut admiſe dans notre Occident que vers le ſeptiéme ſiécle.* L'anachroniſme eſt un peu fort. On peut voir les preuves du contraire dans la quatriéme Lettre du P. Schefmacher, dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique du P. Alexandre (*a*), dans Bellarmin, & dans d'autres Controverſiſtes.

Il déſapprouve la formule de l'abſolution; elle ſeroit, dit-il, plus reſpectueuſe envers l'Etre ſuprême, ſi elle étoit en forme de priere, & ſi le Confeſſeur diſoit: *Puiſſe le Seigneur pardonner à tes fautes & aux miennes.* 1°. Il ignore ſans doute que l'abſolution eſt toujours précédée d'une priere équivalente à celle qu'il imagine: on peut le voir dans tous les Rituels. 2°. Le reſpect envers l'Etre ſuprême, conſiſte à

(*a*) *Hiſt. Eccl. tertii ſæculi. Diſſert. 6, quæſt. 2.*

faire exactement ce que J. C. a prescrit : or Jesus-Christ n'a point dit à ses Apôtres : quand vous prierez Dieu de remettre les péchés, il les remettra ; mais il leur a dit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez* (a). Pour remplir toute la signification de ces paroles, l'absolution doit être un jugement ou une sentence de rémission prononcée au nom de J. C, & c'est ainsi que l'Eglise les pratique.

Le point essentiel étoit de peser les bons & les mauvais effets de la Confession ; l'Auteur l'a-t-il fait sans partialité ? *Le bien que la Confession fait*, dit-il, *est d'avoir quelquefois obtenu des restitutions de petits voleurs* : voilà donc toute son utilité. Dans le Catéchisme du Curé, on avoit du moins ajouté qu'*elle est encore très-bonne pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner* ; mais nos Critiques en connoissent peu les avantages. Non-seulement elle procure la réparation des crimes qu'ont enfantés la haine, la vengeance, l'injustice, la jalousie, l'ambition, l'avarice, la volupté ; mais elle arrête les ravages de ces passions fougueuses ; elle prévient cent fois plus de mal qu'elle n'en fait réparer. Dans le secret du tribunal, un Confesseur éclairé & prudent, inf-

(a) Voyez ci-dessus.

truit ſon pénitent des devoirs qu'il ignore ou qu'il méconnoît ; il lui en montre l'étendue, lui ſuggere les motifs de les remplir, lui preſcrit les remédes contre les paſſions, le conſole dans ſes peines, l'aide à ſe relever de ſes foibleſſes, rétablit dans ſon cœur le calme & la paix. Pour parler ſenſément de la Confeſſion, il faut en raiſonner par expérience ; & nos adverſaires n'en jugent que par ſpéculation.

Le mal qu'ils attribuent à la Confeſſion, *eſt d'avoir quelquefois, dans les troubles des Etats, forcé les pénitens à être rebelles & ſanguinaires en conſcience.* L'acuſation eſt atroce ; mais les faits que l'on cite, ne la prouvent point.

Les Prêtres Guelfes refuſoient, dit-on, *l'abſolution aux Gibelins ; & les Prêtres Gibelins ſe gardoient bien d'abſoudre les Guelfes. Les aſſaſſins des Sforces, des Médicis, des Princes d'Orange, des Rois de France, ſe préparerent aux parricides par le Sacrement de la Confeſſion.* Suppoſons pour un moment tous ces faits, dont pluſieurs ſont faux ou haſardés ; & voyons ce qui s'enſuit.

1°. Dans ces cas là même, il eſt vrai que la Confeſſion n'a pas arrêté ou prévenu le crime, mais il n'eſt pas vrai qu'elle en ait été la cauſe, ni qu'elle ait *forcé les pénitens*

à être rebelles & ſanguinaires. Un pénitent aſſez ſcélérat pour ſe confeſſer avec un horrible projet dans l'ame, & qui n'y renonce pas en confeſſion, l'auroit exécuté de même, quand il ne ſe feroit pas confeſſé. Il ſe trouve des rebelles & des parricides chez les peuples qui ne ſe confeſſent pas ; & ils y ſont en plus grand nombre que chez nous. Les Auteurs de la conjuration d'Amboiſe & de l'aſſaſſinat du Duc de Guiſe, tous Calviniſtes, ne s'étoient pas préparés au crime par la Confeſſion.

Un fanatique, perſuadé que le meurtre qu'il médite eſt une bonne action, ne ſe croit pas obligé de s'en accuſer : mais ce n'eſt point la Confeſſion qui lui donne cette idée, c'eſt le dérangement de ſon cerveau ; ſi ſa maladie étoit ſuſceptible de reméde, la Confeſſion feroit le plus efficace.

2°. On prouve ſeulement que *dans les troubles des Etats*, lorſque tous les eſprits ſont en convulſion, cas aſſez rare chez tous les peuples, on peut abuſer de la Confeſſion. Mais dans ces conjonctures malheureuſes, on abuſe de même de tous les autres liens de la ſociété pour s'enhardir au crime ; du ferment, du ſecret naturel, des nœuds de l'amitié, de l'autorité des loix. Dira-t-on pour cela que c'eſt encore un problême, ſi le ferment, le ſecret, l'amitié, les loix, à

ne les considérer qu'en politique, ont fait plus de bien que de mal?

3°. Dans les troubles les plus violens, il se trouve toujours des hommes sages, modérés, retirés du monde: un Confesseur de ce caractere est toujours en état de détourner du crime un malfaiteur qui s'accuseroit à lui. Cela est arrivé dans une infinité de cas, dont le sceau inviolable de la Confession nous a dérobé la connoissance. Pour un scélérat qui abuse de la Confession, il en est dix mille pénitens qui en profitent.

On nous dit que Louis XI & la Brinvilliers se confessoient dès qu'ils avoient commis un grand crime, & se confessoient souvent (*a*). Supposons-le encore. Il s'ensuit que ni la crainte de Dieu, ni la foi à la confession, n'ont été capables de changer deux ames noires & livrées au crime. Mais s'ensuit-il que si elles n'avoient pas cru en Dieu ni à la Confession, elles se seroient rendues moins coupables; que si on en eut fait deux Athées, on les auroit rendues vertueuses?

L'Auteur finit cet article par un trait digne de la probité de ce Critique. Il dit que la Bulle de Grégoire XV, du 30 Août 1622, *ordonne de révéler les Confessions*

(*a*) Voyez encore le Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 50.

dans

dans certains cas. C'eſt une impoſture & une calomnie. La Bulle n'ordonne point au Confeſſeur de révéler la Confeſſion du pénitent dans aucun cas; & il n'eſt aucun cas imaginable où cela puiſſe être permis: mais elle ordonne au pénitent, dans un cas extrêmement odieux, *de révéler le crime du Confeſſeur* qui auroit abuſé de ſon miniſtere. Cela eſt très-différent. Le Confeſſeur eſt obligé, par toutes les loix divines & humaines, à un ſecret inviolable dans tous les cas envers ſon pénitent; mais le pénitent n'eſt point obligé à un ſilence ſemblable envers ſon Confeſſeur. Le ſceau de la Confeſſion eſt entiérement en faveur du pénitent, & lui donne toute la ſécurité poſſible; mais il doit toujours faire trembler le Confeſſeur.

La réponſe du Jeſuite Coton à Henri IV, applaudie par l'Auteur, eſt une preuve contre lui. *Révéleriez-vous*, dit le Roi, *la Confeſſion d'un homme réſolu de m'aſſaſſiner? Non, Sire; mais je me mettrois entre vous & lui.* Ainſi répondroit tout Confeſſeur inſtruit. S'il y avoit un cas imaginable, où le ſceau de la Confeſſion pût être violé, ce ſeroit certainement celui-là: dans ce cas-là même il eſt inviolable. Sans cela la Confeſſion deviendroit inutile, aucun malfaiteur ne voudroit ſe confeſſer.

Il eſt probable que l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique ne s'étoit pas confeſſé lui-même avant d'écrire cet article ; il n'auroit pas calomnié Grégoire XV, & il auroit mieux parlé de la Confeſſion.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé eſt à peu près de même avis. C'eſt en vain, ſelon lui, qu'on regarde la Confeſſion comme un frein utile aux mœurs : *les pays*, dit-il, *où elle eſt plus fidélement obſervée, ont les mœurs les plus diſſolues ; ces expiations faciles enhardiſſent au crime* (*a*). Par conſéquent chez les Proteſtans, qui ont ſupprimé la Confeſſion, les mœurs doivent être beaucoup plus pures que dans l'Egliſe Romaine : parmi nous les Incrédules, qui ne ſe confeſſent plus, doivent être les plus vertueux de tous les hommes. Nous ſçavons ce qu'il en faut penſer.

Appeller la Confeſſion *une expiation facile*, c'eſt montrer fort peu de connoiſſance des diſpoſitions qu'elle exige. On ignore ſans doute que la Confeſſion eſt nulle, ſi elle n'eſt accompagnée d'un repentir ſincere, d'une ferme réſolution d'éviter la rechûte & d'en fuir les occaſions ; d'une volonté efficace de réparer les effets du péché, & de l'effacer par des œuvres ſa-

(*a*) Chap. 13, p. 214.

tisfactoires. Si cela étoit aussi aisé dans la pratique que dans la spéculation, la Confession deviendroit plus fréquente, & les mœurs en vaudroient mieux.

§. 7.

On s'est servi encore d'un autre artifice pour faire paroître les rits extérieurs de la Religion moins respectables; on a prétendu qu'ils n'avoient été institués que dans la suite des temps, & souvent dans des siécles peu éclairés; que le Christianisme des temps Apostoliques étoit fort différent de ce qu'il est aujourd'hui. Cela demande un éclaircissement.

Il est certain que les persécutions sous lesquelles l'Eglise a gémi pendant les trois premiers siécles, ne lui laisserent pas la liberté de pratiquer son culte public avec autant d'éclat que dans le quatriéme; mais dès qu'il lui fut permis de se montrer au grand jour, elle établit ses rits, conformément à la tradition des trois siécles précédens, qui remontoit jusqu'aux Apôtres. Une preuve que le fond de la lithurgie, les cérémonies essentielles des Sacremens, & tous nos rits principaux, sont de la plus haute antiquité, c'est qu'il est impossible d'assigner l'époque précise de leur institution.

Dans la ſuite des temps ; lorſqu'il s'éleva différentes héréſies, l'Égliſe eut ſoin de mettre en uſage les rits & les formules les plus propres à énoncer diſtinctement le dogme Catholique, & à préſerver les fidéles de l'erreur. Ainſi le *Triſagion*, la Doxologie à la fin des Pſeaumes, la triple immerſion dans le Baptéme, furent établis pour profeſſer d'une maniere ſenſible les myſteres de la Trinité & de l'Incarnation. Après la condamnation de Neſtorius, le culte de *Marie, mere de Dieu*, déja très-ancien, devint plus pompeux; tout comme l'on a vu, depuis l'héréſie de Calvin, le culte de l'Euchariſtie recevoir un nouvel éclat dans toute l'Egliſe.

En vain nos Critiques entêtés ont voulu faire enviſager cette conduite de l'Egliſe, comme une preuve des changemens ſurvenus dans ſa foi : tout au contraire, c'eſt une barriere qu'elle a toujours oppoſée à l'introduction des nouveaux dogmes. Lorſque les Réformateurs du 16e ſiécle voulurent établir leur doctrine, il fallut qu'ils commençaſſent par ſupprimer tout le rit extérieur qui dépoſoit contr'eux : profeſſion de foi muette, mais énergique & intelligible à tous. Ce trait ſeul ſuffit pour montrer combien il eſt néceſſaire de conſerver les rits anciens, & combien il ſeroit dangereux d'y donner atteinte.

CHAPITRE X.

Des Livres ſacrés des Chrétiens.

§. I.

A CONSIDÉRER le ton qui regne dans *le Chriſtianiſme dévoilé*, on s'attend d'abord à trouver dans ce chapitre de nouvelles difficultés contre les Livres ſaints ; des réflexions qui ont échappé aux autres Critiques. On eſt fort ſurpris de ne voir qu'une répétition très-ſuperficielle de celles qui ont déja paru, & qui reparoiſſent tous les jours ſous de nouveaux titres. On les a lues dans le Dictionnaire Philoſophique, dans la Philoſophie de l'Hiſtoire, dans le Traité ſur la Tolérance, dans les Lettres ſur les Miracles, dans les Queſtions de Zapata, dans l'Examen de la Religion attribué à S. Evremont, dans le Livre de Freret, dans l'Analyſe de la Religion Chrétienne, par Dumarſais ; dans le Catéchiſme de l'honnête Homme, dans le Sermon des Cinquante, &c. pluſieurs ſont encore renouvellées dans l'Examen important de Milord Bolingbroke. L'Auteur de la Philoſophie du bon Sens en avoit déja pro-

pofé une bonne partie, après les avoir empruntées de Bayle. Voilà la chaîne de tradition, par laquelle les découvertes Philofophiques fe perpétuent; & elles n'ont pas coûté un grand travail à ceux que l'on en croit les Auteurs. Ils les avoient prifes dans Origène, dans S. Jerôme, dans S. Auguftin. Ils avoient eu foin de tranfcrire dans ce dernier Pere, les vieilles objections des Manichéens, fans dire un mot de ce que le S. Docteur avoit répondu à ces Hérétiques. Aujourd'hui l'on puife dans une fource plus facile : on extrait les difficultés contre les Livres faints dans les Commentaires de Dom Calmet, en laiffant toujours de côté les réponfes. Voilà le grand art par lequel on multiplie les Livres, on étale de l'érudition à peu de frais, on éblouit les ignorans.

Ceux qui ont un peu lû, fatigués de ces répétitions, ne peuvent revenir de leur étonnement. Cette Charlatannerie durera-t-elle long-temps? Le perfonnage de Compilateur, de Copifte, d'Abréviateur, convient-il à des hommes qui prétendent inftruire le genre humain? Efpere-t-on nous fermer la bouche, à force de répéter les mêmes objections?

Nous avons montré dans un autre Ouvrage, la fource de l'obfcurité des Livres

ſaints (*a*) ; la ſtérilité & le laconiſme des anciennes langues, la ſingularité des mœurs du premier âge du monde, le génie particulier des anciens Orientaux, l'alluſion continuelle de leurs diſcours à des uſages qui ne ſubſiſtent plus : tout cela rapproché de nos langues, de nos mœurs, de nos coutumes, doit paroître fort extraordinaire. Mais quand nous ne pourrions pas prendre le vrai ſens d'une expreſſion de Moïſe, ou concilier une difficulté de chronologie, s'enſuivroit-il que les Livres ſaints ne méritent aucune créance? Les Chinois conviennent eux-mêmes que leurs anciens Livres ſont d'une obſcurité preſqu'impénétrable ; la difficulté d'entendre ceux de Moïſe, ne prouve rien autre choſe que leur haute antiquité.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé commence, ſelon ſa coutume, par nous imputer des opinions que nous n'avons pas ; il nous accuſe de croire que dans la Bible *il n'y a pas un mot qui ne ſoit inſpiré* (*b*). Fauſſe ſuppoſition. Nous croyons que Dieu a révélé aux Auteurs ſacrés les événemens futurs qu'ils ont annoncés, & les vérités qu'ils n'auroient pas pu connoître par la-

(*a*) Certit. des preuves du Chriſt. c. 11, §. 1.
(*b*) Chriſtianiſme dévoilé, p. 127.

lumiere naturelle ; qu'il les a excités par un mouvement de ſon eſprit à écrire ce que nous liſons dans leurs Ouvrages : qu'il a veillé par une providence ſpéciale à ce qu'ils n'y mêlaſſent rien de faux ni de contraire à ſes deſſeins. Mais l'Egliſe n'a jamais cru que Dieu leur eût inſpiré tous les mots ou toutes les expreſſions dont ils ſe ſont ſervis.

On ne voit pas par quelle raiſon il regarde l'Ancien & le Nouveau Teſtament comme *un aſſemblage peu compatible*. Quelle oppoſition y a-t-il entre ces deux parties de l'Ecriture ? Il falloit, ou le montrer, ou ne pas haſarder une ſemblable expreſſion.

Comme les objections que l'on fait contre les Livres de Moïſe, ſont beaucoup plus détaillées dans le Dictionnaire Philoſophique, que dans les autres Ouvrages de nos Critiques ; nous examinerons ſoigneuſement les différens articles qui concernent cette matiere.

ARTICLE PREMIER.

Des Livres de l'Ancien Teſtament.

§. 2.

L'article *Geneſe* du Dictionnaire Philoſophique mérite une attention particulie-

re. On y voit un Critique qui a voulu se parer d'une érudition qu'il n'a pas ; qui parle d'Hébreu, sans sçavoir les premiers élémens de cette langue ; de Physique, en Physicien très-borné ; d'Histoire ancienne, en Littérateur moderne.

Selon lui, on traduit mal ces paroles : *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre :* il n'y a point, dit-il, d'homme un peu instruit, qui ne sçache que le texte porte : *Au commencement les Dieux firent*, ou *les Dieux fit le ciel & la terre*.

Mais s'il étoit lui-même aussi instruit qu'il veut le paroître, il sçauroit qu'en hébreu le nom pluriel, quand il est joint à un verbe singulier, ne signifie point multitude ; qu'alors il est augmentatif, & désigne le superlatif. *Elohim*, en hébreu, ne signifie donc point *les Dieux*, mais *le Très-haut*, puisqu'il est joint au verbe *créa* qui est au singulier. C'est ainsi qu'il est construit constamment dans tout ce chapitre & ailleurs.

Cette leçon, dit le Philosophe, *est d'ailleurs conforme à l'ancienne idée des Phéniciens, qui avoient imaginé que Dieu employa des Dieux inférieurs pour débrouiller le chaos, le Chaut Ereb.* Voilà autant de faussetés que de mots. Nous ne connoissons les anciennes idées des Phéniciens, que par le fragment vrai ou supposé de Sanchonia-

thon, assez mal traduit par Philon de Biblos, & conservé dans Eusebe (*a*). Or, selon ce fragment, il est faux, 1°. que Dieu ait présidé au débrouillement du chaos; Sanchoniathon n'en dit pas un mot: aussi Eusebe lui a-t-il reproché que sa cosmogonie va droit à l'Athéisme. 2°. Il est encore plus faux que, selon le fragment, Dieu ait employé des Dieux inférieurs au débrouillement du chaos; Sanchoniathon suppose au contraire, que les premiers Dieux des Phéniciens furent le Soleil & les productions de la Terre. 3°. *Chaut Ereb*, vuide ténébreux, est de l'invention du Philosophe: Sanchoniathon donne pour seul principe de l'univers, un air ténébreux, & non pas le vuide.

Les Phéniciens, continue le Critique, *étoient depuis long-temps un peuple puissant, qui avoit sa Théogonie, avant que les Hébreux se fussent emparés de quelques villages de son pays.* Nouvelle fausseté répétée dans la Philosophie de l'Histoire (*b*), dans l'Examen important (*c*), & dans l'article *Moïse* (*d*). Les Phéniciens ne sont devenus puissans que par le commerce mari-

(*a*) *Eufeb. præpar. Evang. l.* 1, *c.* 9.
(*b*) Chap. 13, p. 61.
(*c*) Examen important, c. 6, p. 33.
(*d*) Dict. Philos. tom. 2, p. 173.

time & par leurs colonies : or on défie notre Philosophe de montrer, qu'avant l'établissement des Hébreux dans la Palestine, les Phéniciens eussent déja fait sur mer aucun voyage de long cours. S'ils eussent été alors un peuple puissant, auroient-ils laissé conquérir leur pays par les Hébreux, que l'on nous peint comme une poignée d'esclaves? Il prouvera encore moins que la Théogonie des Phéniciens soit plus ancienne que les Livres de Moïse ; Sanchoniathon, Auteur ou Rédacteur de cette Théogonie, a vécu, selon le sentiment le plus probable, au moins deux cens ans après Moïse, & peut-être beaucoup plus tard.

Il est bien naturel de penser, ajoute notre sçavant Dissertateur, *que quand les Hébreux eurent enfin un petit établissement vers la Phénicie, ils commencerent à apprendre la langue, sur-tout lorsqu'ils y furent esclaves. Alors ceux qui se mêlerent d'écrire, copierent quelque chose de l'ancienne Théologie de leurs Maîtres ; c'est la marche de l'esprit humain.* Malheureusement cette marche prétendue ne s'accorde, ni avec les faits, ni avec les monumens, ni avec les suppositions de notre Philosophe. 1°. Les Hébreux n'apprirent point la langue de la Phénicie après leur établissement ; ils parloient leur langue depuis Abraham. Toujours sé-

parés des autres peuples, ils la conſerverent ſans mêlange. L'hebreu des Livres ſaints, & ce qui nous reſte des monumens Phéniciens, prouvent démonſtrativement que le langage & l'alphabet des deux peuples n'étoient pas entiérement les mêmes. 2°. Dans tous les Livres des Juifs, les Chananéens ſont regardés comme une Nation ennemie, dont les Juifs déteſtoient la Religion, les mœurs, les uſages. Ce que nous en connoiſſons, eſt abſolument différent de la croyance & des mœurs Juives; Moïſe & Sanchoniathon n'ont rien de commun; on le verra par le détail. 3°. Lorſque les Hébreux entrerent dans la Paleſtine, ils ſortoient de l'Egypte; notre Auteur lui-même ſuppoſe qu'ils avoient reçu la circonciſion & tous leurs rits des Egyptiens (*a*). N'eût-il pas été plus naturel d'en emprunter de même leur coſmogonie, que de la copier ſur celle des Phéniciens? 4°. Dans l'article *Moïſe*, notre Critique ſuppoſe que le Pentateuque a été fait par Eſdras après la captivité de Babylone; ici il prétend que c'eſt une copie de la Théologie Phénicienne, compoſée dans le temps que les Hébreux étoient eſclaves des Phéniciens.

(*a*) Voyez encore l'Examen important, chapitre 5, p. 31.

Qu'il accorde, s'il le peut, ces deux ſuppoſitions.

Dans le temps, dit-il, *où l'on place Moïſe; les Philoſophes Phéniciens en ſçavoient probablement aſſez pour regarder la terre comme un point, en comparaiſon de la multitude infinie de globes que Dieu a placées dans l'immenſité de l'eſpace que l'on nomme Ciel*; Fort bien. Dans le temps où l'on place Moïſe, c'eſt-à-dire, plus de ſept cens ans avant les premieres obſervations aſtronomiques des Chaldéens, les Phéniciens étoient déja Philoſophes & Aſtronomes. Ils avoient bâti le ſyſtême de l'univers auſſi habilement que Copernic; ils ſçavoient que la terre n'eſt qu'un point au milieu des globes immenſes qui roulent ſur nos têtes. Ils ſçavoient tout, & les Hébreux ne ſçavoient rien. Ceux-ci ont copié toutes les erreurs de leurs Maîtres, & ils n'ont pas eu l'eſprit d'en emprunter aucune vérité. On n'a qu'à lire M. Goguet ſur les progrès de l'Aſtronomie, on verra en quel état elle étoit chez toutes les Nations au ſiécle de Moïſe. Mais voilà comme raiſonnent nos adverſaires. Ils diſſertent à perte de vûe, confondent toutes les époques, contrediſent tous les monumens, déplacent & défigurent tous les faits, & ne ſçavent pas ſeulement s'accorder avec eux-mêmes.

Selon notre Critique, *cette idée si ancienne & si fausse, que le Ciel a été fait pour la terre, a presque toujours prévalu chez le peuple ignorant.* Mais du moins elle ne prévaloit plus chez les Phéniciens qui étoient déja Philosophes. En second lieu, cette idée n'est point dans le Livre de Moïse; on la lui prête gratuitement: il dit que Dieu a créé le ciel & la terre, & non pas qu'il a fait le ciel pour la terre. Il dit que Dieu a fait le soleil pour éclairer pendant le jour, & la lune pour éclairer pendant la nuit: c'est un bienfait du Créateur propre à exciter notre reconnoissance. S'il avoit écrit que Dieu a fait la terre pour pirouetter autour du soleil, quel sentiment auroit-il fait naître?

Suivant le texte de la Genèse, *la terre étoit tohu bohu; les ténébres étoient sur la face de l'abîme, & l'esprit de Dieu étoit porté sur les eaux. Tohu bohu*, dit notre Auteur, *signifie précisément chaos, désordre.* Point du tout. *Tohu* signifie profondeur; *bohu*, vuide, & non pas désordre: *chaos*, terme grec, a le même sens. *Tohu bohu*, dit-il encore, *est un de ces mots imitatifs qu'on trouve dans toutes les langues, comme sens-dessus-dessous*, &c. *Sens-dessus-dessous*, terme imitatif! voilà du curieux. Voudroit-on nous apprendre comment le vuide &

le désordre peuvent être imités par le son d'un mot?

La terre, continue-t-il, *n'étoit point encore formée telle qu'elle est; la matiere existoit, mais la Puissance divine ne l'avoit point encore arrangée.* Suivant ce beau Commentaire, Moïse a supposé la matiere éternelle : cependant Moïse a dit formellement le contraire. *Au commencement Dieu créa le ciel & la terre;* avant ce moment, rien n'existoit que Dieu. En quel état fut d'abord la terre, à l'instant qui suivit la création? Elle étoit environnée des eaux; elle ne présentoit dans toute la surface du globe, qu'un abîme d'une profondeur immense, couvert d'épaisses ténébres : voilà ce que nous apprend Moïse. Si le Commentateur ne l'a pas entendu, ou n'a pas voulu l'entendre, ce n'est pas la faute de l'Ecrivain sacré.

L'esprit de Dieu, dit le Philosophe; *signifie le souffle, le vent qui agitoit les eaux; cette idée est exprimée dans les fragmens de l'Auteur Phénicien Sanchoniathon.* Oui; mais l'Auteur Phénicien l'exprime ridiculement; il suppose l'air en mouvement de toute éternité, & sans aucune cause: Moïse, plus sensé, enseigne que Dieu luimême agitoit l'air, parce qu'il n'y avoit encore aucune cause naturelle du vent.

Notre Critique ſoutient opiniâtrement que les Hébreux croyoient la matiere éternelle ; parce que les Phéniciens étoient dans cette opinion. *Il n'y a pas un ſeul Auteur dans l'antiquité qui ait jamais dit qu'on eût tiré quelque choſe du néant. On ne trouve même dans toute la Bible aucun paſſage où il ſoit dit que la matiere ait été faite de rien.* Que ſignifie donc ce paſſage des Pſeaumes que le Critique lui-même a cité : *dixit*, & *facta ſunt* ? L'argument qu'il fait eſt ſingulier : les autres Nations n'ont pas connu la création proprement dite ; donc les Hébreux n'y penſoient pas non plus. Je dis au contraire : les Hébreux ont parlé de la création dans des termes tout différens de ceux des autres Nations, dont ils en ont eu une idée toute différente. Qu'on nous cite dans les Auteurs profanes quelqu'expreſſion qui approche de celles de Moïſe, & des autres Ecrivains Hébreux. *Dieu dit : que la lumiere ſoit, & la lumiere fut. Il a dit, & tout a été fait. Vous ſoufflerez, Seigneur, & tout ſera créé de nouveau. C'eſt moi dit le Seigneur, qui ai créé le ciel & la terre ; je les ai appellés, & ils ont paru ; j'étois ſeul quand je les ai faits* (*a*). Il n'eſt point là queſtion de matiere préexiſtante,

(*a*) Iſaïe, 44 & 48.

&

& il n'en eſt parlé nulle part. Quel eſt le Philoſophe, le Poëte, l'Hiſtorien qui ſe ſoit ainſi exprimé ?

L'éternité de la matiere a été l'opinion de toute l'antiquité profane, nous en convenons; mais ce n'a point été la croyance des Hébreux; il en réſulte, malgré la prétention de notre Philoſophe, que Moïſe n'a rien appris des autres Nations, & qu'il a eu un meilleur Maître.

§. 3.

Toujours attentifs à rabaiſſer Moïſe, notre Cenſeur ſoutient, après Meſſieurs Huet & le Clerc, qu'il n'y a rien de ſublime dans cette expreſſion : *Dieu dit que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite. Cette éloquence*, dit-il, *n'eſt affectée dans aucune Hiſtoire écrite par les Juifs. Le ſtyle eſt ici de la plus grande ſimplicité, comme dans le reſte de l'ouvrage. Si un Orateur, pour faire connoître la puiſſance de Dieu, employoit ſeulement cette expreſſion : il dit, que la lumiere ſoit, & la lumiere fut : ce ſeroit alors du ſublime. Tel eſt ce paſſage d'un Pſeaume : Dixit, & facta ſunt.* Et voilà juſtement la maniere dont Moïſe a parlé: *Dieu dit que la lumiere ſoit, & la lumiere fut.* Telle eſt l'expreſſion ſimple, mais ſublime de l'original. Nous convenons que

cette éloquence n'eſt point affectée, qu'elle eſt très-naturelle : c'eſt pour cela même qu'elle frappe davantage. Le ſtyle eſt de la plus grande ſimplicité, mais l'idée eſt noble & majeſtueuſe ; nous perſuadera-t-on que le ſtyle, pour être ſublime, doit être empoulé & peu naturel ?

Il eſt faux que le paſſage du Pſeaume : *Dixit, & facta ſunt*, ſoit un trait unique ; il eſt ſuivi d'une autre image qui n'eſt pas moins vive : *Statuit ea in æternum & in ſæculum ſæculi ; præceptum poſuit, & non præteribit*. Dieu qui dicte aux Créatures une loi dont elles ne s'écarteront jamais : ce n'eſt point là une penſée triviale.

Tout eſt ſublime dans la création ſans doute, continue notre grand Critique ; *mais celle de la lumiere ne l'eſt pas plus que celle de l'herbe des champs*. Il n'eſt pas queſtion de ſçavoir ſi la création eſt ſublime, mais ſi Moïſe en a rendu l'idée d'une maniere ſublime ; nous ſoutenons qu'il l'a fait : *Dieu dit ; que cela ſoit, & cela fut :* voilà le ſtyle qui regne dans tout le premier chapitre de la Genèſe. L'expreſſion eſt répétée à chaque nouvelle créature qui ſort du néant, parce qu'il n'y en avoit point d'autre qui pût auſſi bien exprimer la création proprement dite. Le Rhéteur Longin, tout Payen qu'il étoit, fut frappé des

expressions de Moïse : tout homme qui a le goût du grand & du sublime, en est affecté de même.

C'étoit encore, selon le Philosophe, *une opinion fort ancienne, que la lumiere ne venoit pas du soleil ; on s'imaginoit que le soleil ne servoit qu'à la pousser plus fortement : aussi l'Auteur de la Genèse se conforme-t-il à cette erreur populaire*. Voici deux nouvelles imaginations. 1°. Il est faux que l'opinion qui regarde la lumiere comme un fluide distingué du soleil, soit une opinion ancienne & populaire, Dans les Elémens de la Philosophie de Newton (*a*), l'on dit que Descartes est l'Auteur de ce systême : il ne l'avoit pas puisé chez le peuple ; jamais le peuple n'a pensé à distinguer la lumiere d'avec le soleil. 2°. Il n'est pas prouvé que Moïse ait eu l'idée qu'on lui préte. Il suppose la lumiere créée avant le soleil ; mais n'y a-t-il dans la nature d'autre lumiere que celle du soleil ? Dans ces mêmes Elémens de Philosophie (*b*), l'on demande : *Qu'est-ce donc enfin que la matiere de la lumiere ? C'est le feu lui-même..... Si on demande ce que c'est que le feu ; je répondrai que c'est un élément que je ne connois que par ses effets ; que*

(*a*) 2. Part. ch. 1.
(*b*) *Ibid.* chap. 2.

l'homme n'eſt point fait pour connoître la nature intime des choſes. Et c'eſt préciſément la leçon que donne Moïſe. Le terme *our*, dont il ſe ſert, ſignifie également le feu & la lumiere. Si Newton ne les diſtingue point non plus, il eſt revenu à l'opinion populaire, & à la doctrine de Moïſe. *L'homme n'eſt point fait pour connoître la nature intime des choſes*; & l'on s'éleve contre l'Auteur de la Genèſe, parce qu'il n'a pas expliqué la nature intime du feu & de la lumiere.

Il eſt clair que les trois premiers verſets de la Genèſe nous apprennent la création des quatre Elémens; en premier lieu de la terre & de l'eau: en ſecond lieu de l'air; enfin du feu ou de la lumiere. Qu'eſt-ce que ce corps lumineux que Dieu créa avant le Soleil, qui ſervit d'abord à diſſiper les ténébres, à faire ſuccéder le jour à la nuit? Moïſe ne le dit point, & cela n'étoit pas néceſſaire; mais on l'accuſe, mal-à-propos, d'avoir tout confondu. *Par un ſingulier renverſement de l'ordre des choſes, il ne fait créer le ſoleil & la lune que quatre jours après la lumiere.* Qu'importe? Dieu n'a-t-il pas pu créer du feu, par conſéquent de la lumiere, avant le ſoleil & la lune? N'a-t-il pas pu créer d'abord un corps lumineux qui ait ſervi enſuite à former les aſtres? *On*

ne peut concevoir comment il y a un matin & un soir, avant qu'il y ait un soleil. On le peut très-bien. Il suffit qu'il y ait eu un autre corps lumineux, dont la révolution se soit faite en 24 heures. *Il n'est donc pas vrai qu'il y ait là une confusion qu'il est impossible de débrouiller.* La confusion est toute entiere dans le Commentaire du Philosophe, & non pas dans le texte. Quand même on supposeroit que Moïse a ainsi parlé par anticipation ; qu'il a dit d'abord en abrégé ce qu'il raconte ensuite plus en détail, il ne seroit pas encore vrai qu'il y eût là une confusion qu'il est impossible de débrouiller.

Si nous en croyons notre Philosophe, *l'idée d'un firmament est encore de la plus haute antiquité.* On imaginoit que les cieux étoient très-solides, qu'ils étoient d'une matiere fort dure, qu'il y avoit des réservoirs d'eau dans le ciel, que ces réservoirs ne pouvoient être portés que sur une bonne voûte, qu'elle étoit de crystal, qu'il y avoit des portes, des écluses, des cataractes, qui s'ouvroient & se fermoient. *Telle etoit*, conclud notre Auteur, *l'Astronomie Juive.*

Déja il a dit la même chose dans l'article *Ciel* (*a*). On l'a répété dans la Philo-

(*a*) Tome 1, p. 184.

sophie de l'Histoire (*a*), dans le Traité sur la Tolérance, c. 13, p. 143, & dans les Questions de Zapata (*b*). L'affectation de nos adversaires à insister sur un fait, est souvent un motif de plus pour en concevoir de la défiance.

1°. Il est faux que Moïse ait imaginé un firmament dur & solide, auquel les étoiles étoient attachées, qui portoit des eaux, &c. Le terme hébreu que l'on a traduit par *firmament*, signifie *espace* ou *étendue* : or il est ridicule de faire dire à Moïse que les étoiles étoient attachées à l'espace ou à l'étendue.

2°. Il est faux que Moïse ait supposé ce firmament comme une voûte dure & solide, de glace ou de crystal; jamais les Juifs n'ont eu cette idée. Un des interlocuteurs du Livre de Job, ayant avancé cette proposition fausse : *que les cieux sont très-solides, comme s'ils étoient faits d'airain* (*c*) : sur le champ Job fait parler le Seigneur lui-même, qui reprend ce discoureur : *qui est cet homme-là*, dit-il, *qui prononce des sentences en discourant comme un ignorant* (*d*)?

3°. Il est faux que Moïse ait placé les

(*a*) Chap. 47.
(*b*) N. 9.
(*c*) Job, 37, 18.
(*d*) *Ibid.* 38, 1.

eaux ſupérieures au-deſſus de l'eſpace où ſont les étoiles ; il n'y a qu'à préſenter ſon texte tel qu'il eſt, pour confondre l'impoſture. *Dieu fit une étendue* ou un eſpace, *& il ſépara les eaux qui étoient au-deſſous d'avec celles qui étoient au-deſſus ; & Dieu nomma cette étendue le ciel.* Il eſt clair que les eaux ſupérieures ſont les eaux raréfiées & réduites en vapeur dans l'atmoſphere. Enſuite il dit : *Dieu fit deux grands luminaires* ou corps lumineux, *l'un pour préſider au jour, l'autre pour préſider à la nuit ; & les étoiles, & il les plaça dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre* (*a*). Il eſt évident que Moïſe n'a point fixé les bornes de cette étendue qu'il appelle *le ciel :* qu'il ne ſuppoſe point que les eaux ſupérieures de l'atmoſphere ſoient auſſi élevées ou plus élevées que les aſtres, ni que les étoiles ſoient plus attachées au ciel que le ſoleil & la lune.

4°. Il eſt faux que Moïſe ait parlé de voûtes, de portes, d'écluſes, en racontant le déluge. Il dit que *les digues du grand abîme* ou de la mer *furent rompues, & que les réſervoirs* ou cataractes *du ciel furent ouverts* (*b*). On ſçait que *cataracte* ſignifie *chûte d'eau*, & rien davantage.

(*a*) Gen. 1, 7 & 16.
(*b*) *Ibid.* 7, & 11.

Voilà comme on altere la narration de Moïse, pour y trouver des erreurs.

Sur ce qu'il a dit du soleil & de la lune, le Censeur conclud : *toujours la même ignorance de la nature. Les Juifs ne sçavoient pas que la lune n'éclaire que par une lumiere réfléchie*. Et dans quel endroit ont-ils enseigné qu'elle éclaire par sa lumiere propre ? *L'Auteur*, continue-t-il, *parle ici des étoiles comme d'une bagatelle, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulant autour de lui*. Le Philosophe les a-t-il vus, ou peut-il en donner des preuves ? Moïse parle des étoiles sans emphases, comme de tous les autres objets de la création ; l'on reconnoît à son style la sincérité d'un Historien, qui dit ce qu'il sçait sans vaine complaisance & sans ostentation.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'en exagérant l'ignorance des Hébreux, l'Auteur du Dictionnaire Philosophique éleve jusqu'aux nues les connoissances astronomiques des Chaldéens (*a*). *Il est très-sûr*, dit-il, *que les Chaldéens avoient des idées aussi saines que nous de ce qu'on appelle le Ciel ;* ils avoient sur la fabrique du monde,

(*a*) Art. *Ciel*, p. 181. Philosophie de l'Hist. chap. 10, p. 44.

le même ſyſtême que Copernic a renouvellé depuis ; c'eſt ce que nous apprend Ariſtarque de Samos.

Gardons-nous d'ajouter foi à ce ton affirmatif ; ce que l'on nous donne comme *très-ſûr*, eſt certainement *très-faux*. Il n'eſt pas vrai que les Chaldéens aient connu le ſyſtême de Copernic, ni que cette connoiſſance leur ſoit attribuée par Ariſtarque de Samos. Au contraire, cet Aſtronome, qui a été à peu près contemporain d'Archimede, paſſe pour le premier qui ait enſeigné que la terre tourne autour du ſoleil. M. Goguet qui a ſuivi fort exactement les progrès de l'Aſtronomie chez les Chaldéens, & qui connoiſſoit l'antiquité mieux que notre Philoſophe, n'a eu garde de leur attribuer des connoiſſances qui n'ont été acquiſes que fort long-temps après eux.

Une autre remarque à faire, c'eſt que l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique qui a tiré l'article *Ciel* preſque tout entier de la diſſertation de Dom Calmet, *ſur le ſyſtême du monde des anciens Hébreux*, placée à la tête du Livre de l'Eccléſiaſtique, a cru cacher ſon plagiat, en tournant ce Commentateur en ridicule. Ce n'eſt pas la ſeule fois qu'il ait uſé de ce ſtratagême (*a*).

(*a*) Art. *Ciel des anciens*, tome 1, p. 184.

§. 4.

Revenons à l'article *Genèse*. Parce que Dieu dit : *Faisons l'homme à notre image*, le Critique observe *qu'on ne fait des images que des corps. Nulle Nation*, dit-il, *n'imagina un Dieu sans corps, & il est impossible de se le représenter autrement..... Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples* (*a*).

Puisqu'il est impossible de se représenter Dieu sans corps, nous voilà donc aussi réduits à croire Dieu corporel ; nous faisons des images de Dieu, nous sommes donc aussi grossiers que les Juifs.

Nos Philosophes, qui à force d'être spirituels, sont devenus Matérialistes, doivent penser différemment. Suivant eux, l'homme n'est qu'un automate ; il est du moins fort incertain si ce n'est pas la matiere qui pense en lui : dans cette hypothèse il est bien clair que l'homme n'est pas fait à l'image de Dieu. Mais si l'homme a une ame intelligente & libre, capable de vouloir, d'agir, de se déterminer, de se connoître elle-même, & de connoître Dieu, l'homme n'est-il pas une image, du moins imparfaite, de la Divinité ?

(*a*) Christ. dévoilé, p. 128.

Les Juifs crurent Dieu constamment corporel; cependant ils ont cru & professé constamment que Dieu est immense, infini, présent par-tout, qu'on ne peut ni le voir, ni le représenter : c'est le langage de tous les Prophétes. Les Juifs ont constamment reproché aux autres Nations l'usage d'adorer des Dieux sous une forme corporelle. Quand les Sadducéens commencerent à nier qu'il y eût des esprits, on les regarda comme de faux disciples de Moïse. Lorsque J. C. enseigna aux Juifs que Dieu est un pur esprit, qu'il faut l'adorer en esprit & en vérité; cette doctrine ne parut point nouvelle; on ne lui en fit jamais un crime.

Notre sçavant Critique va plus loin; il soutient que *tous les premiers Peres de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon.* Le même fait est affirmé dans la plûpart des Livres que nous avons cités jusqu'ici (*a*). Il est bon de sçavoir que dans l'article *Christianisme*, l'Auteur du Dictionnaire Philosophique a dit que *les Peres de l'Eglise des trois premiers siécles furent presque tous Platoniciens* (*b*). S. Justin même l'étoit avant

(*a*) Traité sur la Tolérance, c. 13, p. 138. Essai sur l'Hist. générale, tome 1, c. 2, p. 35. Mêlanges de litt. &c. Tome 2, c. 26, p. 156. Examen important, c. 21 & suiv.

(*b*) Tome, 2, p. 220.

sa conversion. Si donc ceux qui ont embrassé les idées de Platon n'ont pas cru Dieu corporel, il est clair que dans les trois premiers siécles aucun des Peres de l'Eglise n'a enseigné cette erreur, puisque le Platonisme étoit leur Philosophie. Si on eût proposé à croire un Dieu corporel aux Platoniciens, jamais ils n'auroient embrassé le Christianisme.

L'Auteur de la Philosophie du bon sens ne s'est pas encore arrêté là. Il prétend qu'avant S. Augustin, non-seulement aucun Pere de l'Eglise, mais aucun Philosophe, pas même Platon, n'a cru que Dieu, ni les Anges, ni les ames humaines, fussent de purs esprits : que jusqu'au cinquiéme siécle personne n'a eu l'idée d'un Etre immatériel ou parfaitement spirituel (*a*). Selon cette belle doctrine, il faut supposer que tous les Peres & tous les Philosophes se sont contredits à toutes les pages de leurs Livres. Nous convenons que leurs expressions ne sont pas aussi exactes que pourroient l'être celles d'un Philosophe d'aujourd'hui; mais prétendre qu'ils n'ont eu aucune idée de la *parfaite spiritualité*, c'est le paradoxe le plus insensé qui ait pu entrer dans le cerveau d'un Philosophe.

(*a*) Réfl. crit. sur les Rem. de M. l'Abbé d'Olivet, §. 6 & 7.

Il eſt dit dans la Genèſe, que Dieu *créa mâle & femelle*, les deux premiers individus de l'eſpéce humaine; l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique conclud gravement que l'homme ayant été créé à l'image des Dieux ſecondaires, les Juifs crurent par conſéquent, comme les Payens, que les Dieux étoient mâles & femelles. L'argument eſt ſans réplique. Nous diſons & nous croyons comme les Juifs, que l'homme eſt créé à l'image de Dieu; quoique notre eſpéce ſoit mâle & femelle, nous n'avons jamais rêvé un Dieu ou des Dieux mâles & femelles. Jamais les Juifs n'ont admis des Dieux ſecondaires; l'unité de Dieu étoit le dogme fondamental de leur Religion.

On reproche à Moïſe une tranſpoſition; il parle des deux ſexes, avant d'avoir fait mention de la formation de la femme, qu'il raconte dans le chapitre ſuivant: la faute eſt grave, ſans doute; car on répéte deux fois l'accuſation. Et quel eſt l'ancien Hiſtorien auquel on ne puiſſe objecter la même choſe?

La création du monde en ſix jours, eſt empruntée, dit-on, des Phéniciens, des Chaldéens, des Indiens, des Perſes (*a*). Il

(*a*) Voyez encore l'Examen important, c. 6, 34.

ne reste plus qu'à prouver que ces peuples ont écrit avant Moïse, ou que l'Auteur de la Genèse est allé dans les Indes pour y apprendre les traditions des Indiens.

Pour rendre ridicule la description du Paradis terrestre, on la défigure; on suppose que ce qui est appellé dans Moïse *la terre de Chus* est l'Ethiopie; que le fleuve nommé *Phison*, est le Phase de Scythie: on conclud que ce Paradis ou Jardin avoit sept à huit cens lieues de long; qu'il contenoit près du tiers de l'Asie & de l'Afrique (*a*). Nous n'entreprendrons pas une dissertation entiere pour concilier la narration de Moïse; ce point a été suffisamment éclairci par d'autres: on peut consulter à ce sujet Bochard, M. Huet, le huitiéme tome du Spectacle de la Nature, ou la Concorde de la Géographie par le même Auteur.

Si nous en croyons notre Critique, *le Jardin d'Eden est visiblement pris des Jardins d'Eden à Saana dans l'Arabie heureuse, fameux dans toute l'antiquité* (*b*). L'on a prétendu plus haut, que les Hébreux, esclaves chez les Phéniciens, avoient emprunté d'eux leurs traditions; mais point de tradition du Paradis terrestre, ni de la chûte

(*a*) Questions de Zapata, n. 10.
(*b*) Philos. de l'Hist. c. 15, p. 71.

de l'homme chez les Phéniciens ; l'Auteur de la Genèse a reçu des Indiens les six jours de la création, il a pris l'idée du Paradis dans l'Arabie heureuse ; sans doute il a puisé le dogme du péché originel chez les Américains ; il a parcouru toute la terre, pour rassembler dans son Histoire, les erreurs de tous les peuples.

Le plus beau canton de l'Arabie est appellé *Aden*, lieu de volupté ; c'est un nom appellatif : il n'est donc pas surprenant que les Hébreux aient nommé dans le même sens *Eden*, le Paradis où le premier homme fut placé. Aden est à quatre cens lieues de la Palestine, & dans le temps que la Genèse a été écrite, les peuples ne connoissoient que leur propre pays.

C'est un scandale que Dieu défende à l'homme de manger du fruit de la science du bien & du mal. *Il est difficile*, dit notre Philosophe, *de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien & le mal ; d'ailleurs pourquoi Dieu ne veut-il pas que l'homme connoisse le bien & le mal* (*a*)? Dieu vouloit sans doute que l'homme connût le bien & le mal moral, pour pratiquer l'un & éviter l'autre ; l'homme les connoissoit avant sa chûte, sans quoi il n'auroit pas été

(*a*) Voyez encore Philos. de l'Hist. c. 10, p. 45.

capable de pécher. Mais il n'étoit pas nécessaire que l'homme connût, par expérience, la honte & le regret d'avoir fait le mal, ni qu'il pût faire la comparaison de ce sentiment avec celui de l'innocence. Voilà ce que son péché lui apprit ; & il n'étoit pas besoin pour cela que le fruit dont il mangea, eût la vertu physique de faire connoître le bien & le mal.

Dieu lui avoit dit : *dès que vous en mangerez, vous mourrez ;* c'est-à-dire, vous deviendrez sujet à la mort ; il n'y a point là d'allégorie, comme le prétend l'Auteur ; & la nouvelle explication qu'il veut en donner, est une vaine imagination.

Il ne conçoit pas comment *Adam donna à chacun des animaux son véritable nom. Le véritable nom d'un animal*, dit-il, *seroit un nom qui désigneroit toutes les propriétés de son espèce, ou du moins les principales.* Mauvaise définition ; il suffit que ce nom désigne la propriété la plus sensible & la plus propre à faire distinguer un animal d'avec un autre. Il a tort d'avancer qu'*il n'en est ainsi dans aucune langue :* au contraire cela est ainsi dans toutes les langues, & sur-tout en Hébreu.

Il nous fait observer que c'est ici la premiere fois qu'Adam est nommé dans la Genèse : cela est encore faux. *Adam* est

le nom générique d'homme ; Dieu s'en ſert en diſant : *faiſons l'homme à notre image*. Un Philoſophe qui entreprend de critiquer un texte, devroit ſe mettre en état de le lire dans l'original ; & cette capacité manque au Cenſeur de Moïſe. Qu'importe que chez les Brachmanes des Indes, dans le Veidam, le premier homme ſoit nommé *Adimo*, & que ce Livre ſoit peut-être le plus ancien du monde ? L'Auteur de la Genèſe avoit-il étudié chez les Brachmanes ? Il n'eſt pas vrai qu'en Phénicien *Adam* ſignifie enfant de la terre ; il ſignifie le *Maître* ou le principal individu de l'eſpéce : la racine *Dam*, *Dom*, conſerve encore cette ſignification dans toutes les langues, & l'homme ne pouvoit être mieux déſigné.

§. 5.

Sur la tentation d'Eve par le ſerpent, notre Critique obſerve qu'*il n'eſt fait dans tout cet article aucune mention du Diable ; que toute cette aventure eſt phyſique & dépouillée d'allégorie*. En même temps il aſſure que c'eſt une fable fondée ſur l'idée que les anciens peuples orientaux avoient du ſerpent ; une fable comme celles de Pilpay, où l'on fait parler les animaux ; une fable comme les métamorphoſes, &c. Celles-ci ſont donc auſſi toutes phyſiques

& dépouillées d'allégorie : voilà une découverte dont les Mythologues n'avoient encore eu aucun ſoupçon.

Si Moïſe n'a pas fait mention expreſſe du Diable, il avoit ſes raiſons. C'eſt la croyance des eſprits ou génies répandus dans la nature, qui a été chez tous les peuples l'origine de l'idolâtrie ; il eût été dangereux d'en parler aux Hébreux. Mais perſonne n'y a été trompé ; les Docteurs Juifs n'ont jamais douté que le Démon n'eût emprunté l'organe du ſerpent pour tenter la premiere femme.

Dieu, pour la punir, lui dit : *Je multiplierai vos miſeres & vos groſſeſſes*, &c. *On ne conçoit pas*, reprend notre Auteur, *que la multiplication des groſſeſſes ſoit une punition.* Mais ce n'eſt pas la faute de Moïſe, ſi l'on n'entend pas ſon langage. Le texte ſignifie naturellement : *j'augmenterai les maux de vos groſſeſſes.* On a beau dire que *les femmes accoutumées au travail accouchent très-aiſément, ſur-tout dans les pays chauds :* jamais les femmes ne deviennent meres ſans de grandes douleurs, & ſans éprouver un état très-fâcheux.

La Genèſe raconte que le Seigneur fit à nos premiers parens des tuniques de peau. *Ce paſſage prouve bien*, dit le Philoſophe, *que les Juifs croyoient leur Dieu corporel, puiſqu'ils lui font exercer le métier de tail-*

leur. La remarque eſt pleine de bon ſens. Par la même raiſon, lorſque Dieu planta le Paradis terreſtre, il fit le métier de Jardinier ; & quand il forma de terre le corps de l'homme, il exerça l'art de Sculpteur. Sans doute que celui qui d'un mot créa le ciel & la terre, eut beſoin d'outils & de travail pour faire un habit.

Le Seigneur dit : *Voilà Adam qui eſt devenu comme l'un de nous. Il faut renoncer au ſens commun*, continue le Cenſeur, *pour ne pas convenir que les Juifs admirent d'abord pluſieurs Dieux.* Au contraire il faut avoir renoncé au ſens commun pour les en accuſer. La paraphraſe Chaldaïque a ainſi rendu ce paſſage : *Voilà Adam qui eſt le ſeul au monde qui connoiſſe le bien & le mal.* Cette verſion ne fait point violence au texte ; elle prévient toute difficulté.

Par ces mots, *ſemblable à nous*, dit encore le Philoſophe, il eſt très-vraiſemblable que les Juifs entendoient les Anges, & qu'*ainſi ce Livre ne fut écrit que quand ils adopterent la créance des Dieux inférieurs.* Mais en quel temps les Juifs regarderent-ils les Anges comme des Dieux inférieurs ? On ne peut pas ſe contredire d'une maniere plus palpable. L'Auteur veut d'abord prouver par les paroles de Moïſe, que les Juifs admirent pluſieurs Dieux dès les

premiers temps; ensuite il en conclud que ce Livre n'a été écrit que dans les siécles postérieurs, lorsque les Juifs adopterent la créance des Dieux secondaires. S'ils adopterent cette créance dans la suite des siécles, ils ne l'eurent donc pas d'abord. La vérité est qu'ils ne l'eurent jamais.

Selon notre Critique, l'Histoire de l'âge d'innocence & de la chûte de l'homme, vient de l'idée répandue chez tous les peuples, que les premiers temps valoient mieux que les nouveaux; on la retrouve chez toutes les Nations, mais habillée différemment. *La chûte de l'homme dégénéré, est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes Nations* (a). Le Lecteur éclairé jugera si une idée si universelle est un préjugé sans raison, ou si c'est un reste de la tradition primitive. Les Ecrivains profanes ont pu bâtir des fables sur cette tradition; mais aucun n'a osé articuler les faits aussi positivement que Moïse; compter comme lui les générations, depuis le premier homme jusqu'au siécle où Moïse écrivoit. Malgré les efforts redoublés de tous les Incrédules, ils n'ont encore pu le convaincre de faux sur un seul article; & ils ne lui opposent que des conjectures sans fondement.

(a) Philos. de l'Hist. c. 17, p. 87.

Dieu, ſelon la Genèſe, mit devant le jardin de volupté un Chérubin avec un glaive enflammé pour en garder l'entrée. Le mot *Cherub*, dit notre Philoſophe, ſignifie un bœuf. Là-deſſus il tourne Moïſe en ridicule d'en avoir fait le portier du Paradis terreſtre (*a*). *Kerub* ne ſignifie-t-il rien autre choſe qu'un bœuf? C'eſt ce qu'il falloit examiner, avant que de railler mal-à-propos. Le texte peut très-bien ſignifier, *Dieu plaça à l'entrée du Paradis une nuée épaiſſe, mêlée de tourbillons de flammes, pour fermer le chemin de l'arbre de vie*. Qu'y a-t-il de ridicule dans cette façon de parler?

Notre Cenſeur continue à changer, comme il le juge à propos, la narration de Moïſe. *Les Dieux Elohim voyant que les filles des hommes étoient belles, prirent pour épouſes celles qu'ils choiſirent*. C'eſt ainſi qu'il traduit. Enſuite il obſerve qu'il n'y a aucune Nation, excepté la Chine, où quelque Dieu ne ſoit venu faire des enfans à des filles; que de-là ſont nés les Héros & les Géants.

1°. Il eſt faux que Moïſe parle des Dieux. La Vulgate même, que le Philoſophe fait ſemblant de ſuivre, a traduit *filii Dei*, les

(*a*) Queſtions de Zapata, n. 11.

enfans de Dieu, & non pas *les Dieux*. 2°. Le Paraphraste Chaldaïque a mieux senti la force du terme, en traduisant *filii principum*, les enfans des grands ou des puissans de la terre. 3°. Le terme de *Géants*, tiré du Grec, n'a point dans les versions de l'Ecriture, le même sens que chez les Poëtes : il ne signifie point des hommes d'une figure monstrueuse, mais des hommes plus grands & plus robustes que ceux d'aujourd'hui. Moïse n'a donc voulu dire autre chose, sinon que les hommes du premier âge furent plus puissans & plus forts que ceux de son siécle, & qu'ils abuserent de leur force pour se livrer au crime. La même tradition s'est répandue chez les autres peuples, mais ils l'ont défigurée par des fables.

§. 6.

L'Auteur renvoie à l'art. *Inondation*; pour examiner l'Histoire du déluge; & il fait, contre cet événement, les memes objections qui reparoissent dans tous les Livres des Incrédules (*a*). Comme nous y avons répondu ailleurs (*b*), nous nous dispen-

(*a*) Voyez les Mêlanges de Philosof. tome 1, p. 33 & 48. Philos. de l'Hist. c. 1. La 18e Lettre sur les Miracles. Questions de Zapata, n. 13.

(*b*) Certitude des preuves du Christ. c. 11, §. 3.

ferons d'un nouvel examen. Il remarque, après S. Auguſtin, que les Grecs, les Latins, ni les Orientaux n'en ont eu aucune connoiſſance; on doit donc en conclure que du moins Moïſe n'a pas puiſé cette hiſtoire chez les autres peuples.

Il tâche encore de tourner en déριſion les paroles que Dieu dit à Noé au ſortir de l'Arche : *Je ferai alliance avec vous & avec tous les animaux.* » Quelles ont été, », dit-il, les conditions du traité? Que tous » les animaux ſe dévoreroient les uns les » autres ; qu'ils ſe nourriroient de notre » ſang, & nous du leur; qu'après les avoir » mangés, nous nous exterminerions avec » rage, & qu'il ne nous manqueroit plus » que de manger nos ſemblables égorgés » par nos mains. S'il y avoit eu un tel » pacte, il auroit été fait avec le Diable «.

Pour ſentir le ridicule de cette belle tirade, il ſuffit de faire attention que le terme traduit par *alliance*, ſignifie ſimplement *promeſſe*. Dieu promet à Noé de ne plus exterminer les hommes ni les animaux par un déluge univerſel; le texte ne dit rien autre choſe. Les plaiſanteries du Commentateur portent à faux, & ne ſignifient rien.

Dieu montre à Noé l'arc-en-ciel comme un ſigne ou un gage de ſa promeſſe; mais cela ne ſuppoſe point que l'arc-en-ciel n'ait

pas existé auparavant. Quel inconvénient y a-t-il que Dieu ait donné pour gage de sa parole un signe naturel, qui pouvoit paroître nouveau à tous ceux qui n'avoient pas vécu avant le déluge?

L'histoire des Anges arrivés à Sodôme, & insultés par les Sodomites, fournit à notre Auteur les réflexions les plus indécentes. Que des Anges, sous la figure humaine, ayent été exposés à un outrage chez un peuple corrompu & livré aux plus grossiers déréglemens, il n'y a rien là qui choque la vraisemblance. C'est très-mal-à-propos que l'on veut comparer l'histoire de Loth à la fable de Cyniras & de Myrrha, qui n'est qu'une allégorie obscène; ou à celle de Philémon & de Baucis, qui est très-récente; il n'y a aucun rapport entre les unes & les autres, sinon qu'elles servent toutes à nous rappeller les désordres qui ont regné chez les premiers hommes. C'est une tradition universelle, & qui n'est que trop bien fondée; les restes de l'incendie de Sodôme, toujours subsistans, en font un monument terrible, & qui devroit ouvrir les yeux aux Incrédules; les Payens mêmes en ont été frappés (*a*).

Il faudroit, dit-on, retrancher des Li-

(*a*) Strabon, l. 16, p. 725. Tacite, hist. L. 5, n. 7.

vres

vres Canoniques, toutes ces choſes incroyables qui ſcandaliſent les foibles. Mais s'il faut retrancher tout ce qui peut paroître incroyable ou ſcandaleux à nos Philoſophes, il faut brûler tous les Livres ; Dieu n'a pas jugé à propos de les conſulter, & leur avis ne prouve rien.

Le même Critique dit que quelques célébres Peres de l'Egliſe ont eu la prudence de tourner toutes ces hiſtoires en allégories. L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé apporte pour exemple S. Auguſtin & Origène (*a*). Ce dernier ſoutient qu'on ne peut entendre l'Hiſtoire de la Genèſe à la lettre.

Ces deux citations ſont fauſſes. S. Auguſtin, dans le Livre même qu'on nous oppoſe (*b*), commence toujours par donner le ſens littéral de l'Hiſtoire, avant que d'avoir recours aux allégories ; & il a fait un Ouvrage entier ſur le ſens littéral de la Genèſe : *de Geneſi ad litteram*. Origène dit ſeulement qu'il y a pluſieurs choſes dans l'Hiſtoire de la création qu'on ne doit pas prendre à la lettre (*c*) ; mais il n'a jamais dit que toute cette Hiſtoire étoit une allégorie. Au contraire, il l'explique littérale-

(*a*) Page 128.
(*b*) *De Geneſi contrà Manichæos.*
(*c*) *Philocalia, c.* 1.

ment lui-même dans ses Homélies sur la Genèse; & c'est du sens littéral qu'il tâche de tirer des applications allégoriques pour la correction des mœurs. Il est désagréable pour nous d'être continuellement obligés de reprocher aux Philosophes leur infidélité dans les citations.

§. 7.

L'Histoire d'Abraham a fourni à l'Auteur du Dictionnaire Philosophique un article particulier, où l'on retrouve la même méthode & le même génie que dans tous les autres; une érudition très-superficielle, une critique peu judicieuse, une malignité qui empoisonne tout (*a*).

Il commence par vouloir nous faire douter de l'existence de ce Patriarche; *c'est*, dit-il, *un de ces hommes plus connus par leur célébrité que par une Histoire bien avérée.* Il feint de combattre seulement les fausses traditions des Arabes; & il attaque de front l'Histoire de Moïse.

Cet Ecrivain devoit être bien instruit des événemens qu'il raconte; Lévi, son bisayeul, avoit vécu 33 ans avec Isaac, fils d'Abraham; il n'y a que trois person-

(*a*) On lit à peu près la même chose dans la Philos. de l'Hist. c. 16, p. 73.

nes entre celui-ci & Moïſe, quoiqu'il y ait cinq générations.

Selon les Arabes, Abraham a fondé la Ville & le Royaume de la Mecque. Premiere fauſſeté. Les Arabes croyent ſeulement qu'Abraham bâtit le Temple ou l'Oratoire de la Mecque ; ce qui eſt fort différent. Il eſt bon de ſçavoir que l'Auteur du Dictionnaire Philoſophique a tiré de celui de Bayle, art. *Abraham*, ce qu'il dit des traditions Arabes, & qu'il l'a défiguré, en y ajoutant du ſien, ſans citer aucun garant.

Il oppoſe les conquêtes & la proſpérité des deſcendans d'Iſmaël, à l'état d'abjection & de miſere où ſont aujourd'hui ceux d'Iſaac, les avantages que les premiers ont eu ſur les ſeconds. Et voilà juſtement ce qui prouve les connoiſſances ſupérieures de Moïſe ; il peint Iſmaël comme *un homme farouche, dont le bras ſera levé contre tous, & qui dreſſera ſes tentes ſous les yeux de ſes freres* (a). L'antipathie héréditaire entre les deux races, nous garantit qu'elles ne ſe ſont point accordées pour s'attribuer fauſſement la même origine, ni pour obſerver l'uſage ſingulier de la circonciſion comme une marque de fraternité.

(a) Gen. 16, 12.

A ne juger des choſes que par les exemples de nos Hiſtoires modernes, il ſeroit aſſez difficile, dit notre Auteur, *qu'Abraham eût été le Pere de deux Nations ſi différentes.* Mais doit-on juger du ſiécle d'Abraham par nos Hiſtoires modernes; des anciennes mœurs, par nos uſages; des temps voiſins du déluge, par l'état préſent des Nations? Le ſiécle d'Homere, bien poſtérieur à celui d'Abraham, reſſemble-t-il à ce que nous voyons? Ce caractere original d'antiquité, qui ſe fait ſentir dans l'Hiſtoire d'Abraham, eſt une preuve inconteſtable de ſa vérité.

Il étoit né en Chaldée, cela eſt vrai: *il étoit fils d'un pauvre Potier*, cela eſt faux; l'Ecriture atteſte le contraire. Abraham étoit déja fort riche à la maniere de ces temps-là, quand il ſortit d'Aran; il eſt dit qu'*il en emporta tous ſes biens & tous les eſclaves dont il avoit fait l'acquiſition* (*a*). Seroit-il devenu tout-à-coup ſi puiſſant, s'il fût né dans la pauvreté? Peu de temps après, ſon neveu & lui ſe trouvent obligés de ſe ſéparer; parce qu'ils étoient trop riches pour pouvoir demeurer enſemble (*b*).

L'Auteur objecte que, ſelon la Genèſe,

(*a*) Gen. 12, 5.
(*b*) Gen. 12, 6.

Abraham avoit 75 ans lorsqu'il sortit du pays d'Aran après la mort de son pere. Mais la Genèse dit aussi que Tharé ayant engendré Abraham à 70 ans; ce Tharé vécut jusqu'à 205 ans, & qu'Abraham ne partit d'Aran qu'après la mort de son pere. A ce compte il est clair, par la Genèse même, qu'Abraham étoit âgé de 135 ans, quand il quitta la Mésopotamie.

Il auroit fallu dire au moins, *quand Abraham quitta Aran*, & non la Mésopotamie. Il paroît certain qu'Aran n'étoit point dans la Mésopotamie. Tharé étoit parti de chez lui pour quitter le pays des Chaldéens; il n'est donc pas probable qu'il se soit arrêté dans ce même pays & au-delà de l'Euphrate. On connoît trois villes nommées *Charræ* ou *Charæ* dans les Géographes; l'une au-delà de l'Euphrate près d'Edesse; l'autre en deçà & beaucoup plus au midi près de Palmyre; la troisiéme dans la Syrie, à peu de distance de Damas & de la Palestine. Si Aran est l'une ou l'autre de ces villes, comme les Sçavans le soutiennent, toute la vraisemblance est pour la troisiéme (*a*). Venons à la difficulté de Chronologie.

L'Auteur, en la copiant dans Dom Cal-

(*a*) Voyez Bochart, Géogr. 1. part. l. 2, c. 14; & les Cartes de M. d'Anville.

met, auroit pu y prendre la réponſe. La Genèſe ne dit point expreſſément que Tharé ait engendré Abraham à 70 ans. Le texte porte : *Tharé vécut 70 ans, & il engendra Abraham, Nachor & Aran* (*a*). Si l'on s'arrête au ſens grammatical de ces paroles, il s'enſuivra que Tharé a eu ces trois fils la même année ; ce qui eſt ridicule. Quoiqu'Abraham ſoit nommé le premier, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit l'aîné, ni qu'il ſoit né à la 70e année de ſon pere. De même quand la Genèſe raconte que *Noé, âgé de 500 ans, engendra Sem, Cham & Japhet* (*b*). Cela ne ſignifie point que Sem ſoit l'aîné, ni qu'il ſoit venu au monde cette année ; puiſqu'il eſt prouvé d'ailleurs que Japhet étoit l'aîné des trois. Le texte précédent ſignifie donc ſeulement que Tharé commença d'avoir des enfans à ſa 70e année, tout comme Noé à ſa 500e. Sem & Abraham ſont nommés les premiers, quoique puînés, parce que ce ſont les tiges d'où deſcendoient les Iſraélites.

Abraham, continue l'Auteur ; *alla d'un pays idolâtre dans un autre pays idolâtre, nommé Sichem, en Paleſtine*. Nouvelle ſuppoſition démentie par le texte même. Ce

(*a*) Gen. 11, 26.
(*b*) Gen. 5, 31.

qui eſt dit de Melchiſedech, chap. 14, & d'Abimelech Roi de Gérare, chap. 20, prouve évidemment qu'alors le vrai Dieu étoit connu & adoré dans la Paleſtine. Le vrai motif de la tranſmigration d'Abraham, étoit l'ordre de Dieu & l'idolâtrie introduite chez les Chaldéens. Ne pouvoit-il pas en ſortir encore, pour aller dans un pays moins peuplé, ou il pût trouver des campagnes plus vaſtes pour le pâturage de ſes troupeaux ? Il eſt donc ridicule de dire que *l'eſprit humain comprend à peine les raiſons d'un pareil voyage.*

La langue Chaldéenne devoit être fort différente de celle de Sichem : c'eſt la déciſion du Philoſophe ; mais il auroit dû, par prudence, ne point parler des langues anciennes, dont il n'a aucune connoiſſance. Celle des Chaldéens & celle des habitans de la Paleſtine, étoient pour lors deux dialectes de la même langue, & aſſez ſemblables, pour que les deux peuples puſſent s'entendre aiſément. Cela eſt évident par l'Hiſtoire de Jacob & de Laban, & par ce qui nous reſte encore de ces deux langages.

Sichem eſt éloigné de la Chaldée de plus de cent lieues ; & ſelon notre Auteur, il faut paſſer des déſerts pour y arriver. Il traite auſſi mal la Géographie que l'Hiſ-

toire : nous en verrons plus d'une preuve. Il n'eſt point néceſſaire de paſſer des déſerts pour arriver depuis l'Euphrate dans la Paleſtine, puiſque l'on peut traverſer la Syrie en côtoyant la mer. On ſçait d'ailleurs que les peuples Nomades, & accoutumés à camper, tels qu'étoient alors les Patriarches, les troupes de Sauvages, les hordes de Tartares, ſont, ſans difficulté, de plus longs trajets. Enfin eſt-il bien certain que le pays qui eſt entre l'Euphrate & la Paleſtine, ait été autrefois comme aujourd'hui un déſert inculte & inhabitable ? Si cela étoit, l'on n'y auroit pas bâti la ville de Palmyre; on ne place point les villes dans les déſerts.

A peine Abraham eſt-il arrivé dans le petit pays montagneux de Sichem, que la famine l'en fait ſortir pour aller chercher des vivres en Egypte ; *il y a*, dit-on, *deux cens lieues de Sichem à Memphis*. La vérité eſt que, ſelon les Cartes, il n'y en a pas cent ; & il n'eſt point dit qu'Abraham ſoit allé à Memphis. Il y avoit tout au plus 40 lieues françoiſes depuis le centre de la Paleſtine, où étoit Sichem, juſqu'à la frontiere de l'Egypte ; & beaucoup moins depuis cette frontiere juſqu'à Tanis, où regnoit Pharaon, ſelon l'opinion commune.

Il eſt encore plus faux qu'Abraham eût alors

alors 140 ans ; il n'en avoit pas 80. On assure mal-à-propos que Sara, son épouse, âgée de 65 ans, n'étoit qu'un enfant en comparaison de lui. Nous verrons ailleurs qu'Abraham n'avoit que dix ans plus qu'elle.

§. 8.

Mais ces erreurs de fait sont des bagatelles, en comparaison du dessein détestable que l'on prête à Abraham, de tirer parti en Egypte de la beauté de son épouse (*a*). Le texte de Moïse n'autorise point cette calomnie. *Je prévois*, dit Abraham à Sara; *que les Egyptiens seront frappés de votre beauté; dès qu'ils vous auront vue, & qu'ils sçauront que je suis votre époux, ils me mettront à mort pour vous posséder. Dites-leur, je vous prie, que vous êtes ma sœur, afin qu'ils me fassent du bien par considération pour vous* (*b*). Remarquons d'abord qu'Abraham n'engage point son épouse à mentir ; elle étoit véritablement sa sœur du côté paternel, & non point sœur utérine. Notre Auteur commence par supposer que c'étoit un mensonge : *feignez que vous êtes ma sœur, lui dit-il*; il

(*a*) Voyez encore Questions de Zapata, n. 15.
(*b*) Gen. 12, 11.

n'étoit pas besoin de feindre, puisque Sara disoit là vérité. *Il devoit bien plutôt lui dire*, continue le Critique, *feignez que vous êtes ma fille:* alors Abraham auroit menti, & c'est ce qu'il ne vouloit pas faire.

Les soupçons d'Abraham furent vérifiés; Sara arrivée en Egypte, fut enlevée & conduite au Roi. L'Ecriture ne donne aucun lieu d'imaginer que l'on ait attenté à sa pudeur; il est dit seulement que Dieu punit Pharaon à cause de l'enlévement de Sara; preuve que Dieu veilloit sur son innocence. Mais notre Philosophe a le talent de tout empoisonner; il ne tient pas à lui qu'Abraham ne soit regardé comme un mari criminel qui a prostitué son épouse.

On lui fit en Egypte des présens considérables; on lui donna du bétail & des esclaves, principale richesse de ces temps-là; ce qui prouve, dit l'Auteur, que l'*Egypte dès-lors étoit un Royaume très-puissant & très-policé, par conséquent très-ancien*. Cela prouve précisément le contraire. Un Roi, qui pour toute magnificence fait des présens de bétail & d'esclaves, ne sera jamais regardé comme un Souverain fort puissant selon nos idées; ou bien il faut dire qu'Abraham lui-même étoit un grand Monarque. Fort peu de

temps après il eſt obligé de ſe ſéparer de ſon neveu, à cauſe de la multitude exceſſive de leurs troupeaux & de leurs eſclaves; il ſe trouve en état, avec ſes ſeuls domeſtiques, de défaire une petite armée qui avoit fait fuir devant elle cinq Rois avec toutes leurs forces. On ſçait ce que c'étoit que les Rois de ces temps-là. Abraham, à la tête de ſes trois cens hommes, auroit peut-être fait trembler ce Roi Egyptien, qu'on nous donne pour un Prince puiſſant. C'eſt auſſi une preuve ſinguliere de la police d'un Royaume que la hardieſſe d'enlever une étrangere à cauſe de ſa beauté. Voilà comme ce Royaume d'Egypte, renfermé alors dans le Delta, & qui ne le comprenoit peut-être pas tout entier, ſe trouvoit ſi ancien, environ 250 ans après la diſperſion; tandis que l'Empire d'Aſſyrie, plus voiſin du berceau du genre humain, commençoit à peine à éclorre.

Ainſi raiſonne notre Philoſophe, auſſi ſçavant Antiquaire qu'il eſt bon Géographe & fidéle Hiſtorien. Dans la ſuite des ſiécles, Memphis devint la capitale de l'Egypte; donc elle l'étoit déja du temps d'Abraham. Il eſt cependant fort incertain ſi Memphis étoit alors bâti. Homere, bien poſtérieur à Abraham, & qui a tant parlé de Thebes, n'a pas ſeulement nom-

mé Memphis. De l'aveu de tous les anciens, l'Égypte a commencé à être habitée par la partie inférieure, ou par le Delta, & son nom seul le fait connoître : il signifie *terrein environné d'eau.* C'est sans doute dans cette partie qu'Abraham arriva : or Memphis n'est point dans le Delta. N'importe, on nous dit hardiment que le Roi qui enleva Sara étoit le Roi de Memphis, auquel Abraham étoit allé offrir sa sœur.

La jeune Sara, dit l'Auteur, *avoit 90 ans, selon l'Ecriture, quand Dieu lui promit qu'Abraham, qui en avoit 160, lui feroit un enfant dans l'année.* L'Ecriture dit formellement qu'Abraham n'en avoit que cent. *Peut-on se persuader*, dit-il, *qu'un vieillard centenaire aura un fils, & que Sara, nonagénaire, puisse encore enfanter?* (*a*). Abraham lui-même ne croyoit donc pas la chose possible, selon les loix de la nature, & la plaisanterie du Critique qui appelle Sara jeune à cet âge est fort déplacée.

Abraham, poursuit-il, *qui aimoit à voyager, alla dans le désert horrible de Cadès avec sa femme.* Il est bon de se souvenir que ce voyage est postérieur de 20 ans au premier. Ce désert, que l'on dit si horrible,

(*a*) Gen. 17, 17.

étoit une vaste campagne sans habitation, mais propre au pâturage; c'est ce que l'Ecriture entend souvent sous le nom de *désert;* lieu par conséquent très-commode pour Abraham, accoutumé à camper au milieu de ses troupeaux, & toujours accompagné d'un grand nombre de domestiques. Dans le Livre de l'Ecclésiastique (*a*), Cadès est représenté comme un lieu planté de palmiers; ce n'étoit donc rien moins qu'un désert incapable de culture.

Un Roi de ce désert tint la même conduite envers Sara que le Roi d'Egypte. *Le Pere des Croyans*, dit notre Auteur, *fit le même mensonge qu'en Egypte, & donna sa femme pour sa sœur.* Nous avons vu que ce mensonge est imaginaire; que c'est l'Auteur lui-même qui est coupable de la fausseté dont il accuse le Pere des Croyans.

Il prétend que les Commentateurs ont fait des volumes entiers pour disculper Abraham & concilier la Chronologie; il tourne leurs ouvrages en ridicule. C'est une ruse à laquelle nous sommes accoutumés. 1°. Il est faux que l'on ait fait des volumes entiers sur cet objet; à peine occupe-t-il quelques pages dans les Commentaires les plus étendus. 2°. Si ces Ecrits sont si

(*a*) *Eccli.* 24, 18.

ridicules, comment l'Auteur a-t-il pris la peine de les lire & d'y copier ses objections, en laissant de côté les réponses? artifice usé, dont se servent tous les plagiaires.

Qu'importe que Bram, Abram, & Brama, ayent été des noms fameux dans l'Inde & dans la Perse? *Ram* ou *Bram* signifie grand, élevé, puissant, dans les langues Orientales; c'est un nom appellatif qui a pu être donné à plusieurs personnes, qui a même pu désigner la Divinité. Qu'est-ce que cela prouve contre l'Histoire du Patriarche?

§. 9.

Une des circonstances les plus remarquables de cette Histoire, est l'établissement de la circoncision. L'Auteur du Dictionnaire Philosophique en a fait un nouvel article; il prétend que les Juifs l'ont reçue des Egyptiens (*a*). On sçait que Marsham a soutenu la même chose; notre Critique pouvoit en emprunter ses preuves; pour ne pas les aller chercher si loin, il les a prises dans la Dissertation de Dom Calmet sur la circoncision. Hérodote est le seul Auteur qu'il oppose aux

(*a*) Voyez encore Philos de l'Hist. c. 5, p. 19 & c. 22, p. 110. Examen important, c. 5, p. 31.

Livres ſaints; mais il prétend que ſur ce fait, le témoignage de l'Hiſtorien Grec eſt d'un grand poids.

Il faut obſerver qu'Hérodote étoit contemporain d'Eſdras; qu'il a écrit 460 ans avant J. C. par conſéquent plus de 1400 ans après l'époque où les Livres des Hébreux placent l'établiſſement de la circonciſion. Ces dates ſont eſſentielles.

» Lorſqu'Hérodote, dit notre Auteur, » raconte ce que lui ont dit les Barbares » chez leſquels il a voyagé; il raconte des » ſottiſes, & c'eſt ce que font la plûpart de » nos voyageurs. Auſſi n'exige-t-il pas qu'on » le croie, quand il parle de l'aventure de » Gygès & de Candaule, d'Arion porté ſur » un Dauphin, de l'oracle rendu à Créſus, » du cheval de Darius, & de cent autres » fables; mais quand il parle de ce qu'il a » vu, des coutumes des peuples qu'il a exa» minées, de leurs antiquités qu'il a con» ſultées; il parle alors à des hommes «.

Ce préambule eſt ſéduiſant; malheureuſement il porte ſur une fauſſe ſuppoſition. Quand Hérodote parle de l'aventure de Gygès & de Candaule, il cite, pour appuyer ſon récit, le témoignage d'Archiloque de Paros, Auteur contemporain; pour atteſter l'effet que produiſit ſur Créſus l'oracle qui lui fut rendu, Hérodote fait l'énuméra-

tion des préſens dont ce Roi enrichit le Temple de Delphes. Eſt-ce là parler en Hiſtorien qui *n'exige pas qu'on le croye?* Son Hiſtoire eſt pleine de ces oracles prétendus ; par-tout le faux y eſt tellement mêlé avec le vrai, qu'il eſt très-difficile de les diſtinguer.

Il mérite ſans doute plus de créance quand il parle *des coutumes des peuples qu'il a examinées ;* néanmoins dans la Philoſophie de l'Hiſtoire (*a*), on s'inſcrit en faux contre ce qu'Hérodote raconte de la proſtitution des Babyloniennes dans le Temple de Vénus (*b*), quoique ſon récit ſoit confirmé par le témoignage exprès de Strabon (*c*), & du Prophéte Jérémie (*d*); & l'on a répondu avec beaucoup d'humeur à un Ecrivain qui a voulu juſtifier Hérodote ſur ce point (*e*). C'eſt ainſi que tantôt l'on exalte, & tantôt l'on déprime l'Hiſtorien Grec, comme on le juge à propos.

Quand Hérodote parle des antiquités d'un peuple qu'il a conſultées, *il parle à des hommes ;* mais quel eſt le peuple dont il

(*a*) Chap. 11, p. 65.
(*b*) Herodot. l. 1, §. 199.
(*c*) Strabon, l. 16.
(*d*) Baruc, c. 6, ℣. 42 & 43.
(*e*) Voyez la Déſenſe de mon Oncle, contre le Supplément à la Philoſ. de l'Hiſt.

avoit consulté les antiquités au sujet de la circoncision ? Ce sont les Egyptiens; nous le verrons bientôt. Or dans les Mélanges de Littérature, d'Histoire & de Philosophie (*a*), on décide que *tout ce qu'Hérodote tient des Prêtres d'Egypte est faux*. Nous voilà sans doute bien préparés à croire ce qu'Hérodote nous dira sur leur témoignage.

Voyons son passage; notre Auteur le rapporte avec sa fidélité ordinaire.

Il semble, dit Hérodote (*b*) *que les habitans de la Colchide sont originaires de l'Egypte; j'en juge par moi-même, plutôt que par oui dire : car j'ai trouvé qu'en Colchide on se souvenoit bien plus des anciens Egyptiens, qu'on ne se ressouvenoit des anciennes coutumes de Colcos en Egypte*. Il y a déja ici une altération légere, mais qui mérite attention. Le texte porte : *les Colques se souvenoient bien plus des Egyptiens, que les Egyptiens des peuples de Colcos*. Il n'est point question des *anciens Egyptiens*, mais des Egyptiens d'alors, ni *des anciennes coutumes de Colcos*, mais de la nation des Colques seulement. Il n'est pas surprenant que les Colques eussent connoissance des

(*a*) Tome 2, in-8°. c. 47, p. 308.
(*b*) Hérodot. l. 2.

Egyptiens, qui du temps d'Hérodote étoient un peuple célébre ; il n'étoit pas néceſſaire pour cela d'être originaire d'Egypte. Ce n'eſt pas une merveille non plus que les Egyptiens connuſſent très-peu les Colques, qui n'ont jamais été une Nation conſidérable. Si Hérodote ſe ſert du terme *reſſouvenir*, c'eſt conſéquemment à ſon opinion particuliere, dont nous allons examiner les preuves.

Ces Habitans des bords du Pont-Euxin prétendoient être une Colonie établie par Séſoſtris. Nouvelle falſification. Voici ce que dit Hérodote : *Les Egyptiens diſoient qu'ils étoient perſuadés que les Colques étoient un détachement de l'armée de Séſoſtris.* Ce ne ſont point les Colques qui croyoient être originaires d'Egypte ; leur témoignage mériteroit quelqu'attention ; ce ſont les Egyptiens qui plaçoient chez eux le berceau des Colques ; cela eſt fort différent. Jamais les Colques n'avoient oui parler de Séſoſtris : l'Hiſtoire de ce prétendu Conquérant eſt une fable (*a*).

Mais ſur quelles preuves Hérodote a-t-il jugé que les Colques étoient une Colonie Egyptienne ? *Pour moi*, dit-il,

(*a*) On l'a réfutée dans la Philoſ. de l'Hiſt. c. 18, p. 98. Dans le Traité ſur la Tolérance, c. 9, p. 72. Dans les Eſſais ſur l'Hiſt. gen. tome 8, c. 62.

je le conjecturois, non-seulement parce qu'ils sont basannés & qu'ils ont les cheveux frisés .... mais parce que les peuples de la Colchide, d'Egypte, & d'Ethiopie sont les seuls sur la terre qui se soient fait circoncire de tout temps. Hérodote a senti lui-même que la ressemblance du teint & des cheveux ne prouvoit rien; c'est donc uniquement l'usage de la circoncision qui lui a fait juger que les Colques étoient Egyptiens d'origine.

Car, poursuit-il, *les Phéniciens & les Syriens de la Palestine avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens. Les Syriens qui habitent aujourd'hui les bords du Thermodon & du Parthenius, & les Macrons leurs voisins, avouent qu'il n'y a pas long-temps qu'ils ont appris cet usage des Colques. Comme ce sont les seuls de tous les peuples qui soient circoncis, c'est par-là principalement qu'ils sont reconnus pour Egyptiens d'origine.* Notre Philosophe avoit encore altéré quelques endroits; je me suis contenté de les rétablir sur le texte d'Hérodote.

Les Syriens de la Palestine, c'est-à-dire, les Juifs, *avouent qu'ils ont pris la circoncision des Egyptiens.* Si cela étoit vrai, la question seroit décidée: mais cet aveu est-il réel, est-il même possible? Quoi! les Juifs

du temps d'Hérodote, peu après leur retour de la captivité, auroient avoué qu'ils tenoient la circoncifion des Egyptiens, pendant que tous leurs Livres facrés atteftoient le contraire? Ce n'eft pas tout. Quelques-uns de ces Syriens ou Juifs, établis fur les rives du Thermodon, avouent qu'ils ont appris depuis peu cet ufage des Colques, au lieu de l'avoir reçu de leurs ancêtres dans la Paleftine, où cet ufage étoit ancien? Sent-on le ridicule de cette fuppofition? Les Juifs, toujours opiniâtrement attachés à leurs ufages, toujours prévenus contre les rits des autres Nations, fe font affujettis à la circoncifion, pour fuivre l'exemple des Colques. Il paroît qu'Hérodote connoiffoit très-peu les Juifs.

Pour fentir de quel poids eft fon témoignage, remontons à la fource qu'il nous indique lui-même. Il tenoit des Egyptiens ce qu'il raconte des anciens peuples, & la plûpart des fables dont il a farci fon Hiftoire. Frappé d'une reffemblance apparente entre les Colques & les Egyptiens, & fur-tout de la circoncifion qui leur étoit commune, il en demanda la raifon à ces derniers; ils ne manquerent pas, felon leur coutume, de s'attribuer l'origine de tout: Hérodote les crut fur leur parole. S'il eût interrogé les Juifs, ceux-ci l'auroient détrompé.

Mais dira-t-on, Hérodote s'appuye encore d'une autre preuve ; c'eſt que les Colques avoient la même langue que les Egyptiens. Cette nouvelle obſervation acheve de démontrer la fauſſeté de toute l'Hiſtoire. Il eſt impoſſible qu'un peuple tranſplanté à deux cens lieues de l'Egypte depuis Séſoſtris, ait conſervé ſon même langage pendant 1200 ans. Hérodote n'entendoit ni la langue de la Colchide, ni celle de l'Egypte ; il n'eſt pas ſurprenant qu'il ſe ſoit trompé ſur leur identité. La langue des Mingréliens, ſucceſſeurs des Colques, qui eſt très connue des Sçavans, n'a aucun rapport avec le Cophte ou l'ancien Egyptien.

Qu'étoit-ce donc que ces Colques & ces Syriens circoncis, placés ſur les bords du Pont-Euxin ? C'étoit des peuplades de Juifs chaſſés de la Paleſtine par Salmanaſar, & enſuite par Nabuchodonoſor, qui allerent s'établir, les uns ſur les rives du Thermodon, les autres le long du Phaſe. On ſçait qu'il y en eut qui franchirent même le Caucaſe, & pénétrerent juſqu'à la Chine. Leur langage, qui étoit l'Hébreu, avoit beaucoup d'affinité avec le Phénicien & avec l'Egyptien ; il n'en falloit pas davantage pour tromper Hérodote.

Quant à ce qu'il ajoute qu'il ignore ſi

les Ethiopiens ont reçu la circoncision des Egyptiens, ou au contraire, parce qu'elle est fort ancienne chez les uns & chez les autres : nous verrons que ce doute même sert à éclaircir la question. Il est temps de voir les preuves dont notre Philosophe se sert pour appuyer le récit d'Hérodote,

» A qui peut-on, dit-il, attribuer l'ori-
» gine de la circoncision ? Ou à la Nation
» de qui cinq ou six autres confessent la
» tenir ; ou à une autre Nation bien moins
» puissante, moins commerçante, moins
» guerriere, cachée dans un coin de l'Ara-
» bie pétrée, qui n'a jamais communiqué
» le moindre de ses usages à aucun peuple? «

Il est faux que cinq ou six Nations ayent confessé tenir la circoncision des Egyptiens. Hérodote n'attribue cette prétendue confession qu'aux Phéniciens & aux Syriens de la Palestine; les premiers n'ont jamais été circoncis; les seconds ne pouvoient faire cet aveu sans démentir leur Religion. Selon Hérodote, les Syriens des rives du Thermodon disoient l'avoir empruntée des Colques; mais il ne dit point que les Colques ayent reconnu la tenir des Egyptiens. Les Ethiopiens n'avouoient pas non plus qu'ils eussent pris la circoncision en Egypte, puisqu'Hérodote convient de son ignorance sur cet article. Nous verrons bien-

tôt de qui les Egyptiens l'avoient reçue.

C'est une imagination bizarre de nous peindre les anciens Egyptiens comme une Nation plus commerçante & plus guerriere que les Juifs. 1°. L'Auteur même du Dictionnaire Philosophique a dit le contraire à l'article *Apis ;* & l'on sçait d'ailleurs qu'ils ont été successivement subjugués par les Arabes, par les Ethiopiens, par les Perses, par les Grecs, par les Romains, par les Sarrasins. 2°. Il est certain que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur; qu'ils fermoient leurs ports aux étrangers; que chez eux le commerce n'étoit exercé que par les femmes; qu'ils manquoient de bois pour la construction des vaisseaux (*a*). Voilà pourquoi les Sçavans regardent comme fabuleux tout ce que l'on a dit sur les flottes & sur les armées de Sésostris.

Notre Philosophe s'attache à prouver que les Egyptiens n'ont pas reçu des Juifs la circoncision; cela est certain : mais on soutient qu'ils l'ont reçue des Ismaélites; en voici les preuves. 1°. Il est constant par l'aveu des Historiens Egyptiens, que leur Nation a été subjuguée par des Rois Ara-

(*a*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tome 2, p. 233.

bes, Iduméens ou Ismaélites, qui ont été nommés *Rois pasteurs ;* ils descendoient d'Ismaël, fils d'Abraham, dont la postérité a conservé l'usage de la circoncision, & l'observe encore aujourd'hui. Ils ont donc pu l'introduire en Egypte. Quand tout ce qu'Hérode a dit des Colques seroit vrai, cela ne prouveroit encore rien contre le récit des Livres saints, ni contre la véritable origine de la circoncision. 2°. Il n'est pas moins certain que ces descendans d'Ismaël remplissoient l'Arabie & l'Idumée ; qu'ils occupoient les côtes de la Mer rouge ; qu'ils se sont répandus dans toute l'Ethiopie & dans le reste de l'Afrique, où on les retrouve encore ; que la haute Egypte en étoit pleine ; que souvent ils ont été maîtres de l'Egypte, & lui ont donné des Rois. Ces Ethiopiens Ismaélites ont donc pu y porter le rit de la circoncision, sans qu'on en puisse rien conclure contre la vérité de l'Histoire sainte. 3°. Une preuve plus positive, c'est que les Egyptiens donnoient la circoncision, non pas comme les Juifs le huitiéme jour, mais comme les Ismaélites à la quatorziéme année. S. Ambroise atteste ce fait, & il n'est contredit par aucun des Auteurs plus anciens. Il est dit dans la Genèse, *qu'Ismaël fut circoncis à l'âge de 13 ans révolus, & Isaac le huitiéme*

tième jour de ſa naiſſance (*a*). Conſéquemment les deſcendansd'Iſaac ont conſervé l'uſage de donner la circoncision le huitiéme jour, & l'obſervent encore : Ceux d'Iſmaël, dont le monde eſt rempli, n'ont pas été moins fidéles à la donner à la quatorziéme année ; Joſéphe, Origène, Porphyre, Jamblique & pluſieurs autres en ſont les garans. La circonciſion des Egyptiens ne vient donc pas des Juifs, mais des Iſmaélites qui ont été pluſieurs fois leurs Conquérans & leurs Maîtres.

§. 10.

Il nous reſte à examiner les raiſons par leſquelles on veut prouver que les Juifs ont reçu cette pratique des Egyptiens. » Les » Juifs, dit notre Philoſophe, avouent » qu'ils demeurerent pendant 205 ans en » Egypte ; ils diſent qu'ils ne ſe firent point » circoncire pendant cet eſpace de temps «. Si cela étoit vrai, ce ſeroit une preuve de plus contre l'Auteur ; mais cela eſt faux : le Livre de Joſué dit que *tous ceux qui ſortirent d'Egypte étoient circoncis* (*b*). Sans cela ils n'auroient pas pu célébrer la Pâque (*c*).

(*a*) Gen. c. 7, 23 ; & c. 21, 4.
(*b*) Joſué, c. 6 ; ÿ. 5.
(*c*) Exode, c. 12, 48.

» Il eſt dit, continue le Critique, dans » le Livre de Joſué, que les Juifs furent » circoncis dans le déſert : *Je vous ai délivré » de ce qui faiſoit votre opprobre chez les » Egyptiens.* Or que pouvoit être cet op- » probre pour des gens qui ſe trouvoient » entre les peuples de Phénicie, les Arabes » & les Egyptiens, ſi ce n'eſt ce qui les ren- » doit mépriſables à ces trois Nations ? » Comment leur ôte-t-on cet opprobre ? » En leur ôtant un peu de prépuce ; n'eſt- » ce pas là le ſens naturel de ce paſſage ? « Non aſſurément, c'eſt tout le contraire. *Je vous ai délivré de l'opprobre de l'Egypte*, c'eſt-à-dire, de ce qui vous rendoit ſemblables aux Egyptiens incirconcis. Quoi qu'en puiſſe dire l'Auteur, la circonciſion n'étoit point encore uſitée pour lors chez les Egyptiens. Plus de 300 ans après Joſué, les Philiſtins qui étoient une Colonie d'Egypte, ſont encore appellés par les Juifs, *le peuple incirconcis.*

Admirons la ſuppoſition de notre Philoſophe : pendant 205 ans que les Hébreux ont demeuré en Egypte, ils ne ſe ſont point fait circoncire, quoique les Egyptiens le fuſſent ; ils ont ainſi conſervé pendant tout ce temps-là, ce qui les couvroit d'opprobre aux yeux des Egyptiens : ils ont attendu pour s'en délivrer, 40 ans

après leur sortie ; & ils n'ont pensé à imiter les Egyptiens, qu'après avoir rompu toute communication avec eux. Cela est-il concevable ? En second lieu, il suppose que les Phéniciens étoient circoncis, ce qui est d'une fausseté avérée.

» La Genèse, poursuit-il, dit qu'Abra-» ham avoit été circoncis auparavant; mais » Abraham voyagea en Egypte, il a pu y » apprendre cet usage «. Autre supposition. Le même Livre qui nous apprend qu'Abraham voyagea en Egypte, nous apprend aussi qu'il fut le premier homme qui ait pratiqué la circoncision ; qu'il la reçut 14 ans après son retour d'Egypte ; & jamais on ne prouvera qu'elle ait été connue en Egypte avant Abraham.

» De plus; ajoute notre Philosophe, la » circoncision d'Abraham n'eut point de » suite; sa postérité ne fut circoncise que » du temps de Josué «. Il faut que l'Auteur n'ait jamais lû l'Histoire sainte. On voit dans la Genèse (*a*) que les fils de Jacob étoient circoncis; dans l'Exode, que Séphora, femme de Moïse, qui n'étoit point Egyptienne, donna elle-même la circoncision à son fils (*b*). Dans Josué,

(*a*) Gen. 34, ℣. 15 & 22.
(*b*) Exod. 4 25.

que tous les Hébreux qui étoient sortis de l'Egypte, avoient été circoncis (*a*). Cet usage fut seulement interrompu pendant les 40 ans que le peuple passa dans le désert; pendant tout ce temps il ne célébra point la Pâque, parce qu'il ne le pouvoit pas; avant d'entrer dans la Terre promise, il fallut circoncire tous ceux qui étoient nés depuis la sortie d'Egypte, afin qu'ils pussent la célébrer.

Le Critique avance encore plus faussement, qu'avant Josué, les Israélites, de leur aveu même, prirent beaucoup de coutumes des Egyptiens. Jamais les Israélites n'ont fait cet aveu. Moïse, dans la plûpart de ses loix, s'attache à prendre le contre-pied des rits & des coutumes de l'Egypte. Malgré cette attention, il n'est pas étonnant qu'il se trouve encore dans la Religion Juive plusieurs cérémonies usitées chez les Egyptiens. C'étoient des pratiques universelles & communes à tous les anciens peuples; Moïse ne les avoit pas plus imitées des Egyptiens que des Chinois (*b*).

L'énumération qu'en fait notre Philosophe, & qui est répétée dans *l'Examen important* (*c*), est fausse ou hasardée dans

(*a*) Jos. 6. 5.
(*b*) Voyez ci-dessus, c. 9, §. 1.
(*c*) Chap. 5, p. 31.

plusieurs articles. Jamais il ne prouvera que le sacrifice de la vache rousse, la purification avec de l'hysope, la cérémonie du bouc émissaire, aient été usités chez les Egyptiens.

Il n'est pas vrai non plus que les Arabes aient reçu la circoncision de l'Egypte. Que les Egyptiens eux-mêmes l'aient imitée des Arabes ou des Ethiopiens leurs vainqueurs, on le comprend; mais que des peuples qui n'avoient rien à craindre ni à espérer des Egyptiens, en aient emprunté un rit aussi singulier que la circoncision, sans aucun motif raisonnable, on ne le concevra jamais.

» Les Egyptiens, qui dans les premiers » temps circoncisoient les garçons & les » filles, cesserent, avec le temps, de faire » aux filles cette opération, & enfin la res- » traignirent aux Prêtres, aux Astrologues » & aux Prophétes; c'est ce que Clément » d'Alexandrie & Origène nous appren- » nent «. Nouvelle supposition de l'Auteur. Jamais on ne prouvera que *dans les premiers temps* la circoncision ait été un usage général en Egypte, ou qu'elle y ait été plus commune que du temps d'Origène & de Clément d'Alexandrie. Celui-ci nous apprend (*a*) que Pythagore voya-

(*a*) Strom. l. 1, c. 6.

geant en Egypte, fut obligé de se faire circoncire pour être admis aux mysteres des Prêtres Egyptiens; preuve qu'Hérodote a très-mal rencontré, quand il a dit que les Egyptiens pratiquoient la circoncision par un motif de propreté.

Les Latins qui ont fait tant de railleries sur la circoncision des Juifs, qui ont tourné en ridicule les superstitions & les usages bizarres des Egyptiens, ne leur ont jamais reproché cette coutume; nouvelle preuve qu'elle n'a été chez eux, ni constante, ni universelle. Pendant que les Juifs & les Ismaélites dispersés par-tout ont scrupuleusement conservé la circoncision, elle avoit absolument cessé en Egypte, lorsque les Sarrasins ou les Turcs l'y ont introduite de nouveau après leur conquête. C'a donc toujours été la destinée de l'Egypte d'adopter les mœurs de ses nouveaux Maîtres, & non pas de communiquer les siennes aux Nations étrangeres.

Enfin notre Philosophe convient que cette cérémonie de la circoncision paroît d'abord bien étrange; il n'est pas peu embarrassé à trouver la raison qui a pu la faire pratiquer aux Egyptiens. » De tout temps, » dit-il, les Prêtres de l'Orient se consa- » croient à leurs divinités par des marques » particulieres...... Il y a grande appa-

» rence que les Egyptiens qui révéroient le
» Phallus, & qui en portoient l'image en
» pompe dans leurs processions, imaginerent
» d'offrir à Isis & Osiris, pour qui tout s'en-
» gendroit sur la terre, une partie du mem-
» bre par lequel ces Dieux avoient voulu
» que le genre humain se perpétuât «.

Vaine imagination. 1°. Les mœurs des Orientaux n'ont rien de commun avec celles des Egyptiens. 2°. Hérodote, dont on nous a vanté la sagacité, parle dans le même Livre du Phallus porté en pompe dans les mysteres de Bacchus & de la circoncision; mais il n'indique aucun rapport entre ces deux usages, ni avec le culte d'Isis & d'Osiris; il prétend au contraire que la circoncision étoit pratiquée par un motif de propreté; ou, si l'on veut, comme une purification. 2°. Plutarque, qui a parlé dans un grand détail du culte d'Isis & d'Osiris, n'a rien dit de la circoncision. 4°. Si elle avoit fait partie du culte de ces deux Divinités, elle auroit subsisté sans doute autant que ce culte même; & c'est ce qui n'est point arrivé. 5°. Dans cette supposition, comment les autres Nations qui n'adoroient point les Dieux d'Egypte, auroient-elles adopté une cérémonie de leur culte? Comment les Juifs, ennemis déclarés de l'idolâtrie Egyptienne,

auroient-ils pratiqué un rit consacré aux Dieux d'Egypte? Le Critique va donc ici directement contre son intention; il détruit d'un trait de plume tout ce qu'il s'est efforcé d'établir.

C'est comparer les ténébres à la lumiere, que d'opposer les conjectures & le récit peu exact d'Hérodote, à la narration simple, claire, circonstanciée de Moïse. Elle nous apprend qu'Abraham a reçu la circoncision comme une marque de l'alliance ou de la promesse que Dieu lui a faite, comme un gage de la fécondité prodigieuse que Dieu vouloit donner à sa postérité. Il n'avoit que deux fils; l'un est circoncis dans sa quatorziéme année, le second huit jours après sa naissance. Les descendans de l'un & de l'autre continuent à porter, chacun à leur maniere, le caractere imprimé à leur pere. Ils s'étendent d'un bout de l'univers à l'autre, & introduisent ce signe de leur origine par-tout où ils sont les maîtres : rien de si simple, mais rien de si frappant. La race d'Isaac & celle d'Ismaël, toujours rivales, toujours ennemies, répandues sur toute la face de la terre, attestent encore aujourd'hui à tout l'univers, leur origine commune, & la promesse faite à leur pere plus de 1800 ans avant J. C. En vain l'on cherche à obscurcir ce prodige;

dige ; il est incontestable , il est unique ; il prouve invinciblement la vérité & l'authenticité des Livres de Moïse.

§. II.

Nous avons examiné dans le second chapitre de cet Ouvrage, les objections de nos Philosophes contre l'Histoire & la conduite de ce Législateur. L'Auteur du Christianisme dévoilé se plaint de ce que l'on trouve dans les Ouvrages attribués à Moïse, *une foule d'Histoires improbables & merveilleuses, un amas de loix ridicules & arbitraires ; enfin l'Auteur conclud par y rapporter sa propre mort* (*a*). Les prodiges rapportés dans l'Histoire de Moïse, peuvent paroître improbables & fabuleux à ceux qui ne croyent ni Dieu ni Providence; mais s'il y a un Dieu souverain arbitre de la nature , qui veille sur les hommes , qui leur intime ses volontés par des signes capables de frapper les plus stupides , les merveilles opérées en faveur des Hébreux , n'ont plus rien d'incroyable.

Qu'y a-t-il de ridicule ou d'arbitraire dans les loix de Moïse ? Il connoissoit le génie & les mœurs de son peuple , les vices auxquels ce peuple étoit enclin, les abus

(*a*) Christ. dévoilé, p. 129.

dont il falloit le préserver, les désordres dans lesquels il pouvoit être entraîné par l'exemple de ses voisins. Moïse a dirigé ses loix selon cette connoissance. Les Payens, plus sensés & plus équitables que nos Philosophes, ont rendu hommage à la sagesse du Législateur des Hébreux (a); ils ont reconnu que ce n'étoit pas un homme ordinaire.

On a cru trouver de la contradiction entre quelques-unes de ses loix : le Lévitique, dit-on, c. 18, ℣. 16, défend d'épouser la veuve de son frere; & le Deutéronome l'ordonne expressément, c. 25, ℣. 5. On n'a pas fait attention que cela n'est ordonné que dans un seul cas; c'est lorsque le défunt n'avoit pas laissé d'enfans. Cette loi étoit bien antérieure à Moïse, puisqu'elle étoit déja en usage parmi les enfans de Jacob, Gen. 28. Hors ce cas unique, la défense du Lévitique avoit lieu, & devoit être observée. Il n'y a point là de contradiction (b).

La mort de Moïse est rapportée à la fin du Deutéronome. Il est évident que ce chapitre qui ne contient que douze versets, a été écrit, non par Moïse, mais par celui

(a) Longin, Traité du Sublime; Diodore de Sicile, &c.
(b) Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 17; & Dictionnaire Philos. art. *Moïse*.

des Historiens Hébreux qui a continué les annales de son peuple. C'est Esdras qui a rangé les Livres saints dans l'ordre où ils sont aujourd'hui ; le texte original n'étoit point distingué par chapitres ni par versets : au lieu de placer ces douze versets à la fin du Deutéronome, on pouvoit les mettre à la téte du Livre de Josué, qui en est évidemment la continuation ; toute la difficulté seroit résolue.

Après avoir accusé Moïse très-injustement, l'Auteur du Christianisme dévoilé ne traite pas mieux son successeur. *Josué*, dit-il, *arrête le soleil qui ne tourne point ; Samson, l'Hercule des Juifs, a la force de faire tomber un Temple* (*a*). Voilà de terribles objections. D'autres Philosophes plus éclairés, ont approuvé la maniere de parler des Livres saints. » L'Ecriture, dit l'un » d'entr'eux, a besoin de parler le langage » de la multitude, pour se mettre à sa por» tée. Qu'un Missionnaire transplanté au » milieu des peuples sauvages, leur prêche » ainsi l'Evangile : *Je vous annonce le Dieu » qui fait tourner autour du soleil cette terre » que vous habitez ;* aucun des Sauvages » ne daignera faire attention à son dis» cours (*b*). «

(*a*) Christ. dévoilé, p. 129.
(*b*) Mêlanges de Littérat. &c. de M. d'Alembert, tom. 4, p. 352.

Si le Temple des Philiſtins avoit été ſemblable à l'Égliſe de S. Pierre de Rome, ou à celle de S. Paul de Londres, il eſt probable que Samſon n'auroit pas pu le renverſer. Ce Temple étoit ſans doute une cabane bâtie comme celles où les Caraïbes & autres peuples Sauvages s'aſſemblent pour honorer leurs Dieux. Deux colonnes placées au milieu ſoutenoient toute la charpente; quatre hommes forts & vigoureux pourroient ébranler de pareils édifices. En confondant les mœurs & les uſages de tous les ſiécles, en jugeant des anciens peuples par l'état des Nations policées, il eſt aiſé de repréſenter l'Ecriture comme *un amas de contes, indignes de la gravité de l'Hiſtoire & de la majeſté Divine, ridicules aux yeux du bon ſens*, &c. Ces épithétes injurieuſes ne coûtent rien: quand il faut prouver, la critique ſe trouve ſouvent en défaut.

Nous ne répondrons rien aux objections que l'on a faites dans l'Analyſe de la Religion Chrétienne, par du Marſais, contre la Chronologie de l'Écriture, ni aux reproches tirés de Bayle, & ſouvent répétés, contre la conduite de David, Ces deux points ont été très-bien éclaircis par pluſieurs de nos Apologiſtes (*a*).

(*a*) Voyez la Relig. natur. & la révélée, tome 6, differt. 23 & 24.

Nous avons examiné dans un autre Ouvrage (*a*), ce que l'on a objecté contre les Livres des Juges, de l'Eccléſiaſte, des Cantiques, de Tobie, de Judith, d'Eſther; nous avons répondu plus haut (*b*) à la ſatyre que nos Philoſophes ont faite des mœurs Juives: nous allons voir s'ils ont fait contre le Nouveau Teſtament des difficultés plus difficiles à réſoudre.

ARTICLE SECOND.

Des Livres du Nouveau Teſtament.

§. 12.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé parle de ces Livres dans ſon ſtyle ordinaire. *Quatre Hiſtoriens ou Fabuliſtes*, dit-il, *ont écrit l'Hiſtoire merveilleuſe du Meſſie*; *peu d'accord ſur les circonſtances de ſa vie, ils ſe contrediſent quelquefois de la façon la plus palpable* (*c*). Nous examinerons ſoigneuſement ces prétendues contradictions. Mais on prie le Lecteur de ſe rappeller ce que nous avons dit des Evangiles au commencement du chapitre troiſiéme; il ſentira ſi ces Hiſtoires peuvent être traitées de fables par un homme de bon ſens.

(*a*) Certitude des preuves du Chriſt. c. 11.
(*b*) Ch. 2, §. 10.
(*c*) Page 131. Dîner du Comte de Boulainvilliers, p. 7.

Les Evangélistes sont *peu d'accord sur les circonstances de la vie de J. C.* Supposons-le pour un moment. Ils sont du moins d'accord sur tous les événemens principaux, sur sa naissance, sa prédication, ses miracles, sa mort, sa résurrection, son ascension, & sur la doctrine qu'il a enseignée. Lorsque plusieurs Historiens profanes, parfaitement conformes sur une suite de faits publics, ne varient entr'eux que sur quelques légeres circonstances du temps, du lieu, de la maniere; se croit-on fondé à douter de leur narration, & à la traiter de fable?

Mais les Evangélistes se contredisent. Il est question de le prouver. La généalogie de J. C. donnée par S. Matthieu, est fort différente de celle que donne S. Luc: voilà la grande objection que répétent tous nos Philosophes (*a*); & par la maniere dont ils en parlent, il semble que la difficulté soit sans réplique. Un moment de réflexion suffit pour la faire disparoître.

S. Matthieu se propose de montrer que J. C. descendoit de David par les aïeux pa-

(*a*) Christ. dévoilé, p. 131. Examen important, c. 13; p. 78. Dictionn. Philos. tome 1, art. *Christianisme*, p. 206. Questions de Zapata, n. 50. Traité sur la Tolérance, c. 11, p. 99. Deuxiéme Lettre sur les Miracles, p. 353 & vingtiéme Lettre, p. 195.

ternels de Joſeph, ſon pere ſelon la loi, & par la branche aînée des deſcendans de ce Roi. S. Luc fait voir que J. C. en deſcendoit encore par les aïeux de Marie, & par la branche des puînés. Les deux Généalogies comparées enſemble, prouvent que les deux branches ſe ſont trouvées réunies dans Zorobabel, & dans Mathan ou Mathat, biſaïeul de J. C; que ce Mathan étoit fils d'Eléazar & gendre de Lévi, tout comme Joſeph eſt fils de Jacob & gendre d'Héli; que par conſéquent Joſeph & Marie étoient couſins germains, & ont dû s'épouſer, ſelon la loi portée dans le dernier chapitre du Livre des Nombres. La prétendue contradiction démontre que J. C. réuniſſoit dans ſa perſonne tous les droits du ſang de David & des Patriarches, & tous les caracteres du Meſſie.

Nous n'entrerons point dans les autres difficultés de détail que l'on peut faire ſur ces généalogies; l'on en trouve la ſolution dans Dom Calmet & dans les autres interprétes.

Il eſt dit dans S. Luc que Jeſus naquit ſous le Gouvernement de Cyrinus ou Cyrénius, lorſque l'Empereur Auguſte fit faire le dénombrement de tout l'Empire: mais il n'y eut jamais de tel dénombrement, & aucun Auteur n'en parle; Cyrénius ne fut

Gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque de la naissance de J. C. (*a*)

Nos Philosophes qui ont copié cette objection dans Dom Calmet, devoient au moins examiner sa réponse, & montrer qu'elle est fausse. Ce Commentateur fait voir par plusieurs exemples, que le texte Grec de S. Luc peut être ainsi traduit à la lettre : *Ce dénombrement fut fait avant que Cyrénius fût Gouverneur de Syrie*. La prétendue faute de chronologie est donc absolument nulle. On pourroit dire encore que le dénombrement commencé sous Quintilius Varus, & avant la naissance de J. C, ne fut achevé que sous Cyrénius : voilà pourquoi l'Evangéliste le lui attribue ; il n'y a rien là d'extraordinaire.

Il n'y eut jamais de tel dénombrement ; disent nos Critiques. Et qu'en sçavent-ils ? C'est qu'aucun Auteur profane n'en a parlé. Voilà toute la preuve. Mais combien d'autres faits historiques dont la réalité n'est avérée que par le témoignage d'un seul Auteur ? Nous n'avons aucune Histoire exacte & entiere du regne d'Auguste ; nous n'avons que fort peu d'Historiens Romains qui ne soient mutilés ; & on argumente

(*a*) Examen important, c. 13, p. 85 & 86. Questions de Zapata, n. 51. 18e Lettre sur les Miracles, p. 183.

sur le silence des Historiens. Le dénombrement dont parle S. Luc, étoit un fait si constant dans les premiers siécles, que S. Justin, dans sa seconde Apologie, & Tertullien dans son Apologétique, renvoyent les Romains à leurs Archives pour s'en convaincre.

Les Censeurs du Nouveau Testament ont imaginé un expédient merveilleux pour y trouver des contradictions. Lorsqu'un des Evangélistes rapporte un fait dont les autres ne parlent point, ils les accusent de se contredire. S. Matthieu fait voyager Jesus en Egypte; les autres ne disent rien de cette fuite : l'Auteur de l'Examen important conclud que, selon un Evangéliste, Jesus fut élevé en Egypte; &, selon un autre, il fut toujours élevé à Bethléem (a). S. Matthieu raconte l'adoration des Mages & le massacre des Innocens; les autres gardent le silence sur ces deux faits : nouvelle contradiction. Un des Evangélistes parle de trois voyages de J.C. à Jerusalem, après son Baptême; un autre fait mention d'un seul voyage : on en conclud que le premier fait durer trois ans la mission de J. C., & le second seulement trois mois : ce sont-

(a) Examen important, c. 13. p. 78.

là ſans doute autant de contradictions (a).

Selon cette méthode, nous ſommes en droit à notre tour de reprocher à nos Critiques bon nombre de contradictions. L'un d'eux argumente contre le texte de S. Matthieu, l'autre contre celui de S. Luc, & ne dit rien du premier : un troiſiéme attaque l'Evangile de S. Jean, & ne parle pas des autres ; il ſuppoſe donc que S. Jean ſeul a tort, & que les trois autres ont raiſon. S'il nous arrivoit de raiſonner ainſi, daigneroit-on ſeulement nous écouter ?

A-t-on jamais vu deux Auteurs, même contemporains, qui aient écrit la même Hiſtoire, & qui aient rapporté exactement tous les mêmes faits particuliers & les mêmes circonſtances, à moins qu'ils ne ſe ſoient copiés ? Un Ecrivain qui veut donner l'Hiſtoire exacte d'un ſiécle ou d'un événement mémorable, commence par raſſembler les divers Mémoires des Contemporains : pourvu que ces différentes piéces viennent de gens inſtruits & ſincéres, on n'exige rien davantage ; on n'en ſuſpecte point la fidélité, parce que les

(a) Dictionn. Philoſ. tome 1, p. 206. Queſtions de Zapata, n. 52 & 53. Deuxiéme Lettre ſur les Miracles p. 36. Dix huitiéme Lettre, p. 184. Vingtieme Lettre, p. 195.

unes font plus détaillées que les autres : s'il y a quelque variété dans les narrations, l'on tâche de les concilier autant qu'il eſt poſſible, d'en former une ſuite, en faiſant ſuppléer les unes aux autres : c'eſt ainſi que ſe ſont formées nos meilleures Hiſtoires. Quand il eſt queſtion des faits de l'Evangile, Meſſieurs les Philoſophes n'approuvent pas cette méthode, & rejettent tout ce qui leur déplaît.

Pour nous montrer des contradictions réelles, il auroit fallu nous citer un Evangéliſte qui eût dit que J. C. *avoit toujours été élevé à Bethléem*; qui eût raconté quelque fait contraire à l'adoration des Mages ou au maſſacre des Innocens; qui eût inſinué poſitivement que J. C. n'avoit fait qu'un ſeul voyage à Jeruſalem depuis ſon Baptême, ou que *ſa miſſion a duré ſeulement trois mois ;* il eut été difficile de le faire, puiſque ce ſont-là autant de fauſſetés & d'impoſtures.

L'Auteur du Chriſtianiſme dévoilé croit avoir découvert des contradictions plus apparentes. *S. Marc dit que Jeſus mourut à la troiſiéme heure, c'eſt-à-dire, à neuf heures du matin ; S. Jean dit qu'il mourut à la ſixiéme heure, c'eſt-à-dire, à midi* (a).

(a) Chriſt. dévoilé, p. 132.

Tout cela eſt faux ; l'Auteur n'a point lu l'Evangile. S. Marc dit qu'il étoit la troiſiéme heure quand Jeſus fut conduit au Calvaire pour être crucifié ; qu'à la ſixiéme heure les ténébres couvrirent la Judée ; & que Jeſus mourut à la neuviéme heure, ou à trois heures après midi (*a*). S. Matthieu & S. Luc rapportent préciſément la même choſe (*b*). S. Jean dit que quand Pilate livra Jeſus aux Juifs pour être crucifié, il étoit, non pas la ſixiéme heure, mais environ la ſixiéme heure, *hora quaſi ſexta* (*c*). Il a donc marqué le temps moins diſtinctement que les autres Evangéliſtes, mais il ne les contredit pas.

Selon S. Matthieu & S. Marc, continue l'Auteur, *les femmes qui après la mort de Jeſus allerent à ſon Sépulchre, ne virent qu'un Ange ; ſelon S. Luc & S. Jean, elles en virent deux ; ces Anges étoient, ſuivant les uns, en dehors, & ſuivant d'autres, en dedans du tombeau.* La conciliation eſt fort ſimple, quand on compare les divers textes des Evangéliſtes. Les ſaintes femmes, en arrivant au Sépulchre, virent d'abord un Ange aſſis en dehors qui les invita d'y entrer & de voir que le corps de J. C. n'y

(*a*) Marc. 15, ✝. 25, 33 & 34.
(*b*) Matt. 27. Luc. 23.
(*c*) Joan. 19, 14.

étoit plus (*a*). Elles y defcendirent, & comme elles étoient étonnées de ne pas le trouver, elles apperçurent deux autres Anges placés, l'un à la tête, l'autre aux pieds, dans l'endroit où le corps de Jefus avoit repofé (*b*) : Magdelaine en particulier les vit de même (*c*); il n'y a dans tout cela aucune contradiction.

Il n'y en a pas davantage dans la maniere dont les Evangéliftes rapportent les divers miracles de leur Maître, & fes apparitions après fa réfurrection; les interprétes l'ont montré cent fois : leurs folutions ne font ni étranges ni faites pour contenter des aveugles; ce font nos Critiques qui s'aveuglent eux-mêmes, & qui tâchent d'aveugler les autres.

Selon S. Luc, difent-ils, *Jefus eft monté au Ciel du petit village de Béthanie; & felon S. Matthieu, ce fut de la Galilée* (*d*). Reproche mal fondé. S. Matthieu ne parle point de l'afcenfion, c'eft S. Marc, & il n'en indique point le lieu (*e*). S. Luc dit que Jefus conduifit fes Apôtres hors de Jerufalem du côté de Béthanie; qu'il les bénit,

(*a*) Matth. 28. Marc 16.

(*b*) Luc. 24.

(*c*) Joan. 20.

(*d*) Queftions de Zapata, n. 59. 20e Lettre fur les Miracles, p. 195.

(*e*) Marc. 16, 19.

& qu'il monta au Ciel (*a*). Dans les actes il donne à entendre que ce fut sur le mont des Oliviers, qui étoit entre Jerusalem & Béthanie (*b*). Tout cela s'accorde parfaitement. S. Matthieu parle d'une apparition de J. C. à ses Disciples sur une montagne de Galilée, où il leur donna leur mission; mais il ne dit point que ce soit la derniere fois que Jesus-Christ leur ait parlé (*c*).

§. 13.

L'Auteur du Christianisme dévoilé reproche une erreur à S. Matthieu (*d*). Selon cet Evangéliste, Jérémie a prédit que l Christ *seroit trahi pour trente piéces d'argent;* & cette prophétie ne se trouve poin dans Jérémie. Il est vrai qu'elle est dar Zacharie; c'est donc le nom d'un Prophe te mis pour un autre; mais c'est une erreu de Copiste, puisque le nom du Prophét ne se trouve point dans le texte Syriaqu de S. Matthieu.

On objecte encore que S. Matthieu, c. : a dit que selon les Prophétes, le fils c Dieu devoit être appellé Nazaréen, & qu

(*a*) Luc. 24, 50.
(*b*) Act. 1, 9.
(*c*) Matth. 28, 16.
(*d*) Christ. dévoilé, p. 133.

cela ne se trouve dans aucun des Prophétes. Mais il est clair par le sixiéme chapitre des Nombres, & par le chap. 16, ỳ. 17, des Juges, que *Nazaréen* signifie *consacré :* Soutiendra-t-on sérieusement que les Prophétes n'ont jamais dit que le Messie seroit *consacré au Seigneur?* C'est ce que signifie le nom même de Messie.

En vain le même Critique cherche dans Theophylacte, dans S. Jerôme, dans Erasme, des raisons pour justifier la maniere indécente & emportée dont il parle des Evangélistes, & en général de l'Ecriture Sainte; d'aussi frivoles objections ne méritent point que l'on s'arrête plus longtemps à les résoudre.

Le faux Bolingbroke, dont le style est encore moins modéré, soutient que les Evangiles ont été visiblement forgés après la prise de Jerusalem. » On en a, dit-il, » une preuve bien sensible dans celui qui » est attribué à Matthieu. Ce Livre met » dans la bouche de Jesus ces paroles aux » Juifs : *Vous rendrez compte de tout le sang* » *répandu depuis le juste Abel, jusqu'à Za-* » *charie, fils de Barack, que vous avez tué* » *entre le Temple & l'Autel.* Or il y eut » pendant le siége de Jerusalem un Zacha- » rie fils de Barack, assassiné entre le Tem- » ple & l'Autel, par la faction des zélés.

» Par-là l'imposture est facilement découverte » (*a*). La même objection a déja paru en mêmes termes dans le Dictionnaire Philosophique (*b*); & ce n'est pas la derniere fois qu'on la répetera.

Supposons tout cela pour un moment, que s'ensuit-il ? Que l'Evangile de S. Matthieu n'a pas été écrit onze ans après la mort de J. C. comme on le croit communément, mais environ trente ans plûtard. Cela peut-il déroger en quelque chose à la vérité de ce qu'il contient ? Les Evangiles de S. Marc, de S. Luc, les Actes des Apôtres, les Epîtres de S. Pierre, & plusieurs de celles de S. Paul, ont certainement paru plutôt.

On sçait que l'Evangile de S. Matthieu a été écrit en hébreu ou en syriaque. Dans cette langue le passé se met indifféremment pour le futur, & le futur pour le passé; en supposant le verbe au futur dans le passage en question, *occidetis* pour *occidistis*, il se trouve que J. C. faisoit aux Juifs une prédiction d'un fait particulier. La suite du texte demande évidemment cette explication. Il est clair par la simple lecture, que le chap. 23 de S. Matthieu, depuis le ỳ. 34,

(*a*) Examen important, c. 13, p. 79.
(*b*) Dict. Philos. tom. 1, art. *Christianisme*, p. 205.

&

& tout le chapitre suivant, sont une prophétie continuelle. J. C. prédit sans interruption le traitement que les Juifs feront à ses Disciples, la destruction du Temple, les faux Messies qui paroîtront, la prédication de son Evangile par tout le monde, les fléaux qui tomberont sur la nation Juive & sa ruine entiere, la multitude des faux Prophétes que l'on verra; autant d'événemens que l'on ne pouvoit pas prévoir par les lumieres naturelles. Etoit-il plus difficile à J. C. d'annoncer aux Juifs le meurtre de Zacharie, que de prédire leurs autres crimes & la punition qui en devoit retomber sur eux? Lorsque l'Evangile de S. Matthieu fut traduit en grec, le traducteur exprima par le passé, un événement qui étoit alors accompli.

Les interprétes, de qui nos Critiques ont emprunté cette objection, y donnent d'autres réponses; sans les désapprouver, nous nous en tenons à celle-ci.

» Une nouvelle preuve de supposition » dans l'Evangile de S. Matthieu, c'est ce » passage fameux : *S'il n'écoute pas l'Eglise, » qu'il soit à vos yeux comme un Payen & » un Publicain.* Il n'y avoit point d'Eglise » du temps de Jesus & de Matthieu. Ce mot » *Eglise* est grec, & signifie l'assemblée du » peuple..... Il seroit assez comique que

» Mattthieu qui avoit été Publicain, com-
» parât les Payens aux Publicains.... Qu'un
» Chevalier Romain, chargé de recouvrer
» les impôts établis par le Gouvernement,
» fût regardé comme un homme abomina-
» ble; cette idée seule est destructive de
» toute administration « (a).

Cette objection, dont nous retranchons les invectives, est un chef-d'œuvre de critique. 1°. L'Evangile de S. Matthieu a été écrit en hébreu ou en syriaque, tel qu'on le parloit à Jerusalem du temps de J. C: le terme d'*Eglise* est donc du Traducteur Grec, & non pas de l'Evangéliste. 2°. *Eglise* signifie assemblée: or du temps de J. C. & de S. Matthieu, il y avoit déja l'assemblée de Jesus & de ses Disciples. 3°. S. Matthieu avoit été Publicain, mais il ne l'étoit plus; il pouvoit donc parler de cette profession, selon les idées populaires de sa Nation. 4°. Les Publicains, chargés de lever les impôts en Judée, n'étoient pas des Chevaliers Romains; S. Matthieu qui avoit exercé cette commission, n'étoit certainement pas Chevalier Romain. 5°. Les Chevaliers Romains qui levoient les tributs du temps de Cicéron, étoient sans doute des hommes respectables; mais sous les Empereurs

(a) Examen important, ch. 13, p. 80.

du siécle suivant, lorsque les impôts furent devenus excessifs, de quel œil regarda-t-on les exacteurs, même à Rome? 6°. Une Nation récemment conquise, telle que les Juifs, de qui l'on exige des tributs pour la premiere fois, a-t-elle jamais vu de bon œil ceux qui sont chargés de les recueillir? On a beau dire que cette idée est destructive de toute administration; c'est l'idée de toutes les Nations & de tous les siécles. 7°. J. C. n'a point approuvé cette idée par ses leçons ni par sa conduite; il a payé les tributs pour lui & pour ses Disciples (a); il a mangé chez les Publicains, malgré les reproches des Juifs (b).

» Une troisiéme preuve que les Evan» giles ont été fabriqués par des Chrétiens » Hellénistes, c'est que l'Ancien Testament » n'y est presque jamais cité que suivant la » version des Septante, version inconnue » en Judée. Les Apôtres ne sçavoient pas » plus le grec que Jesus ne l'avoit sçu. Com» ment auroient-ils cité les Septante? Il n'y » a que le miracle de la Pentecôte qui ait » pu enseigner le grec à des Juifs igno» rans « (c).

Nouveau prodige d'érudition! 1°. Il est

(a) Matt. 17, 26.
(b) *Idem*, 9, 10, & 11.
(c) Examen important, c. 15, p. 86.

faux que les Evangélistes, sur-tout S. Matthieu, n'aient cité l'Ecriture que suivant la version des Septante. S. Matthieu cite l'Ecriture selon le texte hébreu ; l'Auteur du Christianisme dévoilé (*a*) l'a remarqué d'après S. Jerôme (*b*), & a voulu très-mal à propos en tirer avantage. 2°. Il est faux que la version des Septante fût inconnue en Judée ; elle étoit faite depuis 300 ans. Il y avoit dans toutes les villes de la Gréce des Synagogues de Juifs Hellénistes, dont la plûpart n'entendoient plus l'hébreu. Ces Juifs venoient toutes les années à Jerusalem à la fête de Pâques, ou à celle de la Pentecôte ; il est impossible qu'on ne connût pas en Judée la version grecque dont ils se servoient (*c*). 3°. Il n'y a que le miracle de la Pentecôte qui ait pu enseigner le grec aux Apôtres. Mais enfin le miracle étoit opéré, puisque les Apôtres ont prêché & ont écrit en grec.

Quand on a vu jusqu'où s'étend l'érudition de nos Critiques, on est fort surpris du ton décisif & impérieux avec lequel ils proposent leurs objections.

(*a*) Christ. dévoilé, p. 134.
(*b*) *Hieronym. de opt gen. interpret.*
(*c*) Act. 2, 5.

§. 14.

On est encore bien plus indigné de la maniere dont ils traitent S. Paul ; c'est pour la seconde fois que l'Auteur du Christianisme dévoilé déclame contre cet Apôtre. Après lui avoir reproché, sans aucune preuve, des contradictions, des erreurs, un pompeux galimathias, il l'accuse de ne montrer dans ses Epîtres que *l'enthousiasme d'un forcené* (*a*). La Philosophie, la raison, la politesse qui devroit regner parmi les gens de Lettres, autorisent sans doute ces expressions. Pour instruire les hommes, pour les détromper de leurs préjugés, c'est un excellent secret de commencer par les insulter & les aigrir. Quel triomphe pour nos adversaires, si nous leur répondions sur le même ton !

Ils prétendent que S. Paul s'est rendu coupable de mensonge, en assurant devant le Grand Prêtre qu'on le persécute, *parce qu'il est Pharisien, & à cause de la résurrection des morts* (*b*). Ce discours, disent-ils, renferme deux faussetés ; 1°. parce que S. Paul étoit Chrétien ; 2°. parce qu'il ne s'agissoit aucunement de la résurrection

(*a*) Christ. dévoilé, p. 135.
(*b*) Act. 23, 6.

dans les griefs dont on l'accusoit (*a*).

S. Paul n'est coupable ni de fausseté ni de mensonge. Quoiqu'il fût Chrétien, il n'avoit pas renoncé à la doctrine qui distinguoit les Pharisiens d'avec les Sadducéens, à la croyance des esprits & de la résurrection; il étoit donc toujours Pharisien sur cet article important. Il s'agissoit bien clairement de ce dogme dans l'accusation formée contre lui, puisqu'il étoit persécuté parce qu'il prêchoit la résurrection de J. C.

L'Auteur du Dictionnaire Philosophique lui reproche un crime plus grave. » Paul, Chrétien, judaïse, dit-il, *afin que » tout le monde sçache qu'on le calomnie, » quand on dit qu'il est Chrétien.* Paul fait » ce qui passe aujourd'hui parmi tous les » Chrétiens pour un crime abominable, un » crime qu'on punit par le feu en Espagne, » en Portugal & en Italie « (*b*). Ainsi l'on nous insinue modestement que S. Paul dissimuloit & trahissoit sa Religion.

C'est le Philosophe lui-même qui est coupable d'imposture, & non pas S. Paul. 1°. Il falsifie les paroles qu'il a tirées des Actes des Apôtres. S. Paul, en observant les rits Judaïques, veut se justifier, non pas contre

(*a*) Christ. dévoilé, p. 135. Dictionn. Philos. art. *Christianisme*, tome 1, p. 213.
(*b*) Art. *Christianisme*, p. 214.

ceux *qui disent qu'il est Chrétien*, mais contre ceux qui disent qu'il *est ennemi de la loi de Moïse, & qu'il engage les Juifs à y renoncer* (*a*). Loin de dissimuler aux Juifs qu'il est Chrétien, il leur raconte publiquement sa conversion (*b*). 2°. S. Paul étoit Juif de nation, & il n'étoit pas défendu alors aux Juifs convertis de pratiquer les cérémonies de leur loi, pourvu qu'ils ne les regardassent pas comme nécessaires au salut. Voilà ce que S. Paul a constamment enseigné par ses écrits & par sa conduite. Judaïser aujourd'hui, après avoir fait profession du Christianisme, c'est une apostasie que l'on punit : judaïser du temps de S. Paul, c'étoit un reste de respect pour une loi que Dieu avoit donnée aux Juifs, mais qui devoit être abrogée par l'Evangile. Nous avons déja justifié ailleurs cet Apôtre contre les calomnies de nos Critiques (*c*).

Il n'est donc pas vrai que S. Paul ait changé à chaque instant d'avis & de conduite; qu'il ait résisté en face à S. Pierre au Concile de Jerusalem; qu'il ait été tantôt favorable & tantôt opposé au Judaïsme (*d*). S. Paul fut fa-

(*a*) Act. 21, 21.
(*b*) Act. 22.
(*c*) Chap. 3, §. 11 & 12.
(*d*) Christ. dévoilé. p. 136. Diction. Philos. art. *Christianisme*, p. 217. Traité sur la Tolérance, c. 11, p. 98.

vorable au Judaïsme, tant que les Juifs ne s'obstinerent point à soutenir la nécessité des cérémonies judaïques pour être sauvé; mais dès que les Juifs voulurent en faire un dogme, & s'opiniâtrerent à y assujettir les Payens convertis, S. Paul combattit cette erreur de toutes ses forces. Il n'y eut là-dessus aucune contestation au Concile de Jerusalem; l'avis des Apôtres fut unanime (*a*). C'est à Antioche que S. Paul résista en face à Céphas, dont la conduite pouvoit autoriser la prétention des Juifs; & il est incertain si ce Céphas étoit l'Apôtre S. Pierre.

§. 15.

C'est une vaine imagination de dire que l'Apocalypse de S. Jean montre au genre humain *la perspective prochaine du monde prêt à périr* (*b*). Il n'est point question dans ce Livre de la fin du monde prochaine : s'il est inintelligible, comme le prétend l'Auteur du Christianisme dévoilé, comment peut-on sçavoir à quoi l'on doit appliquer les prophéties qu'il renferme? Mais la passion aveugle tellement nos Critiques, qu'ils ne voyent plus leurs contradictions.

(*a*) Act. 15.
(*b*) Christianisme dévoilé, p. 137.

Enfin

Enfin c'est une fausseté d'avancer que les Chrétiens n'ont jamais sçu à quoi s'en tenir sur l'intelligence de la Bible ; que ce Livre a été pour eux une pomme de discorde ; qu'il a causé des disputes qui ont ensanglanté la terre (*a*). Les Chrétiens, qui ont l'esprit de leur Religion, sçavent qu'ils doivent entendre l'Ecriture, conformément à l'enseignement public & universel de l'Eglise : si l'on s'en tenoit à cette régle donnée par J. C. & par ses Apôtres, il n'y auroit jamais de disputes. Ce n'est donc point l'Ecriture qui est une pomme de discorde, c'est l'entêtement philosophique qui a regné & qui regnera dans tous les siécles ; c'est l'orgueil qui prétend en sçavoir plus que les autres ; c'est l'ambition de faire du bruit & de s'attirer des Sectateurs. On a disputé, & l'on dispute ailleurs que chez les Chrétiens ; quand les peuples sont trop ignorans ou trop peu attachés à leur Religion pour disputer sur le dogme, ils disputent sur leurs loix, sur leurs prétentions, sur leurs usages. On a vu les Egyptiens s'entr'égorger pour le culte d'un animal ; les Grecs pour la possession d'un Temple ou d'un tombeau ; les Romains par goût pour un Histrion. Au défaut des mo-

(*a*) Christ. dévoilé, pag. 138.

tifs de Religion, les hommes n'ont jamais manqué de prétextes pour ensanglanter la terre; s'ils étoient capables de guérir de cette frénésie, la Religion en feroit le seul reméde. Il ne faut point s'en prendre à elle si la malice humaine l'a souvent changée en poison; si, malgré les leçons de sagesse qu'elle nous donne, nous sommes toujours insensés & méchans; sans elle nous le serions encore davantage.

L'Auteur de l'Examen important s'étend beaucoup sur les faux Évangiles & sur les autres Livres qui ont été supposés dans les premiers siécles de l'Eglise. Il ne fait que répéter ce qui a déja été dit par d'autres ou par lui-même (*a*): nous avons traité ce point en répondant à M. Freret (*b*).

Il est aisé à nos Critiques d'avancer au hasard que nos Livres saints sont supposés, d'étayer ce paradoxe par quelques passages dont ils ont grand soin d'altérer le sens; mais quand il est question d'assigner l'époque de cette prétendue supposition, ils ne sont pas peu embarrassés. Tantôt ils disent que les Livres de Moïse ont été

(*a*) Examen important, c. 13 & suiv. Philos. de l'Hist. c. 32, p. 151, Diction. Philos. art. Christ. p. 221. Premiere Lettre sur les Miracles, p. 9. Deuxiéme Lettre, p. 57.

(*b*) Certitude des Preuves du Christ. c. 2.

écrits sous les Rois, tantôt que c'est l'ouvrage d'Esdras après la captivité de Babylone (*a*). Nous avons montré que ces deux hypothèses sont aussi absurdes l'une que l'autre (*b*). Quand il faut assigner la date des Evangiles, l'embarras redouble encore. Les Epîtres de S. Paul y sont une allusion continuelle ; il est impossible que ces Lettres n'aient pas été écrites par l'Apôtre même aux Eglises dont elles portent le titre, & qui en ont été dépositaires. Quel parti prendre ? On rassemble des objections ; si elles ne sont pas solides, leur multitude du moins étourdira les ignorans ; on hasarde des conjectures ; & quoiqu'elles se détruisent, elles peuvent éblouir pour un moment : on cherche à dérouter le lecteur, à le laisser incertain de ce qu'il doit penser, pour l'amener enfin au point de ne rien croire. Ce succès est le chef-d'œuvre de la Philosophie moderne.

L'Auteur de l'Examen important a découvert une anecdote curieuse sur la maniere dont le Concile de Nicée parvint à connoître & à décider quels étoient les Livres Canoniques de l'Ecriture. » Les » Peres, dit-il, étoient fort embarrassés sur

(*a*) Philos. de l'Hist. c. 28, p. 134. Traité sur la Tolérance, c. 12, p 18. 26e Lettre sur les Miracles, p. 170.
(*b*) Chap, 2, §. 2.

» le choix des Evangiles & des autres » Ecrits. On prit le parti de les entasser tous » sur un Autel, & de prier le S. Esprit de » jetter à terre tous ceux qui n'étoient pas » légitimes. La priere fut exaucée : une » centaine de volumes tomberent d'eux- » mêmes sous l'Autel..... C'est ce qui est » rapporté dans l'Appendix des Actes de » ce Concile ; c'est un des faits de l'Histoire » Ecclésiastique des mieux avérés « (*a*). Ce ton affirmatif doit déja faire présumer que c'est une fable. En effet, ce prétendu fait, si bien avéré, est tiré d'un Livre intitulé : *Libellus Synodicus*, écrit au plutôt dans le 9[e] siécle, 500 ans après le Concile de Nicée, par un Auteur inconnu, ignorant & visionnaire : c'est un Ouvrage plein d'erreurs, d'anachronismes & de fables puériles, méprisé par tous les Critiques, & qui n'a jamais été cité par aucun Historien Ecclésiastique (*b*). Tels sont les monumens authentiques dont nos Censeurs font usage pour affoiblir l'autorité des Conciles & des Livres saints.

(*a*) Examen important, c. 31, p. 180. Analyse de la Relig. Chrét. par du Marsais p. 10.

(*b*) Voyez à la fin du cinquiéme tome de la Collection des Conciles, par le P. Hardouin.

Fin du Tome premier.

